This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

DRAMATIC FUND
OF THE DEPARTMENT OF
ROMANCE LANGUAGES

PQ
1213
.A2
T37
V.10

Année 1801.

Nivose.

Le 27 – Florian – Bouilly et Pain

Pluviose.

Le 29. Enfin nous y voila – Sur les auteurs des dîners du Vaudeville

Ventose.

Le 4. Esope – Martignac

15 – Philippe le Savoyard – Chastet, Gouffé et Duval.

27 – La tragedie au Vaudeville – B. R. et Desf. –

Germinal.

Le 19. Lavare et soit ami – Radet et Rabotteau.

Florcal & Prairial, rien d'imprimé

Messidor.

Le 11. Papirius – Gersin & Vieillard.

27. Le Val de Vise – Gouffé & Duval.

Thermidor.

Le 11. L'abbé Pellegrin – Tournay & Andrad.

Fruttidor, rien d'Imprimé

Le 19. La maison des fous. Chatillon

Vendemiaire An 10.

Le 7. Allez voir Dominique — Pain.

Brumaire.

9. La Ville et le Village — Rabiteau.

23. La Revüe de l'ang — Dieulafoy & Chazet

Frimaire.

Le 16. Berquin — St Donilly & Pain.

28. Ida — Radet.

Theatre du vaudeville.

FLORIAN,

COMÉDIE

EN UN ACTE, EN PROSE,

MÊLÉE DE VAUDEVILLES,

PAR J. N. BOUILLY ET JOSEPH PAIN.

Représentée, pour la première fois, sur le théâtre du Vaudeville, le 27 ~~Frimaire~~ Ventôse an 9.

Ce n'est pas en les déchirant,
Que l'on peut corriger les hommes.
FLORIAN, *scène* XV.

A PARIS,

Chez BARBA, Libraire, Palais du Tribunat, Galerie du Théâtre Français de la République, nº. 51.

AN XI. — 1803.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
FLORIAN.	Henry.
GILBERT.	Vertpré.
ROC, chef des Carrières.	Duchaume.
GABRIELLE, sa fille.	Me. Henry.
VICTOR, jeune Carrier.	Albert.
L'AFFUT, Garde-chasse.	Carpentier.
Un Inspecteur des chasses.	
Gardes-chasse.	
Carriers.	

La scène se passe à Sceaux.

ARLEQUIN, *au public.*

Citoyens, on va vous donner la première représensation de Florian... (*avec émotion.*) Florian !

Air : *Vaudeville d'Arlequin afficheur.*

Pour m'attendrir, son nom suffit ;
Par lui je fus *bon fils*, *bon père*,
Et, pour m'enrichir, il me fit
Deux bons *billets* sur le Parterre.
Daignez m'acquitter aujourd'hui ;
Point de querelles, de tapage...
N'allez point chagriner celui
Qui fit *le bon Ménage*.

1801

gauche du théâtre ; au fond est une carrière, au-dessus de laquelle est une roue de service, garnie de tous ses ustensiles ; autour plusieurs blocs de pierre épars çà et là ; sur le côté droit de la scène, on apperçoit l'entrée d'une carrière abandonnée en forme de caverne ; sur le côté gauche, un arbre et un banc de gazon. Au lever de la toile, les Carriers sont en activité ; les uns roulent, les autres taillent des pierres.)

SCENE PREMIÈRE.

ROC, VICTOR, GABRIELLE, Carriers.

CHOEUR DE CARRIERS.

Air : *Voilà ce sauvage.*

Soyons à l'ouvrage,
Toujours gais, chantans,
Contens ;
La gaîté soulage
Et charme le tems.

VICTOR.

Loin de ma maîtresse,
Mon courage cesse ;
Toujours la tristesse
Cherche le repos :
Mais ma Gabrielle
Redouble mon zèle,
J'achève auprès d'elle
Gaîment mes travaux.

TOUS.

Soyons à l'ouvrage, etc.

ROC.

Ah ! si dans la vie
Par fois on s'oublie,
L'aimable folie
Est fille du vin :
Le jus de la treille
Excite et réveille ;
Ah ! dans la bouteille
Noyons le chagrin.

TOUS.

Soyons à l'ouvrage
Toujours gais, chantans,
Contens,
La gaîté soulage
Et charme le tems.

ROC, *aux ouvriers.*

Allons, enfans, le soleil va bientôt se coucher ; il est tems de quitter le travail. (*Le travail cesse. Victor et Gabrielle s'avancent sur le devant de la scène, tandis que Roc est dans le fond occupé à parler aux carriers et à rassembler les outils.*)

GABRIELLE.

Tu dois être bien las, mon cher Victor ?

VICTOR.

Oh ! que non. Je te regardais en travaillant, et puis auprès de toi j'oublie tout, excepté mon amour.

Air : *Vaudeville du Panorama.*

Lorsqu'après un pénible ouvrage,
La fatigue énerve mes sens,
Gabrielle m'en dédommage
Par des soins doux et caressans.
Va, le sort qui vers moi t'amène
Me traite au gré de mon desir ;
Et je chéris un peu de peine
Qui donne beaucoup de plaisir.

(*Les Carriers se sont dispersés.*)

SCENE II.

ROC, VICTOR, GABRIELLE.

ROC.

Eh bien ! vous voilà donc raccommodés, vous autres ?

GABRIELLE.

Est-ce que nous nous sommes fâchés, mon père?

ROC, *ricanant.*

Il me semble que vous vous êtes assez querellés hier soir... ça allait bien.

VICTOR.

Il ne faut plus parler de cela.

ROC.

Tu es un jaloux, toi.

GABRIELLE, *avec malice.*

Oh! ça, c'est bien vrai.

ROC, *à Gabrielle.*

Et toi, une étourdie.

VICTOR, *imitant Gabrielle.*

Oh! ça, c'est bien vrai.

GABRIELLE.

Air: *Rondeau du Chapitre second.*

A l'étourderie
Ma gaîté chérie
Conduit aisément
Rien ne me chagrine;
Je ris et badine
Jusqu'à mon amant.
Oui: l'amour en larmes
Pour moi perd ses charmes;
Je fuis sa langueur;
J'aime qu'on s'oublie;
Un peu de folie
Sied bien au bonheur.

Il m'est impossible,
Sans être sensible,
De voir le malheur;
Et la bienfaisance
Près de l'imprudence
Se place en mon cœur.
Mon plaisir extrême,
C'est lorsque l'on m'aime
Que l'on soit jaloux:
Moi, je le devine,
L'amant qu'on lutine
Devient bon époux;

Il gronde à son aise,
L'on rit, il s'appaise,
Demande pardon,
S'accuse lui-même...
La femme qu'on aime
Toujours à raison.

ROC, *riant.*

Ça vous a une petite tête.... C'est tout mon portrait.... (*à Victor.*) Elle ne te prend pas en traître, ainsi, arrange-toi là-dessus.

VICTOR.

Eh bien! maître Roc, avez-vous fait bonne chasse ce matin?

ROC.

Ah bien oui: à peine étais-je entré dans le parc, pour aller à ce terrier si bien garni, que j'apperçois le plus intrépide garde-chasse, le vieux l'Affut.

GABRIELLE.

Et vous a-t-il vu, mon père?

ROC.

Parbleu! il est venu à moi comme un furieux pour m'arracher mon arme. Roc, se laisser désarmer! mon fusil est à deux coups, lui ai-je dit, et si tu ne te retires pas... Il s'est retiré.

GABRIELLE.

Ah! tant mieux!

ROC.

Oui: mais en s'en allant il m'a menacé d'en dresser son procès-verbal et de le porter au bailli de Sceaux.

VICTOR.

Cela pourrait devenir sérieux, au moins... Ce l'Affut est si méchant!

ROC.

Bah! il crie comme cela. Heureusement il a le vin commode. Il y a quelque tems, il m'avait encore pris sur le fait; je devais perdre les bontés de monsieur le duc, l'amitié de monsieur de Florian, brr... j'ai fait entrer chez moi ce vieux renard; et, au moyen d'une certaine cruche respectable par son âge et sa rotondité, tout fut baclé dans un instant.

Air : *Vaudeville de Jean Monet.*

Hélas ! souvent dans la vie
Il survient quelque débats ;
On se fâche, on s'injurie...
Pour terminer ces éclats,
Le plus fin
Use en vain
Son latin
Qu'on n'entend guère...
Pour arranger une affaire,
Il n'est rien comme le vin.

Pour se venger d'une offence,
Je voudrais que chaque roi,
Malgré sa toute puissance,
Se conduisît comme moi.
Plus de train,
Grace au vin,
Nous n'aurions guère
De guerre,
Si tous les grands de la terre
Traitaient le verre
A la main.

GABRIELLE.

Il faut convenir, mon père, que vous aimez terriblement la chasse.

ROC.

Que veux-tu, ma petite, quand on a du penchant pour quelque chose...

VICTOR, *regardant Gabrielle.*

On n'y résiste pas sans peine ; vous avez bien raison, maître Roc.

GABRIELLE, *à part, jetant un premier regard sur la vieille carrière.*

Tâchons de les éloigner. (*haut.*) Si vous m'en croyez, vous irez prévenir monsieur de Florian de tout cela. Il est aimé de monsieur le duc de Penthièvre ; il a toute sa confiance, il arrêtera les poursuites de l'Affut. Il est si bon ! vous savez comme il nous aime.

ROC.

Oui : il vient souvent jaser avec nous. Je suis étonné de ne l'avoir pas vu de la journée.

GABRIELLE.

Et moi aussi. Il nous a promis, hier, de venir de bonne heure, quand nous sommes allé lui remettre ce portrait qu'il avait laissé sur ce banc.

ROC.

C'était, je m'en doute, le portrait de quelque maîtresse.

GABRIELLE.

Mon dieu, non; c'est celui de sa mère, qu'il a fait peindre de mémoire.... Il nous a remerciés comme si nous lui eussions rendu un trésor. C'est un bien aimable jeune homme. (*Victor la fixe.*) Oui, monsieur, un bien aimable jeune homme... Comme ses chansons sont jolies! elles courent tout le village.

ROC.

Et puis, c'est un homme... là... un homme... Il fait des livres.

VICTOR.

Que j'aime à l'écouter, quand il nous lit...

GABRIELLE.

Ses fables, n'est-ce pas?

VICTOR.

Non, non.

GABRIELLE.

Ses comédies, peut-être...

VICTOR.

Eh, non! cette histoire.... qu'il écrit devant nous... tu sais bien... il appelle cela?...

GABRIELLE.

Estelle.

VICTOR.

Estelle... justement.

Air: *Jeunes amans*

Mon cœur naïf et sans détour,
A son berger sert de modèle;
Il écrit nos sermens d'amour,
Dans Gabrielle il peint Estelle.
Quelqu'un m'a dit de cet auteur,
Que, pour peindre sans imposture,
Il prend ses vertus dans son cœur,
Et ses tableaux dans la nature.

[illegible]

VICTOR.

[illegible]

ROC.

[illegible]

GABRIELLE.

[illegible]

VICTOR.

[illegible]

GABRIELLE, *souriant.*

C'est que je crains la vivacité de mon père, voyez-vous.

ROC.

Oh que non. Je me modérerai... A moins qu'il ne m'insulte.

VICTOR.

Le voici, lui-même.

SCENE III

LES PRÉCÉDENS, L'AFFUT.

L'AFFUT.

Ah ! vous voilà, monsieur le braconnier, qui faites le rodomont, et ne voulez pas remettre votre arme à moi, l'Affut, premier garde-chasse de monseigneur le duc de Penthièvre.

GABRIELLE, *après avoir empêché son père de parler.*

Monsieur l'Affut, mon cher monsieur l'Affut, ne pourrait-on pas entrer en accomodement ?

L'AFFUT.

Impossible, mademoiselle, impossible. Pris en braconnage pour la troisième fois, et cela dans le parc, ensuite rebellion contre un garde-chasse, le plus ancien, le plus estimé de monseigneur.... Impossible, mademoiselle, impossible. (*Se radoucissant et hésitant.*) A moins que, par un petit arrangement entre nous deux

ROC.

Que voulez-vous dire ?

L'AFFUT.

C'est en tout bien, tout honneur.

GABRIELLE.

Expliquez-vous.

L'AFFUT, *avançant vers Roc.*

Oui, père Roc, nous pouvons être indulgent, nous pouvons nous montrer généreux et sensible. Il est un objet qui trouble notre sommeille, qui nous poursuit, même en chassant, qui nous.... Accordez-nous la main de cet objet charmant, nous déchirons le procès-verbal que voici, et nous nous embrassons.

ROC.

Vous voudriez épouser ma fille, vous ?

L'AFFUT.

Et pourquoi pas ?

ROC.

Air : *Rions, chantons.* (de Doche.)

Songez donc que vous êtes vieux ;
Elle est si bien, ma Gabrielle !
Monsieur le garde, pensez mieux
Au sort qui vous attend près d'elle.
Epris de cette jeune enfant ;
Malgré vos recherches sévères,
Les braconniers seraient vraiment
Tentés de chasser sur vos terres.

L'AFFUT.

Oh ! l'on ne m'attrape pas ainsi... j'ai débusqué plus d'un renard... Eh bien ! père Roc, je suis le plus ancien garde du château... j'amasse depuis quarante ans ; mes épargnes, ma réputation, mon crédit et mon nom... tout est pour votre fille.

VICTOR, *à part.*

Je suis perdu.

GABRIELLE, *avec espiéglerie.*

Quoi ! sérieusement ! mais regardez-moi donc, monsieur l'Affut.

L'AFFUT.

Air : *C'est lorsque nous avons mis le cerf aux abois.*

En vain sur moi l'amour épuisa son carquois,
Je fus rebellé,
Il reprend ses droits :

Oui : j'aime à soixante ans pour la première fois,
Et Gabrielle
A fixé mon choix.

ROC.

Que viens-je d'entendre !
Tu voudrais prétendre...
Pauvre vieillard !
Tu soupires trop tard.
Maître Roc pour gendre
Ne veut jamais prendre
Qu'un bon
Luron
Digne de ce tendron.

L'AFFUT.

Songe à ma richesse.

ROC.

Songe à ta vieillesse.

L'AFFUT.

Ton refus me blesse.

ROC.

Tais-toi, vieux barbon ;
Je verrais ma fille,
Jeunette et gentille,
Veuve trop souvent
D'un mari vivant.

L'AFFUT.

Eh quoi ! téméraire...

GABRIELLE, *à Roc.*

Calmez-vous, mon père.

ROC, *à l'Affut.*

Crains mon courroux.

VICTOR, *retenant Roc.*

De grace, appaisez-vous.

L'AFFUT.

M'insulter en face !...
Voyez quelle audace

ROC.

Va t'en, crois-moi,
Ou je tombe sur toi.

(Gabrielle et Victor l'arrêtent ; l'Affut recule effrayé.)

L'AFFUT.

Ah ! tu m'insultes, tu me refuses ta fille...

GABRIELLE.

Ce n'est pas lui qui vous refuse, c'est bien moi.

L'AFFUT.

Eh bien ! nous verrons.

ROC.

Eh bien, oui ; nous verrons.

L'AFFUT.

Le bailli te donnera de mes nouvelles. Dans un moment il aura ce procès-verbal, (*il le tire de sa poche.*) où j'ai constaté ton troisième délit... entends-tu bien... ton troisième délit.

ROC.

Va, si le bailli est pour toi, nous saurons nous trouver un protecteur.

L'AFFUT.

Monsieur de Florian, n'est-ce pas ? on est las au château de toutes les graces qu'il a fait accorder... Ah ! tu me refuse ta fille !

ROC, *allant à lui.*

Va-t'en, de par tous les diables.

(*L'Affut s'enfuit en le menaçant.*)

SCENE IV.

ROC, VICTOR, GABRIELLE.

ROC.

Quel plaisir j'aurais eu à rosser ce vieux coquin !

VICTOR.

Ne perdons pas un moment. Allons tous chez monsieur de Florian.

ROC.

Tu viens avec nous, Gabrielle.

GABRIELLE, *embarrassée et regardant la vieille carrière.*

Il faut auparavant que je reporte chez nous ces vases d'étain, ces restes du repas des ouvriers.. Je vous rejoins dans l'instant.

VICTOR, *revenant.*

Voulez-vous que je vous aide ?

GABRIELLE.

Ce n'est pas la peine.

VICTOR.

Mais enfin...

GABRIELLE.

Voulez-vous bien ne pas laisser mon père seul.

VICTOR.

Ne vous fâchez pas, mam'zelle... j'y vais.

SCENE V.

GABRIELLE, *seule.*

Profitons de ce moment pour donner au solitaire ce que j'ai pu ménager. (*Elle prend un panier parmi les vases.*) Ces fruits, ce bon pain, et sur-tout ce reste de vin vieux, vont ranimer les forces de cet inconnu. Voilà pourtant huit jours, qu'à l'insçu de tout le monde, je nourris dans le fond de cette carrière abandonnée... Mais, quel est-il cet infortuné?

Air: *Un jour il est agriculteur.*

Est-ce un méchant, un malfaiteur?...
Les loix fuirait-il la vengeance?...
Non, sa voix a trop de douceur,
Ses traits expriment l'innocence.
Les chagrins, les jours orageux
Sont pour la vertu qu'on renomme;
Et quoique l'on soit malheureux,
On peut bien être un honnête homme.'

Si Victor savait que tous les soirs je me rends auprès d'un inconnu... oh! la tête lui en tournerait... Mais est-il prudent à moi? ... mon père a raison, je ne suis pas mal étourdie. (*Elle va à l'entrée, hésite et revient sur ses pas.*)

Air: *Daignez m'épargner le reste.*

Me trouver près d'un étranger,
Seule, sans appui, sans défence...
Quel motif a pu m'engager
A commettre cette imprudence?
Le jour lui paraît odieux...
Il fuit les hommes, les déteste...
Mais il souffre... il est malheureux;
Dois-je m'occuper du reste?

(*Elle entre dans la vieille carrière; Florian paraît aussitot à la grille du parc, l'ouvre et la referme sur lui.*)

SCENE VI.

FLORIAN, *seul.*

Enfin, j'ai pu sortir du château, quitter cette société nombreuse et fatigante, ce salon vaste et doré, où le meilleur

des princes, et sur-tout le plus modeste, se trouve entouré, malgré lui, de tant de personnages ridicules !

Comment donc... mais voila de l'épigramme... Ah ! revenons au seul genre que je chéris... travaillons à mon Estelle.

(*Il tire un crayon et un cahier de sa poche.*) (1787)

Air : *de la romance de l'Arioste.*

Age d'Astrée, ô tems heureux
De simplicité, d'innocence !
Avec tes songes vertueux
Je veux encor bercer la France.
La vertu n'est plus en faveur,
L'homme hésite même d'y croire ;
Je ne puis la rendre à son cœur,
Ah ! gravons-là dans sa mémoire.

Estelle a donné son amour,
Amour pur et tendre comme elle ;
Elle fait du bien chaque jour,
Donner est la vertu d'Estelle.
En vain quelques censeurs jaloux
Diront que j'ai peint sans modèle,
Femmes charmantes, parmi vous
Il est encor plus d'une Estelle.

Oui, mon ouvrage doit intéresser ; afin de lui prêter plus de charmes et de vérité, j'étudie souvent les amours d'un couple aimable et fidèle de ce canton, et pour donner à mes pinceaux plus de chaleur, j'ai fixé le lieux de la scène dans ces climats si chers à mon cœur... C'est dans la vallée de *Beau-Rivage*, sous le ciel amoureux du Languedoc ; dans mon pays, enfin... c'est-là... oh ! cest-là, que l'on sent bien !

(*Il s'assied sur le banc de gazon, et rêve un moment.*)

Voici l'heure où Gabrielle et son amant ont coutume de venir ici se parler d'amour... Mes charmans modèles... je vous dois beaucoup.... Voyons : je voudrais à mon Estelle, un trait qui prouvât la bonté de son cœur... J'entends quelqu'un... ce sont eux, sans doute. (*Il se cache derrière l'arbre.*)

SCENE VII.

GABRIELLE, GILBERT, FLORIAN, *caché.*

GILBERT.

Non... non, je n'accepterai plus rien.

GABRIELLE, *avec sensibilité.*

Quoi ! vous me refuseriez !

FLORIAN, *à part.*

Que vois-je ! écoutons.

GILBERT.

C'est en vain, charmante créature, que tu veux prolonger mon existence... le poids m'en est insupportable.

FLORIAN.

Cet homme m'est inconnu.

GABRIELLE.

Est-ce donc là, ce que vous me promîtes, lorsqu'après vous avoir trouvé sur ces pierres, expirant de fatigue et de besoin, je vous aidai à gagner cette ancienne carrière, où, jusqu'à ce jour, vous avez voulu rester caché ? J'ignore votre nom, la cause de vos chagrins, de votre désespoir ; mais, vous êtes malheureux, et cela me suffit... Il devient si cher, celui qu'on a sauvé !

FLORIAN, *à part.*

Pouvais-je mieux choisir, pour peindre mon Estelle !

GABRIELLE.

Ces fruits... ils étaient pour Victor... ce bon vin... il m'a fallu le demander à mon père. Pour vous, je me suis dérobée à leurs regards ; pour vous, je me suis exposée à leurs reproches, à leurs soupçons, peut-être ; et vous me refuseriez... Ah ! ne m'ôtez pas l'espoir de vous rendre à la vie, et, peut-être, au bonheur !

GILBERT.

Au bonheur !... il n'en fut jamais... il n'en sera jamais pour moi...

GABRIELLE.

Air : *Vaudeville de Champagnac et Suzette.*

Les soins de la tendre pitié
Guériront votre ame sensible ;
Lorsqu'on retrouve l'amitié,

Le bonheur n'est pas impossible;
Des amis...

GILBERT.

Où sont-ils, hélas!

GABRIELLE.

Des parens...

GILBERT.

Comptez sur leur zèle!

GABRIELLE.

Eh bien! si vous n'en avez pas,
Il vous restera Gabrielle.

FLORIAN, *il s'avance et s'arrête tout-à-coup.*

Non, non : ne troublons pas leur entretien.

GILBERT

Même air.

Combien ta voix a de douceur
Et ton amitié d'éloquence!
Toi seule pourrais à mon cœur
Rendre par dégrés l'espérance.

GABRIELLE.

Laissez-moi conserver vos jours.

FLORIAN, *à part.*

Aussi bienfaisante que belle.

GILBERT.

Eh bien! j'accepte tes secours;
Je m'abandonne à Gabrielle.

GABRIELLE.

Restez auprès de Gabrielle.

FLORIAN.

Qui n'aimerait pas Gabrielle

GABRIELLE.

Ah ça, voilà qui est arrangé, vous ne quitterez pas cette carrière jusqu'à mon retour.

GILBERT.

Je te le promets.

GABRIELLE.

Je vais rejoindre mon père et Victor; aussi-tôt, que je pourrai m'échapper, je reviendrai vous trouver... Il faut absolument, que vous me disiez qui vous êtes... on a, comme un autre, sa petite curiosité... Vous trouverez dans ce panier-là (*le désignant*) tout ce qu'il vous faut; je ne serai pas long-tems à revenir. (*Elle sort.*)

SCENE VIII.

GILBERT, FLORIAN, *caché.*

FLORIAN, *à part.*

Je m'intéresse à cet homme.

GILBERT, *regardant Gabrielle qui s'éloigne.*

Aimable petite, si tous les hommes avaient ton ame ! (*revenant.*) Les hommes ! tous faux, égoïstes, envieux, et, surtout, ennemis de celui qui exprime courageusement sa pensée... Comme ils se sont ligués contre moi ! Ils m'ont forcé de quitter Paris, ils ne m'ont pas pardonné de les avoir démasqués dans mes satyres, de les avoir peints comme pervers, dans cette *Ode sur le* JUGEMENT DERNIER. (*Il tire un papier de son sein.*

FLORIAN, *à part.*

C'est Gilbert !

GILBERT.

Air : *Trouverez-vous un Parlement ?* (de Doche.)

On abandonne le talent,
Virgile n'a plus de Mécène,
Et plus d'un Thersite ignorant
A déjà tari l'Hypocrène.
Des arts que l'on doit rechercher
Le mauvais goût détruit l'empire...
Et l'on prétendrait m'arracher
Le fouet sanglant de la satyre !

J'ai vu par-tout le vice heureux
Insulter aux vertus modestes ;
J'ai vu l'égoïsme odieux
Propager ses erreurs funestes ;
J'ai vu l'impudeur afficher
Et son désordre et son délire...
Et l'on prétendrait m'arracher
Le fouet sanglant de la satyre !

FLORIAN, *à part.*

On doit l'excuser : ils l'ont tant fait souffrir ! (*s'avançant.*) Tâchons de l'aborder.

GILBERT.

Quelqu'un... rentrons.

SCENE IX.

FLORIAN, *seul.*

Il s'éloigne, le malheureux ! Je rends grace au hasard d'avoir conduit près de moi ce poète énergique, dont les premiers essais furent marqués par des chefs-d'œuvres, et dont le génie... trop audacieux, peut-être, lui a attiré la jalousie des littérateurs, et la haine des hommes puissans. (*Il remet le cahier d'Estelle dans sa poche.*) Demain j'acheverai le premier livre d'Estelle... Laissons la fiction, pour nous occuper de la réalité... ne songeons qu'à ce pauvre Gilbert.

Air : Ne fais pas un crime à mon cœur. (de Doche.)

Malgré certains traits différens,
Nous sommes fils de la nature ;
Faut-il, hélas ! qu'entre parens
Il survienne quelque rupture !
(*Fixant la carrière.*)
Bientôt je le ramènerai...
Ce doux espoir à mes yeux brille...
Gilbert est un fils égaré
Que je veux rendre à sa famille.

Prenons garde cependant de ne pas brusquer l'entrevue. Un cœur malade est un lieu sombre, où le jour ne peut arriver que par degrés... Comment m'y prendre?... Oui : traçons d'abord quelques mots sur cette pierre, (*il trace avec son crayon une inscription sur une des pierres, vis-à-vis l'entrée de la carrière,*) en les lisant, il ne pourra s'empêcher d'être ému, et par là, sera mieux disposé à m'entendre.

SCENE X.

FLORIAN, ROC, VICTOR, GABRIELLE.

GABRIELLE, *à Roc.*

Le voilà, mon père.

ROC.

Nous n'avions garde de le trouver au château.

FLORIAN.

Bonjour, mes amis. (*Il porte sur Gabrielle des regards expressifs et pleins d'intérêt. Etonnement de Victor.*)

ROC.

Nous venons de chez vous, monsieur de Florian. J'en ai long à vous conter, allez.

FLORIAN.

Comment donc ?

ROC.

C'est que je ne suis pas homme à me laisser intimider, moi

FLORIAN.

Expliquez-vous, mon cher Roc.

ROC.

Vous saurez donc... j'ai eu tort... ça, c'est vrai : mais il m'a menacé ; il a voulu me faire mettre bas les armes ; vous sentez bien, qu'alors la tête s'échauffe, le sang bouillonne, et, dam'... (*Il fait un geste de menace.*)

FLORIAN.

Calmez-vous... Que voulez-vous dire ?

GABRIELLE

C'est qu'il a encore été pris ce matin à la chasse.

FLORIAN.

Où cela ?

GABRIELLE.

Dans le parc de monsieur le duc.

FLORIAN.

Dans le parc ! (*à Roc.*) Je vous blâme beaucoup ; vous deviez respecter les droits d'un prince dont vous n'avez jamais éprouvé que les bienfaits... Et quel est le garde qui vous a pris ?

ROC.

Cet enragé de l'Affut.

FLORIAN.

Rien ne lui échappe... il ne voit par-tout que des braconniers. (*Après un moment de réflexion.*) Vous aurez de la peine à vous tirer de là.

ROC.

Savez-vous la proposition qu'il m'a faite ? N'a-t-il pas eu l'effronterie de vouloir faire payer tout cela à Gabrielle !

FLORIAN.

A Gabrielle !

ROC.

Il voulait l'épouser.

FLORIAN, *regardant Gabrielle avec intérêt.*

Qui ? . . . lui !

ROC.

Air : *Vaudeville de la Fille en Loterie.*

Le garde visait à son cœur :
Gabrielle a fait sa conquête !
Jusqu'à ce jour le vieux chasseur
N'osait présenter sa requête :
Mais, pour réussir comme il faut,
Cet amant discret ne demande
Qu'à trouver le père en défaut,
Pour mettre la fille à l'amende.

FLORIAN, *d'un ton marqué.*

Non, Gabrielle, non : tu mérites un autre sort.

VICTOR, *inquiet.*

Comme il la regarde aujourd'hui !

FLORIAN, *pressant les mains de Gabrielle et fixant la carrière.*

Aimable enfant ! tu n'imagines pas à quel point tu m'es chère.

VICTOR, *jaloux.*

Que veut-il dire !

ROC, *à Florian.*

Si bien donc, qu'il n'y a que vous qui puissiez m'arracher des griffes de ce vieux l'Affut.

FLORIAN, *sérieusement.*

Je vous le dis encore. . . vous avez commis une grande faute.

ROC.

Ce sera la dernière. . . demain je vends mon fusil.

FLORIAN.

Cependant. . . je tâcherai de vous être utile.

GABRIELLE.

C'est plus pressé que vous ne le pensez, monsieur de Florian. . . Ce vilain l'Affut a menacé mon père du bailly.

ROC.

Et puis, je ne saurais vous le cacher, c'est la troisième fois qu'il verbalise contre moi.

FLORIAN.

La troisième fois ! ah ! que vous êtes coupable ! il n'y a pas un seul instant à perdre, . . je vais tout employer, et j'espère que bientôt . . Allez, allez m'attendre chez vous. (*Il rentre précipitamment dans le parc.*)

SCENE XI.

ROC, VICTOR, GABRIELLE.

GABRIELLE.

Comme il nous quitte brusquement !

ROC.

C'est par intérêt pour nous.

GABRIELLE.

J'en suis encore toute émue.

VICTOR, *avec intention.*

Je m'en suis apperçu, mademoiselle.

GABRIELLE.

Vous avez le coup-d'œil juste, à ce qu'il paraît.

VICTOR.

Et vous, le cœur facile à s'enflammer.

GABRIELLE.

Que voulez-vous dire ?

VICTOR.

Que monsieur de Florian... oh ! je ne suis pas aveugle.

GABRIELLE.

Tant mieux pour vous !

VICTOR.

Un jeune officier de dragon... ça fait tourner la tête.

GABRIELLE.

Comme vous dites.

VICTOR.

Je sais ce qu'il me reste à faire.

GABRIELLE.

Tout ce qu'il vous plaira.

ROC, *riant aux éclats.*

Ils m'amusent en se querellant ainsi...

VICTOR.

Vous riez de tout, vous, maître Roc.

GABRIELLE.

Il me semble pourtant, mon père, que ce proces-verbal devrait vous donner de l'inquiétude.

ROC.

Quand je m'en affligerais, il n'en serait ni plus ni moins, et puis vous savez bien ma devise.

Air : *Vaudeville du mameluck.*

A mes loix toujours fidèle,
Je brave l'adversité,
Et je dispute contre elle
Tant que je peux ma gaîté.
Le souci vient... je l'évite,
J'espère tout du hasard ;
On se chagrine trop vîte
Et l'on rit toujours trop tard.

GABRIELLE. *à part.*

(*Pendant ce couplet, elle a porté ses regards sur l'ancienne carrière.*)

Tâchons de trouver quelque prétexte pour rejoindre l'inconnu.

ROC, *à Gabrielle.*

Allons... allons : va-t-en ramasser tout cela, et regagnons la maison où monsieur de Florian ne tardera pas à nous apporter de bonnes nouvelles. (*Fausse sortie.*)

GABRIELLE, *à part, fixant Victor qui l'examine et ramassant les vases avec distraction.*

Il ne s'en ira pas.

VICTOR.

Prenez donc garde de ne rien oublier.

GABRIELLE.

Vous êtes encore ici ?

VICTOR.

Je vous gêne donc beaucoup.

GABRIELLE.

C'est singulier, comme vous devinez aujourd'hui.

ROC, *revenant.*

Eh bien ! venez-vous ?

GABRIELLE.

Mais, mon père, c'est qu'il faut qu'auparavant... voyez-vous... (*à part.*) Je ne pourrai pas lui parler... oh non, je ne pourrai pas lui parler. (*A Victor qui vient l'aider à relever les vases.*) Finissez donc, vous m'impatientez. (*elle lui donne un coup sur le bras ; un vase que tenait Victor, tombe et se casse.*) Voyez le mal-adroit.

VICTOR.

Mais, c'est vous, mam'zelle... allons, venez.

GABRIELLE.

Je n'aime pas qu'on m'ordonne.

ROC.

Allons.

GABRIELLE.

A la bonne heure, mon père.

ROC, *à Victor.*

Qu'on marche devant moi. Donne-lui le bras, et qu'on fasse la paix.

VICTOR.

Ah! si tu n'étais pas si étourdie!

GABRIELLE.

Ah! si tu n'étais pas si jaloux.

ROC.

Ah! que c'est encore jeune! que c'est encore jeune!

(*ils sortent.*)

SCENE XII.

GILBERT, *seul.*

(*Il pose à l'entrée de la carrière le panier de Gabrielle.*)

Gabrielle ne revient pas... J'aime à voir la fin d'une journée... j'aime, à l'approche des ténèbres, à jouir de la solitude et de la méditation. Que cette soirée est calme! on dirait que tout est heureux dans la nature... mais les hommes... (*il apperçoit l'inscription.*) Que vois-je! (*il lit.*) « Gilbert, tu fuis les hommes; je veux te les faire aimer. » Qui peut ici me connaître... cette jeune fille même ignore jusqu'à mon nom. (*il relit.*) « Je veux te les faire aimer. »

Air : *Je ne suis plus dans l'âge heureux.*

Les aimer!... mon ressentiment
Ne finira qu'avec ma vie.
Pourrais-je oublier un moment...
Leurs dédains et leur perfidie?
Fuyons leurs trames, leurs complots,
Arrachons-leur une victime;
Dérobons un plaisir aux sots,
Aux puissans épargnons un crime.

SCENE XIII.

GILBERT, L'AFFUT.

L'AFFUT, *sans voir Gilbert.*

Ah! monsieur Roc... le bailly va vous faire arrêter.

GILBERT, *sans avoir vu l'Affut.*

Cette inscription m'inquiète... On ne peut donc se soustraire à tous les regards.

L'AFFUT, *appercevant Gilbert.*

Quel est cet homme?

GILBERT, *sans voir l'Affut.*

Je suis découvert... Fuyons.

L'AFFUT, *à part.*

Fuyons... c'est un braconnier.

GILBERT, *de même.*

Remettons d'abord ce panier... (*Il désigne le panier de Gabrielle.*)

L'AFFUT, *à part.*

Un panier!.. Il a caché son gibier. (*haut.*) Arrête!

GILBERT.

De quel droit?

L'AFFUT.

Qui es-tu? que fais-tu? d'où viens-tu?

GILBERT.

Que t'importe?

L'AFFUT.

On ne m'en impose pas à moi... tu es un braconnier... (*Regard de mépris de Gilbert, l'Affut s'avance vers lui.*) Arrête, te dis-je, ou sinon...

GILBERT, *tirant un pistolet de sa poche.*

Si tu avances, tu es mort. (*Il tient le pistolet sur l'Affut, immobile et craintif; Florian paraît à la grille du parc. Tableau.*

SCENE XIV.

LES PRÉCÉDENS, FLORIAN.

FLORIAN.

Que se passe-t-il donc ici ?

GILBERT.

Ce misérable prétend m'arrêter.

FLORIAN, *avec intérêt.*

Vous... (*à l'Affut.*) et pour quel motif ?

L'AFFUT.

Vous ne voyez pas que c'est un braconnier.

FLORIAN, *regardant Gilbert avec intérêt.*

Vous vous trompez.

L'AFFUT.

Ce n'est pas la première fois que j'en trouve dans cette carrière.

FLORIAN.

Vous vous trompez, vous dis-je.

Air : *J'ai vu par-tout dans mes voyages.*

Sur la plus légère apparence
Doit-on sévir imprudemment ?
Souvent on trouve l'innocence
Même sous les traits d'un méchant.
Celui qui fait une victime,
Peut-il jamais se pardonner ?...
Soyons prompts à punir le crime,
Soyons lents à le soupçonner.

L'AFFUT.

Vous vous trompez, vous dis-je.

L'AFFUT.

C'est différent. (*à part.*) Diable d'homme !

GILBERT, *à part.*

Quel est-il ?

FLORIAN, *à l'Affut.*

Retournez au château. Le duc a prononcé sur le sort de Roc. (*d'un ton marqué.*) L'affaire est sérieuse.

L'AFFUT, *à part.*

Ah ! tu ne veux pas me donner ta fille !

FLORIAN.

C'est à vous seul, fidèle et brave l'Affut, que l'on doit remettre l'ordonnance que vous notifierez à ce braconnier.

L'AFFUT.

J'y vais, monsieur de Florian, j'y vais.

GILBERT, *à part.*

Florian ! je connais la main qui a tracé l'inscription.

L'AFFUT, *mystérieusement à Florian.*

Prenez garde... Il n'est sûrement pas seul. (*sourire de Florian.*) Je vous dis que cette vieille carrière ne vaut rien.

FLORIAN, *souriant encore.*

Allez, l'Affut; allez.

(*L'Affut sort en fixant la vieille carrière avec dessein.*)

SCENE XV.

FLORIAN, GILBERT.

GILBERT, *froide honnêteté.*

Je vous remercie, monsieur, de m'avoir délivré de ce garde-chasse.

FLORIAN, *avec affection.*

Sa méprise était grande et je m'estimerais heureux de vous la faire oublier.

GILBERT.

A ce trait, je reconnais le chantre de Galathée... Mais comment avez-vous su mon nom ?

FLORIAN.

Air : *Il faut de la santé pour deux.*

J'étais, par un hasard que j'aime,
Ici quand vous êtes venu ;
Vous parlez d'injustice extrême,
Et votre malheur m'est connu.
J'entends : « Satyre... Académie, »
Vous voilà presque découvert...
Vous prenez l'accent du génie,
Et je nomme aussitôt GILBERT.

GILBERT, *désignant l'inscription.*

Vous avez entrepris de me ramener à la société... Jamais.

FLORIAN, *avec affection.*

Eh ! pourquoi ?

GILBERT, *avec amertume.*

Oh !... vous êtes heureux... vous,

FLORIAN, *de même.*

Il ne tient qu'à vous de le devenir.

GILBERT, *de même.*

Heureux !.. parmi les hommes !

FLORIAN.

Moi, je le suis.

GILBERT.

Il est entre nous deux une si grande différence !

Air : *Si l'on pouvait rompre la chaîne.*

Vous peignez les mœurs du village,
Je peins les sottises des grands ;
Des vertus vous tracez l'image,
Moi, les crimes de tout les rangs :
On me tourmente, on me délaisse ;
Par-tout vous trouvez le bonheur,
On sourit à qui nous caresse ;
On persécute le censeur.

FLORIAN, *un peu piqué.*

Votre franchise me plaît, (*souriant.*) quoiqu'elle me blesse.

GILBERT.

Moi, vous blesser.... Connaissez mieux mon cœur.

FLORIAN.

Je le connais mieux que vous-même ; Gilbert, l'élan du génie entraîne souvent au-delà des bornes de la modération.

GILBERT.

Comment ?

FLORIAN.

Ecoutez-moi :

Air : *Femmes, voulez-vous éprouver ?*

Molière attaqua nos travers
Avec l'arme du ridicule ;

Boileau l'imita dans ses vers,
Mais fit trop sentir sa férule.
C'est en vain que d'un *VERS SANGLANT*
Vous frappez le siècle où nous sommes,
Ce n'est pas en les déchirant,
Que l'on peut corriger les hommes.

GILBERT.

On ne doit pas épargner le vice.

FLORIAN.

On doit ménager l'erreur.

GILBERT.

La vérité parle sans ménagement.

FLORIAN.

Elle a bien plus de force encore quand le sentiment l'accompagne.

GILBERT.

La satyre est utile à l'humanité.

FLORIAN.

Lorsque son motif est pur, lorsque son but est d'être utile.

GILBERT.

J'aime à croire que Florian ne me confond pas avec ces infâmes libellites...

FLORIAN.

Je sais vous apprécier ; non : vous ne fûtes jamais que malheureux... La providence ne vous a conduit ici que pour mettre un terme à vos chagrins. C'est moi, sans doute, oui : c'est moi qu'elle a choisi pour remplir cet emploi si doux. Souffrez que je le commence en vous offrant un ami.

GILBERT.

Eh quoi ! vous prétendez...

FLORIAN.

Vous arracher à cet abattement cruel, à cet isolement douloureux qui vous tue ; je veux plus encore... je veux vous faire chérir la vie.

GILBERT.

Eh, le puis-je, grands dieux ! éloigné de mes parens, trahi, persécuté, sans ressources, sans asyle...

FLORIAN.

Vos parens !.... Je vous en servirai... Vos ennemis... (*il le serre contre son sein.*) dans mes bras ils ne pourront vous atteindre.... Des ressources.... Nous partagerons ce que je possède... Un asyle !... Il en est un dans ses lieux pour tous les infortunés.... Je vous l'offre, Gilbert, au nom du duc de Penthièvre.

GILBERT.

Moi, paraître à la cour de ce duc !

FLORIAN.

Vous ne lui serez pas étranger... Vous-même vous l'aimez. Je me rappelle toujours avec plaisir ces vers où vous le peignez si bien :

« Sous un modeste habit, déguisant sa naissance,
» Penthièvre quelquefois visite l'indigence :
» Et de trésors pieux dépouillant son palais,
» Porte à la veuve en pleurs de pudiques bienfaits. »

GILBERT, *ému.*

Ah ! que vous savez bien le vrai chemin du cœur. (*Reprenant son caractère.*) Vous finiriez par prendre sur le mien trop d'empire... Je veux, je dois vous fuir.

FLORIAN, *l'arrêtant.*

Gilbert, écoutez-moi.

GILBERT, *gagnant la carrière.*

Non, non : j'ai trop souffert.

FLORIAN.

Je ne vous quitte pas.

GILBERT.

Laissez-moi... laissez-moi.

(*Il entre dans la carrière, Florian l'y suit.*)

SCENE XVI.

ROC, VICTOR, GABRIELLE, Carriers,

OUVRIERS.

Air : *Vaud. de Comment faire ?*

Que Florian soit notre appui,
Son crédit servira peut-être ;
Implorons-le tous aujourd'hui,
Pour notre ami, pour notre maître.

VICTOR.

Pour un moment
D'égarement,
Le bailli poursuit notre maître ;
Et le méchant
Veut sur-le-champ
En prison,
Sans raison
Le mettre,

TOUS, *excepté Roc.*

Que Florian soit notre appui, etc.

ROC, *aux carriers.*

Vous avez tort de vous inquiéter, mes bons amis. Monsieur de Florian va arranger mon affaire, j'en suis sûr. Attendons-le à cette grille, c'est par-là qu'il sort *ordinairement du château.*

SCENE XVII.

LES PRÉCÉDENS, L'AFFUT, *un papier tacheté à la main*, un Inspecteur des Chasses, Gardes-chasse.

L'AFFUT, *à l'Inspecteur, sans voir les autres.*

Oui, monsieur l'Inspecteur, deux expéditions importantes. D'abord arrêter un braconnier ; ensuite visiter cette vieille carrière. (*il la désigne et apperçoit Roc.*)

Air : *De la p'tit' poste de Paris.*

Ah ! vous voici,
Je viens ici
Vous apporter cet ordre-ci ;
Point de façon,
Vite en prison ;
Et qu'on sache dans le canton
Que par l'Affut
Jamais ne fut
Manqué gibier,
Ni braconnier.

GABRIELLE.

Dieux !

ROC.

En prison... ça ne se peut pas.

L'AFFUT.

Voici l'ordre cacheté, dont monsieur l'Inspecteur va vous faire lecture.

L'INSPECTEUR.

Donnes.

L'AFFUT, *tandis qu'on décachète l'ordre.*

Ah ! tu n'as pas voulu me donner ta fille !

D'INSPECTEUR, *il lit.*

« D'après le compte rendu par notre fidèle l'Affut, sur » le délit du nommé Roc, chef de carrière, qui a été trouvé » chassant dans notre parc, l'avons jugé digne d'une puni- » tion exemplaire... »

ROC, *à l'Inspecteur.*

Monsieur de Florian n'a donc pas parlé pour moi ?

L'AFFUT, *allant à Roc.*

Allons : il faut me suivre.

L'INSPECTEUR.

Un moment.... écoutez la fin de cette ordonnance. (*il lit.*) » Mais sur le rapport particulier de notre secré- » taire, le chevalier de Florian, que ledit Roc est père » de famille et bon ouvrier, lui pardonnons...

ROC.

Je le reconnais bien là.

L'INSPECTEUR.

Silence, (*il continue.*) et comme nous craignons que » son amour pour la chasse ne nous force un jour à le » punir, nous lui accordons par ces présentes la permis- » sion de chasser dans notre CAPITAINERIE. »

ROC.

Est-il bien possible !

L'AFFUT, *à part.*

Je ne m'attendais pas à celui-là.

GABRIELLE.

Ce bon monsieur de Florian... il prévoit tout.

ROC.

Je lui porte le premier lièvre que je tue. (*à l'Affut.*) Monsieur le plus ancien garde du château ne verbalisera donc plus contre moi.

L'AFFUT.

J'ai fait mon devoir.

ROC.

Allons d'abord remercier notre protecteur ; après quoi, nous vuiderons ensemble quelques cruches de mon vieux, à sa santé et à celle de Monseigneur. Tu seras des nôtres, l'Affut ; touche-là, point de rancune.

L'AFFUT.

Volontiers : mais nous devons auparavant visiter cette vieille carrière où j'ai vu roder...

ROC, *riant.*

Des braconniers, n'est-ce pas ?

L'AFFUT.

Ce fut plus d'une fois le repaire des malfaiteurs.... tantôt encore j'ai apperçu...

GARRIELLE, *à part.*

Ciel !

L'AFFUT.

Il faut bien nous entendre... il y aura peut-être quelques dangers à courir.

ROC.

Des dangers !... en ce cas nous y allons tous. (*à ses ouvriers.*) Marchons.

SCENE XVIII.

GABRIELLE, VICTOR.

GABRIELLE, *arrêtant Victor.*

O ! mon ami, si tu savais...

VICTOR.

Comme tu es émue !

GABRIELLE.

Ils vont l'arrêter

VICTOR.

Qui donc ?

GABRIELLE.

Quelqu'un...

VICTOR.

Eh bien !

GABRIELLE.

Que j'ai caché là.

VICTOR, *avec jalousie.*

Et qui a pu vous engager...

GABRIELLE.

L'intérêt qu'il m'inspire.

VICTOR.

Est-ce un jeune homme ?

GABRIELLE.

A peu près.

VICTOR.

Ah ! je ne m'étonne plus... mais les voici.

SCENE XIX ET DERNIERE.

LES PRÉCÉDENS, L'AFFUT, l'Inspecteur, FLORIAN, GILBERT, Carriers, Gardes-chasse.

CARRIERS, *dans la carrière.*

Air : *Allez-vous-en gens de la noc.*

Ne faites pas de résistance,
Ou vous tomberez sous nos coups.

ROC, *dans la carrière.*

en tiens un... allons... marche... avance...

L'AFFUT, *dans la carrière.*

Les coquins ! nous les prendrons tous.

ROC, *sortant de la carrière, tenant Florian au collet, tandis que l'Affut a saisi Gilbert.*

Comment, c'est vous !
Pardonnez-nous.

FLORIAN.

Et ! pourquoi cette violence !
Amis, pour qui nous prenez-vous ?

L'AFFUT.

Pour des braconniers, monsieur de Florian, je vous en fais l'aveu.

ROC.

Et moi qui vous serrais...

FLORIAN, *souriant.*

Je m'en suis apperçu.

ROC.

Ni plus ni moins que si vous étiez un fripon, vous à qui je dois tant !

FLORIAN.

Ne parlons pas de cela.

GILBERT, *à Florian, présentant Gabrielle.*

Vous voyez ma bienfaitrice...

FLORIAN.

Je sais tout.

ROC.

Qu'est-ce que cela veut dire ?

GILBERT.

Elle m'a prodigué, au fond de cette carrière, des secours sans lesquels j'eusse terminé ma vie.

ROC.

Tout de bon ! (*à Gabrielle.*) Viens ça. (*il l'embrasse.*)

FLORIAN.

Je veux la récompenser à mon tour en lui faisant offrir, par Victor, une dot qui peut-être accélérera leur union.

GABRIELLE, *à Florian.*

Que de bontés ! (*à Victor.*) Eh bien ! es-tu encore jaloux de lui ?

VICTOR.

Ça commence à se passer : mais marions-nous tout de suite.

ROC.

C'est dit : dès ce soir nous allons chez le notaire.

FLORIAN, *à Gilbert.*

Eh bien, mon ami, refuserez-vous mes offres ?

Air : *Y pensez-vous ? n'avons-nous pas ?*

Oubliez un juste courroux ;
Il est dans le siècle où nous sommes,
Des cœurs encor dignes de vous,
Faites la paix avec les hommes.

GILBERT.

Par vous prêt à les estimer,
Ma haine devient plus traitable ;
Peut-on, pour me les faire aimer,
M'en présenter un plus aimable ?

FLORIAN.

Je vais donc conserver un ami des mœurs à la société, rendre un poète à la France..... Que je vais avoir de plaisir à vous entourer de bonheur ! Aidez-moi, mes bons amis. (*Gabrielle et Victor entourent Gilbert.*) Ne craignez pas de vous livrer à cette émotion qui renaît sur tous vos traits. Donnez-moi votre main. (*il la presse sur son cœur.*) Regardez-moi, mon ami.

GILBERT, *le fixant un moment, ensuite avec élan.*

Triomphes, Florian, tu fais couler mes pleurs.

ROC.

Mais quel est donc ce monsieur ?

FLORIAN.

Une victime de l'injustice, un écrivain célèbre, en un mot, monsieur Gilbert.

ROC.

Je ne le connais pas ; mais puisque c'est un savant comme vous, il nous fera des chansons.

FLORIAN, *souriant.*

Ce n'est pas son genre.

ROC.

Tant pis pour lui.

VAUDEVILE.

Air : *Dans le sallon, ou du Poussin.* (de Doche.)

ROC.

Avec le travail, la gaîté,
Caveau tout plein, fille chérie,
De bons amis, de la santé,
Comment ne pas aimer la vie !
Du plaisir l'homme suit la loi,
On est heureux à sa manière ;
Mais chacun veut, ainsi que moi,
Chasser l'ennui de sa carrière.

FLORIAN.

Chaque âge à la femme a recours,
Enfant, c'est elle qui nous prête ;
Nous savons, au tems des amours,
Lui payer comptant notre dette ;
Vieux, nous empruntons ses faveurs,
Ses soins et sa bonté première :
Mais nous restons ses débiteurs,
En finissant notre carrière.

L'AFFUT.

J'étais bon chasseur autrefois,
Et savais prendre avec adresse
Gibier d'amour, gibier des bois ;
Mais qu'on change avec la vieillesse !
Adieu colombes et perdreaux,
Je n'ai plus la main meurtrière ;
On tire sa poudre aux moineaux,
Lorsque l'on finit sa carrière.

GILBERT.

Ce n'est pas avec le talent
Que l'on est heureux sur la terre ;
Si l'on écrit... Gare à la dent
De mains aboyeur littéraire :
Par l'espoir d'un meilleur destin,
Console-t-on la France entière,
Le poignard d'un vil assassin
Veut terminer votre carrière.

GABRIELLE, *au public.*

Pour vous, nous avons enlevé
FLORIAN au sombre rivage,
Peut-être l'aurez-vous trouvé
Un peu fatigué du voyage.
Mais il est encore incertain
De son retour à la lumière.
Révoquez l'arrêt du destin,
Prolongez ici sa carrière :

FIN.

Pièces nouvelles qui se trouvent chez BARBA.

Fanchon la Vielleuse, en trois actes.
Le Séducteur amoureux, comédie en 3 actes.
Ma tante Aurore, opéra.
Le Duel impossible, par *Martainville*.
Les Préventions d'une femme, en 3 actes, de *Radet*.
Michel-Ange, opéra.
Le Père d'occasion, en un acte.
Pataquès, de *Martainville*.
Drelindindin, vaudeville en un acte.
Les Ardres sauvée, ou les Rambures, en 3 actes.
Bianco, en trois actes.
Kalikc-Fergus, en trois actes.
Roland de Monglave, en 4 actes.
La Femme à deux Maris, en 3 actes.
Pizarre, en 3 actes.
Victor, ou l'Enfant de la forêt, 3 actes.
Esther, en trois actes.
Ecbert, en trois actes.
Le Sérail, en trois actes.

On trouve chez le même Libraire un assortiment complet de toutes les Pièces de théâtre.

Barré, Pierre Yves

ENFIN NOUS Y VOILÀ,

DIVERTISSEMENT,

EN UN ACTE.

Par les Auteurs des DINERS DU VAUDEVILLE.

Représenté, pour la première fois, sur le théâtre du Vaudeville, le 29 pluviose an 9.

Cette pièce est la même que celle qui a été jouée chez le Ministre des relations extérieures, à la fête qu'il a donnée le 28 pluviose, en réjouissance de la paix.

PRIX : 1 fr. 20 cent.

A PARIS.

Chez BRUNET, libraire, rue Gît-le-Cœur.

Et le soir :

A sa boutique, au Théâtre du Vaudeville, rue de Malthe.

Les Exemplaires ont été fournis à la Bibliothèque Nationale.

PERSONNAGES.

Citoyens.

LE MAGISTER. . . . . CHAPELLE.
GERMAIN. . . . . VERTPRÉ.
MINCET. . . . . DUCHAUME.
SIMONET. . . . . CARPENTIER.
PLUMOISON. . . . . FICHET.
VICTOR. . . . . HENRY.
UN ADJUDANT-GÉNÉRAL. HYPOLITE.
TROIS NOTAIRES. . . . . CARON. JOURDAIN. ÉDOUARD.

Citoyennes.

JOSÉPHINE. . . . . HENRY.
GENEVIEVE . . . . . BLOSSEVILLE.

CHŒURS.

ENFIN NOUS Y VOILÀ;

DIVERTISSEMENT.

SCENE PREMIERE.

Le Théâtre représente la Place publique de Nanterre.

JOSÉPHINE, GENEVIÈVE, LE MAGISTER *assis près de sa fenêtre. Filles et femmes lui dictent des lettres.*

CHŒUR.

AIR : *Ronde des Prés-Saint-Gervais.*

Ah ! quel plaisir enchanteur
D'écrire
Ce qu'on ne peut dire !
Ah ! quel plaisir enchanteur
De faire ainsi parler son cœur !

GENEVIEVE.

Quelle foule, pour faire écrire aux armées ! on voit bien que c'est aujourd'hui jour de poste : le Magister ne sait à qui entendre.

UNE FILLE, *suite de l'air.*

Dites-lui ma peine extrême !

UNE AUTRE.

Dites-lui que je l'attends !

UNE AUTRE.

Dites-lui combien je l'aime !

LE MAGISTER, *gravement.*

Je vous entends.

CHŒUR.

Ah ! quel plaisir enchanteur, etc.

UNE JEUNE FILLE.

Parlez-vous de ma tendresse ?

UNE AUTRE.

Parlez-vous de ma frayeur ?

UNE AUTRE.

Avez-vous peint ma tristesse ?

UNE AUTRE.

Et mon ardeur ?

LE MAGISTER.

Oui, bonheur,
Ardeur,
Douleur,
Ivresse,
Tendresse,
Tristesse.....
Ce qu'ici vous m'avez dit,
Avec esprit,
J'ai tout écrit.

UNE JEUNE FILLE.

Est-ce que vous avez mis ensemble tout cela ?

LE MAGISTER.

Eh ! mais assurément. N'êtes-vous pas toutes de Nanterre ?

TOUTES, *avec humeur.*

Bah ! bah ! bah !

LE MAGISTER.

Ah ! quel plaisir enchanteur, etc.

LES FEMMES.

Et nous, M. le Magister, et nous !

LE MAGISTER.

Un moment ! un moment !

(*Aux filles*).

AIR :

Pour les amans, je sais qu'un jour
Devient un siècle, par l'absence ;
Aussi, par les lettres d'amour
Il est juste que je commence.

Ça c'est de principe.

Voici, dans des termes fleuris,
Celles pour les amans tracées.

UNE FEMME.

Et nos lettres pour nos maris ?

LE MAGISTER.

Ce ne sont pas les plus pressées.

Maintenant, indiquez-moi les adresses.

TOUTES.

A l'armée !

LE MAGISTER.

A laquelle ?

TOUTES.

A l'armée victorieuse !

LE MAGISTER.

Belle indication ! à l'armée victorieuse ! Est-ce qu'elles ne le sont pas toutes ?

AIR : *Une fille est un oiseau.*

Si nous mettions seulement
Cette adresse à votre lettre,
Je ne saurais vous promettre
Qu'elle arrivât promptement.
La lettre, une fois partie,
De Nanterre en Helvétie,
De l'Egypte en Italie,
Courant après les Français,
Moins prompte que la victoire
Sur le chemin de la gloire,
Ne s'arrêterait jamais.

TOUTES.

C'est juste.

LE MAGISTER.

Entrez chez moi.... les filles d'abord ; je vous écouterai l'une après l'autre, et je mettrai les adresses à tête reposée.

(*Elles entrent chez le Magister, hors Josephine et Geneviève*).

Mademoiselle Josephine, je vous salue... Bon jour, Geneviève (*il la prend à part*). Eh bien! toujours pas de nouvelles de Victor?

GENEVIEVE.

Aucune.

LE MAGISTER.

C'est singulier.

(*Il rentre*).

SCENE II.

JOSEPHINE, GENEVIEVE.

JOSEPHINE.

Elles sont bien heureuses! leurs lettres parviendront.

GENEVIEVE.

Et la pauvre Josephine ne sait où envoyer les siennes à ce cher Victor.

JOSEPHINE.

Depuis quatre ans qu'il est à l'armée, il m'a toujours donné si exactement de ses nouvelles!

GENEVIEVE.

Et voilà tout à l'heure deux mois que nous n'en

avons eu. Je dis nous, car il nous écrivait à toutes deux : la lettre était pour vous, mais l'adresse était pour moi.

JOSEPHINE.

Cependant, malgré son silence.....

AIR :

J'écris toujours sans me lasser :
D'amour, chaque lettre est remplie ;
Ne sachant où les adresser,
Pas une encore n'est partie.
Du moins, pour les lui conserver,
Depuis un mois, je les recueille :

GENEVIEVE.

Quand nous saurons où le trouver,
Nous enverrons le porte-feuille.

JOSEPHINE.

Je meurs d'inquiétude et de chagrin.

GENEVIEVE.

Eh ! mademoiselle, pourquoi vous affliger si fort ? un soldat n'a pas toujours ce qu'il faut pour écrire : et puis d'ailleurs la paix dont on parle.....

JOSEPHINE.

Dois-je la désirer, lorsque mon père n'attend que ce moment pour me faire épouser un homme que je ne puis souffrir ?

GENEVIEVE.

Oui, M. Simonet, fils de notre pâtissier ; un nigaud. Mais le mariage n'est pas encore fait, et la paix est toujours une bonne chose.

JOSEPHINE.

AIR.

Pour ce bienfait chacun soupire,
Par-tout on aime à s'en flatter :
Hélas ! ce que chacun désire,
Seule, dois-je le redouter ?
Du ciel faut-il que la clémence
Ne soit pour moi qu'une rigueur?
Faut-il que la paix de la France
Enlève la paix à mon cœur ?

GENEVIEVE.

Aussi, pourquoi votre père n'a-t-il jamais voulu vous marier qu'à la paix?

AIR : *Vᵉ. de Florian.*

A l'époque de Léoben,
Vous deviez cesser d'être fille ;
A Campo-Formio, l'hymen
Devait entrer dans la famille.
Mais, ces deux traités imparfaits
N'ont point avancé les affaires :
Vous en êtes, comme la paix,
Demeurée aux préliminaires.

JOSEPHINE.

Quels maris mon père me destina

SCENE III.

GERMAIN, JOSEPHINE, GENEVIEVE.

GERMAIN.

Allons, de la gaieté! Si ce qu'on dit est vrai, nous allons nous réjouir.

JOSEPHINE, *à part.*

Je tremble.

GERMAIN.

AIR : *Ronde d'Anacréon.*

Ventre-bleu ! je reprends courage ;
Tous les cœurs seront satisfaits :
Toujours funeste au labourage,
La guerre attriste nos guerêts.
On fait bien tout ce qu'on peut faire,
Mais rien n'avance, rien ne va :
Car nous semons pendant la guerre,
Sans savoir qui recueillera.

GENEVIEVE.

Et c'est pour cela que vous ne vouliez pas marier votre fille!

GERMAIN.

Avais-je tort?

Même air.

Ce tems de fatigue et de peine
Est pour l'hymen un mauvais tems ;

Alors, ma chère, son domaine
Est négligé comme nos champs.
Qu'un garçon naisse à la famille,
On ne sait ce qu'il deviendra :
Ou s'il vous arrive une fille,
On ne sait qui l'épousera.

GENEVIEVE.

Voyez comme on se trompe ! Je croyais que tous les tems étaient bons pour le mariage.

GERMAIN.

Il n'y a que la paix pour le mariage ; et je crois qu'enfin nous aurons ce que nous désirons, et toi aussi.

JOSEPHINE.

Moi ! mon père, je ne désire rien.

GERMAIN.

Ah ! nous avons dans Nanterre un certain Simonet.....

GENEVIEVE.

Sans compter les autres prétendus.

GERMAIN.

Ma foi, je n'en ai plus entendu parler. Plumoison, notre ancien procureur fiscal, s'est lancé dans les écritures : ça mène à tout, et sûrement il a fait fortune.

GENEVIEVE.

En ce cas-là, il nous a oubliés.

JOSEPHINE.

Tant mieux !

GERMAIN.

Quant à ce pauvre Mincet, qui s'est poussé dans les vivres aux armées, il n'a pu aller bien loin.

JOSEPHINE.

Tant pis!

GERMAIN.

Il n'avait que le souffle, et je crois bien que c'est une affaire faite; ainsi, me voilà bien dégagé avec eux, et j'en suis fort aise; car tu ne les aimais guères.

JOSEPHINE.

Je ne les aimais pas du tout.

GERMAIN.

Pour Victor, je t'ai dit de n'y plus songer; et sans doute, tu n'y songes plus.

GENEVIEVE, *à part.*

Ce n'est pas sûr.

GERMAIN.

Mais Simonet, c'est bien différent.

JOSEPHINE.

Non, mon père, je ne l'aime pas davantage.

GERMAIN.

Pardonnez-moi, mademoiselle, vous l'aimez.

JOSEPHINE.

Je l'aime! moi?

GERMAIN.

Beaucoup, et vous devez l'aimer, parce que c'est un garçon honnête, un garçon tranquille, qui n'a pas plus d'esprit qu'il n'en faut, et qui vivra long-tems.

GENEVIEVE.

Mais, puisqu'il doit vivre long-tems, rien ne presse.

GERMAIN.

AIR:

Eh ! pourquoi donc ne pas presser
L'instant qui me rendra grand-père ?
Je brûle déjà d'embrasser
Les enfans dont tu seras mère.
Songe qu'ils doivent moissonner
Les doux fruits que la paix nous donne.
Il ne faut jamais ajourner
Le bonheur de personne.

GENEVIEVE.

C'est vrai. Mais quand ce bonheur rend malheureux...

GERMAIN.

Moi, je te réponds que Simonet.....

SIMONET (*dans le fond du théâtre*).

Ils brûlent, ils brûlent, ils brûlent !

GERMAIN.

Tiens : justement, voilà le futur.

SCENE IV.

LES MÊMES. SIMONET.

SIMONET (*qu'on ne voit qu'à la fin du couplet*).

AIR : *Je vends des bouquets.*

Je vends des gâteaux,
De jolis gâteaux :
Ils sont tout chauds,
Ils sont tout chauds.

GERMAIN.

Allons, mon cher Simonet, les nouvelles sont bonnes : viens faire la cour à la future.

SIMONET.

C'est là ce qui m'amène (*Il s'avance pour l'embrasser*) ; et si mademoiselle permet que je l'embrasse...

GERMAIN.

Doucement ; comme rien n'est encore certain, ne vas pas trop vîte.

SIMONET.

Je ne vais pas plus vîte que les événemens ; vous en conviendrez, mademoiselle.

AIR : *Madame d'Orléans.*

Pour vous faire ma cour,
J'ai réglé mon amour

Sur les journaux, les nouvelles du jour.
A chaque pas que les français
Faisaient pour conquérir la paix,
Moi, pour conquérir vos attraits,
J'allais de progrès en progrès ;
Quand on eut franchi le Saint-Bernard,
De mes feux, je vous fis part.
Au passage du Rhin,
Pour gagner du terrain,
Mon amour ne connut plus de frein.
Le retour à Milan
Redoubla mon élan.
Lors du triomphe de Maringo,
J'apportai mon premier gâteau.
De Munich, on prit le chemin,
Je voulus prendre votre main.
Vint la trêve de Philisbourg :
Il fallut m'arrêter tout court.
Lints fut pris . . . je pris un bouquet
Qui me valut un bon soufflet.
Au combat de Hohenlinden,
On parla de paix, moi d'hymen ;
Or, la paix va se réaliser,
Donc, je puis prendre un baiser.

GERMAIN.

Un moment ; on n'embrasse pas comme ça, sur des bruits vagues : il faut des nouvelles officielles, et je vais en chercher au cabinet littéraire.

GENEVIEVE.

De Nanterre.

SIMONET.

J'attendrai, mais dépêchez-vous.

SCENE V.

JOSEPHINE, GENEVIEVE, SIMONET

SIMONET.

D'abord, mademoiselle, voici des gâteaux de ma façon : ils brûlent les doigts..... mangez bien vîte.

JOSEPHINE.

Je vous suis obligée.

GENEVIEVE.

Oh! moi, je ne refuse rien de ce qui vient de M. Simonet : donnez, donnez.

SIMONET.

Ça me fait penser que j'ai pour mademoiselle Geneviève une lettre que j'ai prise à la porte. Le facteur m'a dit : veux-tu la lui remettre? Comme j'ai lu sur l'adresse, *port payé*, j'ai dit : c'est bon, je m'en charge..... Et la voici.

GENEVIEVE (*bas à Sophie*).

L'écriture de Victor!

JOSEPHINE.

Ah!

SIMONET.

Eh bien donc! pourquoi la donnez-vous à mademoiselle Josephine?

GENEVIÈVE.

Parce qu'elle lit mes lettres..... attendu que je ne sais pas lire.

SIMONET.

Comment peut-on ne pas savoir lire?

AIR.

Plus fort que les autres enfans,
Dont l'ignorance est si profonde,
Je n'avais pas encore vingt ans,
Que j'épelais déjà tout le monde;
Je lisais, en me réveillant,
Tous les jours *Gil-Blas* à ma mère;
Et je lisais, en m'endormant,
Le *Journal du soir* à mon père.

JOSEPHINE (*impatientée*).

Il ne s'en ira pas; je ne pourrai pas lire ma lettre: (*haut*). rentrons, Geneviève.

SIMONET.

Non pas, s'il vous plaît; j'attends le retour du papa.

JOSEPHINE.

Je ne vous empêche pas de l'attendre.

SIMONET.

Vous ne rentrerez pas; me voici devant la porte: je n'ai pas oublié le baiser officiel.

JOSEPHINE.

Quelle persécution!

SIMONET.

Oh! vous ne me connaissez pas encore : si vous saviez ce qu'il y a là ; c'est une ardeur, une flâme, un brâsier.

AIR:

De mille feux, belle inhumaine,
Je suis embrâsé tour-à-tour;
Pour vendre, si je me promène,
Je suis brûlé des feux du jour;
En voyant celle que j'adore,
Je suis brûlé des feux d'amour:
Et chez nous, c'est bien pis encore,
Je suis brûlé des feux du four.

GENEVIEVE.

Ah! mon dieu, voilà un jeune homme calciné!

JOSEPHINE.

Laissez-moi donc rentrer.

SIMONET.

Tous vos prétendus, et même le petit Victor, seraient ici, que je mériterais la préférence.

JOSEPHINE.

Je ne le crois pas.

(*Ici on entend un roulement.*)

SIMONET.

AIR: *Braves français, que l'hymen.....*

Quel bruit soudain se fait entendre!

GENEVIEVE.

GENEVIÉVE.

De ce côté, portez vos pas;
Eh! courez donc, sans plus attendre.

SIMONET.

J'y vais, ne vous effrayez pas;
C'est le tambour qui fait la ronde:
Mais, je le dis à vos genoux,
Le tambour bat pour tout le monde,
Et mon cœur ne bat que pour vous.

(*Il sort.*)

SCENE VI.

GENEVIEVE, JOSEPHINE.

JOSEPHINE.

Est-il parti?

GENEVIEVE.

Le voilà déjà bien loin.

JOSEPHINE, *ouvre précipitamment la lettre, et lit:*

« Je compte impatiemment les jours, les heures, les » momens, ma chere Josephine. Un congé m'était pro- » mis après la dernière affaire; j'allais te revoir et nous » étions vainqueurs. La joie m'enivrait. Le jour même » de mon départ, mon colonel m'a retenu: je ne le lui » pardonnerai jamais, à moins que ce ne soit pour se » battre encore.....

« On m'interrompt, je monte à cheval, on se porte » sur Hohenlinden. Je finirai demain ma lettre.

Le 25.

« Nous sommes en présence de l'ennemi. Je ne puis » t'écrire que deux mots : je veux vivre et mourir pour » Joséphine. Le canon tire, sois tranquille. Adieu » ! — Geneviève !..... ô ciel ! je meurs de crainte.

GENEVIEVE.

Vous voyez pourtant bien qu'il vous dit d'être tranquille.

JOSEPHINE, (*relisant la lettre*).

Le 25 ! Deux mois de date. Et c'est depuis deux mois qu'il n'a pas écrit !

GENEVIEVE.

Allons, v'là la tête qui part..... il n'a pas écrit : eh bien ! après ? c'est qu'il arrive.

JOSEPHINE.

AIR : *Pauvre petit.*

Triste et cruel pressentiment !
Reverrai-je, hélas ! mon amant,
Incertitude affreuse ;
Je suis bien malheureuse :
Victor doit connaître mon cœur ;
Il m'abandonne à ma douleur !
Helas ! hélas ! je suis bien malheureuse.

GENEVIEVE.

Même air :

Pourquoi donc ces pressentimens ?
Il est un Dieu pour les amans ;

Eh ! pourquoi vous allarmez-vous,
Quand nous avons l'amour pour nous?
De Victor il sera l'appui ;
Il le protège, et loin de lui
Détournera l'orage.
Pourquoi donc ces pressentimens?
Il est un Dieu pour les amans.
Ah ! cette crainte affreuse
Vous rend trop malheureuse ;
Quelque chose annonce à mon cœur,
Pour Joséphine, un sort meilleur ;
C'est moi qui vous prédis que vous serez heureuse.

SCENE VII.

LES MÊMES. LE MAGISTER, *ensuite* VICTOR.

LE MAGISTER.

Eh bien ! eh bien ! Qu'est-ce ? qu'a-t-elle?

GENEVIEVE.

Elle se désole.

LE MAGISTER.

Ecoutez. Moi, je n'assure rien ; mais tout-à-l'heure, là-bas, sur la grande route, j'ai vu deux militaires.

JOSEPHINE.

Deux militaires !

LE MAGISTER.

Qui descendaient d'une chaise de poste; un des deux ressemblait singulièrement à Victor.

JOSEPHINE.

A Victor!

LE MAGISTER.

Remarquez bien que je ne dis pas que c'était Victor; mais ma foi sans la chaise de poste, j'aurais juré que c'était lui.

VICTOR, *avec ivresse.*

Oui, je la reconnais: oui, c'est elle.

JOSEPHINE, *jetant un cri.*

Victor!

VICTOR.

Je te revois! je t'embrasse!

JOSEPHINE, *troublée.*

Victor!... attends, attends, mon ami... que je respire... que je m'assure de mon bonheur... Non, ce n'est pas un songe! Je le vois! je lui parle! il m'est rendu!

VICTOR.

C'est moi; c'est bien moi, ma Josephine.

AIR: *Vaudeville de Monnet.*

Je revois tout ce que j'aime,
Et rien ne manque à mes vœux;
A tous nos braves, de même,
L'amour garde un sort heureux:

Au guerrier,
L'olivier
Va, sous son ombre prospère,
Présenter bientôt, j'espère,
Le myrthe près du laurier.

JOSÉPHINE.

J'ouvrais au moment même une lettre de toi.

GENEVIEVE.

Qui nous a fait une belle peur : oui, M. Victor, nous vous pleurions, et vous arrivez tout-à-propos pour nous en empêcher.

VICTOR.

L'amour de mon devoir et de mon pays ; le desir de mériter Josephine ; deux blessures....

JOSEPHINE.

Ah dieu !

VICTOR.

Deux blessures, dont il ne me reste que les marques honorables, m'ont attiré l'estime de mon colonel, qui daigna me présenter au général, le lendemain de la bataille de Hohenlinden.

JOSEPHINE.

Au genéral !

GENEVIEVE et LE MAGISTER.

Au général, lui-même !

VICTOR.

AIR :

Du Danubé c'est le vainqueur,
Modeste et sage en sa conduite ;

Il accomplit avec ardeur
Ce qu'avec prudence il médite :
Par le plus noble monument,
Rappelant Turenne à notre âge,
Il sait encore, en l'imitant,
Le rappeler bien davantage.

JOSEPHINE.

Oui, mais qu'il n'aille pas nous séparer encore.

VICTOR.

J'arrive avec l'officier envoyé par le général, et je puis passer un mois ici ; mais, je n'aurai mon congé qu'à la paix.

JOSEPHINE.

On la dit sûre et prochaine.

VICTOR.

Alors, je reste ; je demande Josephine à son père, et je n'ai plus rien à désirer.

GENEVIEVE.

Oh ! je demande ! je demande ! Mais le pere n'accorde pas ! non, monsieur, il ne l'accordera pas.

VICTOR.

Il pourrait encore me refuser ta main ! J'irai le supplier.....

GENEVIEVE.

C'est là ce qu'il ne faut pas.

VICTOR.

Que faut-il donc faire ?

GENEVIEVE.

Ne pas vous montrer ici que nous n'ayions eu le tems de parler à M. Germain, de le disposer à vous revoir.

VICTOR.

Mais!.....

GENEVIEVE.

Venez chez M. le Magister, et restez-y jusqu'à ce que j'aille vous chercher.

LE MAGISTER.

Sans doute, venez chez moi.

GENEVIEVE.

Le père est là, le futur n'est pas loin, n'attendez pas l'ennemi.

VICTOR.

Me cacher, moi!

GENEVIEVE.

Croyez-nous, et vous réussirez.

VICTOR.

AIR : *Du pas redoublé.*

Ce n'est que dans ce doux espoir
Que je quitte la place;
Car morbleu, nous aimons à voir
Nos ennemis en face :
Oui, bientôt j'espère obtenir,
La victoire complète;
Ce n'est que pour mieux revenir,
Qu'un Français fait retraite.

(*Le Magister et Geneviève emmènent Victor*).

SCENE VIII.

JOSEPHINE, *seule.*

Le voilà de retour! Mais, je n'ai pas la même confiance que Geneviève.

AIR:

En ces lieux, quand l'amour le ramène,
Je suis loin du terme de ma peine.
Puisse enfin ma prière, moins vaine,
Fléchir le cœur de mon père, en ce jour!
Espérance (*bis*) trop incertaine!
En ces lieux, quand l'amour le ramène,
Puisse enfin ma prière, moins vaine,
Fléchir le cœur de mon père, en ce jour!
Pour oser lui retracer l'image
De la tendresse qui nous engage,
Cher Victor, pour gagner son suffrage,
Prête ici ton courage à l'amour.
En ces lieux, quand l'amour le ramène, etc.

SCENE IX.

JOSEPHINE, GENEVIEVE, *au bruit de la trompette, sort de chez le Magister; des Paysans traversent le théâtre.*

GENEVIEVE.

Qu'est-ce que c'est que ça?

1er. GROUPE DE PAYSANS.

AIR : *De Cassandre oculiste.*

Allons, espérons,
Courons,
Combien ce jour sera doux
Pour nous!
Le ciel, au gré de nos souhaits,
Donne-t-il enfin aux Français
La paix?

(*Ils sortent.*)

JOSEPHINE.

Mais, ô ciel! j'aperçois encor
L'ennuyeux rival de Victor;
Évitons du moins
Ses soins.
Il approche, fuyons,
Rentrons.

GENEVIEVE.

Ah! oui, bien vîte.

(*Elles rentrent.*)

2e. GROUPE.

SIMONET.

Allez, espérez,
Courez,

LE GROUPE.

Allons, espérons,
Courons, cet.

SIMONET, *au notaire.*

Dressez-nous un joli contrat,
Et je ne serai point ingrat,

LE NOTAIRE.

Le notaire
De Nanterre
Est habile, et, mon cher,
Pas cher.

GERMAIN, *avec un* 3e. GROUPE.

Allons, espérons,
Courons :
Oui, ce jour sera bien doux
Pour nous!
Le ciel, au gré de nos souhaits,
Daigne enfin donner aux Français
La paix.

(*Les Paysans sortent.*)

SIMONET.

Beau-père, vous avez entendu la trompette : voilà le notaire du lieu, me voilà; vous savez ce que cela veut dire.

GERMAIN.

C'est juste, et nous allons terminer. Entrons chez moi.

SCENE X.

LES MÊMES, PLUMOISON, *les arrêtant.*

PLUMOISON, *avec son notaire.*

M. Germain..... un mot.

GERMAIN.

Ah! c'est M. Plumoison!

PLUMOISON.

Moi-même. Vous avez entendu le tambour : voilà mon notaire de Paris; vous savez ce que cela veut dire.

GERMAIN, *à part, embarrassé.*

Aye! aye!

PLUMOISON.

AIR : *Un chanoine de l'Auxerrois.*

La paix, qu'on vient de proclamer,
M'autorisant à réclamer
La foi qui m'est promise,
Mon notaire et moi, l'acte en main,
Venons sommer monsieur Germain
De signer sans remise.

GERMAIN.

J'ai donné parole en effet.....

SIMONET.

Mais ce qui fut fait
Est défait.

PLUMOISON.

Et la raison?

SIMONET.

Monsieur Plumoison,
C'est que la place est prise.

PLUMOISON.

Comment! qu'est-ce que cela signifie?

SCENE XI.

LES MÊMES, GENEVIEVE, MINCET *et son Notaire.*

GENEVIEVE, *sortant de la maison.*

Monsieur, il y a là-dedans un de vos amis qui est entré par la grande porte, et qui demande après vous.

GERMAIN.

Qui donc ça?

GENEVIEVE.

C'est M. Mincet.

GERMAIN.

Mincet!

GENEVIEVE.

Si vous saviez comme il est changé!

SIMONET.

Encore maigri?

GENEVIEVE.

Tenez, le voilà.

(*Mincet paraît avec son notaire*).

SIMONET.

Ah! mon Dieu, qu'est-ce que c'est que ça?

GERMAIN.

Est-ce que j'y vois double ?

AIR : *De la Croisée.*

Eh, quoi ! c'est là ce grand Mincet ?
A peine on peut le reconnaître.

MINCET.

L'an passé, j'étais bien fluet ;
Je le suis un peu moins, peut-être.

GERMAIN.

Il est gros comme trois de nous,
Il pèse au moins quatre cents livres.
Eh, mais d'où diable sortez-vous ?

MINCET.

Parbleu ! je sors des vivres.

GERMAIN.

Ah ! c'est vrai, je n'y songeais pas.

SIMONET, *lui frappant sur l'épaule.*

Papa, vous avez bien fait d'entrer par la grande porte.

GENEVIEVE.

Comme il a profité dans un an !

PLUMOISON.

J'écrirais pendant tout un siècle avant de profiter comme ça.

MINCET.

Ah ça, mon ami, je n'ai pas oublié votre charmante

Josephine. Vous avez entendu le canon. Me voici avec le notaire de Saint Germain, et vous savez ce que cela veut dire.

PLUMOISON.

Un moment, monsieur.

AIR : *De la parole.*

Votre retour n'est pas heureux ;
Allez chercher une autre belle :
Ici déjà, nous sommes deux,
Pour épouser la demoiselle.

MINCET.

Fussiez-vous trois,.. sans vanité,
Je craindrais peu la concurrence :
Bien certain que, de mon côté,
Je ferai pencher la balance.

PLUMOISON *à Germain.*

Monsieur, mais vous m'aviez promis.....

GERMAIN.

J'entends bien.

MINCET.

Vous savez nos conventions.

GERMAIN.

Je ne dis pas le contraire.

PLUMOISON *à Mincet.*

J'ai votre parole.

SIMONET.

Et moi donc ?

GERMAIN, *réfléchissant.*

Trois paroles données ; trois amoureux ; trois notaires ; trois contrats : quand on n'a qu'une fille, cela ne laisse pas que d'être embarrassant.

TOUS LES TROIS.

Elle est à moi !

GERMAIN.

Doucement, messieurs, doucement. (*Ayant réfléchi un moment*) Genevieve, fais venir ma fille. (*Bas à Simonet*) Ne t'inquiètes pas.

(*Geneviève sort*).

GERMAIN, *aux Prétendus.*

Ecoutez donc ; comme il n'est pas sûr que Josephine veuille vous épouser tous les trois, il faut savoir auquel de vous elle donne la préférence.

TOUS LES TROIS.

C'est à moi.

GERMAIN.

Nous allons voir.

SCENE XII.

LES MÊMES, JOSÉPHINE, GENEVIEVE.

GENEVIEVE.

Tenez, mademoiselle, voilà des prétendus.

LES TROIS PRÉTENDUS.

Trio des Prétendus.

Je viens présenter mon hommage
A la fille de la maison.

GERMAIN, *à Joséphine.*

Allons, ma fille, il faut décider entre ces messieurs.

JOSEPHINE.

Moi, mon père!

GERMAIN.

Acceptes-tu M. Plumoison?

JOSEPHINE.

Non, mon père.

PLUMOISON.

Comment, mademoiselle?

GERMAIN, *l'éloignant.*

Et d'un, à l'écart.

SIMONET, *à part.*

Reste à deux.

GERMAIN.

Est-ce M. Minet que tu choisis?

JOSEPHINE.

Non, mon père.

MINCET, *à Joséphine.*

C'est sans doute une plaisanterie.

GERMAIN, *l'éloignant.*

Et de deux.

SIMONET,

SIMONET, *avec joie.*

Reste à un.

GERMAIN.

Ainsi, je vois que tu préfères notre ami Simonet.

JOSEPHINE.

Non, mon père.

SIMONET.

Mais, savez-vous bien qu'il ne reste plus que moi?

MINCET.

Reste à rien.

GERMAIN.

Ah ça! mademoiselle, je ne sais pas si vous pouvez vous passer de mari: quant à moi, il me faut un gendre. Mais comment faire? (*Il réfléchit*) Attendez, oui, ma foi; c'est le seul moyen de tout accorder; oui, m'y voilà. C'est la paix qui marie Josephine; donc Josephine doit appartenir à celui des trois qui, de l'avis de tout le monde, aura fait le plus pour nous procurer la paix.

TOUS TROIS.

C'est moi.

GERMAIN.

Lequel?

TOUS TROIS.

Moi.

GERMAIN.

Un moment: parlez l'un après l'autre. Vous, M. Plumoison?

PLUMOISON, *avec suffisance.*

Ecoutez donc, c'est que d'honneur je n'ose pas accepter cette proposition: elle me donne trop d'avantage sur mes deux rivaux; car enfin, par qui la paix est-elle faite? par les politiques et les diplomates: or, je suis un diplomate.

GERMAIN.

Ah! vous en êtes? (*Au notaire de Nanterre*) dites donc, notre tabellion, qu'est-ce que c'est que ça?

LE TABELLION *de Nanterre.*

Mais ce sont ces messieurs qui sont toute la journée dans les cafés..... là..... autour du poële..... vous entendez bien?

PLUMOISON.

AIR:

Dans vingt volumes que j'ai faits,
Pour la paix, et contre la guerre,
J'ai réglé tous les intérêts.

MINCEAU, *à part.*

Je tremble pour ceux du libraire.

PLUMOISON.

Et si, dès les premiers instans,
Je n'ai pas calmé les orages,
Si l'on s'est battu trop long-tems,
C'est qu'on n'a pas lu mes ouvrages.

GERMAIN.

Ma foi..... ça pourrait bien venir de là.

PLUMOISON.

Pas le moindre doute ; il me semble, d'après cela, que mon notaire peut avancer.

MINCET.

Non pas, non pas..... on a bien aussi quelque chose à dire en sa faveur ; depuis un an, j'ai nourri l'armée : n'est-ce rien que d'avoir tous les jours cent mille hommes à traiter ?

PLUMOISON.

Savoir comment !

MINCET.

AIR : *Je suis né natif.*

De nos guerriers, on peut m'en croire,
J'ai toujours partagé la gloire ;
Chacun de nous, dans ce qu'il fit,
Sut mettre le tems à profit :
S'ils ont vaincu bien des obstacles,
J'ai fait aussi quelques miracles ;
Notre pays s'est aggrandi,
Et moi, je me suis arrondi.

SIMONET.

Jomment ?

GERMAIN.

Ecoutez-donc, est-ce que vous croyez sérieusement que vos services ont avancé la paix ?

MINCET.

Parbleu ! demandez plutôt.

LE NOTAIRE *de Saint-Germain.*

Il est certain que rien n'a dû dégoûter de la guerre comme ces messieurs.

SIMONET.

Eh bien! moi, je les ai laissés dire; mais j'ai plus fait pour la paix, car je n'ai pas fait la guerre; et si toutes les puissances s'étaient tenues aussi tranquilles que Simonet.....

GERMAIN.

Ma foi, il a raison.

PLUMOISON, MINCET.

Comment! il a raison!

PLUMOISON.

C'est un sophisme.

SIMONET.

Un sot fils... Ah! M. Plumoison, pas d'injures.

PLUMOISON.

Un pâtissier, se comparer à moi! à moi qui, pour tranquilliser l'Europe, ai lu, relu, compulsé, feuilleté....

SIMONET.

Oh! j'dis... en fait de feuilleté....

GERMAIN.

Me revoilà dans l'incertitude, et je ne sais plus comment prononcer entre vous trois.

JOSEPHINE.

Vous voyez bien, mon père, que c'est impossible.

GENEVIEVE, *prenant le milieu de la scène.*

Eh bien! veut-on s'en rapporter à quelqu'un qui doit s'y connaître mieux que nous tous?

PLUMOISON.

J'y consens.

MINCET, (*marchant sur le pied de Simonet*).

J'appuie...

SIMONET.

C'est appuyé.

GERMAIN.

Qu'est-ce, ce quelqu'un?

GENEVIEVE.

Je vais vous le chercher.

(*Elle entre chez le Magister*).

SIMONET.

Tiens! elle va chez le Magister! Encore un bel olibrijus, ma foi!

JOSEPHINE, *à part.*

Pauvre Victor! comment sera-t-il reçu?

SCENE XIII.

LES MÊMES, VICTOR, GENEVIEVE.

GERMAIN.

AIR : *Tout le village me l'envie.*

Quoi ! c'est Victor !

SIMONET *avec chagrin.*

C'est bien lui-même.

VICTOR.

Je viens revoir tous ceux que j'aime.

GENEVIEVE.

C'est lui qui va tout décider,
C'est lui qui va nous accorder.

PLUMOISON, LES NOTAIRES.

Il va résoudre le problême.

JOSEPHINE.

J'ai pour juge celui que j'aime.

TOUS.

C'est lui qui va tout décider,
C'est lui qui va nous accorder.

GERMAIN.

(*Victor prend la main de Germain et salue les autres*).

Eh ! non, Victor ne peut pas être votre juge. C'est un rival de plus.

TOUS TROIS.

Un rival!

VICTOR.

Oui, M. Germain.... j'adore plus que jamais votre fille; malheureusement je n'ai que mon amour....

GERMAIN.

Il n'est pas question de cela.

GENEVIEVE.

Non, assurément; M. Germain ne cherche pas la fortune.

GERMAIN.

Ah! pourtant!

GENEVIEVE.

Non, Monsieur, vous ne la cherchez pas; vous êtes assez riche: le meilleur titre auprès de vous, c'est d'avoir le mieux travaillé pour la paix. Monsieur a fait des écritures; Monsieur a fait des marchés; Monsieur n'a rien fait. Et vous?

VICTOR.

J'ai fait mon devoir....

PLUMOISON.

Le beau mérite!

MINCET.

J'ai fait bien plus.

JOSEPHINE.

Puisqu'il est trop modeste, permettez-moi de parler pour lui.

AIR:

On sait bien que messieurs des vivres
Nous ont fait désirer la paix:
On sait que les faiseurs de livres,
Pour elle, ont fait de beaux projets:
Mais si la paix n'a plus d'entrave,
C'est grâce à l'intrépidité!
Et par ses exploits, chaque brave
A mis son mot dans le traité.

GENEVIEVE.

C'est ça des titres!

GERMAIN.

J'entends bien... mais...

JOSEPHINE.

Ah! mon père, vous ne pouvez pas les nier.

LES TROIS PRÉTENDUS.

Mais enfin, mademoiselle...

SCENE XIV.

LES MÊMES, LE MAGISTER, TOUT LE VILLAGE.

LE MAGISTER.

Venez, mon officier; il est ici. Place, c'est Victor qu'on demande.

GERMAIN ET GENEVIEVE.

Victor!

VICTOR.

Moi! c'est mon brave compagnon de voyage.

SCENE XV.

LES MÊMES, UN ADJUDANT-GÉNÉRAL.

L'ADJUDANT *à Victor.*

Oui, mon ami, c'est vous que je cherche. Depuis que nous nous sommes quittés, je n'ai pas perdu mon tems : j'étais chargé de rendre compte de votre conduite dans la dernière affaire, et je vous en apporte la récompense.

GERMAIN.

Un sabre d'honneur!

VICTOR.

A moi !

GENEVIEVE, *aux deux rivaux.*

Vous le voyez.

L'ADJUDANT.

AIR : *Dans le cœur d'une cruelle.*

Des lauriers de la victoire,
Quand votre front est paré,
La patrie, à votre gloire,
Offre un prix non moins sacré :
Un chef habile
Vous a décerné ce fer ;
Si l'honneur vous le rend cher,
Que la paix le rende inutile !

Un chef habile, etc.

VICTOR.

AIR :

Ah ! combien ce prix a de charmes,
Mais, j'ose à peine l'accepter :
Tous nos braves compagnons d'armes
N'ont-ils pas su le mériter ?

L'ADJUDANT.

Qu'il est doux, après la victoire,
Après tant de nobles travaux,
D'obtenir le prix de la gloire,
Lorsque l'on a tant de rivaux !

VICTOR, *tirant le sabre à moitié.*

(*avec joie*).

Son nom est gravé sur la lame !

AIR:

Celui dont la main récompense,
Le zèle et l'ardeur du soldat,
Soldat aussi, par sa vaillance,
Fut notre modèle au combat.
D'offrir ces présens de Bellone
S'il était en notre pouvoir,
Combien le héros qui les donne
Devrait lui-même en recevoir!

GERMAIN.

Ma foi ! Messieurs, j'en suis fâché pour vous : voilà un sabre qui tranche la difficulté. Victor, ma fille est à toi.

VICTOR (*sautant au col de Geneviève*).

Ah ! mon amie !

JOSEPHINE.

Ah ! mon père !

GENEVIEVE.

Je vous avais bien dit que ce jeune homme-là vous mettrait d'accord.

L'ADJUDANT, *à Germain.*

Vous ne pouvez marier votre fille sous de plus heureux auspices.

GERMAIN.

Ah ça ! cette fois-ci, c'est donc bien vrai que nous avons la paix.

L'ADJUDANT.

Oui, mes amis, plus de lenteur, plus d'obstacles à craindre ; tout est fini ; la paix est signée.

SIMONET.

Eh bien ! messieurs mes rivaux, qu'est-ce que vous dites de ça ? Vous, M. Plumoison ?

PLUMOISON.

Ah ! si l'on donnait des plumes d'honneur !

MINCET.

Si l'on eut pesé mon mérite... Mais la paix console de tout.

PLUMOISON.

J'en vais chanter les délices.

SIMONET.

Et moi, si je ne danse pas à ma noce, je danserai pour la paix.

GERMAIN.

Elle en fera danser bien d'autres.

SCENE XVI.

LES MÊMES, TOUT LE VILLAGE.

AIR:

O douce paix !
Tu finis nos allarmes :
Séchons nos larmes,
Goûtons tes bienfaits.
Loin des allarmes,
Du bruit des armes,
Goûtons tes bienfaits.
Les arts t'attendent,
Te redemandent ;
De toi dépendent
Tous leurs succès.
Les arts, etc.
Par ta présence,
Ta bienfaisance,
Rends à la France
Ses attraits.
O douce paix, etc.

VAUDEVILLE.

GERMAIN.

AIR :

Bien des gens, forts en promesse,
Long-tems ont promis la paix ;
Mais, en la montrant sans cesse,
Ils ne la donnaient jamais.
La voulaient-ils bien ceux-là ?
Ne parlons plus de cela.
Malgré ça, malgré ça,
Malgré ça, nous y voilà !

GENEVIEVE.

Le bon père de famille
Attendait un fils chéri :
Tout bas, la sensible fille
Soupirait pour un mari.
Bonnes gens, un jour viendra
Qu'à la porte on frappera.....
Ce jour-là, ce jour-là,
Ce jour-là, nous y voilà !

MINCET.

Quand du Nord une puissance
Armait contre nous son bras,
Admirant tant de vaillance,
Nous nous répétions, tout bas :

« Le Nord pour nous changera,
« L'amitié l'échauffera » ;
Ce jour-là, ce jour-là,
Ce jour-là, nous y voilà !

PLUMOISON.

Maint fripon, pendant la guerre,
S'était par trop bien nourri;
Maint honnête homme, au contraire,
Pendant la guerre, a maigri :
Mais le fripon maigrira,
L'honnête homme engraissera.
Ce jour-là, ce jour-là;
Ce jour-là, nous y voilà !

VICTOR.

L'anglais, toujours intraitable,
L'anglais, fier tyran des eaux,
Croit son île inabordable,
Grâce à ses nombreux vaisseaux;
Mais, peut-être, un jour viendra
Que, malgré ces remparts-là,
On dira, on dira
On dira : nous y voilà !

JOSEPH.

Bien des Français, que la crainte
Sépara de leurs amis,

De loin, envoyaient leur plainte
Et leurs vœux, à leur pays;
Ils disaient : Sur ces bords-là,
Quel jour nous rappellera ?
Ce jour-là, ce jour-là,
Ce jour-là, nous y voilà !

UN PETIT GARÇON.

Mon papa, par les alarmes,
Vit suspendre ses travaux.

UNE PETITE FILLE.

Et maman a, de ses larmes,
Souvent mouillé ses fuseaux.
Hé bien ! de ces peines-là,
Aux enfans bonheur naîtra ;

ENSEMBLE.

Pour voir ça, pour voir ça,
Tout-à-point nous y voilà !

LE MAGISTER.

Je dormais d'un très-bon somme,
Quand le canon a grondé ;
Ma femme m'a dit : « Notre homme,
« C'est la paix ! c'est décidé.
« Eh quoi ! la paix ! Tu crois ça ?
« Embrassons-nous, si c'est ça ;
« Oui, c'est ça, c'est bien ça ;
« Pour le coup, nous y voilà ! »

JOSEPHINE

JOSEPHINE, *au Public.*

Quand un ouvrage commence,
Jamais, l'auteur le plus fin
Ne peut assurer, d'avance,
S'il ira jusqu'à la fin.
La critique crie : holà !
L'indulgence dit paix là !
Et l'on va, et l'on va
Jusqu'au bout... : nous y voilà.

FIN.

De l'imprimerie de P. Catineau, rue et maison Serpente.

Martignac, Jean Baptiste Sylvère Gaye, vicomte de

ÉSOPE CHEZ XANTUS,

COMEDIE-VAUDEVILLE

EN UN ACTE,

Par le Citoyen MARTIGNAC.

Représentée, pour la première fois, à Paris, au Théâtre du Vaudeville, le 4 Ventose an 9.

A PARIS,

Au Magasin de pièces de Théâtres, rue des Prêtres Saint Germain-l'Auxerrois, n°. 44, en face de l'Eglise.

An IX.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
ESOPE, Phrygien,	*Les Chs Carpentier.*
XANTUS, Professeur,	*Hypolite.*
XANTIPPE, sa femme,	*Mde Bodin.*
LESBIA, leur fille,	*Mde Henri.*
CLITOPHON, amant de Lesbia,	*Albert.*
MARSÈS, jardinier,	*Lenoble.*
ELÈVES,	
ESCLAVES.	

La Scène est à Samos, chez le Philosophe Xantus.

APOLOGUE D'ANNONCE.

PRAXITELLE était mort. Les Grecs dans la douleur
Regrettaient que, pendant sa vie,
Le ciseau d'un savant Sculpteur
N'eût point gravé son image chérie.
Enflâmé d'une noble ardeur,
Encor tout plein de cette image,
Un jeune homme entreprit l'ouvrage
Sans autre guide que son cœur.
Il retraça les traits de Praxitelle :
Et quoique ce faible portrait
Fût peu digne de son modèle,
Le peuple Grec fut satisfait
Et lui sut bon gré de son zèle.

Si vous voulez aider l'auteur
A faire de sa fable une histoire réelle ;
Laissez-le se charger du rôle du Sculpteur ;
Esope sera Praxitelle.
Quant à ces Grecs bons, indulgens,
Qui, même au défaut des talens,
Savent gré de la bonne envie,
Prenez leur rôle quelque tems,
Car c'est à vous qu'il le confie.

Cet Apologue n'ayant pas pu être dit à la première représentation, l'auteur y substitua le couplet d'annonce suivant :

AIR *d'Arlequin Afficheur.*

Esope parut à la cour,
Et de là s'en vint à la ville ;
Il vient chez Xantus en ce jour,
Le trajet est plus dificile.

S'il s'égarait, pardonnez-lui,
Car notre voyageur timide,
Dans son voyage d'aujourd'hui,
N'a pas Boursault pour guide.

ÉSOPE
CHEZ XANTUS,
VAUDEVILLE EN UN ACTE.

SCÈNE PREMIÈRE.

XANTIPPE, LESBIA.

XANTIPPE.

NON, Lesbia, jamais je ne souffrirai que la fille de la plus riche héritière de Samos et du premier philosophe de la Grèce, devienne l'épouse d'un homme sans fortune, sans érudition, d'un simple élève de son père.

LESBIA.

Ces considérations-là peuvent-elles être de quelque poids, pour l'épouse du premier philosophe de la Grèce. J'ai mieux profité que vous des leçons de Xantus.

(N°. 1.) AIR : *On compterait les Diamans.*

Moi qui gravai dans mon esprit
Les grands principes de mon père,
Je le sens, la raison me dit
Que je fais ce que je dois faire.
Je suis en tout point les avis
Que nous a dicté sa sagesse.
Mon choix vous prouve mon mépris
Pour le rang et pour la richesse.

XANTIPPE.

Puisque le défaut de fortune ne vous suffit pas et qu'il faut vous rendre compte des motifs, je vous dirai que le peu de savoir, d'éloquence de votre protégé, rendent votre union impossible.

LESBIA.

Ah ! madame, vous ne l'avez pas entendu comme moi. Il est des momens où le disciple semble surpasser le maître : par exemple.

(N°. 2.) AIR : *J'ai vu partout dans mes voyages.*

Déjà, dès l'âge le plus tendre,
A ses disciples chaque jour
J'entends Xantus, sans le comprendre,
Dire ce que c'est que l'amour ;
Malgré son éloquence extrême,
Le maître n'en vint pas à bout...
L'élève n'eut qu'à dire : J'AIME,
Et ce mot seul m'expliqua tout.

XANTIPPE.

Ce raisonnement peut plaire à Xantus, auprès de qui tout ce qui est argument, réussit ; mais à mon égard, je ne vous conseille pas de vous servir de pareilles raisons.

LESBIA.

Clitophon aurait, je l'avoue, peu de titres à votre reconnaissance, si je ne lui avais que cette obligation, mais il m'a rendu meilleure en me rendant sensible ; il m'a donné une piété plus fervente que toutes les savantes démonstrations de mon père.

XANTIPPE.

Et comment s'y est-il pris, mademoiselle ?

LESBIA.

Bien simplement :

(N°. 5.) AIR : *Vaudeville de Chaulieu.*

Embrasé des feux du génie,
Xantus, prêchant la piété,
Nous a peint avec énergie
L'amour de la Divinité.
Clitophon, sans art, sans image,
Frappe mieux mes sens et mon cœur;
En me faisant chérir l'ouvrage,
Il me fait adorer l'auteur.

XANTIPP

A merveille ! votre père sera bien récompensé de la belle idée qu'il a eue de vous faire assister à ses leçons de logique ; il sera charmé, sur-tout, des leçons que son élève se charge de donner à sa fille et de la soumission qu'il lui inspire pour ses volontés.

LESBIA.

Mais madame, mon père voudra bien remarquer que depuis que je connais Clitophon, j'ai toujours montré plus de docilité, plus d'obéissance qu'auparavant.

XANTIPPE.

C'est ce que vous voudrez bien lui prouver à lui-même ; tenez le voici qui rentre.

SCÈNE II.

XANTUS, XANTIPPE, LESBIA.

XANTIPPE.

VENEZ, Xantus, m'aider à féliciter votre fille sur son respect pour les ordres de sa mère et les vôtres.

XANT

Puisque le défaut de fort[illegible]
qu'il faut vous rendre compt[illegible]
que le peu de savoir, d'éloc[illegible]
rendent votre union impossi[illegible]

LES[illegible]

Ah ! madame, vous ne[illegible]
moi. Il est des momens où l[illegible]
le maître : par exemple.

(N°. 2.) AIR : *J'ai vu par[illegible]*

Déjà, dès l'âge le pl[illegible]
A ses disciples chaq[illegible]
J'entends Xantus, s[illegible]
Dire ce que c'est que[illegible]
Malgré son éloquenc[illegible]
Le maître n'en vint [illegible]
L'élève n'eut qu'à di[illegible]
Et ce mot seul m'expi[illegible]

XANTI

Ce raisonnement peut plai[illegible]
qui tout ce qui est argument, r[illegible]
je ne vous conseille pas de[illegible]
raisons.

LESB[illegible]

Clitophon aurait, je l'avoue[illegible]
reconnaissance, si je ne lui ava[illegible]
mais il m'a rendu meilleure en [illegible]
m'a donné une piété plus fe[illegible]
savantes démonstrations de mon[illegible]

XANTIP[illegible]

Et comment s'y est-il pris, [illegible]

LESBIA[illegible]

simplement :

XANTUS.

4.) AIR : *Vaudeville des deux Veuves.*

Xantippe, laissez librement
laisonner notre chère fille ;
n prononçant un argument
lle est mille fois plus gentille.

XANTIPPE.

ire ainsi raisonner, seigneur,
n enfant déjà peu traitable,
est le rendre plus raisonneur,
ns le rendre plus raisonnable.

XANTUS.

z-vous-en à moi pour rectifier ses idées.
bia.

LESBIA.

vous allez voir si j'ai tort.

5.) AIR : *Vaudeville de oui et non.*

vos séances tous les jours
manquais par quelque finesse,
ous m'accusiez aussi toujours
e négligence et de paresse.
os prières et vos raisons
rouvaient de la résistance,
puis qu'il vient à vos leçons
n'ai plus manqué de séance.

XANTUS.

ort bien. Votre principe est bien un peu
e sont d'excellentes dispositions pour la
ependant, faites-moi le plaisir de ne plus
riage, et rapportez-vous-en à moi pour
poux.

XANTIPPE.

ère s'y connaît.

XANTUS.

De quoi s'agit-il, Lesbia ? de quoi se plaint Xantippe?

LESBIA.

D'une chose que je ne suis plus la maîtresse d'empêcher, seigneur ; de mon amour pour Clitophon.

XANTUS.

Ne vous ai-je pas dit que cette union ne pouvait se faire? J'aime Clitophon, je l'avoue; mais la fille de Xantus.....

XANTIPPE.

Et de Xantippe,

XANTUS.

Ne peut appartenir à un jeune homme sans fortune et sans réputation ; et de plus, je ne vous cache point que je suis mécontent de lui. Lorsqu'il arriva d'*Amorium* pour étudier sous moi, il était appliqué, attentif; et maintenant il l'est beaucoup moins. D'ailleurs, la hardiesse qu'il a de vous engager à me désobéir, me fait perdre beaucoup de ma prévention en sa faveur.

XANTIPPE.

Comment! mais Lesbia est prête à vous prouver, par un très-beau raisonnement, j'imagine, qu'elle n'a jamais été si soumise et si docile que depuis qu'elle l'écoute.

XANTUS.

Un raisonnement? Dites, mon enfant, dites. Vous raisonnez donc, ma Lesbia ? Vous profitez des leçons de votre père, c'est fort bien; dites.

LESBIA.

Mon père.....

(*Xantippe fait un mouvement d'impatience.*)

XANTUS.

(N° 4) AIR : *Vaudeville des deux Vieux.*

Xantippe, laissez librement
Raisonner notre chère fille ;
En prononçant un argument
Elle est mille fois plus gentille.

XANTIPPE.

Faire ainsi raisonner, seigneur,
Un enfant déjà peu traitable,
C'est le rendre plus raisonneur,
Sans le rendre plus raisonnable.

XANTUS.

Rapportez-vous-en à moi pour rectifier ses idées. Parlez, Lesbia.

LESBIA.

Eh bien, vous allez voir si j'ai tort.

(N°. 5) AIR : *Vaudeville de oui et non.*

A vos séances tous les jours
Je manquais par quelque finesse,
Vous m'accusiez aussi toujours
De négligence et de paresse.
Vos prières et vos raisons
Éprouvaient de la résistance,
Depuis qu'il vient à vos leçons
Je n'ai plus manqué de séance.

XANTUS.

Fort bien, fort bien. Votre principe est bien un peu faux, mais ce sont d'excellentes dispositions pour la philosophie. Cependant, faites-moi le plaisir de ne plus parler de ce mariage, et rapportez-vous-en à moi pour le choix d'un époux.

XANTIPPE.

Oui, votre père s'y connoît.

XANTUS.

Sans doute; mais parlons d'autre chose. C'est le meilleur moyen de se distraire.

(N°. 6.) Air: *du Chapitre second.*

L'esprit a bien plus d'un ressort
Qui sert à bien plus d'un ouvrage;
Quand l'un agit avec effort,
On en met un autre en usage.

LESBIA.

Mais le cœur est bien différent:
S'il souffre, rien ne le délasse,
Alors qu'il n'a qu'un sentiment
Qui remplit seul toute la place.

XANTUS.

C'est assez, Lesbia; songez à ce que je vous ai dit. Xantippe, je me suis acquitté de votre commission au-delà de votre espérance et de la mienne.

XANTIPPE.

Avez-vous enfin fait achat d'un esclave que je vous demande depuis si long-temps?

XANTUS.

Précisément. Mais si vous avez eu des reproches à me faire pour les retards, j'espère n'avoir que des remerciemens sur le choix.

XANTIPPE.

Est-il donc si merveilleux, et serait-il bien possible qu'une fois dans la vie, vous eussiez fait quelque chose de bien pour moi?

XANTUS.

Ah! vous serez vous-même étonnée. C'est vraiment un homme rare. Ma chère Xantippe, tu ne t'attendais pas, je t'assure, à cette galanterie de ma part.

XANTIPPE.

Mais où donc est-il ce prodige de perfection, ce phénix ?

XANTUS.

Il est là qui attend tes ordres. Mais pour ne pas te frapper trop vivement, je crois qu'il faut te préparer un peu en te faisant son portrait.

(N°. 7.) AIR : *Nous nous marierons Dimanche.*

Peins-toi trait pour trait
L'homme le mieux fait
Qui soit dans la Grèce entière ;
Le corps élancé,
Bien droit, bien placé,
La démarche noble et fière ;
Des cheveux blonds
Tombant en ronds
Par terre ;
Deux jolis yeux
Bien grands, bien bleus ;
Ma chère,
Puis de ce portrait,
Quand tu l'auras fait....
Figure-toi le contraire.

Approche, Esope, qu'on t'admire.

SCÈNE III.

LES MÊMES, ESOPE.

XANTUS.

LE voilà !

XANTIPPE.

Quelle horreur ! grands dieux !

LESBIA, *riant.*

Oh ! la plaisante figure !

XANTIPPE.

En vérité, ceci passe la raillerie. Je vous ferai voir qu'on ne se joue pas ainsi d'une femme comme moi.

(N°. 8.) AIR *des Trembleurs.*

C'est trop loin pousser l'audace,
Et je vous le dis en face,
Depuis long-temps je suis lasse
Et me plains avec raison :
Je ne fais plus nulle grace,
Je quitte aujourd'hui la place,
Ou j'exige qu'on le chasse
Dans l'instant de ma maison.

XANTUS.

Appaisez-vous, Xantippe ; je le renverrai si vous voulez.

XANTIPPE.

Certainement, je le veux.

ESOPE.

Vous avez tort. Vous êtes mère de famille, je pourrais vous être plus utile qu'un autre.

(N°. 9.) AIR *des Bossus.*

Depuis long-tems, quand ils font les méchans,
Des loups, des ours on fait peur aux enfans ;
Mais quand on a quelque lutin chez soi
A qui le loup ne cause plus d'effroi,
Pour l'effrayer, on lui parle de moi.

LESBIA.

Oh ! la plaisante créature !

XANTIPPE.

M'amener un pareil monstre !

ESOPE.

Fâchez-vous bien ; et vous, riez de tout votre cœur. Mais quand vous vous serez bien fâchée, vous vous en lasserez, et vous ne vous fâcherez plus ; et vous, quand vous aurez bien ri, vous finirez par ne plus rire, et cependant je n'aurai pas cessé d'être laid. D'ailleurs, écoutez cet apologue.

LESBIA.

Voyons, voyons.

XANTUS.

Parle, je t'écoute.

XANTIPPE.

Vous êtes bien le maître d'écouter cet impertinent esclave. Pour moi, je me retire dans mon appartement, et je n'en sors pas qu'il n'ait quitté ma maison.

(*Elle sort.*)

SCÈNE IV.

ESOPE, XANTUS, LESBIA.

XANTUS.

Ne crains rien, je l'appaiserai.

ESOPE.

Tant mieux pour vous.

LESBIA.

Voyons ton apologue.

ESOPE.

Un jour, sur la place publique
Où le grand marché se tenait,
Un jeune esclave marchandait
Un melon d'une espèce unique,
Jaune comme un beau citron,
Bien allongé, bien fait, bien rond,
D'une grosseur démesurée,
Chaque côte bien séparée;
Bref, c'était le plus beau melon
Que l'on eût vu dans la contrée
Depuis plus d'un siècle, dit-on.
Fier de porter à sa maîtresse
Le roi des fruits,
Notre esclave enchanté s'empresse
De faire prix.
Ensuite, au fond de la boutique,
Il va, pour la gent domestique,
Parmi tous, choisir le plus laid.
Il en prend un bossu, difforme,
Galeux, raboteux, contrefait,
Et couvert d'une peau conforme
A la forme,
De l'autre, un contraste parfait.
Marché conclu, notre esclave au plus vite
Revient au logis du patron.
Chacun admire le melon,
Et pour le manger on invite
Tous les amis de la maison.
Or, quand la table fut servie,
Et le monde autour rassemblé,
Le melon en tranche étalé,
Se transporte en cérémonie.
Eh bien! ce beau fruit si vanté,
Si cher, si bien fait, si fêté,
Fut trouvé par la compagnie,
Bien prévenue en sa faveur,
Sans goût, sans parfum, sans saveur.
Et l'objet de la raillerie,
Que, par pure plaisanterie,
Le maître avait fait apporter,
Et qu'on s'avisa de goûter,
Se trouva doux, mûr, agréable,
Et fit les honneurs de la table.

LESBIA.

Fort bien, fort bien; mais sais-tu qu'il est très-à-propos ton apologue?

XANTUS.

Comment donc! je suis tout étonné de tout ce que j'entends! Qui diable se serait douté qu'il y avait quelque chose de bon là-dedans!

ESOPE.

C'est précisément ce que dit l'esclave, lorsqu'il vit que l'intérieur de son vilain melon valait mieux que celui de l'autre. Cela ne m'étonne pas de la part d'un homme sans expérience, qui juge sur ce qu'il voit d'abord et ne va pas plus avant; mais vous,

(N°. 10.) AIR: *Femmes voulez-vous éprouver.*

Pourquoi penser que rien de beau
Ne peut sortir d'un corps informe,
Le coloris de ce manteau
Provient d'un insecte difforme;
La perle qui pare ce front,
Vient d'une chétive coquille;
Souvent le plus beau papillon
Sort de la plus laide chenille.

XANTUS.

Qu'en dis-tu, Lesbia?

LESBIA.

Je dis que je ne le trouve plus si laid, et qu'il me semble qu'il commence lui-même à devenir un peu papillon.

XANTUS.

Il est bien dommage que Xantippe ne l'ait point entendu; je gage que ce dernier raisonnement l'aurait raccommodée avec Esope, malgré sa grande colère.

ESOPE.

Non, ce n'était point contre mon esprit qu'elle était si furieuse, puisque je n'avais pas encore parlé; c'est contre ma figure, et regardez-moi bien : elle n'a pas changé, je suis toujours aussi laid que tout-à-l'heure.

XANTUS.

C'est vrai, tu n'es pas beau; mais enfin, je l'engagerai à t'écouter les yeux fermés. D'ailleurs, comme tu parais avoir l'esprit juste, je consentirai peut-être à t'admettre à mes leçons, et sous un maître tel que moi, avec des dispositions, tu feras quelque chose; je vais plaider ta cause auprès de Xantippe.

ESOPE.

Attendez que sa fureur soit passée; autrement, ce serait peine perdue. La colère est comme la surdité, toutes les deux empêchent également d'entendre.

XANTUS.

Sois tranquille; Xantus n'a besoin de conseil ni sur l'une, ni sur l'autre maladie : il connaît également le cœur et le corps humain.

SCENE V.

ÉSOPE, LESBIA.

ESOPE.

Vous connaissez votre mère; croyez-vous qu'il obtienne d'elle, pour moi, la faveur de rester près de vous?

LESBIA.

LESBIA.

Je n'oserais pas te le promettre ; cependant je l'espère. Je dis je l'espère, car je commence à le desirer ; je voudrais que tu restasses avec nous ; tu me ferais rire aumoins. Hélas ! depuis quelque tems j'ai tant de chagrin ! j'ai bien besoin de quelqu'un qui me fasse rire.

ESOPE.

Vous avez du chagrin ? tant mieux.

LESBIA.

Comment ! tant mieux ?

ESOPE.

Oui, vous n'en sentirez que plus vivement le bonheur qui le suivra sans doute.

(Nº. 11.) AIR : *Un jour il est agriculteur.* (de M. Guillaume.)

Pour apprécier les beaux jours,
Il faut avoir vu des jours sombres;
Pour faire admirer ses contours,
Un tableau doit avoir des ombres.
Flore, dans son brillant jardin,
Orné de fleurs à peine écloses,
Sème artistement de sa main,
Quelques soucis parmi les roses.

J'espère que vous ne cueillerez bientôt plus que les dernières, tandis que moi, malheureux ! je ne puis connaître que les premières.

LESBIA.

Tu as donc aussi des peines, pauvre homme !

ESOPE.

Oh oui ! elles sont de nature à durer peut-être toute la vie. Mes chaînes me pèsent, la servitude me désespère. Mon esprit que la nature forma libre, s'indigne

des entraves que ma position met à son essor. Sans ce fond inépuisable de gaieté que je reçus en partage, je maudirais et la vie et les hommes qui me la feraient détester, si, comme disait le bucheron, *il ne valait pas mieux souffrir que mourir.*

LESBIA.

Je te plains de tout mon cœur, et d'autant plus sincérement qu'il y a dans nos positions actuelles beaucoup de rapport.

ESOPE.

Du rapport dans nos positions?

LESBIA.

Oui, beaucoup.

(N° 12.) AIR : *Comment goûter quelque repos.*

Le sort entre nous est égal,
Et nous souffrons les mêmes peines;
Je languis aussi dans les chaînes,
Esope, je connais ton mal;
Mais tu te plains de l'esclavage,
Tes liens font ton désespoir,
Et je souffre de ne pouvoir
Resserrer les miens davantage.

ESOPE.

Je conçois beaucoup mieux la différence, que la ressemblance; celle-ci n'existe, je crois, que dans ce point, c'est que notre sort à tous deux, dépend à présent de la même personne; car je devine qu'il s'agit de quelque union bien desirée à laquelle votre père refuse de consentir.

LESBIA.

Tu ne devines que trop juste; et je crains bien que tu ne réussisses pas davantage à obtenir de lui ta liberté. Mais mon père est-il donc ton premier maître?

ESOPE.

Non. J'ai déjà été esclave à *Ammorium*; et j'aurais été affranchi par les soins d'un brave jeune-homme fils de mon patron...

LESBIA.

A Ammorium ?....

ESOPE.

Oui ; mon protecteur a été obligé de quitter la maison paternelle, pour aller étudier sous un prétendu philosophe, de cette ville, ce me semble.

LESBIA.

De Samos ?

ESOPE.

Je le crois. J'ai été vendu aussitôt après à un marchand d'esclaves, malgré la recommandation contraire qu'avait faite avant son départ le jeune Clitophon.

LESBIA.

Clitophon, dis-tu ?

ESOPE.

(N°. 13.) AIR : *Le comédie est un miroir.*

C'est le nom de mon bienfaiteur.

LESBIA.

C'est celui de l'amant que j'aime !

ESOPE.

Il voulut faire mon bonheur.

LESBIA.

Il veut faire le mien de même.

ESOPE.

Son nom que je dis chaque jour...

LESBIA.

Dans nos cœurs est gravé d'avance,
Chez moi par la main de l'amour...

ESOPE.

Chez moi par la reconnaissance !

Comment, vous connaissez Clitophon ! C'est lui que vous aimez ! Je le verrai donc ici ?

LESBIA.

Tout-à-l'heure. Je suis même étonnée qu'il n'y soit pas encore.

SCENE VI.

CLITOPHON, LESBIA, ESOPE.

CLITOPHON.

LA SÉANCE ne commence que dans deux heures, mais je suis venu plutôt pour.... Esope ici !

ESOPE.

Oui, seigneur.

CLITOPHON.

(N°. 14.) AIR : *Comme toi cela me chagrine* (M. Guillaume.)

Enfin, cédant à ma prière,
Mon père a donc rempli mes vœux !

ESOPE.

Malgré lui-même, votre père

M'a rendu bien moins malheureux.
Je portais mes fers avec peine,
Mais aujourd'hui je les chéris,
Heureux ceux que le sort enchaîne
Aux lieux qu'habitent leurs amis!

CLITOPHON.

Quoi! tu es encore esclave? et de qui?

LESBIA.

De mon père.

CLITOPHON.

Ah! Lesbia! je vous recommande Esope. Ayez pour lui tous les égards possibles, jusqu'à ce que nous puissions obtenir sa liberté. Il ne prévient pas en sa faveur; mais il fait le contraire de beaucoup d'autres; il tient plus qu'il ne promet.

(N°. 15.) *Cet arbre apporté de Provence.*

C'est un mélange de merveilles
Composé d'étrange façon;
De Midas il a les oreilles
Avec tout le goût d'Apollon;
Un immortel, une déesse,
L'ont formé de leur docte main;
De Minerve il a la sagesse,
Avec la forme de Vulcain.

ESOPE.

Oui, avec cette différence que Vulcain est beaucoup moins laid et Minerve beaucoup plus sage; que Vulcain fabrique les fers et que je les porte, et que Minerve est respectée de chacun, tandis que chacun se moque de moi.

LESBIA.

Oh! tu sais bien que je ne suis plus de ce nombre!

j'avoue que j'ai ri de bon cœur quand je t'ai vu, mais je te demande sincèrement pardon.

ESOPE.

Ah! soyez tranquille! le moral d'Esope aurait trop à faire, s'il voulait se mêler des mauvaises plaisanteries faites sur son physique! cela ne m'empêchera pas de vous servir dans vos amours, si je le puis. (*à Clitophon.*) Car je connais déjà vos liaisons, et vous savez combien je serais heureux, si je pouvais vous être utile.

CLITOPHON.

Hélas! avec la meilleure volonté du monde, je ne vois pas trop ce que tu pourrais faire pour nous.

ÉSOPE.

Ni moi non plus; mais on ne sait pas ce qui peut arriver. Il n'est pas de petit animal qui, dans l'occasion, ne puisse être bon à quelque chose. Quels sont les motifs du refus de Xantus?

LESBIA.

Clitophon te le dira. Pour moi, je crains que ma mère ne revienne, et je retourne auprès d'elle. Travaille pour toi et pour nous.

SCÈNE VII.

ESOPE, CLITOPHON.

ÉSOPE.

Je vous félicite d'être aimé de cette intéressante enfant. Elle a tout ce qu'il faut pour rendre heureux l'homme qui possédera à-la-fois son cœur et sa main.

CLITOPHON.

Ah! je le sens bien! Mais dans la crainte où je suis de ne pas obtenir l'une, la possession de l'autre ne me rend que plus à plaindre.

(N°. 16.) AIR *de gentil Bernard.*

Aimer avec amour extrême
Sans faire partager ses feux,
Aimer sans être aimé de même,
C'est sans doute un tourment affreux.
Mais, cher à celle qu'on adore,
La perdre au moment d'être heureux,
C'est un mal plus cruel encore,
Puisqu'alors on souffre pour deux.

ESOPE.

Mais pourquoi désespérer ainsi? Y a-t-il donc des obstacles si terribles à cette union?

CLITOPHON.

Deux, bien difficiles à surmonter! l'avarice et l'amour-propre.

ESOPE.

C'est bien quelque chose! mais il faut savoir tourner à son profit ce qui semble le plus fait pour nous nuire. Je connais déjà les deux faibles de mon nouveau patron. Il m'a donné, en m'achetant, une preuve de son avarice, car il ne m'a pris que parce qu'on m'a laissé pour soixante oboles.

CLITOPHON.

C'est un trait de sa logique.

ESOPE.

Quant à son amour-propre, son premier mot en a été un échantillon. Il m'a demandé ce que je savais. Je lui ai répondu, rien. Eh bien! a-t-il répliqué, en s'a-

dressant au marchand, je le prends, ne fût-ce que pour avoir le plaisir de voir un contraste parfait. Le marchand qui s'était d'abord fâché de ma réponse, m'en a remercié après. Je sais mieux votre métier que vous, lui ai-je dit :

(N°. 17.) *Vaudeville de la Soirée orageuse.*

Un bon marchand doit avec art
Choisir le goût de sa pratique ;
Il offre un muet au bavard,
Un nouvelliste au politique ;
A la dévote un bon croyant,
Un lunatique à l'astronome,
Au faux savant un ignorant...
Un honnête homme à l'honnête homme !

CLITOPHON.

Tu as raison.

ESOPE.

Je le crois. Mais revenons à nos affaires ; je dis nos affaires, car je veux qu'elles marchent ensemble, et que le jour de votre bonheur soit celui de ma liberté.

CLITOPHON.

Plût aux dieux que ce fût bientôt !

ESOPE.

Espérez en attendant. L'espérance est la déesse la plus bienfaisante et qui abandonne le moins les malheureux.

(N°. 18.) AIR *du Jockey.*

Cette divinité sensible,
Sait ôter à l'être souffrant,
Par l'image d'un bien possible,
Le sentiment d'un mal présent.
Elle sait, sage, autant qu'humaine,
Avec la lime du desir,
Emousser les traits de la peine,
Aiguiser les traits du plaisir.

CLITOPHON.

C'est une triste ressource !

ESOPE.

Au reste, Xantus va venir m'apporter mon arrêt ; faites une nouvelle tentative.

SCENE VIII.

LES MÊMES, XANTUS, XANTIPPE.

XANTUS.

ESOPE, je viens t'annoncer que tu resteras avec nous ; Xantippe s'est rendue à mes raisons et consent à te garder ici.

XANTIPPE.

Oui, tu resteras ; mais souviens-toi bien que j'exige la plus parfaite obéissance, et que je te dispense dorénavant de tes phrases et de tes fables ; à ce prix, je veux bien surmonter ma répugnance à ton égard.

ESOPE.

Que ne me renvoyez-vous plutôt ? nous y gagnerions tous les deux.

XANTIPPE.

Qu'est-ce que cela signifie ?

ESOPE.

Oui, nous y gagnerions ; vous, le plaisir de ne plus avoir devant vos yeux un objet désagréable ; moi, celui de ne plus vous en offrir.

XANTIPPE.

A la bonne heure! vous ici, Clitophon?

XANTUS.

Ah! ah! et qui vous amène de si bonne heure?

CLITOPHON.

Je viens, seigneur, pour la leçon.

XANTIPPE.

Quelle exactitude! la leçon ne commencera pas avant deux heures.

XANTUS.

En effet, jamais je ne vous vis si empressé.

CLITOPHON.

C'est que jamais je n'eus un si ardent désir de m'instruire.

XANTIPPE.

Croyez-vous de bonne foi que l'on soit votre dupe, et que l'on ne connaisse pas bien les motifs de ce beau zèle?

CLITOPHON.

Madame!.....

XANTUS.

Nous savons tout. Vous ne pensez pas apparemment que je donne ma fille à un homme aussi superficiel que vous.

CLITOPHON.

Ah! seigneur! croyez que si je n'acquiers pas des connaissances plus profondes, ce n'est pas faute de bonne volonté! c'est l'idée même qu'il serait possible que j'obtinsse la main de l'aimable Lesbia, qui me fait oublier les moyens d'y parvenir.

(N° 19.) AIR *nouveau.*

Je sens qu'un aussi grand honneur
N'est pas fait pour un faible élève;
Je sens qu'au niveau de mon cœur,
Il faut que mon esprit s'élève;
Mais malgré mon guide éclairé,
Dans l'instant même où je l'écoute,
Je fixe le but desiré,
Et je m'égare dans la route.

XANTUS.

Eh bien, vous n'aurez plus cet inconvénient-là; car, à dater d'aujourd'hui, Lesbia n'assistera plus à mes leçons.

XANTIPPE.

Ni à celles que vous prenez la peine de lui donner vous-même; car je viens de lui défendre expressément de s'arrêter un instant avec vous, et j'espère que vous ne lui avez pas encore enseigné la désobéissance à sa mère.

CLITOPHON.

Madame!

XANTIPPE.

Oh! vous en êtes bien capable! Un jeune homme qui a l'audace d'aimer une fille sans l'aveu de sa mère, est capable de tout.

CLITOPHON.

Madame!

XANTIPPE.

Je sais à quoi m'en tenir; j'ai assisté aux séances de philosophie, et j'ai toujours vu qu'au lieu d'écouter votre maître, vous passiez tout le tems à regarder sa fille d'une manière indécente.

XANTUS.

Cela est vrai, et cependant:

(N°. 20.) AIR : *Quand l'Amour naquit à Cythère.*

Je ne demande pas sans doute,
Un sacrifice trop coûteux,
En exigeant que l'on m'écoute,
Quand j'enseigne l'art d'être heureux.

ESOPE.

Mais de votre doctrine même
Clitophon profite bien mieux,
Si regardant celle qu'il aime,
Il lit son bonheur dans ses yeux.

XANTIPPE.

De quoi vous mêlez-vous, impertinent esclave ? vous mériteriez que je vous fisse traiter de manière à vous empêcher d'oublier dorénavant le respect que vous me devez. (*à Clitophon.*) C'est aussi apparemment un de vos ouvrages. Vous allez bientôt soulever nos esclaves contre nous.

CLITOPHON.

Madame !

XANTUS.

Modérez-vous, Xantippe !

XANTIPPE.

Non, je ne veux pas me modérer, et je trouve fort extraordinaire que vous l'exigiez !

(N°. 21.) AIR : *Tarare pompon.*

Je ne souffrirai pas
Qu'on m'impose silence,
Et de sa complaisance
Enfin mon cœur est las !
Pour paraître le maître
Vous faites vos efforts,
Eh bien ! vous pouvez l'être !
Je sors.

ESOPE, *à part.*

Peut-on vouloir être maître des autres, quand on ne l'est pas de soi-même.

XANTUS, *allant à la porte.*

Allez, ma chère Xantippe, appaisez-vous, et songez que l'épouse d'un philosophe ne doit jamais perdre son sang-froid.

CLITOPHON, *à Esope.*

Tu vois !

ESOPE.

Sortez un instant, et laissez-moi faire.

SCÈNE XI.

ESOPE, XANTUS.

XANTUS.

Eh bien, Esope, tu vois que je suis le maître, et que, malgré la grande prévention de Xantippe, je suis parvenu à lui persuader de te garder.

ESOPE.

Je voudrais bien avoir la même éloquence, et vous faire consentir aussi à l'union de ces deux jeunes gens, qui m'intéressent déjà plus que je ne le puis dire.

XANTUS.

Peste ! maître Esope, comme vous y allez ! Il n'y a pas deux heures que vous êtes chez moi, et vous vous mêlez déjà des affaires de ma famille ?

ESOPE.

Je ne vous parlerais pas en faveur de cette union, si je ne connaissais assez le jeune Clitophon pour savoir qu'il doit rendre votre fille heureuse.

XANTUS.

Oui, Lesbia m'a dit que tu as servi son père. Elle m'a même assuré que tu passes à *Ammorium* pour un sage.

ESOPE.

N'ayant jamais été maître de mes actions, je n'ai pas pu faire de folies.

XANTUS.

Cela est vrai. Mais enfin on dit que tu as du jugement, de la raison, de l'esprit; cela me fait plaisir: je serais bien aise d'établir une petite lutte entre nous.

ESOPE.

Vous commencerez donc par m'affranchir; autrement, il ne peut pas y avoir de lutte.

XANTUS.

Pourquoi cela?

ESOPE.

Sire lion voulut, un beau matin,
Avec messer renard disputer de vîtesse;
On devait choisir le terrain,
Le mesurer avec justesse;
Et le lion promettait bien,
Si le renard l'emportait en prestesse,
De reconnaître sa faiblesse,
Malgré son rang de souverain.
Tout autre, sûr de la victoire,
Comme le renard l'eût été,
Aurait accepté
Le traité.
Celui-ci ne voulut point croire
A cette grande loyauté:

Il pensait que la sûreté
Valut toujours mieux que la gloire.
Il alla donc, avec humilité,
Avouer à sa majesté,
Qu'il se sentait peu fait pour lutter avec elle;
Et comme un sien ami fidelle
Blâmait cette fausse terreur:
Ma crainte, lui dit-il, est fondée et réelle:
Son pied trop lourd n'eût pas été vainqueur;
Mais le mien trop léger m'aurait rendu rebelle;
Ce n'est pas du pied que j'ai peur,
C'est de la griffe qu'il recelle.

La lutte n'est pas de saison
Lorsque l'esclave a pour rival son maître;
Il ne peut qu'avoir tort, et le plus grand peut-être
Serait celui d'avoir raison.

XANTUS.

Il paraît que tu es fort pour les apologues; mais celui-ci ne prouve rien. Je te permets de bon cœur d'avoir raison aussi souvent que tu pourras.

ESOPE.

Oui, à condition que je ne le pourrai jamais. Mais pour me donner une preuve de votre bonne foi, commencez du moins par convenir que rien n'est plus raisonnable que l'union pour laquelle je vous parle.

XANTUS.

Ah! t'y voila revenu! mais pour parler de cette union, sais-tu si elle est dans l'ordre des choses possibles, si elle ne blesse pas les convenances; sais-tu dans quelle famille tu veux voir entrer un jeune-homme sans nom, sans état?

ESOPE.

Dans la famille d'un philosophe.

XANTUS.

Mais de quel philosophe!

(Nº. 22.) AIR *du vaudeville de M. Guillaume.*

Ceint de laurier, tout rayonnant de gloire,
Xantus déja dans la Grèce fameux,
Va dans les fastes de l'histoire
Instruire nos derniers neveux.
Flambeau du monde, honneur de sa patrie,
Chacun dira, célébrant ses vertus,
Il eut talens, science, modestie;
Rien n'égala Xantus.

ESOPE, *souriant.*

Voilà ce que diront vos derniers neveux; mais consultez Xantippe, pour savoir si elle en dira autant?

XANTUS.

Malgré le peu de fortune de Clitophon, je l'aurais peut-être préféré; mais loin qu'il fasse des progrès, je ne l'ai jamais vu moins sage, que depuis qu'il devrait chercher à le devenir davantage.

ESOPE.

Oh! pour cela, ce n'est pas sa faute; prenez-vous-en aux dieux qui le veulent ainsi.

XANTUS.

Et qu'ont les dieux de commun, s'il vous plaît, avec la folie de Clitophon!

ESOPE.

(Nº. 23.) AIR *du vaudeville de l'Opéra comique.*

Depuis qu'au mont Ida, Paris
Choisit la reine de Cythère,
Minerve a vu des ennemis
Dans l'Amour, comme dans sa mère.
Cupidon n'a, depuis ce jour,
Jamais pu calmer la déesse;
Et des lieux où paraît l'Amour,
S'envole la sagesse.

XANTUS.

XANTUS.

Contes en l'air !

ESOPE.

Il n'y a que l'hymen qui puisse les mettre d'accord, et d'ailleurs, de quelle nécessité est cette prétendue sagesse dans le ménage.

(N°. 24.) AIR *des Petits Montagnards.*

Si votre fille vous est chère,
Il faut l'unir à son amant :
Il sait aimer comme il sait plaire ;
N'est-il donc pas assez savant ?
Tel que l'on admire à la ronde,
De sa maison fait le malheur ;
C'est l'esprit qu'il faut dans le monde ;
Dans le ménage, c'est le cœur.

XANTUS.

Je conçois que tes sophismes pourraient éblouir le vulgaire ; mais je ne me laisse point aller aussi facilement, et malgré tes efforts, jamais je ne consentirai à donner ma fille à un autre qu'un philosophe, qu'un sage.

ESOPE.

Et quel est le sage qui voudra devenir l'époux d'une jeune personne dont il ne pourra avoir le cœur ? Moi, qui suis aussi sage qu'un autre, je m'en garderais bien.

XANTUS.

Pauvre esclave, qui veut se vanter d'être sage ! et qui t'a appris à l'être ?

ESOPE.

La raison naturelle, qui m'a appris à distinguer ce qui est bien, de ce qui est mal.

XANTUS.

Eh bien ! puisque la raison naturelle t'a enseigné tant de belles choses, réponds-moi. Un de mes disciples m'a prié, hier, de lui dire ce qu'il y a de plus mauvais dans le monde; je dois lui répondre aujourd'hui, que lui dirai-je ?

ESOPE.

Ce qu'il y a de plus mauvais ? mais c'est facile. Dites lui que c'est la langue.

XANTUS.

Comment la langue ?

ESOPE.

Oui,

(Nº. 25.) AIR : *Une fille est un oiseau.*

La langue est un des fléaux
Faits pour accabler le monde,
Elle est la source féconde
D'où découlent mille maux ;
Par elle l'on s'injurie,
On médit, on calomnie,
On déchire sa patrie
Par l'intrigue et les complots ;
Par elle on trouble la terre,
On alimente la guerre....
Par elle un bavard maudit
Sans pitié nous étourdit.

XANTUS.

Tu peux avoir raison. Mais le même disciple m'a demandé en même temps ce qu'il y avait de meilleur. Que lui répondrai-je ?

ESOPE.

La langue.

XANTUS.

Comment ? et ne viens-tu pas de dire que c'est ce qu'il y a de plus mauvais ?

ESOPE.

Même air.

C'est un présent enchanteur
Fait à l'espèce mortelle ;
Par elle, d'une cruelle
On désarme la rigueur ;
De la loi pour l'innocence,
On invoque l'assistance,
On console l'indigence ;
On célèbre le vainqueur ;
On fait la paix par la langue,
Par elle on plaît, on harangue....
C'est par elle que l'esprit
Nous amuse et nous instruit.

XANTUS, *à part.*

Cet esclave me confond. (*haut.*) Je suis content de tes définitions, et je te promets de te récompenser.

ESOPE.

La meilleure manière serait de m'accorder ma liberté et de consentir au mariage des deux jeunes gens.

XANTUS.

Tu es un personnage trop précieux pour qu'on se décide ainsi à se priver de toi ; et quant au mariage, tu sais mes intentions ; au reste, je verrai.

ESOPE, *à part.*

Et moi aussi.

XANTUS.

En attendant tu seras employé aux travaux du jardin ; j'ai fait dire à Marsès, mon jardinier, de venir.

SCÈNE X.

MARSÈS, ESOPE, XANTUS.

MARSES.

On m'a dit que mon maître me demandait, et je viens savoir ce qu'il y a pour son service.

XANTUS.

Je t'ai fait venir, pour te donner un nouveau compagnon. Cet esclave que tu vois-là est destiné à t'aider dans les travaux du jardinage.

MARSES.

Çà ! et que voulez-vous que j'en fasse ? Il n'est bon qu'à une chose, c'est à remplacer le petit moulin à vent qui était au milieu du jardin pour effrayer les oiseaux, et que le grand vent a cassé.

ESOPE.

C'est toujours quelque chose. Il y a tant de gens qui ne sont bons à rien. D'ailleurs je vaudrai mieux que ton moulin.

MARSES.

Sûrement; parce que, lorsque les oiseaux s'en approchaient un peu, ils finissaient par s'enhardir et se moquer de lui, au lieu que toi, plus on t'approche et plus tu fais peur.

ESOPE.

C'est que je suis le contraire de beaucoup d'autres, qui sont terribles de loin, et qui ne sont rien moins que cela quand on les regarde de près.

XANTUS.

Tu seras bien aise de l'avoir, je t'assure ; il t'amusera.

(N°. 26.) AIR : *Le petit mot pour rire.*

S'il ne t'est pas d'un grand secours,
Tu riras, car il a toujours
Quelque bon mot à dire.

MARSES.

Je le prends donc sans différer,
Tant de gens nous ont fait pleurer
Qu'on doit aimer, les gens qui nous font rire.

XANTUS.

Tu t'en charges donc ?

MARSES.

Oui, seigneur. Il a l'air d'un bon diable ; je trouverai à l'employer.

XANTUS.

Mais il faut le ménager, entends-tu bien ?

MARSES.

Oh ! ne craignez rien, je ne le fatiguerai pas trop, j'aurais peur de le déformer.

ESOPE.

Ah ça ! puisque nous allons vivre ensemble, dis-moi un peu quel est ton genre de vie ? car il faut que je connaisse.....

MARSES.

Il est bien simple.

(N°. 27.) AIR : *Du parlement.*

Je suis levé de grand matin
Pour travailler au jardinage,
Pendant que je suis au jardin,
Ma femme fait notre ménage,

Je sors content, je rentre gai,
Le travail ne m'étonne guère.
Plus je me trouve fatigué,
Plus je jouis de ne rien faire.

ESOPE.

Cet homme-là est philosophe. Tu es donc marié ?

MARSES.

Sans doute, je le suis, et je ne voudrais pas pour bonnes choses ne pas l'être.

ESOPE.

Et tu as épousé, apparemment, une femme que tu aimais et dont tu étais aimé.

MARSES.

Belle question ! comme si l'on pouvait s'épouser sans cela.

ESOPE.

Demande à ton maître, il te prouvera que ce n'est pas du tout nécessaire.

MARSES.

Oh ! je sais bien que le seigneur Xantus prouve tout ce qu'il veut; mais pour cela je ne crois pas qu'il le veuille; ce serait comme s'il entreprenait de prouver que tu es un joli garçon, toi.

ESOPE.

L'un serait plus facile que l'autre, car la beauté n'est qu'affaire de convention, tandis que l'amour est un sentiment réel.

MARSES.

Parbleu ! puisque nous voilà jeté dans les raisonnemens, il faut que je vous prie de m'éclaircir l'esprit

sur un point qui m'a toujours intrigué et qui regarde la philosophie comme le jardinage.

XANTUS.

Voyons, parle, je te promets de te satisfaire.

MARSÈS.

Dites-moi donc pourquoi les herbes et les fleurs que je plante et cultive moi-même, avec le plus grand soin, ne profitent qu'à peine, tandis que les mauvaises herbes que la terre produit d'elle-même, croissent plus vîte que je ne voudrais.

XANTUS, *hésitant.*

Mais... mon cher Marsès... la raison est.... toute simple... et il est... facile de t'expliquer cela. Tu sens bien que cela est ainsi.... parce que.... cela doit-être. Attendu que... la providence... régit tout, et que c'est la providence qui le veut ainsi.

MARSÈS.

La providence ! ah ! c'est donc la providence qui fait ça ? Mais....

ESOPE.

Ne vois-tu pas que cette question n'est pas digne du seigneur Xantus ? et que c'est pour cela qu'il n'y veut pas répondre. S'il veut me le permettre, je vais le faire pour lui.

XANTUS, *d'un air contraint.*

Voyons, je le veux bien.

ESOPE.

Ecoute.

Une veuve avait des enfans
Qu'elle aimait, comme une mère ;
Certain concours d'événemens

Rendit, pour finir une affaire
Qui durait depuis trop long-tems,
Un second hymen nécessaire ;
Celui qui reçut ses sermens
Etait lui-même veuf et père.
Les enfans de la femme étaient vilains, ingrats,
Ceux de l'époux bien élevés, aimables ;
Elle n'en disconvenait pas,
Et pourtant les égards et les soins délicats,
Les bonbons, les mets agréables,
La meilleure place au repas
Etaient toujours pour ses fils véritables.
Ceux qu'au contraire elle avait adoptés,
Nourris de pain noir et d'eau claire,
Mal vêtus, comme maltraités,
Voyaient, malgré les soins du père,
S'engraisser des enfans gâtés,
Ignorans, méchans, entêtés,
Et dont on n'aurait su que faire.

C'est ainsi qu'en agit la terre.
Elle ne voit qu'avec chagrin
Les plantes qu'on la force à nourrir dans son sein ;
C'est une famille étrangère
Qu'elle repousse avec dédain.
A ses propres fruits, au contraire,
Ses biens, ses trésors sont communs ;
Elle répand sur eux ses sucs et ses parfums,
S'épuise pour les satisfaire,
Elle est marâtre pour les uns
Et pour les autres bonne mère.

MARSES.

C'est ça, mon ami, c'est ça même. Tu as raison. N'est-ce pas, Seigneur?

XANTUS.

C'est fort bien expliqué, et tu dois être content de lui. Esope, ta comparaison est fort juste.

ESOPE.

Trouvez-vous ?

XANTUS.

Oui, je l'avoue.

ESOPE.

Pour Marsès, mais non pas pour un philosophe qui doit savoir que toutes les plantes incultes ou soignées, venues d'elles-mêmes ou déposées exprès, sont des enfans de la terre qui ont tous les mêmes droits et la même part à ses bienfaits. Un pareil sophisme ne peut l'éblouir. Mais il satisfait davantage l'esprit d'un homme peu éclairé, qui ne peut concevoir les grandes vues de la providence, et à qui ce mot ne dit rien.

XANTUS.

Cela est vrai. (*à part.*) Cet impertinent esclave a un air de triomphe qui me déplaît.

MARSES.

Moi qui ne suis pas si savant, j'aime tant ta définition, que je veux te donner les plus belles fleurs de mon jardin.

ESOPE.

Donne-les plutôt à ta femme, elle les mérite plus que moi.

MARSES.

Et pourquoi cela?

ESOPE.

C'est qu'elles lui coûtent plus de peine.

MARSES.

Bah! elle n'y travaille pas!

ESOPE.

Non, mais,

(N°. 28.) AIR : *Ce fut par la faute du sort.*

Elle doit voir avec chagrin
Les plantes que ta main cultive;
Elle doit haïr ton jardin,
Puisque loin d'elle, il te captive;
Quand tu vas travailler pour nous,
Tu la fuis, et tu la chagrines,
Les fleurs qu'élève son époux,
N'ont pour elle que des épines.

XANTUS.

C'est assez. Marsès, indique à Esope son logement. Toi, suis-le, et tu viendras me retrouver ici, j'aurais quelque chose à te dire.

MARSES.

Allons, viens, j'aurai soin de toi, n'aie pas peur.

ESOPE.

Je te suis.

SCÈNE XI.

XANTUS, *seul.*

CE présomptueux esclave a l'air de me narguer effrontément. Il affecte une supériorité qui me déplaît. — Il est capable de se croire plus savant que moi! — Je suis piqué au vif. — Je veux lui apprendre à qui il a affaire, et lui montrer combien peu je le crains, malgré sa réputation d'Ammorium. (*Il va s'asseoir à son bureau.*) Mais ne m'exposais-je pas un peu! — Ce misérable esclave semble avoir réponse à tout! — Bah! ce n'est que du jargon! nulle profondeur! nulle érudition! d'ailleurs j'ai toujours moyen de me

tirer d'affaire ! peut-être ne devrais-je pas lutter avec un esclave, mais cet esclave me brave, il faut le confondre.

(*Il écrit.*)

(N°. 29.) AIR *nouveau, de Doche.*

Jamais le Lion généreux,
Des bois monarque dangereux,
N'attaqua le faible reptile ;
Mais si le reptile orgueilleux,
Ose, d'un air audacieux,
Elever sa tête débile,
Il sourit à son ennemi,
Et sans s'émouvoir, sans colère,
Laisse tomber son pied sur lui,
Et l'écrase dans la poussière.

SCENE XII.

ESOPE, XANTUS.

ESOPE.

JE reviens, seigneur, comme vous me l'avez ordonné. Auriez-vous quelque heureuse nouvelle à m'apprendre ?

XANTUS.

Si tu en doutes, ce ne sera pas pour long-tems.

ESOPE.

(N°. 30.) *Réveillez-vous, belle endormie.*

Des biens, des rangs, d'une autre classe,
Jamais je ne fus envieux,
Mais toujours j'enviai la place
De celui qui fait un heureux.

XANTUS, *se levant.*

Doucement ! la chose n'est pas encore faite, il y a une petite condition à remplir qui, certes, ne présentera pas de grandes difficultés à un sage comme toi, mais à laquelle je tiens irrévocablement.

ESOPE.

Une condition ?

XANTUS.

Oui, cet écrit t'instruira de tout ; je te quitte pour te donner le tems de te préparer ; tout-à-l'heure je t'amènerai des témoins de ton triomphe.

SCÈNE XIII.

ESOPE, *seul.*

QUE veut-il dire ? voyons.

« Je, Xantus, professeur, sénateur, etc. etc. m'en-
» gage par le présent écrit à unir ma fille à Clitophon,
» et à affranchir l'esclave Esope, à condition que ledit
» esclave trouvera moyen de me parler à moi, Xantus,
» d'une chose dont je n'aurais jamais entendu parler.
» Et pour preuve de ma bonne foi, j'ai signé. »

XANTUS.

Je vois d'ici le raisonnement du philosophe. On doit me parler de quelque chose que je ne sache pas ; or je sais tout, donc je saurai ce dont on me parlera, ou du moins, si je ne le sais pas, je ferai semblant de le savoir. Eh bien ! faisons, nous, qu'il ne lui reste pas même cette ressource, et usons de ruse, puisqu'il le faut.

(N°. 31.) AIR *de la Revanche forcée.*

Faisons adroitement usage
Des armes de notre agresseur,
Et tournons à notre avantage
Ce qui dut le rendre vainqueur.
De son imprudent artifice
Punissons la témérité,
Et sous les coups de l'avarice
Faisons tomber la vanité.

SCÈNE XIV.

CLITOPHON, LESBIA, ESOPE, *(arrivant séparément.)*

CLITOPHON.

Eh bien! Esope, quelle nouvelle?

LESBIA.

Qu'y a-t-il donc, Esope? Ma mère se fâche et mon père m'a envoyé en riant pour savoir si tu étais prêt, et pour me charger de te dire qu'il va venir. Il prétend qu'il s'agit de moi.

ESOPE.

Oui, sans doute; votre père a remis la décision de votre sort entre mes mains, et je m'en occupe.

CLITOPHON.

Que veut-il dire?

LESBIA.

Je n'en sais rien. Explique-toi donc?

ESOPE.

Que demandez-vous de plus ? Dire que votre bonheur dépend de moi, n'est-ce pas dire que vous serez heureux ? Modérez votre impatience, vous allez bientôt tout savoir.

CLITOPHON.

Est-il bien possible, ma chère Lesbia, que nous devions être unis ?

LESBIA.

Je n'ose pas me livrer à cette flatteuse espérance.

ESOPE, *se levant.*

Oui, vous serez unis, j'ose vous le promettre, et moi je serai libre.

(N°. 32.) AIR *des Paroles et la musique.*

Le hasard sert mon espérance
Au-delà même de mes vœux ;
Grace aux soins de la Providence,
Nous allons tous trois être heureux.
Le sort, sensible à notre peine,
Va mettre fin à nos malheurs,
Et briser une lourde chaîne
Pour en former une de fleurs.

SCÈNE XV et dernière.

XANTUS, XANTIPPE, ESOPE, LESBIA, CLITOPHON, MARSÈS, ELÈVES, ESCLAVES.

XANTIPPE.

En vérité, cette dernière folie mérite une punition exemplaire. Depuis dix-huit ans que je vous vois

faire tous les jours des sottises, je n'en ai pas encore vu une de cette force-là.

XANTUS.

Patience, Xantippe, vous verrez si je suis fou. (*A Esope.*) J'amène, suivant ma promesse, des témoins de ton triomphe, et je viens recevoir ta réponse : est-elle prête ?

LESBIA.

Ah ! mon père ! ce que dit Esope est-il vrai ? Vous ne vous opposez plus à mon union avec Clitophon ?

XANTUS.

Non, cette union dépend maintenant de lui.

LESBIA.

Mais il prétend qu'il n'y a plus d'obstacles.

CLITOPHON.

Ah, seigneur !

XANTUS.

Vous avez l'air bien assurés. Esope est-il donc si certain de son fait ?

XANTIPPE.

Je le désirerais de toute mon ame, et je donnerais cent talens pour que cet esclave vous confondît. Cela vous apprendrait peut-être à ne pas faire de pareilles extravagances, et donnerait un bon coup de fouet à cette vanité insupportable qui ne vous fait jamais faire que des sottises.

XANTUS.

Ne craignez rien, Xantippe. Cet air d'assurance ne m'effraie pas. Je suis sûr de moi.

MARSES.

Ne vous y fiez pas, seigneur Xantus. Vous savez qu'il a plus d'esprit qu'il n'est laid; vous avez vu tout à l'heure comme il m'a expliqué mon affaire.

LESBIA.

Je n'y comprends rien.

CLITOPHON.

Ni moi.

XANTUS.

Paix! vous savez ce dont il s'agit; j'ai demandé à Esope de me parler de quelque chose dont je n'aurais jamais entendu parler que par lui.

ESOPE.

Cela est vrai, et voici ma réponse.

XANTIPPE.

Vous croyez donc tout savoir, pauvre homme! et moi qui ne suis pas grande logicienne, je vous ai fait cent fois des demandes qui sont toujours restées sans réponse.

XANTUS.

Un moment de silence, s'il vous plaît. Lisons.

ESOPE.

Vous êtes témoins de nos conventions. Lisez.

CLITOPHON.

Je tremble!

LESBIA.

LESBIA.

Amour ! ne souffre pas que notre espoir soit trompé.

XANTUS.

Qu'est ceci? qu'est-ce que cela signifie ? « Je, Xantus, « professeur, sénateur, etc. reconnais que mon père, « en mourant, est resté débiteur à la famille Clitophon, « de la somme de deux mille talens, qui ne lui ont « pas été payés, et je m'engage, par le présent écrit, « à lui restituer ladite somme dans le délai de quinze « jours. » — Que veut dire ce galimathias?

ESOPE.

Comment galimathias? rien n'est plus clair, ni plus certain; cet argent a été prêté à votre famille.

XANTUS.

Quel conte !

ESOPE.

Et vous le paierez, parce que vous le devez.

XANTUS.

Cela est faux!

ESOPE.

Comment, vous niez vos dettes ?

XANTUS.

Jamais je ne l'ai reconnue.

ESOPE.

Vous oseriez soutenir que vous n'aviez pas connaissance de cette créance de Clitophon ?

XANTUS.

Très-certainement.

ESOPE.

Que vous n'en aviez jamais entendu parler?

XANTUS.

Jamais!

ESOPE.

Jamais! Donc je suis libre et ces jeunes gens sont époux!

XANTUS,

Comment? que voulez-vous dire? que prétendez-vous?

XANTIPPE.

Vous faire tenir votre parole. Vous avez perdu et très-bien perdu, infaillible personnage! Vous en passerez par là. Pour moi, j'en suis fort aise, et j'accepte de bon cœur Clitophon pour gendre, ne fût-ce que pour vous contrarier.

CLITOPHON.

Ah! Madame! combien je vous dois!

XANTIPPE.

Oh! vous ne me devez rien du tout! ce que j'en fais n'est pas pour vous faire plaisir, je vous assure.

XANTUS, *à part.*

Je suis joué, confondu par un esclave!

LESBIA, *passant du côté de son père.*

(N°. 33.) AIR *de Florian.*

Ah! mon père, votre tourment
Me fait plus de mal que les nôtres,
Je fuis des bras de mon amant
Et je retourne dans les vôtres.
Clitophon est cher à mon cœur,
Mais j'y renonce pour vous plaire,
Quel enfant voudrait d'un bonheur
Qui coûte une larme à son père!

ESOPE.

Seigneur, je ne vous parle pas de moi; je suis un étranger qu'il doit vous être indifférent de perdre ou de garder, mais ces enfans....

(N°. 34.) AIR : *Lorsque vous verrez un amant.*

Seigneur, regardez-les tous deux,
C'est vous seul qui causez leur peine,
Quand vous pourriez serrer pour eux
Les nœuds de la plus douce chaîne;
Menez votre fille à l'autel;
Votre cœur tout bas doit vous dire :
Auprès de l'amour paternel,
Il faut que l'amour-propre expire!

XANTUS.

Eh bien! je me rends. Aussi bien, faut-il toujours finir par là, puisque j'ai perdu! Je ne le conçois pas encore! ce qu'il y a de bien certain, c'est qu'il a bien fait d'agir d'adresse! car s'il avait parlé de quelque science, de quelque art que ce pût être, il ne pouvait pas manquer de perdre.

LESBIA.

Mon cher Esope, combien nous te chérirons tous deux!

ESOPE.

Aimez-moi, je vous en prie, mais sur-tout aimez-vous bien.

(N°. 35.) AIR : *Dans ce vallon, où du plaisir.*

Si vous voulez, jeunes époux,
Bénir toujours votre existence,
Soyez fidelles, aimez-vous,
Le bonheur est dans la constance;
Le joug de l'hymen quelquefois
Pèse, et se supporte avec peine,
Il faut pour alléger son poids
Que l'amour soutienne la chaîne.

VAUDEVILLE.

XANTIPPE.

AIR : *Vaudeville d'Arlequin Joseph.*

En faisant votre esclave maître,
Du sort de votre unique enfant,
Vous nous avez bien fait connaître
Jusqu'où va votre jugement.
Votre esprit sûr de sa logique,
Ne prévoyait pas un revers,
Mais l'amour-propre est un optique
Qui nous fait voir tout de travers.

XANTUS.

J'ai fait peut-être une imprudence,
Et je sens que je m'exposais,
Quoiqu'à l'aide de ma science,
Je fusse assuré du succès.
Mais je n'eus point tort de le faire,
Malgré le danger d'un revers :
Quand on fait des heureux, ma chère,
On n'agit jamais de travers.

MARSES.

Je pense bien comme vous faites,
Les braves gens sont trop heureux
De faire pour les gens honnêtes,
Ce que ceux-ci feraient pour eux.
Mais il existe une autre classe,
Sur qui l'on a les yeux ouverts,
Qu'un honnête-homme, quoiqu'en face,
Ne regarde que de travers.

CLITOPHON.

Chaque dieu descend sur la terre,
M'apporter ses dons les plus doux;
Minerve vous nomme mon père,
L'amour me nomme son époux.
La fortune eût aussi sans doute,
Apporté ses trésors ouverts;
Mais hélas ! elle n'y voit goutte,
Elle aura marché de travers.

ESOPE.

Souvent la plus belle logique,
Ne sert qu'à prouver une erreur;
Souvent l'argument sans réplique,
N'est qu'un sophisme séducteur;
Souvent l'esprit le plus lucide,
Voit tout les objets à l'envers:
C'est en prenant son cœur pour guide,
Qu'on ne va jamais de travers.

LESBIA, *au public.*

D'une bienveillante indulgence,
L'auteur tremblant a bien besoin,
Ce portrait qu'il fit *sans séance*,
De son grand modèle est bien loin;
Mais du moins, si sa main peu sûre,
L'a faiblement peint dans ses vers,
Il l'a bien peint d'après nature,
Car il l'a fait tout de travers.

FIN.

Chazet, André René Polydore Alissan de

PHILIPPE

LE SAVOYARD,

OU L'ORIGINE

DES PONTS-NEUFS,

DIVERTISSEMENT EN UN ACTE

ET EN PROSE,

MÊLÉ DE VAUDEVILLES;

Par CHAZET, ARMAND GOUFFÉ,
GEORGES DUVAL,

Représenté pour la première fois sur le Théâtre du Vaudeville, le 15 ~~Nivôse~~ Ventôse *an* 9.

A PARIS,

Chez { FAVRE, libraire, palais du Tribunat, galeries de bois, N°. 220, aux neuf muses; et à son Magasin, rue Traversière-Honoré, N°. 845, vis-à-vis celle Langlade.
BARBA, libraire, Palais du Tribunat, galerie derrière le théâtre de la République, N°. 52.

An IX. (1801).

PERSONNAGES.	ACTEURS.
PHILIPPE LE SAVOYARD, fameux Chanteur du Pont-Neuf.	*Duchaume.*
TABARIN, bouffon, marchand d'Orvietan.	*Carpentier.*
BOILEAU DESPRÉAUX.	*Hypolite.*
Le Comte DU BROUSSIN, fameux gourmet.	*Chapelle.*
COLLETET, mauvais poëte.	*Lenoble.*
La Veuve CRENET, aubergiste à la pomme de pin.	*Mlle. Blosseville.*

La Scène est à Paris, sur le Pont-Neuf.

PHILIPPE LE SAVOYARD,

OU L'ORIGINE

DES PONTS-NEUFS.

Le Théâtre représente le Pont-Neuf. A gauche est un cabaret ayant pour enseigne : à la pomme de pin, la veuve Crenet. *A droite, une boutique au-devant de laquelle sont deux tréteaux, dont l'un a pour enseigne :* au remède universel : Tabarin. *Au fond, la grille et le cheval de bronze.*

SCÈNE PREMIÈRE.

TABARIN, La Veuve CRENET.

TABARIN.

OH ! que non, madame Crenet, je ne vous quitte pas sans avoir une petite explication avec vous.

LA VEUVE.

Et à quel sujet, M. Tabarin ?

TABARIN.

Vous savez, aimable veuve, que la réputation la mieux établie dans Paris et sa banlieue, est la réputation de votre serviteur Tabarin.

LA VEUVE.

Après ?

TABARIN.

Que pour les sciences profondes, superficielles, utiles,

agréables, bouffones ou sérieuses, il n'est personne de comparable à Tabarin.

LA VEUVE.

A quoi bon, je vous prie, cette pompeuse énumération de vos talents ?

TABARIN.

Vous ne devinez....

LA VEUVE.

Rien.

TABARIN.

Depuis que j'ai établi le théâtre de ma gloire en face de votre cabaret, l'habitude de vous voir m'a fait ressentir ce que vulgairement on appelle de l'amour ; quand on aime, on veut être aimé.

LA VEUVE.

On veut.... Et vous croyez que pour être aimé il suffit de le vouloir ?

TABARIN.

Cela ne suffit pas à tout le monde.

LA VEUVE.

J'entends !.... Et cela vous suffit à vous ?

TABARIN.

Tenez, aimable veuve, j'y vois clair ; vous prenez avec moi un petit air moqueur ; mais vous n'aviez pas cet air-là avant qu'un certain chanteur n'arrivât sur le Pont-neuf, où il nous étourdit sans cesse de sa voix discordante et de ses insipides chànsons.

LA VEUVE.

Insipides ! oh ! tout le monde ne juge pas aussi sévèrement Philippe.

TABARIN, *avec ironie.*

Qu'on surnomme le Savoyard.

LA VEUVE.

Surnom qu'il a su ennoblir.

AIR : *Une fille est un oiseau.*

Pour entendre ses chansons,
Au Pont-neuf on l'environne ;
Gratis au Public il donne
Souvent de sages leçons.
Sur les mœurs, la politique,
Il exerce sa critique,
Ses paroles, sa musique,
Tout est piquant, tout est neuf :
Aussi, dès qu'un vaudeville
Se répète et court la Ville,
On le surnomme *Pont-Neuf.*

TABARIN.

Ses admirateurs ne sont pas difficiles ; un bélître sans talent, sans réputation.

LA VEUVE.

Sans réputation ! Il est connu de tout le monde.

TABARIN.

AIR : *Aimé de la belle Ninon.*

Que m'importe qu'il soit connu ?
Autant que lui chacun peut l'être ;
En ce lieu le premier venu
Aisément se fera connaître.
De Paris sans faire le tour,
Sans aller faire au loin sa ronde,
Sur le Pont-Neuf qu'on reste un jour,
On est connu de bien du monde.

LA VEUVE.

Mais si je vous disais qu'on parle du Savoyard, même à la cour.

TABARIN.

Il est un peu fort celui-là.

LA VEUVE.

Et qu'aujourd'hui M. le comte Dubroussin, ce fameux

gourmet, vient tout exprès chez moi pour entendre ses chansons.

TABARIN.

Allons donc !

LA VEUVE.

Et qu'il amène le célèbre Boileau.

TABARIN.

Comment ! ce Boileau qui s'est avisé de m'appeler... un Apollon travesti ?

LA VEUVE.

Et qui en publiant que défunt M. Crenet, mon mari, vendait du vin mélé de lignage pour du vin de l'hermitage, a fait notre fortune, et m'a mise à même de m'établir à la place Dauphine.

TABARIN.

S'il a fait votre fortune en disant du mal de vous, la mienne est assurée ! et je suis un excellent parti pour vous, car ce Boileau m'étrille de la bonne manière.

LA VEUVE.

Le calcul est neuf. (*On entend le refrein d'une ronde*). Voici notre chanteur, j'entends les acclamations de sa nombreuse escorte.

TABARIN.

Qu'il s'est composée à mes dépens.

LA VEUVE.

Allons, vive la joie M. Tabarin. Faites comme les autres.

SCÈNE II.

LES MÊMES, PHILIPPE, AUDITEURS.

PHILIPPE, *s'accompagnant sur son violon.*

AIR : *Des triolets.*

Venez chanter et rire
Près du joyeux Chansonnier.

CHŒUR.

Allons chanter et rire
Près du joyeux chansonnier.

PHILIPPE.

On chante mieux au cabaret ;
Aussi, pour être toujours prêt,
Je loge exprès
Tout près.

CHŒUR.

On chante mieux, etc.

PHILIPPE.

Pour bien monter ma lyre,
Bacchus vaut mieux qu'Apollon.

CHŒUR.

Puisque le vin l'inspire,
Vîte, apportez un flacon.

PHILIPPE.

La soif, ce tourment sans égal,
Fait chanter mal ;
De mes chants, vous le voyez bien,
On n'entend rien.
Pour ma santé, pour ma gloire
Je vais boire :
J'ai plus d'esprit, plus de voix,
Lorsque je bois.

LA VEUVE, *à Tabarin.*

Toujours son humeur est la même,
Près de lui chacun est enchanté,
Et sans le vouloir, il faut qu'on l'aime,
Ou qu'on n'aime pas la gaîté.

TABARIN.

Moi, je trouve inoui,
Oui,
Oui,
Qu'un chanteur vienne à ma barbe
Me ravir

Le doux plaisir
De guérir,
Par mon élixir,
Pour vendre ici ma rhubarbe !
Par sainte Barbe !
Je tiens bon.
Les gens de bon sens, avec raison,
Viendront à foison
Prendre ma rhubarbe,
Et riront de sa chanson.

PHILIPPE.

De la folie,
Aimables nourrissons,
Que la saillie
Anime vos chansons :
Ayez sans cesse,
Pour faire un bon refrein,
Esprit et finesse,
Gaîté franche... et bon vin !

Allons, qu'on se retire
Pour que j'entre au cabaret.
Mais à chanter et rire
Avant peu, tenez-vous prêts.
Amis, je suis las de crier ;
Je vais boire, pour essayer
De mieux vous égayer.

CHŒUR.

Amis, il est las, etc.

PHILIPPE.

Allons, qu'on se retire
Pour que j'entre au cabaret.

CHŒUR, *sortant.*

Mais à chanter et rire
Que bientôt chacun soit prêt.

(*Ils sortent.*

SCÈNE

SCÈNE III.

PHILIPPE, TABARIN, la veuve CRENET.

PHILIPPE, *à la veuve Crenet.*

AIR : *Réveillez-vous, belle endormie.*

Apportez-moi du jus d'octobre,
J'ai grand besoin de boire un coup.
Vous savez combien je suis sobre...
J'en veux du meilleur et beaucoup.

LA VEUVE, *entrant.*

Vous allez avoir ce que vous demandez.

TABARIN.

Toujours le verre à la main, c'est édifiant.

PHILIPPE, *chantant.*

Eh ! mais ouida !
Comment peut-on trouver du mal à ça !

LA VEUVE *apporte une bouteille qu'elle pose sur la table.*

Le vin est tiré.

PHILIPPE.

Il faut le boire. (*Il chante*).

A boire,
A boire,
A boire,
Peut-on vivre sans boire ?
Peut-on vivre sans boire un coup ?

TABARIN.

L'ivrogne !

LA VEUVE.

L'heureux caractère !

PHILIPPE, *buvant.*

AIR : *de la fanfare de Saint-Cloud.*

Si ma règle était suivie,
On serait gai chaque jour ;

Pour bien employer la vie,
Je chante et bois tour à tour.
Tour à tour le vin, la gloire,
Tous deux viennent me tenter;
D'abord je chante pour boire,
Et puis je bois pour chanter.

TABARIN.

Et l'un vous fait souvent négliger l'autre.

PHILIPPE.

AIR: *Turlurette.*

A la hâte je boirai,
Et gaîment je chanterai,
Quand ma voix sera plus nette,
Turlurette (*bis*).
Une chansonnette.

LA VEUVE

Quelle franche gaîté!

PHILIPPE, *voulant l'embrasser.*

Si elle est de votre goût, charmante veuve....

LA VEUVE, *riant un peu.*

Un moment; ces plaisanteries-là....

TABARIN.

Ne plaisent pas à Madame, et me déplaisent à moi.

LA VEUVE, *riant.*

Vous entendez, elles déplaisent à Monsieur.

PHILIPPE.

Oui-dà.

TABARIN.

Sans doute, j'ai quelque droit sur son cœur.... et son intérêt veut qu'elle m'épouse.....

LA VEUVE.

Peste! il faut que je me presse.

TABARIN.

Assurément. N'est-ce pas moi dont les talens attirent sans cesse devant votre cabaret une foule immense....

PHILIPPE.

Qui n'entre jamais chez vous. Moi c'est bien différent.

AIR : *Quand la Mer-Rouge apparut.*

Altéré par un refrein,
Tout mon auditoire,
Quand il a chanté le vin,
Court gaîment en boire :
Mais tes malheureux chalans,
Maigres, pâles et dolens,
Fuyant à regret
Loin du cabaret,
Et quittant
Tristement
Le tonneau
Pour de l'eau...
Pour finir l'histoire,
Boivent l'onde noire.

PHILIPPE et TABARIN.

Et si Madame veut s'assurer un sort brillant....

LA VEUVE.

Intérêt à part, je ne me déterminerai qu'en faveur de celui qui saura me plaire.

PHILIPPE et TABARIN.

AIR : *De l'Enfantine.*

Je voudrais bien, pour vous plaire,
Savoir tout ce qu'il faut faire ;
Je vous donnerais, j'espère,
Le desir
De me choisir

LA VEUVE.

Il faut savoir à l'adresse
Toujours unir la bonté,
L'esprit à la politesse,
La douceur à la gaîté.

Un fat se croit sûr de plaire ;
Mais l'amant qui désespère
Fait souvent naître, au contraire,
Le desir
De la choisir.

TABARIN.

Eh bien ! puisque pour vous plaire,
Je ferai tout ce qu'il faut faire,
ENSEMBLE Tout bas, vous sentez, j'espère,
Le desir
De me choisir.

PHILIPPE.

Trop heureux qui, pour vous plaire,
Ferait tout ce qu'il faut faire ;
Mais à peine, si j'espère
D'obtenir
Un seul soupir.

TABARIN.

Est-ce tout ?

LA VEUVE.

Je le veux sur-tout,
Modeste et discret.

TABARIN.

Je suis bien son fait.

LA VEUVE.

Tendre et complaisant.

TABARIN et PHILIPPE.

Tu vois à présent
Qu'elle a dans le fait
Fait
Trait pour trait
Mon portrait.

(*Ils reprennent en trio.*)

ENSEMBLE. LA VEUVE. Un fat se croit sûr de plaire, etc.
TABARIN. Eh bien ! puisque pour vous plaire, etc.
PHILIPPE. Trop heureux qui, pour vous plaire. etc.

La veuve sort en regardant Philippe avec une prédilection marquée.

SCÈNE III.

PHILIPPE, TABARIN.

TABARIN.

TE fusses-tu rompu le cou lorsqu'il te prit envie de t'établir sur le Pont-neuf.

PHILIPPE.

M'aurais tu guéri ?

TABARIN.

Au surplus, cela prouve qu'elle est comme les autres femmes, coquette, volage, inconstante, perfide, capricieuse....

PHILIPPE.

Et toi aussi, tu dis des injures aux femmes ?

TABARIN.

Elles m'ont joué bien des fois; mais si je perds mes pas près de la veuve, je renonce aux autres.

PHILIPPE.

Tu me fais trembler pour le beau sexe.

TABARIN.

Je le connais, le beau sexe, et je m'en méfie.

AIR : *De la vigne à Claudine.*

La femme est une rose,
Dont la fraîcheur séduit;
Le papillon s'y pose,
Il se blesse et s'enfuit.
Son destin me chagrine,
Je dis avec douleur :
Ah ! faut-il que l'épine
Soit si près de la fleur ?

PHILIPPE, *même air.*

Du jardin de la vie,
La femme est l'ornement;

C'est la rose chérie
Que l'épine défend.
Sa piqure chagrine,
Voyez le grand malheur !
Le mal que fait l'épine
Est guéri par la fleur.

TABARIN.

Pourvu que tu cherches cette fleur ailleurs qu'à la Pomme-de-Pin.

PHILIPPE.

Voilà ce que je ne saurais te promettre, si la veuve encourage mes poursuites.

TABARIN.

Tu n'en es que trop sûr, morbleu !

PHILIPPE.

Tu m'enchantes.

TABARIN.

Mais où diable a-t-elle les yeux ?

PHILIPPE.

C'est ce qu'on pourrait demander si elle t'avait choisi.

TABARIN.

Enfin, j'ai un état, moi.

PHILIPPE.

Et un bel état assurément !

TABARIN.

Plus noble que le tien.

PHILIPPE.

Je n'en suis pas d'accord.

TABARIN.

Je descends d'Hypocrate.

PHILIPPE.

Et moi d'Anacréon.

TABARIN.

Et tu crois te rendre utile en passant ta vie à chanter.

PHILIPPE.

AIR : *Nous n'avons qu'un temps à vivre.*

C'est un bon usage à suivre,
Pour conserver la santé :
Moi, la gaîté me fait vivre,
Et je fais vivre la gaîté.

Contre les chagrins de la vie
L'ennui te sert-il de soutien ?
En chantant, moi, je les oublie ;
En chantant, je me porte bien.

C'est un bon usage à suivre, etc.

2.

TABARIN.

Ta folle gaîté m'importune.

PHILIPPE.

Au sermon va donc te placer.

TABARIN.

Mais en chantant fais-tu fortune ?

PHILIPPE.

Du moins j'apprends à m'en passer.

C'est un bon usage à suivre, etc.

TABARIN.

Pour la gaîté je n'en manque pas, et long-temps avant qu'il ne fut question de toi, j'avais le privilège exclusif de faire rire tout Paris....

PHILIPPE.

A tes dépens. Quoiqu'il en soit, mon cher, comme tu as sur la belle veuve des prétentions....

TABARIN.

Fondées.

PHILIPPE.

Fondées, ou non ; je me trouve aujourd'hui ton rival ; il faut que la force....

TABARIN.

Ou l'adresse en décide.

PHILIPPE.

L'adresse, soit.

TABARIN.

Tantôt, devant notre auditoire accoutumé, chacun de nous déployera ses moyens, et le vaincu....

PHILIPPE.

Cédera ses prétentions sur la veuve, et ne reparaîtra plus au Pont-neuf.

TABARIN.

Ce qui me rassure, c'est que Boileau sera parmi nos juges, et comme il a du goût....

PHILIPPE.

Boileau !

TABARIN.

Vient dîner à la Pomme-de-Pin, tout exprès pour se moquer de toi.

PHILIPPE, *se parlant.*

J'aurai Boileau parmi mes auditeurs ! je vais lui chercher mon recueil.

AIR : *De la pipe de tabac.*

Je veux lui chanter, et lui lire
Mes rondes, mes couplets nouveaux,
Et du moins je veux pouvoir dire
Que j'ai fait rire Despréaux. (bis)

TABARIN.

Vainement ton orgueil s'en pique;
Ton recueil tu dois le sentir,
Est sur d'éveiller la critique.

PHILIPPE.

Tu resteras pour l'endormir. (*bis*)

TABARIN.

TABARIN.

Adieu donc, M. flon, flon.

PHILIPPE.

Au revoir, docteur Ipecacuana. (*Il sort*).

SCÈNE V.

TABARIN, *seul*.

Oui, va, mon petit ami, tu ne te doutes guères de ce que je vais t'opposer. Le Pont-neuf et la veuve me resteront, je l'espère.... Malgré ça, je suis bien heureux d'avoir rencontré M. Colletet : c'est celui-là qui est un fameux poëte ! J'espère que la parade qu'il m'a promise va rétablir un peu mon crédit, baissé depuis l'arrivée de ce maudit chanteur.... Mais il tarde bien, ce me semble, M. Colletet. Ah ! c'est qu'il met le temps à composer mon affaire, et il a raison ; on ne fait rien de bon quand on travaille vîte.

AIR : *Du Vaudeville du Procès.*

Bien des auteurs s'en vont chantant,
Dans quelque bluette nouvelle,
La circonstance, et bien souvent
Ils disparaissent avec elle ;
Pour la faire, ils sont six, sept, huit ;
Mais souvent la pièce ignorée,
Qui leur a fait passer la nuit,
Ne passe pas la soirée.

Au lieu que M. Colletet....

SCÈNE VI.

TABARIN, BOILEAU, le Comte DU BROUSSIN.

BOILEAU.

AH! ça, M. le comte, où me conduisez-vous?

TABARIN, *à Part.*

Ce n'est pas encore lui. Rentrons et guettons. (*Il rentre chez lui*).

DU BROUSSIN.

Nous voici arrivés, mon cher Despréaux. Lisez.

BOILEAU.

A la Pomme de Pin; la veuve Crenet. Et c'est là que vous m'amenez dîner? Vous voulez donc me fournir le sujet d'une seconde satyre.

DU BROUSSIN.

Vous m'avez assez maltraité dans la première.... à ce qu'on dit; car je ne lis guères ces sortes de choses-là.

BOILEAU.

Convenez aussi que votre repas.....

DU BROUSSIN.

Je n'avais pas veillé moi-même à la cuisine.

BOILEAU.

AIR: *Cet arbre apporté de Provence.*

Potage froid, bouilli bien fade,
Pigeon maigre et de mauvais goût;
Peu de sel, mais force muscade.

DU BROUSSIN.

Exprès on en a mis par-tout.

BOILEAU.

Un maudit laquais que j'implore,
Verse à regret un méchant vin.

DU BROUSSIN.

Le dessert ?

BOILEAU.

Fut bien pis encore,
On annonça l'abbé Cottin.

DU BROUSSIN.

Aujourd'hui vous ne le verrez pas.

BOILEAU.

Quoi qu'il en soit, pour un gourmet comme vous, donner un repas sur le Pont-neuf, c'est un peu singulier.

AIR : *Vaudeville des Visitandines.*

Vous, partisan de la bouteille,
N'auriez-vous donc pas dû savoir
Qu'au Pont-Neuf le jus de la treille
Sent toujours un peu le terroir.

DU BROUSSIN.

Ici comme ailleurs.

Tel marchand de vin qui prospère
Bien loin des ponts, bien loin de l'eau,
Sans nul effort, dans son caveau,
Met en bouteille la rivière.

D'ailleurs j'ai une raison pour vous conduire ici.

BOILEAU.

Y aurait-on inventé quelque ragoût nouveau ?

DU BROUSSIN.

Ce n'est pas cela. Je veux que vous reveniez de votre prévention contre un homme qui n'est pas tant à dédaigner que vous le croyez.

BOILEAU.

Et cet homme est ?

DU BROUSSIN.

Philippe le Savoyard.

BOILEAU.

Ah ! vous m'amenez voir le Colletet du Pont-neuf :

qui, comme l'autre, sans doute, crotté jusqu'à l'échine.

(*On entend des éclats de rire*).

DU BROUSSIN.

Dieu me pardonne, le voici lui-même.

BOILEAU.

Le Savoyard !

DU BROUSSIN.

Non, Colletet.

BOILEAU.

C'est tout un.

DUBROUSSIN.

Il a une demi-douzaine de décrotteurs à ses trousses.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, COLLETET, DÉCROTEURS, Mdes. DE BOUQUETS, UN COCHER.

UNE Mde. DE BOUQUETS.

AIR : *Allez-vous en gens de la noce.*

Monsieur va sans doute à la noce,
Voudrait-il un joli bouquet ?

LE DÉCROTEUR.

Monsieur veut-il un coup de brosse ?
Je suis leste, et c'est bientôt fait.

LA MARCHANDE.

Prenez, payez.

LE DÉCROTEUR.

Allons, voyez.

LE COCHER.

Monsieur voudrait-il un carosse ?

COLLETET.

Tu vois que je vais bien à pieds.

TOUS.

Pourquoi prendrait-il un carrosse ?
On voit qu'il sait marcher à pieds. (*Ils sortent*).

COLLETET, *à part, voyant Boileau.*

Boileau ! la maudite rencontre !

DU BROUSSIN.

Eh ! bon jour, M. Colletet, quel heureux hazard ?....

COLLETET.

Vous même, M. le comte, qui croyait vous rencontrer sur le Pont-neuf ?

BOILEAU.

Je m'imagine qu'on vous y voit plus souvent que nous.

COLLETET.

J'aurais été surpris que M. Boileau ne décochât pas l'épigramme.

BOILEAU.

Près de vous c'est si naturel.

DUBROUSSIN.

Au surplus ne soyez pas étonné de nous voir ici, un motif de curiosité.

BOILEAU.

L'envie de nous égayer un instant.

COLLETET, *à part.*

Saurait-il ce qui m'amène ?

BOILEAU.

Un ridicule à saisir.

DUBROUSSIN.

Un original à voir.

COLLETET.

Ou plutôt une critique bien méchante à faire ; car vous faites tant de satyres ! . . .

BOILEAU.

Il y a tant de sots !

COLLETET.

Vous en voyez partout.

BOILEAU, *le front.*

C'est vrai.

COLLETET.

AIR : *Du pas redoublé.*

Empoisonnant tous vos écrits
Du fiel de la satyre,
Vous maltraitez cent beaux esprits
Qu'au Louvre l'on admire.

BOILEAU.

Mauvais auteur,
Et plat rimeur,
Voilà ce que je fronde.

DUBROUSSIN.

Mon cher, vous dites, en honneur,
Du mal de trop de monde.

COLLETET.

Sans doute, et rien ne peut justifier le reproche que vous m'avez fait, à moi, d'aller chercher mon pain de cuisine en cuisine.

DUBROUSSIN.

A propos de cuisine, je vais un peu veiller à la nôtre. (*Bas à Boileau*). Tirez-vous de là comme vous pourrez. (*Il entre dans le cabinet*).

BOILEAU.

Je n'ai pas affaire à forte partie.

SCÈNE VIII.

BOILEAU, COLLETET.

BOILEAU.

CHER M. Colletet, la satyre vous déplaît donc fort.

COLLETET.

Et à bien d'autres.

BOILEAU.

Je le crois.

COLLETET.

Encore si vous aviez distribué l'éloge et le blâme avec impartialité, mais non.

AIR : *Mes bons amis.*

Perrin,
Bardin,
Ménardière et Corbin,
Chapelain,
Cottin,
Mallaville,
Gombaut,
Haynaut,
Et Maynard et Boursault,
Perrault,
Quinault;
Et Titreville,
Prades, Sofal, Boyer,
La Serre, Pelletier,
Et mille auteurs qu'au Parnasse on estime,
Dans vos satyres sont placés,
La raison les eût effacés.

BOILEAU.

Mais j'en ai besoin pour la rime.

COLLETET.

Belle excuse !... Tous ces auteurs qu'il vous a plu de vouer au ridicule....

BOILEAU.

C'est par modestie que vous ne vous citez pas dans le nombre.

COLLETET.

Croyez-moi, l'on encourage bien plus le talent par l'éloge que par la satyre.

BOILEAU.

Et à qui faut-il donner des éloges ?

COLLETET.

AIR : *Trouverez-vous un Parlement.*

Pour nous plaire, au lieu de railler,
Prenez une route plus sûre,
Vantez le style de Boyer,
Les graces de l'abbé de Pure :
Vantez les sermons de Cottin,
De Gombaut l'aimable délire,
Les vers heureux de Chapelain.

BOILEAU.

Mais c'est toujours une satyre.

COLLETET.

Si vous ne voyez dans la littérature que des critiques à faire, occupez-vous de morale.

Même air.

Vantez la modeste pudeur,
Vantez l'amitié conjugale,
Vantez la bonne foi, l'honneur,
Vantez la candeur virginale.
Vantez la douce humanité,
De la vertu vantez l'empire,
Vantez les mœurs, la probité.

BOILEAU.

Oh ! c'est bien une autre satyre.

COLLETET.

Quoiqu'il en soit, j'ai là certain ouvrage de moi qui surprendra bien du monde.

BOILEAU.

Oui s'il est bon.

SCENE

SCÈNE IX.

LES MÊMES, TABARIN.

TABARIN.

ET allons donc, M. Colletet, allons donc.

COLLETET, *à part.*

Chut ! peste soit de l'animal !

TABARIN.

Eh bien ! m'avez-vous apporté ce que vous m'avez promis ?

COLLETET, *bas.*

Mais, taisez-vous donc : c'est Boileau.

TABARIN.

Que ce soit Boileau, que ce soit le diable, peu m'importe. Vous vous êtes chargé de me composer trois ou quatre scènes : il me les faut.

BOILEAU.

C'est-là, sans doute l'ouvrage qui doit mettre le sceau à votre réputation ?

COLLETET.

Peut-être.

BOILEAU.

Et c'est le Pont-neuf que vous choisissez pour théâtre ?

TABARIN.

Et Tabarin pour acteur, c'à n'en ira pas plus mal.

BOILEAU.

Ma foi, c'est très-prudent à vous, mon cher Colletet, de faire jouer vos pièces sur le Pont-neuf.

AIR : *Des fraises.*

Au théâtre, bien souvent,
Un railleur vous persiffle,

Mais un auteur le bravant,
Ne trouve ici que le vent
Qui siffle. (*ter*).

COLLETET.

C'est déjà trop.

BOILEAU.

Au surplus, la pièce sera digne de l'acteur.

TABARIN.

A quel titre ai-je ma part dans vos complimens ?

BOILEAU.

Je n'aime pas même les bons médecins, ainsi jugez.

TABARIN.

Tenez, nous n'aurions pas le dessus avec lui, ainsi lisez-moi tout de suite....

BOILEAU.

Des vers de M. Colletet ? Ah ! Monsieur, je vous demande la permission....

TABARIN.

Mais....

BOILEAU.

De ne pas les entendre.

COLLETET.

Non, Monsieur, non, restez ; nous vous cédons la place.

BOILEAU.

Ma foi, c'est bien généreux ! il ne tenait qu'a vous de me la faire quitter.

SCÈNE X.

BOILEAU, seul.

CE pauvre Colletet ! il est furieux de m'avoir rencontré là, surtout de m'avoir rendu témoin.... (*On entend un violon*). Mais, qu'entends-je ? Est-ce l'orchestre de Philippe ?

SCÈNE XI.

BOILEAU, PHILIPPE.

PHILIPPE, (*sans voir Boileau*) *et composant.*

AIR : *Ah ! voilà la vie.*

A la chansonnette,
Savoir marier
Un air qu'on répète
Dans tout le quartier :
C'est ce que doit faire
Pour plaire (*bis*).
C'est ce que doit faire
Un adroit chansonnier.

BOILEAU, *à part.*

Voici notre homme, écoutons.

PHILIPPE.

Comme la critique
Pourrait ennuyer,
D'un refrein comique
Savoir l'égayer :
C'est ce que doit faire ;
etc.

BOILEAU, *à part.*

Moins mauvais que je ne l'aurais cru.

SCÈNE XII.

LES MÊMES, DUBROUSSIN.

DU BROUSSIN, *sortant du cabaret, avec une serviette.*

AH ça, je vais toujours me mettre à table en vous attendant. (*Voyant Philippe*). Mais voilà notre chanteur, je serai bien aise de le voir aux prises avec le critique.

PHILIPPE, *même air.*

Etre à la buvette
Toujours le premier,
Et de la guinguette
Sortir le dernier;
Ah! voilà la vie,
La vie
Suivie,
Ah! voilà la vie
D'un joyeux chansonnier.

DU BROUSSIN et PHILIPPE.

Ah! voilà la vie,
etc.

DU BROUSSIN.

Pensée philosophique. Vous prêchez d'exemple, mon cher Philippe, et vous avez raison.

PHILIPPE.

Un verre de vin, une jolie femme, point de bonheur sans cela.

BOILEAU.

Ah! vous êtes de connaissance!

DU BROUSSIN.

Depuis le temps que je fréquente la Pomme-de-Pin, c'est tout simple, mon cher Boileau.

PHILIPPE.

Boileau ! Boileau Despreaux ? parbleu, confrère....

BOILEAU.

Confrère ! il est plaisant; moi l'ennemi des mauvais poëtes.

PHILIPPE.

Et par conséquent mon ami.

BOILEAU.

Un moment.

PHILIPPE.

On me connait au Pont-neuf, et tel que jadis Homère...

BOILEAU.

Je ne m'attendais pas à cette comparaison.

DU BROUSSIN.

Ni moi. Je ne connais pas Homère; mais c'est un poëte si fameux, à ce qu'on dit.

PHILIPPE.

Fameux, d'accord. Il chantait dans les carrefours de la Grece : moi, je chante dans ceux de Paris ; il était aveugle, et moi j'ai de fort bons yeux, voilà toute la différence.

BOILEAU.

Oui, mais cet aveugle sublime tient au Parnasse le premier rang et la double colline.... Vous ne connaissez guères cela.

PHILIPPE.

Permettez donc.

AIR : *Aussitôt que la lumière.*

Le Pont-Neuf est mon Parnasse ;
La gaîté, mon Appollon ;
Et je prise cette place
Plus que le sacré Vallon.

De ceux que Phœbus inspire,
Je suis le premier, je croi ;
Sitôt qu'il commence à luire,
Tous ses rayons sont pour moi.

BOILEAU.

Et l'Hypocrène coule-t-il sur ce nouveau Parnasse ?

PHILIPPE, (*même air*).

Que m'importe la fontaine
Qui coule au sacré vallon !
Ici, la samaritaine
Arrose mon hélicon ;
Y puisant à tasse pleine,
Je compose ma chanson ;
Je chante, et mon hypocrène
M'accompagne en carrillon.

DU BROUSSIE.

Ah ! ça ; mais les poëtes n'ont-ils pas aussi un certain cheval, qu'ils nomment Pégaze ; où le prenez-vous sur le Pont-neuf ?

PHILIPPE.

AIR : *Charmante Gabriëlle.*

Dans ma joyeuse extase,
Je sais, chaque matin,
Prendre pour mon Pegase
Ce cheval, mon voisin ;
Il me peut à la gloire
Conduire ici,
Il fit à la victoire
Voler Henri.

DU BROUSSIN.

Voilà bien l'amour-propre des poëtes !

BOILEAU.

En prenez-vous la qualité ?

PHILIPPE.

Pourquoi pas.

BOILEAU.

Un chansonnier !

PHILIPPE.

Qui compte autant de partisans que d'auditeurs, et l'on ne dirait pas la même chose d'un satyrique.

AIR : *Mon père était pot.*

Lorsque dans vos malins écrits
Vous maltraitez les femmes,
Les froids et caustiques esprits
Goûtent vos épigrammes ;
Mais l'amant discret,
Vous lit à regret ;
L'époux heureux vous fronde.
Vos vers excellens,
S'ils étaient galans,
Plairaient à tout le monde.

DU BROUSSIN, *à Boileau.*

Ce n'est pas moi qui lui fais dire.

BOILEAU.

Ah ! Monsieur se pique de galanterie.

PHILIPPE, (*même air*).

Moi j'attaque d'un vers malin
La sottise et le vice ;
Mais mon cœur, à l'amour enclin,
Aux belles rend justice :
Je sais chaque jour,
Chanter tour à tour,
Et la brune et la blonde.
Or, quand un couplet
A la beauté plaît,
Il plaît à tout le monde.

BOILEAU.

Ou du moins à la moitié du monde. Mais pour cela il faut du talent.

DU BROUSSIN.

On dit que Philippe n'en manque pas.

BOILEAU.

Oui, s'il quittait ce malheureux genre de turlurette, de flon flon.

PHILIPPE.

Quitter le flon flon, je n'ai garde.

AIR : *Frère Jean à la cuisine.*

Le flon flon, malin, caustique,
Naquit de l'esprit français.
Sans l'appui de la musique,
Le flon flon a du succès.
En chanson,
La raison
Plaît moins que le sel attique
D'un refrein bien satyrique,
Assaisonné d'un flon flon.

2.

Le flon flon à la morale
Fait plus de bien qu'on ne croit ;
A réprimer le scandale,
Le flon flon est fort adroit.
Un sermon,
Fût-il bon,
Endort tout un auditoire ;
Mais sans peine la mémoire
Retient un malin flon flon.

3.

Répandant le ridicule,
Proclamant la vérité ;

Par-tout

Par-tout le flon flon circule;
Par-tout il est redouté.
Tel au son
Du canon
Sait opposer son courage,
Dont vous verriez le visage
Pâlir au son du flon flon. (*ter*).

BOILEAU.

D'honneur, il m'a presque séduit.

PHILIPPE.

Vous faire revenir de la prévention que vous aviez contre moi, c'est à quoi se borne mon ambition.

BOILEAU.

En ce cas elle est satisfaite.

PHILIPPE.

Pourvu que vous ne changiez pas d'avis quand vous m'aurez vu disputer la main de l'aimable cabaretiere.

DU BROUSSIN.

Disputer! et contre qui?

PHILIPPE.

Contre Tabarin, qui s'est adjoint....

BOILEAU.

Colletet, pour être doublement sûr de la défaite.

SCÈNE XIII.

LES PRÉCÉDENS, La Veuve CRENET.

(*Pendant cette scène, la veuve Crenet a l'air piqué, et s'éloigne de Philippe*).

LA VEUVE.

QUAND ces Messieurs voudront se mettre à table.

BOILEAU.

Oh! nous avons quelque chose de plus intéressant.

DU BROUSSIN.

De plus intéressant qu'un dîner?

BOILEAU.

Un combat dont nous allons être témoins.

LA VEUVE.

Un combat !

BOILEAU.

Qui vous intéresse particulièrement.

LA VEUVE.

Qui m'intéresse !

PHILIPPE.

Ce sera vous qui couronnerez le vainqueur.

LA VEUVE.

Expliquez-vous.

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, COLLETET, TABARIN.

TABARIN.

Vous aviez raison, votre pièce est charmante !

COLLETET, *se frottant les mains.*

Ah ! messieurs de la cabale, nous verrons....

PHILIPPE.

Voilà mon rival, c'est à moi de décider la victoire. (*A Boileau*). Décidez la jolie veuve, je vais appeler mes juges.

TABARIN, *à Colletet.*

Placez-vous-là pour mieux juger de l'effet.

COLLETET.

Mettez de la chaleur dans tous mes vers.

BOILEAU.

Grands Dieux ! que d'ouvrage ! (*Colletet fait un faux pas*) Prenez garde de tomber.

COLLETET.

C'est bon, c'est bon.

[*Philippe monte sur une estrade, et prélude l'air* : Une tendre folie. *Tabarin monte sur ses tréteaux. Boileau et du Broussin entrent au cabaret, ainsi que la Veuve. Colletet entre chez Tabarin : ce dernier donne du cor.*

SCÈNE XV.

PHILIPPE, TABARIN, Peuple.

CHŒUR.

AIR : *Une tendre folie.*

Fatigués de l'ouvrage,
Ici, nous nous pressons ;
Pour rendre le courage
Rien ne vaut des chansons.

TABARIN, *criant.*

On court à mes parades,
Et mon baume est vanté,
Plus je vois de malades,
Et plus j'ai de santé.

CHŒUR.

Fatigués de l'ouvrage,
etc.

PHILIPPE.

Venez, joyeux apôtres,
Venez de mon côté,
C'est la gaîté des autres
Qui double ma gaîté.

CHŒUR.

Fatigués de l'ouvrage,
etc.

SCÈNE XVI.

LES PRÉCÉDENS ; BOILEAU et DU BROUSSIN *à une croisée du cabaret* ; La Veuve CRENET *à une autre*, les GARÇONS *sur la porte* ; COLLETET, *seul à une croisée de Tabarin* ; PHILIPPE et TABARIN *sur leurs treteaux* ; LE PUBLIC *garnissant la scène. C'est durant cette scène que tout se dispose de la manière qu'on vient d'indiquer.*

TABARIN.

Accourez vieillards, accourez infirmes, accourez boiteux.....

PHILIPPE.

Accourez jeunes gens, accourez amis de la gaîté, de l'amour et de la bouteille.

TABARIN.

J'ai des remèdes anciens.

PHILIPPE.

J'ai des chansons nouvelles....

TABARIN.

Pour tous les maux.

PHILIPPE.

Pour tous les goûts.

TABARIN.

Avec mes remèdes, on guérit de tout.

PHILIPPE.

Avec mes chansons on rit de tout.

TABARIN, *criant et se démenant seul.*

Allons, allons, ne vous pressez pas : chacun à son tour ; il y en aura pour tout le monde.

PHILIPPE.

Voici une chanson que j'ai faite.

TABARIN.

Voilà une parade que j'ai fait faire.

COLLETET, *à la croisée.*

Dites donc par qui ?

TABARIN.

Après la pièce. (*Tout le monde se met aux croisées*).

BOILEAU.

Voyez donc ce pauvre Colletet ! quel nombreux auditoire ! on dirait de Cotin en chaire.

DU BROUSSIN.

C'est ma foi vrai. (*Philippe s'accorde*).

TOUS.

Chut !

PHILIPPE, *ouvrant son cahier bleu.*

Pont-neuf critique et moral....

TABARIN.

Excellent baume du Pérou....

PHILIPPE.

Récréatif, instructif et philosophique.

TABARIN.

Lénitif, apéritif et spécifique.

TOUS, *à Tabarin.*

Paix ! paix ! paix !

PHILIPPE.

Je recommence; attention s'il vous plait. Pont-neuf critique et moral, instructif recréatif et philosophique. *Autant en emporte le vent.*

BOILEAU.

Au Pont-neuf, c'est de circonstance.

DU BROUSSIN, *avec un geste expressif.*

Et aujourd'hui surtout.

PHILIPPE, *s'accompagnant.*

(*Tabarin, en donnant du cor, l'interrompt et le force de recommencer*).

AIR: *Plantons le mai.*

Chanter le vent est mon projet,
Sur le Pont-Neuf, je trouve mon sujet,
Un sujet si beau me transporte !
Que de choses le vent emporte !
Mes chansons même, hélas ! trop souvent.
Autant en emporte le vent.

CHŒUR.

Ses chansons, etc.

TABARIN, *criant.*

Dans ce vaste univers.....

PHILIPPE. (*Deuxième couplet*).

Voit-on briller de beaux esprits ?
Le vent bientôt emporte leurs écrits :
Le vent, sur ses rapides aîles,
Emporte les attraits des belles
Et les projets de plus d'un savant.
Autant en emporte le vent.

CHŒUR.

Et les projets, etc.

TABARIN, *criant.*

Oui, dans cet univers....

PHILIPPE, (*Troisième couplet*).

Mille fois par jour, Harpagon,
Fait le serment de n'être plus fripon,
Pasquin de montrer du courage,
Et Marton de devenir sage.
Mais les sermens, hélas! trop souvent.
Autant en emporte le vent.

CHŒUR.

Mais les sermens, etc.

BOILEAU.

Oh! maintenant, je vois que la victoire n'est plus douteuse.

TABARIN.

Messieurs, je disais donc qu'en ce vaste univers....

PHILIPPE. (*Quatrième couplet*).

Quittez son ennuyeux sermon,
Venez chez moi, j'ai du neuf, j'ai du bon,
Je dois plaire à plus d'une belle.

TABARIN.

Messieurs, ma parade est nouvelle,
Mes vers pompeux, mon baume excellent.
(*Le vent lui enlève tout*).

TOUS.

Autant en emporte le vent.

TABARIN.

Dieux! ma parade! quelle perte!

BOILEAU.

Pour la critique.

COLLETET, *sortant de la maison.*

Du moins on ne m'a pas sifflé.

BOILEAU.

C'est partie remise.

COLLETET, *à Tabarin.*

Courez après.

BOILEAU.

Oui, suivez-là. (*Colletet et Tabarin sortent*). (*Tout leur monde chante*) :

Autant en emporte le vent.

SCENE DERNIERE.

LES MÊMES, excepté TABARIN et COLLETET.

PHILIPPE, *à Boileau.*

EH bien ! mon succès ?

BOILEAU, *montrant la veuve.*

En voici le prix.

PHILIPPE.

Votre suffrage me flatte ; mais c'est d'une autre bouche que je voudrais apprendre....

LA VEUVE

Ma foi, un homme qui plaît à tout le monde !

PHILIPPE.

Doit vous plaire aussi ?

LA VEUVE.

Et j'épouse Philippe.

PHILIPPE.

Oh ! comme je vais chanter !

DU BROUSSIN.

Et boire ; car en se mariant on fait une noce.

BOILEAU.

A ce qu'on dit.

DU BROUSSIN.

Ah ! ça, j'espère que vous le rayerez de vos satyres ?

BOILEAU.

Cela serait bientôt fait, si votre nom rimait avec le sien. (*On entend le carillon de la Samaritaine*).

PHILIPPE.

Tiens, la Samaritaine. Il semble que pour célébrer ma joie, tout soit d'accord sur le Pont-neuf.

VAUDEVILLE.

AIR : *Du Ballet des Pierrots* (*accompagné par le carillon.*).

On dit l'amour volage en France,
Il faudra le fixer chez nous.

Il faudra donner de constance
Un heureux modèle aux époux;
L'amour, quoique dise la foule,
Rend chaque jour le plaisir neuf.
Avec lui le tems coule, coule,
Ainsi que l'eau sous le Pont-Neuf.

LA VEUVE.

Tombant d'un trône qui s'écroule,
Mainte coquette à soixante ans,
Quoique toujours le tems s'écoule
Se croit encore à son printems.
De même ce Pont où la foule
Passait avant mil-six-cent-neuf,
Quoique toujours l'eau coule, coule,
S'appelle toujours le Pont-Neuf.

DU BROUSSIN.

Je vois dans ce pont qu'on renomme
Un raport plus doux à saisir,
(*Montrant la statue de Henri IV.*)
Il nous représente un grand homme
Qui ne pourra jamais vieillir.
Un grand homme perce la foule,
Et son nom paraît toujours neuf,
Devant lui temps coule, coule,
Ainsi que l'eau sous le Pont-Neuf.

BOILEAU.

Dès qu'on a rimé quelques pages,
Aux chastes sœurs on fait la cour,
Chaque rimeur par ses ouvrages,
Prétend la charmer à son tour.
Mais les soupirans sont en foule,
Et les Muses ne sont que neuf,
Aussi la foule coule, coule,
Ainsi que l'eau sous le Pont-Neuf.

PHILIPPE, *au Public.*

Vous qu'ici chaque jour j'appelle,
Puisse notre petit tableau,
Comme le Pont qu'il vous rappelle,
Vous paraître toujours nouveau;
Pour le voir accourez en foule,
Dans ce local plein comme un œuf,
Qu'un public nombreux coule, coule,
Ainsi que l'eau sous le Pont-Neuf.

FIN.

Barré, Pierre Yves

LA TRAGÉDIE

AU VAUDEVILLE,

EN UN ACTE, EN PROSE,

MÊLÉE DE COUPLETS;

SUIVIE DE

APRÈS LA CONFESSION, LA PÉNITENCE;

Petit Epilogue à l'occasion d'un grand Prologue.

Représentée pour la première fois le 27 ventôse an 9.

PRIX, 1 fr. 20 cent.

A PARIS,

Chez BRUNET, libraire, rue Git-le-Cœur.
Et le soir, à sa boutique, au Théâtre du Vaudeville, rue de Malthe.

Les Exemplaires ont été fournis à la Bibliothèque Nationale.

Personnages de la Pièce.	*Acteurs, les noms*
CASSANDRE,	*Le Noble.*
GILLES,	*Carpentier.*
LE CAISSIER,	*Vert-Pré.*
LE SOUFFLEUR,	*Laporte.*
LE MACHINISTE,	*Hypolite.*
L'ALLUMEUR,	*Edouard.*
LE CONCIERGE,	*Fichet.*
LE TAILLEUR DU THÉATRE FRANÇAIS,	*Chapelle.*
PIERRE, GARÇON DE THÉATRE,	*Laurent.*
COLOMBINE,	*M.lle Delide.*
LE PETIT VAUDEVILLE,	*Frédéric Blosseville.*
ARLEQUIN,	*Laporte.*
LE PERE LAJOIE,	*Duchaume.*

VILLAGEOIS ET VILLAGEOISES, SUIVANS DU VAUDEVILLE.

Personnages de l'Epilogue.

M. PROLOGUE,	*Julien.*
M.lle L'ALLÉGORIE,	*Madame Henri.*

LA Scène est à Paris, sur le Théâtre du Vaudeville.

LA TRAGÉDIE
AU VAUDEVILLE.

Le Théâtre représente un salon gothique, éclairé par un reverbère : l'action commence avant le jour.

SCÈNE PREMIERE.

LE CONCIERGE, UN GARÇON DE THÉATRE.

LE CONCIERGE *s'éveillant, le garçon de théâtre endormi dans un fauteuil.*

ALLONS, Pierre, dépêchons-nous. Il nous faut une salle de conseil, un fauteuil, des bancs, des chaises, un trône, un tabouret; ils ont du monde à recevoir; le tailleur d'un grand théâtre est là.

PIERRE.

Ah! ah!

LE CONCIERGE.

Je sais bien que cela t'étonne, de te lever au milieu de la nuit. Que veux-tu, mon ami, c'est un ordre que j'ai reçu de M. Cassandre. Tandis que le Vaudeville est allé, avec nos premiers sujets, chanter la paix dans les départemens, je croyais bien que le concierge et les garçons de théâtre n'auraient

rien à faire ; pas du tout, il nous faut travailler nuit et jour.

PIERRE.

Hum.... hum....

LE CONCIERGE.

J'entends bien que cela ne t'amuse pas ; mais la tête a tourné à Gilles et à Cassandre, qui sont restés.

PIERRE.

Oh !

LE CONCIERGE.

Oui, la tête leur a tourné ; ils sont furieux, ils ne parlent plus qu'en, la la la, la la la, la la la, la la la.... et puis.

AIR : *Vaudeville de Cruello.*

Sans cesse ils poussent des hélas ;
Leur teint est pâle et jaune ;
Ils se promènent à grands pas ;
Ils ont des bras d'une aune.
Ce n'est plus qu'imprécations,
Que fureurs et contorsions :
L'un pleure et l'autre crie.
Aux laides grimaces qu'ils font,
En vérité, je crois qu'ils vont,
Qu'ils vont,
Qu'ils vont
Jouer la tragédie.

PIERRE, *riant.*

Hi ! hi !

LE CONCIERGE.

Ça te fait rire, toi ?

PIERRE.

Eh ! eh !

LE CONCIERGE.

Est-ce que tu n'as pas d'autre manière de répondre ?

PIERRE.

C'est qu'ils m'ont promis, dans leur nouveau genre, l'emploi en chef des personnages muets, et je répète mon rôle.

LE CONCIERGE.

Ah ! tu es dans le secret !.... Et vous comptez, à vous trois...

PIERRE.

Bah ! nous trois... ils en sont tous ; le souffleur, l'allumeur, le machiniste, ses garçons...

LE CONCIERGE.

C'est joli... Je gage qu'ils ne font tout ça que parce qu'on ne les a pas emmenés ; mais, pour chanter la paix, il ne faut ni des Gilles, ni des Cassandre.

PIERRE.

Nous avons bien une autre raison.

AIR : *De la Croisée.*

Mon ami, l'on nous pousse à bout ;
Et nous songeons à nous défendre :
Quand notre genre est pris par tout,
A notre tour nous voulons prendre.

LE CONCIERGE.

Belle maxime !

Que de gens seraient dépouillés,
Et quels troubles seraient les nôtres,
Si tous ceux que l'on a volés
Allaient voler les autres.

PIERRE.

Ma foi, c'est que la patience échappe.

LE CONCIERGE.

La Tragédie chez le Vaudeville ! cela sera bouffon.

PIERRE.

Mais, pas plus que le Vaudeville chez la Tragédie.

LE CONCIERGE.

Ah ! le Vaudeville, c'est différent... ce n'est plus comme autrefois.

AIR : *Vaudeville des deux Veuves.*

N'ayant ni feu ni lieu, jadis
Le pauvre petit Vaudeville
Réclamait en vain dans Paris
Le plus modeste domicile ;
Nul n'en voulut être chargé,
Tant qu'il fut errant par la ville ;
Mais aujourd'hui qu'il est logé,
Chacun veut lui donner asile.

PIERRE.

Ainsi va le monde ; on offre toujours tout à ceux qui n'ont besoin de rien.

LE CONCIERGE.

C'est juste ; ah ça ! mais, pour exécuter vos grands projets, il faut des avances, de l'argent, et je doute que le caissier...

PIERRE.

Vraiment oui, voilà bien ce qui les embarrasse ; mais ils prétendent le forcer....

LE CONCIERGE.

Au reste, je vous conseille de vous dépêcher, car le Vaudeville revient de sa tournée; il est déjà à Senlis.

PIERRE.

Paix ! les voici.

LE CONCIERGE.

Déjà levés !

PIERRE.

Ils ne dorment plus.

LE CONCIERGE.

Tiens ! comme ils sont ajustés, quelles figures !

PIERRE.

Oh!.... il faut ça.

LE CONCIERGE.

Sauvons-nous ; ils me font peur. (*Ils sortent.*)

SCÈNE II.

GILLES, CASSANDRE.

Habillés grotesquement en héros tragiques.

CASSANDRE, *une lanterne à la main, conduisant Gilles par l'oreille.*

Oui, c'est Cassandre, ami, c'est ton chef qui t'éveille ;
Viens, reconnais la main qui t'a tiré l'oreille.

GILLES.

Quoi, Cassandre, n'est-vous ! quel important besoin
Vous a fait devancer le grand jour de si loin ?
Vos yeux seuls et les miens sont ouverts dans la troupe,
Cesserions-nous d'avoir, seigneur, le vent en poupe ?
Là haut, dans l'atelier, a-t-on fait quelque bruit ?
Les ouvriers ont-ils complotté cette nuit ?
Mais ils ronflent : d'ici vous pouvez les entendre.

CASSANDRE.

Heureux qui, satisfait des rôles de Cassandre,
Sur de plus grands tréteaux trop sage pour monter,
Chante, tant bien que mal, les airs qu'il doit chanter !

GILLES.

Et pourquoi donc, papa, ce nouveau radotage ?
N'avons-nous pas enfin du chant proscrit l'usage ?
Pourriez-vous regretter des refrains, de vieux airs ?
Vous chantiez des couplets, vous chanterez des vers.
Songez qu'incessamment, le casque en tête, Gilles
Doit, devant tout Paris, représenter Achille,
Vous, le front couronné, jouer Agamemnon.

CASSANDRE.

(Agamemnon), c'est vrai : je ne dirai pas non :
Ces noms de *roi des rois*, et de *chef de la Grèce*
Chatouillent de mon cœur la tragique faiblesse.
Mais un présage affreux....

GILLES.

Qui peut vous effrayer ?

CASSANDRE.

Hé ! ne connais-tu pas l'inflexible caissier ?
Sostrate, qui, mettant des bâtons dans la roue....
En dormant je l'ai vu.

GILLES.

Vous rêviez !

CASSANDRE.

Je l'avoue.
Mon ami, ton ami pressait son traversin :
Un beau songe, enfanté par notre grand dessein,
M'entoure, en sommeillant, des plus nobles images :
J'essayais les habits des fameux personnages ;
Je me croyais *Brutus*, je me croyais *Néron*,
Gen-Gill-Kan, *Bucéphale*, *Alzire*, *Cicéron*,
Quand d'un coffre à trois clefs, qui s'ouvre en ma présence,
Sort un spectre . . . j'ai peur (j'y suis sujet d'enfance.)
Je me sauve : il me suit ; et s'approchant tout près,
J'ai cru de Sonika reconnaître les traits.
« Sois content » m'a-t-il dit d'une voix foudroyante,
Et qu'un gros rhume encor rendait plus effrayante.
Vers moi, son coffre alors a paru se baisser ;
J'avançais les deux mains pour n'y plus rien laisser ;
Mais je n'ai plus trouvé qu'un horrible mélange
De mémoires, d'exploits et de lettres-de-change,
De Corsets en lambeaux et d'assignats poudreux
Que des rats dévorans se disputaient entre eux.
C'est peu : l'air se noircit, la foudre éclate et roule ;
Ainsi qu'aux Troubadours, le théâtre s'écroule ;
J'entends crier : A bas ! -- paix-là ! -- non ! -- paix ! -- bravo.
Le caissier disparaît : (ce qui n'est pas nouveau)
Le Dieu du Vaudeville agite ma couchette,
Et le songea fini par ces mots : *tur-lurette.*

GILLES, *douloureusement.*

Ma tant tur lurette :

Votre songe est très-beau ; frémissons. . . . mais pourtant,
Occupons-nous, seigneur, d'un soin plus important.
Vous savez qu'il nous faut une actrice tragique.

CASSANDRE.

On m'en a promis une au bureau dramatique;
Elle a dû prendre hier la guinguette de Meaux.....
Mais voici le conseil, il arrive à propos.
Montrez qu'avec fierté, mais pourtant avec grâce,
Vous portez joliment le casque et la cuirasse.

SCENE III.

LES MÊMES. LE SOUFFLEUR, LE MACHINISTE, LE CONCIERGE, L'ALLUMEUR, LES GARÇONS DE THEATRE. (*On se place*). *Tous sont en habits burlesquement tragiques.*

CASSANDRE.

Destructeurs des couplets, qui n'avez plus de voix
Que pour faire parler les héros et les rois,
Enfin notre voisin commence à nous connaître!
Dans notre petit genre on va le voir paraître.
Nous, du sien nous allons atteindre la hauteur.
Il demande à traiter par un ambassadeur:
Celui qu'il nous députe en ce moment s'avance;
A la troupe naissante il demande audience;
Il attend au foyer, et c'est à vous de voir
S'il le faut refuser, s'il le faut recevoir.

LE SOUFFLEUR.

Quoi qu'il vienne annoncer, quoi qu'on puisse en attendre,
Il le faut renvoyer.

GILLES.

Non pas: il faut l'entendre.

LE SOUFFLEUR.

Si c'était un bavard...

GILLES.

Qu'on l'écoute un moment!

LE MACHINISTE.

Moi, je n'ai point d'avis: tel est mon sentiment

CASSANDRE, *à l'allumeur.*

Et vous, que diriez vous?

L'ALLUMEUR.

Ça n'en vaut pas la peine

CASSANDRE, *au garçon de théâtre.*

S'il est ainsi, courez, et qu'à l'instant il vienne.

SCENE IV.

LES MÊMES. LE TAILLEUR DU THÉATRE VOISIN.

LE TAILLEUR.

AIR: *Flon, flon, flon.*

Chez vous j'entrais à peine,
Messieurs de la chanson,
Qu'une gaîté soudaine
M'a mis à l'unisson.
Et flon, flon, flon,
La rira don daine;
Et flon, flon, flon,
La rira, don don.
(*tous répètent*)
Et flon, flon, flon....

CASSANDRE (*leur imposant silence*).

Chut!... chut!... (*au tailleur*).

Savoir à qui l'on parle est la règle première :
Vous voyez de héros une assemblée entière ;
Nous avons abjuré lanlaire, mirliton,
Et de l'orchestre ici l'on ne prend plus le ton.

LE CONCIERGE, *à part.*

C'est ce que disent les musiciens.

CASSANDRE.

Monsieur l'ambassadeur, quel sujet vous amène?

LE TAILLEUR.

Tiens! l'ambassadeur.... vous ne me reconnaissez donc pas : c'est moi qui habille nos messieurs et nos dames.

CASSANDRE.

Et bien, que voulez-vous, tailleur de Melpomène?

LE TAILLEUR.

Air : *Du bastringue.*

Entre artistes, tout est commun ;
Tout se prête,
On est honnête.
Entre artistes, tout est commun :
Je viens faire un petit emprunt.
Vous avez de nos tragédies
Emprunté bien des parodies ;
Et toujours, comme de raison,
Nos messieurs l'ont trouvé très-bon.
Entre artistes, tout est commun, etc.

CASSANDRE.

Parlez : est-ce un emprunt volontaire ou forcé ?

GILLES.

Laissez-le donc finir, puisqu'il a commencé.

LE TAILLEUR.

Air : *De la boulangère.*

Au nom du théâtre voisin,
Qui va changer de style
Et prendre un genre plus badin,
Je viens dans cet asyle,
Pour emprunter le tambourin
Du petit Vaudeville
Malin,
Du petit Vaudeville.

CASSANDRE.

Cet instrument voyage avec le Vaudeville,
Mais notre gros tambour pourra vous être utile :
Chez nous, il est tonnerre, et canon et tocsin;
Chez vous, il pourra faire un joli tambourin.

LE TAILLEUR.

Vous croyez ?

LE SOUFFLEUR.

Cassandre a prononcé, je n'ai plus qu'à me taire,
Et je dis que l'on va bien vite en cette affaire :
Mais du moins, je voudrais que, nous payant d'égard;
La Tragédie aussi nous prêtât son poignard.

LE TAILLEUR.

Ce serait avec plaisir, mais ...

Air : *de Calpigi.*

Ce poignard nous met bien en peine;
Il est tout rouillé dans sa gaine;
Souvent il sert ; mais chaque fois
Le diable s'en mêle, je crois : (*bis*).
Aussi-tôt qu'on en fait usage
Il se rouille encor davantage.
Hélas ! hélas ! quand viendra-t-il
Quelqu'un pour lui donner le fil. (*bis*).

LE TAILLEUR.

Je vous apporterai, si vous voulez, le couteau de *Gabrielle de Vergy;* il ne pique pas, mais il déchire.

CASSANDRE (*lisant dans les yeux du Conseil.*)

De ce fameux couteau nous connaissons l'effet :
On l'accepte, et de vous on est très-satisfait.

LE TAILLEUR, *saluant.*

Messieurs . . . je ne demande qu'à vous être utile.

Air : *des Visitandines.*

Voulez-vous que je vous fournisse
Ce qu'il faut pour représenter?
J'ai, sans nuire à votre service,
Plus d'un costume à vous prêter.
Je pourrais sur-tout vous promettre
Un habit d'un effet certain :
Messieurs, c'est l'habit de *le Kain*
Que chez nous on n'ose plus mettre.

GILLES.

Accepté.

LE TAILLEUR.

A propos, j'oubliais. . . . je suis encore chargé de

vous demander quelques aunes de guirlandes de fleurs.

LE SOUFFLEUR.

Soit : et sans nous borner à l'échange des scènes,
Nous prêterons des fleurs; vous prêterez des chaînes.

LE TAILLEUR.

Très-volontiers. Allons, messieurs, cela va devenir divertissant.

Air : *Qu'en voulez-vous dire.*

Déclamez, et nous chanterons:
Ce sera du nouveau, j'espère.
Cet échange que nous ferons
Nous rendra le destin prospère.
Quand vous déclamerez chez vous
Et que nous chanterons chez nous,
On verra tout chez vous,
Chez nous,
Sans devant derrière,
Sans devant derrière;
On verra tout chez vous,
Chez nous,
Sans devant derrière,
Sans dessus dessous. (*Il sort*).

(*Tout le monde reprend*)

On verra tout chez vous,
Chez nous,
Sans devant derrière,
Sans devant derrière;
On verra tout chez vous,
Chez nous,
Sans devant derrière,
Sans dessus dessous.

SCENE V.

LES MÊMES, EXCEPTÉ LE TAILLEUR.

CASSANDRE.

Juste ciel !... vous chantez !

GILLES.

Pardon, chef magnanime,
« Un premier mouvement ne fut jamais un crime. »

CASSANDRE.

Soit... N'y revenez plus. Ça, par d'heureux essais,
Formons notre talent, préparons nos succès.
Que le tyran s'exerce à la voix tyrannique ;
L'amoureux, au débit traînant, mélancolique ;
Le père noble ou non, à ces touchans *hélas*
Qui font qu'on veut pleurer et qu'on ne le peut pas :
Le confident enfin, à parler sans rien dire.

LE MACHINISTE.

Je sais jusqu'à dix vers.

CASSANDRE.

Six pourront nous suffire.

LE MACHINISTE.

Poliphonte, dans Mérope.

« Toi, dont le sort dépend de ma grandeur suprême,
» Appui de mes projets, par tes soins dirigés,
» Erox, va réunir les esprits partagés.
» Que l'avare en secret te vende son suffrage ;
» Assure au courtisan ma faveur en partage ;

» Du lâche, qui balance, échauffe les esprits ;
» Promets, donne, conjure, intimide, éblouis ».

LE SOUFFLEUR.

Rodrigue, dans le Cid.

« L'irréparable effet d'une chaleur trop prompte
» Déshonorait mon père et me couvrait de honte.
» Tu sais comme un soufflet touche un homme de cœur ;
» J'avais part à l'affront, j'en ai cherché l'auteur :
» Je l'ai vu, j'ai vengé mon honneur et mon père :
» Je le ferais encor si j'avais à le faire ».

CASSANDRE, *tirant un cahier de sa poche.*

Je vais de Mahomet vous réciter des vers ;
Je pourrai me souffler si je dis de travers.
C'est Zopire qui parle, et vous allez l'entendre.
« Mahomet, je suis père, et je porte un cœur tendre :
» Après quinze ans d'ennuis, retrouver mes enfans,
» Les revoir et mourir dans leurs embrassemens,
» C'est le premier des biens pour mon âme attendrie ;
» Mais s'il faut à ton culte asservir ma patrie,
» Ou de mes propres mains les immoler tous deux,
» Connais-moi, Mahomet, mon choix n'est pas douteux.
» Adieu ».

SCENE VI.

LES MEMES, PIERRE, GARÇON DE THÉATRE.

PIERRE, *accourant.*

Messieurs . . . messieurs . . . le Caissier . . .

LE CAISSIER, *en robe de chambre.*

Ah ! je vous y prends ! on ne m'avait donc pas trompé !

AIR : *Folies d'Espagne.*

Que vois-je ? ô ciel ! quelle farce héroïque !
Que faites-vous et quels sont vos desseins ?
Tout l'oripeau, tout l'attirail tragique !...
Des Gilles Grecs, des Cassandre Romains !

CASSANDRE.

Avec plus de respect sachez qu'il faut qu'on nomme
Ces fiers représentans de la Grèce et de Rome.

LE CAISSIER.

Il s'agit bien de la Grèce et de Rome... Vous êtes dans la rue de Chartres ; restez-y, messieurs, et ne sortez pas de votre genre.

CASSANDRE.

Quoi ! dans un cercle obscur sans cesse végéter !
N'avoir que des Ponts-Neufs, Seigneur, à répéter.

LE CAISSIER.

Si c'est votre métier, pourquoi faire celui des autres ?

CASSANDRE.

Vingt théâtres rivaux, que l'univers contemple,
De ce désordre heureux nous ont donné l'exemple.
Quand je ne citerais ici que la Cité,
J'ai vu dans ce *beau lieu* Mahomet récité.

LE SOUFFLEUR.

Ailleurs, on sacrifie Arsene et la Rosière
Aux refreins de la halle et de la Grenouillère.

GILLES.

Pour maltraiter Adam, aux yeux de tout Paris,
N'ont-ils pas pris mon nom, mon style et mes habits ?

LE MACHINISTE.

LE MACHINISTE.

N'ont-ils pas, abusant de la caricature,
D'un célèbre chanteur travesti la figure ?
De ce chanteur qui plaît et qui plaira par-tout,
Ils ont tout imité, hors la voix et le goût.

LE SOUFFLEUR.

Depuis, dans une esquisse où nul n'a pu comprendre.....

GILLES.

Seigneur, *Gique* n'est plus. Laissons en paix sa cendre.

LE SOUFFLEUR.

Au théâtre Martin, Seigneur, que donne-ton ?
Tout, hors Molière seul dont il porte le nom.

CASSANDRE.

Au ci-devant Louvois, *par esprit de concorde*,
On chantait le couplet en dansant sur la corde.

LE MACHINISTE.

Dans le fond du Marais, le *flon, flon* règne aussi.

LE SOUFFLEUR.

Et sans aller si loin, bientôt, tout près d'ici,
A la barbe d'*Œdipe*, à la barbe d'*Oreste*.....
L'affiche, à tous les coins, vous aura dit le reste.

LE CAISSIER.

Je le sais bien ; mais cela ne m'inquiète pas... ça n'aura pas de suite.

AIR : *Une fille est un oiseau.*

Le vaudeville badin,
Volage de sa nature,
En courant à l'aventure,

Par fois s'égare en chemin :
Malgré son humeur légère,
Nous le reverrons, j'espère,
Dans sa demeure première
Trouver un attrait nouveau :
C'est un enfant sans lisière,
Et l'enfant, par caractère,
Chérit toujours son berceau.

LE MAÇHINISTE.

Vous ne connaissez pas ce sublime délire
Qui fait dire en pleurant tout ce que l'on veut dire.

LE CAISSIER.

AIR : *Trouverez vous un Parlement.*

Moi, je vous le dis d'amitié,
La gaîté vous rendait aimables ;
Voulant exciter la pitié,
Vous ne serez que pitoyables.
Croyez-moi, laissez tout cela :
Aux poignards vos mains sont peu faites ;
Messieurs, avec ces armes-là,
Vous ne tûrez que les recettes.

CASSANDRE.

Reposez vous sur nous du soin de réussir :
La tragédie amuse, et fait toujours plaisir.
Ne cherchez plus ici, ni qui, ni quoi, ni qu'est-ce ;
Ouvrez-nous votre cœur, et sur-tout votre caisse.

LE CAISSIER.

Ma caisse ! laissez donc, petit badin, vous ne le voudriez pas. Adieu ; messieurs.

AIR : *Pierrot sur le bord d'un ruisseau.*

Poursuivez, tristes grimaciers ;
Faites valoir vos talens léthargiques :
Moi, je tiens à vos devanciers ;

Soyez vous-mêmes vos caissiers ;
Vous paierez en gestes tragiques
Les menuisiers,
Tapissiers,
Plumassiers ;
Pour confidens vous aurez vos huissiers,
Et pour gardes vos créanciers.

CASSANDRE.

Téméraire !

LE CAISSIER.

« Cet oracle est plus sûr que celui de Calchas ».

Vous voyez que si je voulais m'en mêler ... mais pas si bête. (*Il sort*).

TOUS.

O ciel !

CASSANDRE.

O rage !

LE MACHINISTE.

O honte !

LE SOUFFLEUR.

Implacable caissier !

LE MACHINISTE.

Homme tout à l'argent !

GILLES.

Mains de fer !

L'ALLUMEUR.

Cœur d'acier !

CASSANDRE.

« Exterminez, grands Dieux ! de la terre où nous sommes,
« Quiconque avec plaisir *garde l'argent* des hommes ».

GILLES.

Il y va du profit.

LE SOUFFLEUR.

Il y va de l'honneur.

CASSANDRE.

Conjurons !

GILLES.

Et jurons.

SCÈNE VII.

LES MEMES, PIERRE.

PIERRE.

Une femme, Seigneur,
Dont l'œil est assez doux, et la voix assez tendre,
Assure que la troupe, aujourd'hui, doit l'attendre.
« On répète » ai-je dit. Mais insistant toujours,
« Cours m'annoncer, dit-elle, il y va de tes jours ».

CASSANDRE.

Tous nos vœux sont remplis ! c'est sans doute Amélie,
Sujet laborieux et princesse accomplie.

GILLES.

Quelle entre !

LE SOUFFLEUR.

Pourquoi donc ne paraît-elle pas ?

PIERRE.

« Dans la première enceinte elle arrête ses pas ».

CASSANDRE.

Le conseil rassemblé l'attend dans la seconde.

PIERRE, *appelant Amélie.*

Zit, zit.....

SCENE VIII.

LES MÊMES, AMELIE.

AMELIE.

Artistes généreux, qui des regards du monde,
Sur vous seuls attachés.....

LE SOUFFLEUR, *reconnaissant Amélie.*

Me trompé-je. Ah ! grands Dieux !
Se pourrait-il ?....

AMELIE.

Seigneur....

LE SOUFFLEUR.

Le sort l'offre à mes yeux !
(*à Amélie*)
Reconnaissez-moi donc... en l'an trois... à Falaise.
Bertrand....

AMELIE.

Ciel !

LE SOUFFLEUR.

Vous voilà ! grands Dieux !... J'en suis bien aise.

AMELIE.

Momens inattendus ! C'est vous, Bertrand !... c'est toi !
Falaise ! tems heureux et déjà loin de moi !
Du nom de Rose alors je méritai l'hommage.

LE MACHINISTE.

Rose !... qu'ai-je entendu ?

AMELIE.

Quoi, Seigneur...

LE MACHINISTE, *reconnaissant Amélie.*

Quelle image !
O vous ! beauté pour qui, dans Quimper-Corentin,
Je soupirai sans fruit, reconnaissez Martin !

AMELIE.

Martin !... ah ! pardonnez à mon ame égarée
L'étrange cruauté que j'ai bien réparée !
L'amour, pour un ingrat, tyrannisait mon cœur :
Dreux m'offrit dans ses murs mon superbe vainqueur,
(*Cassandre et Gilles sont émus*),
Alors que j'y régnais sous le beau nom d'Estelle...

GILLES.

Estelle et Dreux !.... ah ! Gilles.

AMELIE.

Eh ! bien Seigneur ?...

GILLES, *reconnaissant Amélie.*

C'est elle !

AMELIE.

Eh ! c'est lui ! Le voilà, ce mortel sans pitié,
Pour qui j'ai tout trahi, l'amour et l'amitié,

La nature... Au cruel? si j'eusse été plus chère,
M'eût-il laissé quitter mon pays et mon père.

CASSANDRE.

Dieux! son père! est-ce moi? quels rapports douloureux,
Colombine est en fuite, et j'habitais à Dreux.

AMELIE, *se jetant au cou de Cassandre.*

Mon père!...

Une secrette voix m'en avait prévenue!
Embrassez Colombine en vos bras revenue!

GILLES.

Jour charmant!

LE SOUFFLEUR.

Charmant jour!

LE MACHINISTE.

Doux instans!

CASSANDRE.

Instans doux!

AMELIE, *à chacun d'eux.*

Quoi! c'est vous? quoi! c'est vous? quoi! c'est vous?
Quoi! c'est vous?
Ça, pour d'autres momens réservons la tendresse.
Un soin plus sérieux nous agite et nous presse.
Le théâtre est-il vaste, et le foyer brillant?
A-t-on mis dans ma loge et du rouge et du blanc?
Avez-vous affiché de qui je suis élève?
Mon costume est-il prêt?

CASSANDRE.

A-peu-près: on l'achève.
L'argent nous manque seul, grâce aux vains argumens
D'un caissier, ennemi des nobles sentimens.

Mon âme n'a jamais connu l'ingratitude ;
Et jugez à présent si je puis l'oublier :
Je l'aimais simple clere, je le trouve caissier.
Sauvez-le.

CASSANDRE.

Il n'est plus tems.

AMELIE.

Eh ! quoi ! votre clémence...

CASSANDRE.

L'ordre est donné.

LE MACHINISE.

Le traître est en notre puissance.
Nous le guettions, postés dans ce étroit séjour
Où le théâtre obscur n'admet qu'un faible jour.
C'est-là qu'il doit passer pour aller à sa caisse,
Il paraît, on l'aborde, on l'entoure, on le presse ;
Il ne nous a pas fait, Seigneur, un long discours ;
Il n'a chanté qu'un mot ; *ça n'dur'ra pas toujours.*
Lors, nous chargeons ses mains qu'il nous a présentées,
Des chaînes de fer-blanc que Warwick a portées.
Enfin, voici sa clef qu'il a, de ce sommé,
Remis, en frémissant de se voir désarmé.

AMELIE.

Ah ! malheureux caissier ! un reste de tendresse...

GILLE.

Qu'importe le caissier, lorsque l'on tient la caisse !
Nous triomphons enfin !

CASSANDRE.

Eh ! bien, il faut punir son audace hardie.
Je ne prends plus conseil que de ta tragédie.

(*Au Souffleur et au Machiniste*).

Ecoutez...

(*Il leur parle bas.*).

(*Ils sortent avec Pierre*).

SCENE X.

LES MÊMES, EXCEPTÉ LE SOUFFLEUR ET LE MACHINISTE.

AMELIE.

Quel forfait et quelle trahison!
Ah ! c'est trop peu du feu, du fer et du poison.

(*A Cassandre*).

Dites-moi donc le nom de ce mortel farouche ?

CASSANDRE.

Sonika.

AMELIE.

Juste ciel !... que la pitié vous touche.

GILLES.

Est-ce encore un ami?

AMELIE.

Jeune, il me remarqua ;
J'eus les premiers soupirs du cœur de Sonika,
Lorsque d'un procureur il gouvernait l'étude.

Mon âme n'a jamais connu l'ingratitude ;
Et jugez à présent si je puis l'oublier :
Je l'aimais simple clerc, je le trouve caissier.
Sauvez-le.

CASSANDRE.

Il n'est plus tems.

AMÉLIE.

Eh ! quoi ! votre clémence...

CASSANDRE.

L'ordre est donné.

LE MACHINISTE.

Le traître est en notre puissance.
Nous le guettions, postés dans ce étroit séjour
Où le théâtre obscur n'admet qu'un faible jour.
C'est-là qu'il doit passer pour aller à sa caisse,
Il paraît, on l'aborde, on l'entoure, on le presse :
Il ne nous a pas fait, Seigneur, un long discours ;
Il n'a chanté qu'un mot : *ça n'dur'ra pas toujours.*
Lors, nous chargeons ses mains qu'il nous a présentées,
Des chaînes de fer-blanc que Warwick a portées.
Enfin, voici sa clef qu'il a, de ce sommé,
Remis, en frémissant de se voir désarmé.

AMÉLIE.

Ah ! malheureux caissier ! un reste de tendresse...

GILLE.

Qu'importe le caissier, lorsque l'on tient la caisse !
Nous triomphons enfin !

SCENE XI,

LES MÊMES, UN GARÇON DE THÉATRE.

LE GARÇON DE THÉATRE, *dans le plus grand désordre*.

Vous ne triomphez plus.
Les vaincus sont vainqueurs, et les vainqueurs vaincus.

CASSANDRE.

Oh ! ciel... Remettez-vous de ce désordre extrême.

LE GARÇON.

Sonika...

CASSANDRE.

Sonika ?

LE GARÇON.

Le dirai-je moi-même !
Il était enchaîné, mais il est libre, hélas !

CASSANDRE.

Qui l'a donc délivré ?

LE GARÇON.

(*On entend la ritournelle de tur lurette*).
Ne l'entendez-vous pas ?

CASSANDRE.

Quels tristes chants de joie annoncent ma défaite :
Mon rêve s'accomplit, et j'entends turlurette.

(Le Théâtre s'ouvre, et l'on voit le petit Vaudeville porté sur un palanquin, entouré de ses fidèles sujets, et de tous les attributs de la gaieté).

SCENE XII.

LES MEMES, LE PETIT VAUDEVILLE, LE PERE LAJOIE, ARLEQUIN, VILLAGEOIS ET VILLAGEOISES DE LA SUITE DU VAUDEVILLE.

CHŒUR.

Air : *Des Petits pâtés.*

Par-tout, chez les heureux Français,
On a bien reçu nos couplets.
Pouvions-nous chanter sans succès !
Tous nos couplets
Chantaient la paix.

CASSANDRE, *à sa troupe.*

Le petit Vaudeville ! ô moment plein d'effroi !

ARLEQUIN.

A la ville, au village,
Dans les bois, dans les champs,
On suspendoit l'ouvrage
Pour écouter nos chants.

LE PÈRE LAJOIE.

Les papas, les fillettes,
Les buveurs, les amans,
Tout s'est mis en goguettes,
Jusqu'aux vieilles mamans.

CHŒUR.

Par-tout chez les heureux Français,
On a bien reçu nos couplets

CASSANDRE.

« D'un fantôme odieux, soldats, délivrez-moi ».

LE MACHINISTE, *se décoëffant.*

Le casque m'embarrasse;
Je reprends mon bonnet.

L'ALLUMEUR, *se déshabillant.*

Au diable la cuirasse;
Je suis mieux en gilet.

GILLES.

Moi, je me détermine
A n'être plus le Kain.

AMÉLIE, *jetant sa mante.*

Moi, je suis Colombine,
En voyant Arlequin.

CHŒUR.

Par-tout, chez les heureux Français, etc.

CASSANDRE, *se voyant quitté de tous les siens.*

Quoi ! vous m'abandonnez !.... o malheureux Cassandre !....
Du plus beau des emplois je vois qu'il faut descendre.
C'en est fait, oui, j'abdique, entraîné par vos airs ;
Je reviens à la prose, et c'est mon dernier vers.

(*à l'orchestre*).

Le ton.

Air : *Turlurette.*

Pour tous ces grands sentimens
Il faut de grands instrumens ;
On fait bien moins de façons,
Pour nos petites chansons ;
Il ne faut qu'une musette,
Turlurette,
Turlurette,
Rien qu'une musette.

CHŒUR.

Il ne faut qu'une musette, etc.

LE CAISSIER, *au petit Vaudeville.*

Ma foi, mon cher ami, tu reviens bien à propos pour mettre fin à leur extravagance.

LE PETIT VAUDEVILLE, *à Cassandre.*

Comment, vieux fou ! à ton âge....

CASSANDRE.

Ce n'est pas moi, c'est Gilles....

GILLES.

C'est Cassandre.

LE CAISSIER.

C'est tous les deux.

ANDRE.

..iens, voyant nos voisins....

EQUIN.

..udeville d'Honorine :

..ez jamais atteindre
..leurs succès brillans ;
.. pourraient, sans rien craindre,
..baisser leurs talens. (*bis*)
..-il encor vous l'apprendre !
..mple a dû le prouver :
..cile de descendre,
..t pas de s'élever. (*bis*)

CHŒUR.

.. facile, etc.

LE PERE LAJOIE.

.., pourquoi leur en vouloir ? Quand il
paix, tout le monde veut chanter.

LE PETIT VAUDEVILLE.

..ien, à cela, quelque petite chose à dire.

ARLEQUIN.

..rément.

AIR : *Je ne bois que pour chanter :*

Quand sur la scène Française
Favart célébra la paix,
Mes amis, ne vous déplaise,
Ce ne fut pas en couplets :
Quoique maître en vaudeville,
Il suspendit ses pipeaux ;
Il prit un plus noble style,
Et fit l'*Anglais à Bordeaux.*

CHŒUR.

Il prit un plus noble style, etc.

LE PETIT VAUDEVILLE.

Oui, c'est de la comédie qu'on veut là.

LE CAISSIER.

Comme ici l'on veut du vaudeville.

CASSANDRE.

C'est pourtant dommage : je crois que j'aurais réussi.

GILLES.

Moi, j'étais sûr de mon affaire ; je ne craignais que le public.

VAUDEVILLE.

LE PETIT VAUDEVILLE, *à Cassandre et à Gilles.*

AIR : *De la Fille en loterie.*

Ecoutez un petit garçon,
Assez avancé pour son âge,
Qui fait badiner la raison,
Et raisonner le badinage.
Veut-on ne se tromper en rien ?
Ce qu'on sait faire qu'on le fasse :
Ici bas, pour que tout soit bien,
Il faut que tout soit à sa place.

ARLEQUIN.

Gretry, *Dalayrac*, et *Méhul*,
Nina, *Stratonice* et *Lucile*,
Devroit-on, par un faux calcul,
Vous quitter pour le vaudeville ?
Par vous le chanteur brille et plaît :
Mais tel brode un air avec grâce
Qui souvent gâte un bon couplet :
Il faut que tout soit à sa place.

COLOMBINE.

COLOMBIER.

De *Philoctete* et d'*Otello*
J'admire le grand caractère ;
J'aime *Eugénie* et *Figaro*,
Le Méchant, *le Célibataire* ;
De *Madame Evrard*, jamais rien
Ne vaudra l'esprit et la grâce ;
En les voyant, on dit : c'est bien ;
Voilà des talens à leur place.

LE MACHINISTE.

Mons Germain se croit imposant ;
Il a maison, terre, équipage,
Mais comme il est gauche et pesant !
Quelle manière et quel langage !
Plus modestement habillé,
Loin du faste qui l'embarrasse,
Dans l'anti-chambre il eût brillé :
Il faut que tout soit à sa place.

LE CAISSIER.

Au Péron j'étais par hasard ;
Dans la foule un homme m'approche,
Sa main gauche m'offre du quart,
Et sa main droite est dans ma poche :
« Mais tu te trompes de chemin,
» Dis-je, en le regardant en face.
» Dans ta poche remets ta main :
» Il faut que tout soit à sa place ».

GILLES.

Voilà-t'il pas qu'un beau matin
Jeannot épouse sa nicette ;
Elle est simple, il n'est pas malin,
Et leur maladresse est complette ;
Bouquet, ruban, rien ne va bien,

Enmépriſes le jour ſe paſſe :
Puis chacun met un peu du ſien ;
Puis le ſoir tout eſt à ſa place.

LE PERE LA JOIE.

C'eſt aujourd'hui que des français (*)
L'eſpérance eſt juſtifiée !
Nous voilà bien sûrs de la paix,
Elle eſt enfin ratifiée.
Nous comptions à peine un ami ;
Combien tout a changé de face !
Nous n'avons plus qu'un ennemi,
Que l'on ſaura mettre à ſa place.

LE PETIT VAUDEVILLE, *au public.*

Afin d'eſſayer tous les goûts,
Nous avons joué le tragique :
Il n'eſt vraiment rien que pour vous
Le zèle ne mette en pratique.
Chez nous conſtans à revenir,
Puiſſiez-vous, quoique l'on y faſſe,
Y prendre toujours du plaiſir,
Et n'y jamais laiſſer de place.

CHŒUR.

Chez nous conſtans à revenir, etc.

(*) Ce couplet a été ajouté le jour où l'on apprit, à Paris, la ratification de la paix.

FIN.

APRES LA CONFESSION
LA PÉNITENCE.

Petit Épilogue à l'occasion d'un grand Prologue.

SCÈNE PREMIÈRE.

(*Après le couplet au Public, à la fin de la tragédie*).

UN GARÇON DE THEATRE, *accourant.*

Arrêtez, arrêtez, ne baissez pas le rideau.

LE PETIT VAUDEVILLE.

Pourquoi donc? c'est fini.

LE GARÇON DE THEATRE.

Non, ça n'est pas fini. On demande à parler au petit Vaudeville.

LE PETIT VAUDEVILLE.

Qui donc?

LE GARÇON DE THEATRE.

C'est un étranger qui s'appelle monsieur.... Prologue.

LE PERE LA JOIE.

Monsieur Prologue?....

LE GARÇON DE THÉATRE.

Il est avec une demoiselle qui a bien de la peine à le suivre.

LE PETIT VAUDEVILLE.

Je sais ce que c'est.

TOUS.

Nous le savons tous.

LE GARÇON DE THÉATRE, *au petit Vaudeville.*

Il faut le renvoyer, n'est-ce pas?

LE PETIT VAUDEVILLE.

Non, vraiment.

LE GARÇON DE THÉATRE.

Dame, écoutez donc.

AIR : *Morgué qu'ta mère est donc sauvage.*

C'est un monsieur fort en colère,
Qui vient vous donner des leçons.

LE PERE LA JOIE.

Ce motif ne peut nous déplaire :
Allez, qu'il entre sans façon.
(*Le garçon de théâtre sort*).
Quoique d'humeur un peu frivole,
Aux leçons on sait se plier,
Pourvu que le maître d'école
Ne soit pas un écolier.

SCÈNE II.

LES MEMES, M. PROLOGUE, Mlle. L'ALLEGORIE.

Mlle. L'ALLEGORIE.

Mon Dieu, comme vous allez vîte, M. Prologue; comme vous me menez!

M. PROLOGUE.

Il faut bien que je vous traîne, belle Allégorie, puisque vous ne marchez pas.

Mlle. L'ALLEGORIE.

Vous me soutenez en disant des injures.

M. PROLOGUE.

Je vous soutiens.... comme je me soutiens...

ARLEQUIN.

Laissez donc, monsieur; est-ce qu'on traite comme cela une jolie femme? La pauvre petite! voulez-vous vous asseoir?

Mlle. L'ALLEGORIE.

Volontiers; car il y a bien long-tems qu'on me promène.

M. PROLOGUE, *très-en colère, dans toute la scène.*

Ah! messieurs du Vaudeville, vous voilà... Comment? vous existez encore!

AIR : *Du petit Matelot.*

Frappés de ma lourde massue,
Vous prétendez vous relever!
Votre attente sera déçue;
Je viens ici vous achever. (*bis*)
Pour vos tragiques mascarades,
A périr par moi condamnés,
Vous devez être bien malades.

LE PÈRE LA JOIE, *montrant le public.*

Mais pas encore abandonnés. (*bis*)

M. PROLOGUE.

C'est que je vous ai lancé des traits...

LE PETIT VAUDEVILLE.

Vous me faites frémir.

M. PROLOGUE.

Comme je suis capable d'en décocher.

LE PETIT VAUDEVILLE.

Vous me rassurez.

M. PROLOGUE.

Oh! vous n'en reviendrez pas; j'ai cité toutes vos mauvaises pièces; j'ai dit que vous étiez des exclusifs, des envieux, des ignorans, qui preniez des empereurs romains pour des philosophes grecs; Favart pour Néron; Caligula pour Pannard. Enfin, j'ai dit que vous étiez à l'écurie.

ARLEQUIN.

Vous n'avez pas dit cela?

M. PROLOQUE.

Je l'ai dit : foi de Prologue.

ARLEQUIN.

Eh bien ! c'est délicat.

M. PROLOGUE.

Quoi ! vous ne vous fâchez pas ! Vous ne répondez pas ! fâchez-vous donc ; répondez donc.

LE PETIT VAUDEVILLE.

AIR : *C'est un salon de campagne.*

Ah ! s'il vous plaît, permettez-nous
De ne pas prendre votre style ;
Plus de gaieté que de courroux,
Voila le ton du Vaudeville.
Sans doute, il aime à gaerroyer ;
Mais chaque fois qu'il entre en lice,
Né français, il doit allier
La politesse à la malice.

M. PROLOGUE.

La politesse ! vous me parlez de politesse, à moi !

AIR : *Un jour Guillot dit à Lisette.*

Vous osez, mirmidons lyriques,
De nos acteurs les plus brillans
Prendre les grands habits tragiques !

COLOMBINE.

Heureux qui prendrait leurs talens !

M. PROLOGUE.

Leur voix mâle, héroïque, ou tendre,
Sur votre scène, à s'y méprendre,

Vous l'imitez, à ce qu'on dit :
Tour-à-tour on croit les entendre.

LE PERE LA JOIE.

C'est pour cela qu'on applaudit.

TOUS.

C'est pour cela qu'on applaudit.

M. PROLOGUE.

Vous attaquez les meilleurs ouvrages.

ARLEQUIN.

Cela ne vous regarde pas.

M. PROLOGUE.

Vous avez la méchanceté de faire des parodies. Je l'ai dit au galant Favart ; il en est indigné.

LE PERE LA JOIE.

C'est sans doute parce qu'elles ne sont pas aussi malignes que les siennes.

M. PROLOGUE.

Vous vous en mêlez aussi, père la Joie! vous qui êtes né chez nous, et qui devriez y revenir !

LE PERE LA JOIE.

Chez vous !

AIR : *C'est la petite Thérèse.*

Non, messieurs, dans vot' domaine
J'n'irai plus risquer mon sort ;
J'y suis né, je l'sais morguenne,
Mais aussi, j'sais qu'j'y suis mort.

J'vous connois, et je parie
Que si j'rentrois sous vos lois,
Vous m'feriez l'espiéglerie
D'm'enterrer un' second' fois.

TOUS.

Vous feriez l'espiéglerie
D' l'enterrer un' second' fois.

M. PROLOGUE.

Vous ne l'échapperez pas. Vous n'entendez rien à votre métier. Vous ne savez faire ni des couplets, ni des pièces. Je viens de vous donner des leçons, je vous laisse un modèle. Le voilà. Ecoutez mademoiselle, c'est moi qui l'ai formée... (*bas à l'Allégorie*) et toi, tâche d'être intelligible, et dis de jolies choses, si tu peux.

L'ALLÉGORIE.

Je ne réponds de rien.

(*M. Prologue sort.*)

SCENE III.

LES MÊMES, EXCEPTÉ M. PROLOGUE.

LE CAISSIER, *considérant l'Allégorie.*

Quelle figure aimable!

Mlle. L'ALLEGORIE.

Le procureur prétend que je suis laide.

TOUS.

Le procureur!....

LE PERE LA JOIE.

Les beaux yeux !

Mlle. L'ALLEGORIE.

Le Pécheur en convient.

TOUS.

Le Pécheur !....

ARLEQUIN.

Que voix douce et séduisante !

Mlle. L'ALLEGORIE.

Le Télégraphe me l'a dit.

TOUS.

Le Télégraphe !....

LE VAUDEVILLE.

Mais on ne comprend rien à tout cela.

Mlle. L'ALLEGORIE.

Ah ! dame ! c'est que je suis une Allégorie.

ARLEQUIN.

Et comment vous nommez-vous ?

Mlle. L'ALLEGORIE.

Je n'ose plus le dire.

AIR : *Avec les jeux dans le village.*

Vous me voyez désespérée ;
Ce n'est pas vraiment sans raison.
Hélas ! dans la même soirée,
J'ai tout perdu jusqu'à mon nom.

M'affichant, sans m'être montrée,
Me montrant et causant l'ennui,
L'autre jour j'étois *désirée*,
Je ne le suis plus aujourd'hui.

LE CAISSIER.

C'est bien mal-adroit à ceux qui vous ont joué ce tour-là.

Mlle. L'ALLEGORIE.

C'est monsieur Prologue.

ARLEQUIN.

Comment donc ?

Mlle. L'ALLEGORIE.

AIR : *Si Pauline est dans l'indigence.*

Mordant sans faire de blessures,
Et grinçant les dents quand il rit,
Mon prologue avec des injures
Auroit pu se passer d'esprit.
Moi, pour réussir et pour plaire,
N'ayant pas ce don fortuné,
L'esprit m'étoit bien nécessaire ;
Mais on ne m'en a pas donné. (*bis*)

ARLEQUIN.

Consolez-vous, ma petite ; retournez chez vous ; laissez là les allégories, et tâchez de faire autre chose.

Mlle. L'ALLEGORIE.

Mais quoi ?

ARLEQUIN.

Revenez aux pièces de Favart.

AIR : *Comme j'aime mon Hypolite.*

Soyez *Bastienne* pour *Bastien* ;
Soyez *Annette* ou *la Rosière*,
Isabelle, *Rosine*, ou bien
Soyez *Marton* la bouquetière :
De *Nicette* prenez l'habit,
Et d'un simple ruban parée,
Soyez *la Chercheuse d'esprit* ;
Alors vous serez *desirée*. } (*bis.*)

Mlle. L'ALLEGORIE.

Vous pourriez bien avoir raison ; car ils disent chez nous qu'ils aiment beaucoup les vaudevilles de Favart.

DELILLE.

Certainement qu'ils les aiment, et qu'ils savent les apprécier.

AIR : *Et mais oui-dà*

La preuve sans réplique
Qu'ils ont le goût très-fin,
C'est qu'ils ont en musique
Mis Annette et Lubin.

LE PERE LA JOIE.

Eh mais, oui-dà,
Favart doit être enchanté de cela.

CENE IV.

LES MÊMES, M. PROLOGUE.

Me demande-t'on?

LE VAUDEVILLE.

Non, mais puisque vous voilà, restez.

LE CAISSIER *à M. Prologue, lui montrant M^le l'Allégorie.*

C'est donc là tout ce que vous avez fait d'un sujet si intéressant!

M. PROLOGUE.

Oh! je m'attendais bien qu'elle ne réussirait pas auprès de vous: aussi, j'ai eu raison de dire là-bas que si vous avez des traits.

» C'est pour déclarer la guerre
» A ceux qui chantent la paix. »

LE PÈRE LA JOIE.

Un moment, M. Prologue, un moment!.... voici qui passe la plaisanterie.

M. PROLOGUE, *furieux.*

Oh! je sais....

LE PÈRE LA JOIE, *l'amenant sur le bord du théâtre.*

Ecoutez.

AIR : *Celui dont la main récompense.*

La paix nous ravit, nous enchante,
Qui pourrait ne pas la fêter !
Pour blâmer celui qui la chante,
Nous aimons trop à la chanter. (*bis*).
Mais, d'accord avec le parterre,
D'accord avec tous les français,
Le vaudeville fait la guerre
A ceux qui font siffler la paix. } (*bis*).

TOUS.

Le vaudeville fait la guerre, etc.

M. PROLOGUE.

Oh ! siffler, siffler....

ARLEQUIN.

Rien que deux fois, mon petit.

M. PROLOGUE, *voulant s'en aller.*

Adieu, messieurs.

TOUS.

Non pas, non pas.

(*On place Prologue au milieu d'un cercle.*)

LE PÈRE LA JOIE.

Mes amis, une ronde, pour égayer M. Prologue.
(*à M.^e l'Allégorie*) Mlle.... si le cœur vous en dit....

ARLEQUIN.

Vous sentez-vous assez forte?

Mlle. L'ALLÉGORIE.

Mais oui.... à présent, je n'ai plus peur de tomber.

LE PÈRE LA JOIE.

Allons, en place, et je commence.

Ronde.

AIR : *Du curé de Pomponne.*

Vous qui prétendiez confesser
Le petit Vaudeville;
La charité pour le tancer
Voulait un autre style.
Descendez, rigoureux censeur,
Dans votre conscience,
Vous verrez que c'est au confesseur
A faire *pénitence.*

TOUS

Vous verrez que c'est au confesseur
A faire *pénitence.*

LE PÈRE LA JOIE.

Vous avez bravé tour-à-tour
Les lois par vous enjointes:
En proscrivant le calembourg,
Vous avez fait des pointes.

Tout va bien tant qu'on est méchant:
Bientôt tourne la chance ;
Et l'Allégorie en trébuchant,
A fait la *pénitence*.

TOUS.

Et l'Allégorie en trébuchant
A fait la *pénitence*.

LE PÈRE LA JOIE.

Si vous voulez nous poursuivrons
Cette petite guerre,
Ou bien nous la terminerons,
Car nous n'y tenons guère.
C'est l'instant d'être bons amis ;
Le ciel dans sa clémence,
Veut que tous les péchés soient remis
Après la *pénitence*.

TOUS.

Oui, que tous les péchés soient remis
Après la *pénitence*.

LE PÈRE LA JOIE, *au public, lui présentant le petit Vaudeville.*

Toujours le vaudeville en vous
A reconnu son maître ;
Dans son petit berceau, chez nous
Vous l'avez vû renaître.
Ah! daignez long-tems prendre soin
De sa timide enfance ;
Que monsieur Prologue en soit témoin,
Pour toute *pénitence*.

TOUS.

TOUS.

Ah ! daignez long-tems prendre soin
De sa timide enfance ;
Que monsieur Prologue en soit témoin,
Pour toute *pénitence.*

FIN.

L'AVARE
ET SON AMI,
COMÉDIE
EN UN ACTE ET EN PROSE,
MÊLÉE DE VAUDEVILLES.

Par les Citoyens RADET (Jean Baptiste) et RABOTEAU.

Représentée pour la première fois sur le Théâtre du Vaudeville, le 19 Germinal, au 9. (9. avril 1801.)

A PARIS,

Se vend au Théâtre du Vaudeville, chez BRUNET.
Et chez BARBA, Palais-Égalité, gallerie derrière le théâtre Français de la République, n°. 51.

AN IX.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
	Citoyens.
SAINVILLE, riche manufacturier.	*Vertpré.*
SAINVILLE fils.	*Armand.*
DORMEL, ami de Sainville.	*Chapelle.*
AGATHINE, fille de Dormel.	*Mlle Arsène.*
FINETTE, femme-de-chambre d'Agathine.	*Mlle Blosseville*
ROBERT, homme d'affaires de Sainville.	*Lenoble.*
JACQUES, jardinier.	*Hypolite.*
Villageois et Villageoises.	

La scène est à la campagne, à quelques lieues de Sedan.

S'adresser au citoyen Wicht, chef de l'orchestre du théâtre du Vaudeville, pour les accompagnemens de toutes les pièces joués sur ce théâtre depuis sa création.

L'AVARE
ET SON AMI.

Le théâtre représente un sallon.

SCENE PREMIERE.

ROBERT, FINETTE.

ROBERT.

Eh bien, Mademoiselle Finette, comment trouvez-vous cette maison de campagne ?

FINETTE.

Très-jolie, en vérité. Depuis hier que nous sommes arrivés de Sedan, je ne me lasse point d'en parcourir le jardin. Des bosquets charmans, des allées délicieuses, des fleurs de toute espèce.....

ROBERT.

Des arbres chargés de fruits ; une rivière qui ne tarit jamais..... Et tout cela dans une étendue de six arpens.... C'est moi qui ai fait faire cette acquisition à M. Sainville.

FINETTE.

Ma foi, je vous en félicite ; il doit être satisfait.

ROBERT.

Aussi l'est-il, Mademoiselle, aussi l'est-il. Ses grandes occupations ne l'empêchent pas de songer à ses petits plaisirs.

FINETTE.

Il est certain qu'il travaille beaucoup.

ROBERT.

Et qu'il fait beaucoup travailler. — Savez-vous que nous faisons par an pour plus d'un million d'affaires ? — Il faut voir notre manufacture.

FINETTE.

C'est un monde.

ROBERT.

Oh ! M. Sainville voit les choses en grand.

Air : *Vaudeville des Visitandines.*

Dans une entreprise hardie
Tous les jours ses travaux nombreux,
Son activité, son génie,
Obtiennent des succès heureux : (*bis.*)
Il encourage, il récompense,
Il fait éclore le talent;
Et c'est un ruisseau bienfaisant
Qui féconde une plaine immense. (*bis.*)

FINETTE.

Que d'ouvriers il fait vivre !

ROBERT.

Et comme il excite leur émulation !

Même air.

Ceux qui se montrent davantage
Zélés, actifs, intelligens,
Il préside à leur mariage,
Il fait élever leurs enfans. (*bis.*)
Hommes, femmes, garçons et filles
Chez lui trouvent un sort aisé;
Et son bonheur est composé
Du bonheur de trente familles. (*bis.*)

FINETTE.

Il faut qu'il ait une bonne tête.

ROBERT, *se touchant le front.*

Ah ! celle-ci n'est pas mauvaise.

FINETTE.

Faire vivre les autres et bien vivre soi-même, voilà ce qui s'appelle savoir employer sa fortune. Ah ! si M. Dornel eût suivi cet exemple, son sort, celui de sa fille, le mien, aurait été un peu différent.

ROBERT.

Et on ne lui aurait pas enlevé son trésor.

FINETTE.

Quarante mille écus disparus dans une nuit..... avec le coffre!

ROBERT.

Avec le coffre ?

FINETTE.

Oh ! le voleur n'a rien oublié.

ROBERT.

Et c'était là toute la fortune de M. Dormel ?

FINETTE.

Absolument tout ; le patrimoine et les économies.

ROBERT.

Je crois que ce dernier article n'était pas le moindre ; car le cher homme était d'une avarice !....

FINETTE.

Ah ! ne m'en parlez pas. Il fallait voir comme nous étions logés, nourris, vêtus..... Son aimable fille, cette chère Agathine..... Privée de tous les plaisirs de son âge..... Point de sociétés, point de bals, jamais de spectacles !... et comme elle était mise ! elle osait à peine sortir.

ROBERT.

La pauvre petite !

FINETTE.

Air : *Vaudeville du Sauvage.*

Quelquefois par aventure,
On allait se promener ;
Mais quelle était sa parure ?
Tâchez de l'imaginer.
Une robe héréditaire,
Dont le nouvel harpagon,
Avait payé, pour lui plaire,
La quatrième façon.

ROBERT, *en riant.*

Eh ! mais, écoutez donc..... J'ai connu à ma grand'mère une robe à grands carréaux qui serait assez à la mode aujourd'hui.

FINETTE.

Air : *J'arrive à pied de province.*

Enfin de tous les avares
Anciens et nouveaux,
Recherchez les traits bizarres,
Les vilains défauts ;
Réunissez-les, en somme,
Du plus laid côté ;
Et vous aurez de notre homme
Un portrait..... flatté.

ROBERT.

Ce qui m'a toujours étonné, c'est qu'avec un caractère aussi différent, M. Sainville n'ait pas cessé d'être l'ami de M. Dormel..... Il l'aime de tout son cœur.

FINETTE.

Il le prouve assez tous les jours; car enfin, depuis un an qu'on nous a volés,

Air : *De l'Opéra-comique.*

A tous nos besoins ses bienfaits
Fournissent avec abondance;
Et sans lui nous n'aurions jamais
Connu les douceurs de l'aisance.
Le drôle qui prit notre bien
A fait cette métamorphose :
Il nous fallait n'avoir plus rien
Pour avoir quelque chose.

ROBERT.

Et sans doute, M. Dormel s'accoutume à bien vivre.... *gratis ?*

FINETTE.

Oui, mais il aimerait encore mieux, et pour cause, que M. Sainville lui donnât son argent à dépenser.

ROBERT.

Quel ami que M. Sainville !

FINETTE.

Ce n'est rien encore que cela. Ce qui m'étonne davantage, c'est que, malgré notre ruine complette, il n'ait rien changé à son projet de marier son fils à la fille de M. Dormel.

ROBERT.

Mais, comme M. Dormel ne devait point donner de dot à sa fille, rien n'a dû être changé au mariage. (*A part.*) Qui se fera beaucoup plutôt qu'on ne pense. (*haut.*) Et ces pauvres jeunes gens s'aiment de si bon cœur !

FINETTE.

Comme on s'aime à leur âge; mais ma maîtresse peut avoir besoin de moi : je vous quitte :

ROBERT

Allez, Mademoiselle; aussi bien, j'apperçois M. Sainville à qui j'ai beaucoup de choses à dire.

SCENE II.

ROBERT, SAINVILLE *père*.

SAINVILLE, *entrant gaîment.*

Ma foi, ce pays-ci est fort agréable ; et les habitans me paraissent de bonnes gens.

ROBERT.

Ils se félicitent déjà de vous posséder ; et cela ne pouvait manquer, puisque j'ai suivi les instructions que vous m'aviez données.

SAINVILLE.

Il en coûte donc bien peu pour se faire des amis.

ROBERT,

Air : De Frosine.

Par-tout la joie et les bienfaits
Accompagnent votre présence :
Le bonheur ne vous fuit jamais ;
Dans ce séjour il vous devance.
Près d'un homme si généreux
Combien nos devoirs sont faciles !
Vous nous commandez d'être heureux,
Et nous sommes dociles. (*bis.*)

SAINVILLE.

Vous faites bien ; car je n'aime pas que l'on me contrarie..... Ah çà, parlons d'affaires. Où en sont nos mariages ; d'abord, celui de la fille du jardinier ?

ROBERT.

Monsieur, les fiançailles se feront aujourd'hui, et les jeunes gens viendront tantôt avec leurs parens et le notaire du lieu, vous prier de signer leur contrat, et recevoir la dot que vous avez la bonté de leur donner.

SAINVILLE.

Fort bien.

ROBERT.

De plus, j'ai porté chez ledit notaire le projet du contrat de mariage de votre fils avec Mademoiselle Agathine.

SAINVILLE.

Tu n'as parlé à personne.....

ROBERT.

Monsieur, je sais garder un secret. C'est une surprise que vous ménagez à ces aimables jeunes gens et à M. Dormel ?

SAINVILLE.

Je lui en ménage plus d'une.

ROBERT.

Comment cela ?

SAINVILLE.

Il y a précisément aujourd'hui un an qu'on lui enleva son cher trésor.

ROBERT.

Oui !.... effectivement, c'était à pareil jour ; je me le rappelle. Sans doute, M. Dormel ne l'a pas oublié ; et ce triste souvenir lui fera passer une mauvaise journée.

SAINVILLE.

Peut-être. Mais quand il apprendra que cette maison est à lui.....

ROBERT.

A M. Dormel !.... Ah ! je vous devine.

SAINVILLE.

Je ne le crois pas.

ROBERT.

C'est un fort joli cadeau.

SAINVILLE.

Eh ! non.

ROBERT, *continuant.*

Quelle délicatesse ! le jour même.....

SAINVILLE.

La maison est à lui, acquise de son argent.

ROBERT, *reculant d'étonnement.*

De son argent ! aurait-il retrouvé.....

SAINVILLE.

Rien, mais.....

ROBERT.

Le vol n'avait donc pas été commis ?

SAINVILLE.

Il avait été commis : cela confond ta sagacité.

ROBERT.

J'en conviens.

SAINVILLE.

Tu sais que, lors de l'évènement, les soupçons se réunirent sur ce jeune étranger, d'une figure si douce, qui porteur des meilleures recommandations, s'était introduit chez Dormel et chez moi.

ROBERT.

Oui, tout le monde soupçonna l'étranger; mais moi qui me connais en hommes, je ne partageai point l'opinion publique.

SAINVILLE.

Et tu te trompas. — L'étranger était le coupable.

ROBERT.

Est-il possible ?.... Effectivement, quand je me rapelle sa figure, il me semble qu'il avait dans les yeux.... dans le regard..... quelque chose de..... Oh ! oui, cela ne m'étonne pas.

SAINVILLE.

Eh bien ! ce jeune homme.....

ROBERT, *vivement.*

Vient d'être arrêté ?

SAINVILLE.

Pas du tout.

Air :

Le voleur, prompt à s'effrayer,
Faute, je crois, d'expérience,
Sentit, peu fait pour le métier,
Le réveil de sa conscience;
Différent de ces gens adroits
Qui sans effort et sans étude,
Semblent, dès la première fois,
En avoir l'habitude.

ROBERT.

Et ces gens-là ne sont pas les plus rares.

SAINVILLE.

Huit jours s'étaient à peine écoulés, lorsqu'un soir je vois tout-à-coup entrer dans mon cabinet, ce malheureux jeune homme, l'air égaré, les yeux en larmes, respirant à peine... Il se précipite à mes pieds, y dépose une lourde cassette, me remet ce billet, et disparaît sans prononcer une seule parole.

ROBERT.

Ah ! mon dieu !

SAINVILLE.

Lis.

ROBERT, *lisant.*

« Vous êtes, Monsieur, le plus intime ami de M. Dor-
» mel ; et j'ai craint de m'exposer à sa colère. Puisse le
» remord qui m'accable, expier le crime qu'un instant
» d'égarement m'a fait commettre ! C'est vous que je charge
» de sa réparation. Adieu ! je fuis pour jamais. »

ÉDOUARD WILTON.

(*Stupéfait.*)

Je n'en reviens pas.

SAINVILLE.

Juge de ma surprise et de ma joie.... J'allais à l'instant même faire ma commission. . . . . lorsqu'une réflexion m'arrêta.

ROBERT, *très attentif.*

Voyons, Monsieur, votre réflexion.

SAINVILLE.

Voici le raisonnement que je fis. Dormel possédait un trésor auquel il touchait à peine, et toujours malgré lui. Se refusant tout... ne vivant que de privations.... Aujourd'hui que ce trésor est retrouvé, il va l'enfouir de nouveau. Ne serait-ce pas un service à lui rendre que de le forcer d'en jouir avec agrémens et utilité, en faisant valoir à son profit ses fonds dans mon commerce ?

ROBERT.

Voilà précisément ce que j'aurais dit à votre place.

SAINVILLE.

L'affaire était délicate.

ROBERT.

Très-délicate.... Mais votre réputation... votre fortune.... Vous qui refusez tous les jours les fonds qu'on vous offre de tous les côtés....

SAINVILLE.

Il s'agissait de corriger mon ami : je ne balançai pas. Je pris d'abord les précautions nécessaires ; et un acte en bonne forme, déposé chez un notaire, pourvut à tout.

ROBERT.

Fort bien..... C'est à quoi je n'aurais pas manqué.

SAINVILLE.

J'ai voulu qu'à tout évènement, Dormel ne pût rien perdre.

Air : *Du vaudeville de Tom Jones.*

Pour le guérir de sa triste démence,
Je l'ai laissé dans ses regrets;
Mais son argent lui procure une aisance
Qu'il croit devoir à mes bienfaits.
De maints plaisirs que l'avarice ignore,
Il goûte le prix aujourd'hui;
Et de son bien qu'il pleure encore,
Il jouit en dépit de lui. *(bis.)*

ROBERT.

Oui, mais il n'entasse plus.

SAINVILLE.

Quoique le goût des économies ne l'ait pasencore quitté, je me suis apperçu plusieurs fois qu'il n'était pas insensible aux douceurs de l'aisance.

ROBERT.

Allons, Monsieur.

Air : *D'Arlequin journaliste.*

Je vois qu'il se trouvera bien
De sa ruine passagère :
Prendre et restituer le bien,
Le voleur ne pouvait mieux faire. *(bis.)*
Quand un plan est ainsi conçu, *(bis.)*
S'en plaindre serait injustice ;
Mais bien des gens n'auraient rendu
Que la moitié de ce service.

SAINVILLE.

Ah ça, mon cher, je compte sur ta discrétion. Silence jusqu'au dernier moment! J'ai tout caché, même à mon fils : c'eût été le dire à Agathine.... Pour toi, qui n'es pas amoureux, à ce que je crois..... tu n'abuseras pas de ma confiance.

ROBERT.

Monsieur, je n'ai jamais abusé de rien.... Voici vos jeunes gens : je vous laisse avec eux.

SCENE III.

LES DEUX SAINVILLE, AGATHINE, FINETTE.

FINETTE.

Ah ! Monsieur, voici bien du nouveau.

SAINVILLE, *fils.*

Je suis au désespoir. M. Dormel vient de m'annoncer que je ne dois plus songer à épouser sa fille.

SAINVILLE, *père.*

Bah !

AGATHINE.

Il m'ordonne d'oublier celui qu'il m'avait destiné pour époux.

FINETTE.

Et cela, sans vouloir nous en dire le pourquoi.

SAINVILLE, *père.*

Je le sais, le pourquoi ; c'est qu'il est fou... Mais moi, qui ne le suis pas, je vais lui parler.

SAINVILLE, *fils.*

Mais vous, ma chère Agathine, vous auriez dû....

AGATHINE.

J'ai vainement tenté de le fléchir.

FINETTE.

Eh bien, puisqu'il refuse de s'expliquer, je dis que vous devez....

AGATHINE.

Je dois obéir et me taire.

FINETTE.

Obéir !.... c'est difficile. Se taire, c'est impossible.

SAINVILLE, *père.*

Refuser pour sa fille un mari jeune, honnête, aimable...

FINETTE.

Et qui ne lui coûte rien.

AGATHINE.

Finette !

FINETTE.

Sans dot !

AGATHINE.

Finette !

FINETTE.

Qu'il soit avare tant qu'il voudra; mais....

AGATHINE.

Songez que vous parlez de mon père.

FINETTE.

Voulez-vous que je dise qu'il est généreux?

AGATHINE.

Air : *De la piété filiale.*

Cessez, cessez un semblable discours,
Il blesse mon cœur; il m'offense.
Ce cœur me dit que rien ne nous dispense
De respecter les auteurs de nos jours.
Les défauts que, par intervalle,
On voit obscurcir leurs vertus,
Semblent prescrire un sentiment de plus
A la piété filiale. (*bis.*)

SAINVILLE, *fils.*

Je ne puis qu'applaudir à des sentimens que je partage; mais, ma chère Agathine, après un refus aussi étrange....

AGATHINE.

Croyez-vous que j'y sois insensible?

SAINVILLE, *père.*

Fort bien; désespérez-vous, mes enfans. C'est votre rôle; c'est celui de tous les amans contrariés dans leur flamme. Quant à moi, je ne me désespérerai pas, mais j'agirai.... J'entends notre homme. Laissez-moi avec lui.

AGATHINE.

Ah! monsieur!

SAINVILLE, *fils.*

Ah! mon père, songez....

SAINVILLE, *père, gaiement.*

Oui, mes enfans, je connais votre position. Tu en mourrais de douleur; Agathine n'y survivrait pas; Finette en perdrait la tête; je ne sais pas moi-même ce que je deviendrais...Mais pendant que nous nous portons bien tous, laissez-moi prévenir d'aussi grands malheurs.

(*Ils sortent par le côté opposé à l'entrée de Dormel.*)

SCENE IV.

SAINVILLE, *père*, DORMEL.

SAINVILLE, *à part.*

Ah dieu ! quelle figure renfrognée !... C'est l'anniversaire.

DORMEL, *d'un air sombre.*

Bonjour, Sainville.

SAINVILLE, *du même ton.*

Bonjour Dormel.... (*gaiement.*) Est-ce que tu n'as pas bien dormi ?

DORMEL.

Si fait.

SAINVILLE.

Comme te voilà triste !

DORMEL.

Je n'ai pas coutume d'être gai.

SAINVILLE.

C'est vrai.

DORMEL.

Je ne te ressemble pas.

SAINVILLE.

Tant pis.

Air : *Quand la mer rouge.*

Chez moi, dans mes ateliers,
La gaité préside ;
Elle est de mes ouvriers
Et l'ame et le guide :
Tout va bien quand chacun rit,
Et j'y trouve mon profit ;
Car l'homme joyeux
En travaille mieux.
Oui, celui dont la main est plus diligente,
C'est celui qui chante.

DORMEL.

Je n'ai pas envie de chanter.... Savez-vous, Monsieur, qu'il y a aujourd'hui un an....

SAINVILLE.

Ah ! ça, mais, mon cher.... nous étions convenus que tu ne mettrais plus cet habit-là.

DORMEL.

Oh! il est encore bien bon pour le matin.

SAINVILLE.

Mais tu en as d'autres.

DORMEL.

Est-ce une raison pour les user?

SAINVILLE.

Apparemment.

DORMEL.

Non, Monsieur, il faut les ménager.

SAINVILLE.

Oh! sans doute les ménager!...

Air :

Tant de respect pour tes habits
Excite mon juste murmure :
Si ce goût gagnait dans Paris,
Que serait ma manufacture!
Quand le tailleur fait maint habit nouveau,
Du marchand j'emplis la boutique ;
Mais si l'habit reste au porte-manteau,
Le drap reste dans ma fabrique.

DORMEL.

Oh! bah! tous ces beaux raisonnemens....

SAINVILLE.

Te déplaisent.... Eh bien, parlons d'autre chose. Est-il vrai que tu ne veux plus que mon fils épouse ta fille?

DORMEL.

Rien n'est plus vrai.

SAINVILLE.

Et la raison?

DORMEL.

Dispense-moi de la dire.

SAINVILLE.

Non, parbleu, il faut que tu t'expliques.

DORMEL.

Tu le veux absolument?

SAINVILLE.

Très-absolument.

DORMEL.

Il m'en coûte.

SAINVILLE.

Tâche qu'il ne t'en coûte pas trop.

DORMEL.

Eh bien, mon cher, ta conduite....

SAINVILLE.

Achève.

DORMEL.

Ta conduite,... me déplait.

SAINVILLE.

En quoi?

DORMEL.

En tout. D'abord, ta table....

SAINVILLE.

Ma table est bonne.

DORMEL.

Très-bonne; mais....

SAINVILLE.

Et mon vin?

DORMEL.

Excellent, mais....

SAINVILLE.

N'es tu pas logé commodément?

DORMEL.

Très-commodément; mais, mon cher....

SAINVILLE.

Cette maison n'est-elle pas agréable?

DORMEL.

Que trop agréable; et puisqu'il faut le dire, tu te ruines.

SAINVILLE.

Je me ruine!

DORMEL.

Oui, tu te ruines..... Une table somptueuse, des meubles recherchés, des prodigalités sans nombre.....

SAINVILLE.

Tu n'as jamais rien prodigué, toi; et cela t'a joliment réussi!

DORMEL.

Est-ce ma faute? — Ah Dieu!

Air : *Du petit Matelot.*

Le fruit de tant d'économie,
Avec tant de soin conservé,
Par la plus horrible infamie,
Dans un instant m'est enlevé. *(bis.)*

SAINVILLE.

Je conviens qu'un peu de dépense
N'eût pas empêché ce malheur ;
Mais au moins, c'eût été d'avance,
Autant de pris sur le voleur. *(bis.)*

DORMEL.

Le scélérat !

SAINVILLE.

Il ne prendra pas cette maison, j'espère..... C'est de l'argent bien placé.

DORMEL.

Oui, bien placé !..... Une maison qui ne rapporte rien !

SAINVILLE

Elle rapporte. Elle m'a déja beaucoup rapporté.

Air :

Des voisins qui manquaient d'ouvrage
En ont d'abord trouvé céans :
De plus, j'occupe au jardinage
Jacques, sa femme et ses enfans. *(bis.)*
Toute la petite famille
M'appelle ici le bien venu :
Autour de moi la gaîté brille ;
Est-il un meilleur revenu ? *(bis.)*

DORMEL.

Oui, voilà de bonnes rentes !

SAINVILLE.

Ce ne sont pas les moins sûres.

DORMEL, *avec chaleur.*

Monsieur, un négociant ne peut trop borner ses dépenses. Il a déja bien assez des hasards de son commerce : car enfin, les faux calculs, les mauvaises spéculations..... les banqueroutes.... Le commerce n'a rien de sûr ; et si l'on considérait bien ce qu'on y risque....

SAINVILLE, *malignement.*

On enfermerait son argent, n'est-ce pas ? Moyen d'en jouir, très-agréable..... et sur-tout très-utile à l'État.

DORMEL.

Bon ! l'État ! l'État !.....

SAINVILLE.

Air : *De Molière à Lyon.*

Au guerrier qui défend nos droits,
L'Etat vengé doit la victoire ;
Au sage qui fonde nos loix
Il doit une plus belle gloire :
Pour le nourrir, de toutes parts
Du laboureur le bras s'exerce ;
Sa parure est dans les beaux arts,
Mais son ame est dans le commerce. } *bis.*

DORMEL

Celui qui veut ne pas perdre son bien.... le garde.

SAINVILLE.

Celui qui veut jouir de ce qu'il a, le change contre ce qu'il n'a pas.... Tout est échange dans ce monde.

DORMEL.

Air : *Ah ! rendez grace à la nature.*

Le soleil pompe les vapeurs
Qu'exhale la terre embrasée :
La tendre aurore sur nos fleurs
Les distille en douce rosée.
Du ciel l'éternelle bonté,
Réglant ses dons avec mesure,
Impose à la société
Les mêmes loix qu'à la nature. *(bis)*

DORMEL.

Oh ! voilà de mes philosophes..... Mais tu philosopheras tant que tu voudras. Après avoir, par un malheur inoui, perdu tout ce que j'avais, je ne veux plus que ma fille épouse le fils d'un homme qui n'aura bientôt plus rien par sa faute.

SAINVILLE.

Et tu n'as pas d'autre motif de rupture?

DORMEL.

Non.

SAINVILLE.

Allons, puisqu'il est nécessaire que je te donne l'état de ma fortune, que nous comptions ensemble..... Nous comptenons. (*A part.*) Il est ma foi tems de le mettre dans

le secret. (*Haut..*) Mon ami, je te laisse, pour m'occuper de mon bilan.

DORMEL.

Tu plaisantes ; mais.....

SAINVILLE.

Non parbleu, je ne plaisante pas ; et dès aujourd'hui je veux te prouver que je sais bien employer l'argent.

SCENE V.

DORMEL, *seul.*

Quelle tête que ce Sainville ! C'est dommage..... On est fort bien dans cette diable de maison de campagne. Je ne sais comment cela s'est fait, mais j'ai parfaitement dormi. — Il est vrai que j'avais pris hier de l'exercice dans ce maudit jardin..... qui est parbleu charmant.... Et ce chien de souper..... qui était délicieux !..... Ce vin de Baune.... oh ! quel vin !.... Je ne sais pas ce qu'il coûte ? je n'en ai jamais acheté de pareil.

Air : *Du vaudeville de Cruello.*

Le vin de Surêne jadis
Suffisait à ma table :
J'en trouvai toujours, vû le prix,
L'usage délectable.
Ce vin, quand il faut l'acheter,
Sur le *Baune* doit l'emporter,
Et c'est chose certaine.
(*Après une réflexion.*)
Quand on le boit, c'est différent ;
Le vin de Baune assurément
Vaut mieux (*bis.*)
Que le vin de Surêne. (*bis.*)

Mais on a sitôt bu..... Au reste, j'ai averti Sainville. S'il se ruine maintenant, c'est son affaire..... Songeons à la nôtre..... Il me force d'accepter de tems en tems de petites sommes pour mes menus plaisirs. (*tirant de son sein un petit sac.*) Mes menus plaisirs ! les voilà !... les voilà, mes menus plaisirs... (*Se retournant avec précipitation.*) Hein !... Que ces petites poches sont bien inventées !

Air : *Mes bons amis.*

Quoique Français
On ne me vit jamais
Très-grand partisan de la mode :
Mais dieu merci,
Je trouve celle-ci
Agréable, utile et commode.
On a, faisant chemin,
Son argent sous sa main,
Et rien n'est mieux inventé, ce me semble :
L'argent, source du vrai bonheur,
Est le fidèle ami du cœur ;
On fait bien de les loger ensemble.

(*Considérant l'argent de son sac.*) Les belles espèces !.... Trente-deux louis, de poids... deux écus de six livres, point rognés.... Une pièce de cinq francs.... Un petit écu... Une pièce de quinze sols.... Une de six.... Une de deux..... et quatre centimes. Cela fait bien, d'après mon calcul de ce matin.... sept cents quatre-vingt-neuf livres trois sols et quatre centimes..... Et si je puis ajouter à cela.....

SCENE VI.

DORMEL, SAINVILLE, *fils*, AGATHINE, FINETTE.

AGATHINE.

Ensemble. { Mon père !
SAINVILNE, *fils.*
Ah ! Monsieur ! }

DORMEL, *serrant brusquement son argent.*

Hein !.... Qu'est-ce ?

SAINVILLE, *fils.*

Ne me cachez rien.

DORMEL.

Cacher ! quoi ?

AGATHINE.

C'est votre cœur que nous venons attaquer.

DORMEL.

Mon cœur !

SAINVILLE, *fils.*

Vous y renfermez.....

DORMEL.

Je ne renferme rien, Monsieur.

SAINVILLE, *fils.*

Un secret qui fait le malheur de ma vie.

DORMEL.

Ah ! je respire.

AGATHINE.

Air : *Je suis heureux.*

Cent et cent fois vous m'avez dit, mon père :
Constant et sincère,
Sainville a tout pour plaire.

DORMEL.

Discours superflus !

SAINVILLE, fils.

Rompriez-vous quand l'hymen nous appelle,
D'une main cruelle,
Une chaîne si belle ?

DORMEL.

Ne m'en parlez plus.

SAINVILLE, fils.

Quoi ! sans retour aujourd'hui....

DORMEL.

Oui.

FINETTE.

Personne ne vous conçoit.

DORMEL.

Soit.

AGATHINE.

Devions-nous craindre jamais...

DORMEL.

Paix !

SAINVILLE.

Mais au moins une raison ?

DORMEL.

Non.

LES TROIS AUTRES.

Dites-nous une raison.

DORMEL.

Non.

LES TROIS AUTRES.

Dites-nous une raison.

DORMEL, *sortant.*

Non.

SCENE VII.

SAINVILLE, *fils*, AGATHINE, FINETTE,

SAINVILLE.

Eh! quoi, toujours à se taire il s'obstine!

AGATHINE.

Plaignez Agathine.

FINETTE.

Quelle humeur le domine!

SAINVILLE, fils.

Refus outrageant!

FINETTE.

Auprès de lui vos plaintes sont frivoles,
Vos demandes folles;
Il est chiche en paroles
Autant qu'en argent.

SAINVILLE, *fils*.

Je n'ai pu voir encore mon père; mais sans doute il n'aura pas mieux réussi que nous.

FINETTE.

Refuser de donner une raison! Il est écrit que cet homme ne donnera jamais rien.

SAINVILLE, *fils*.

Quel parti prendre?

AGATHINE.

Céder à notre destinée.

FINETTE.

Voilà ce qui s'appelle montrer du caractère.

SAINVILLE.

Vous ne concevez pas l'excès de mon malheur.

AGATHINE.

Ah! Sainville, il m'est affreux de renoncer à l'espoir de vous être unie: mais une chose au moins adoucit ma peine; c'est qu'un mariage plus avantageux pour vous peut un jour....

SAINVILLE.

Pouvez-vous le penser?

AGATHINE.

Air : *Fuyant et la ville et la cour.*

Sans doute vous saurez charmer
Celle que le ciel vous destine.
Ah ! puisse-t elle vous aimer
Autant que vous aime Agathine !
Par un père, dans sa rigueur,
Ma main peut vous être ravie ;
Mais je dispose de mon cœur :
Ce cœur est à vous pour la vie. } *bis.*

SAINVILLE.

Et le mien peut-il cesser d'être à ma chère Agathine ?

AGATHINE.

Votre fortune vous permet les plus brillantes espérances.

SAINVILLE.

Même air.

Ma fortune !..... pour vous l'offrir,
Jusqu'à présent je l'ai chérie :
Ah ! sans pouvoir vous embellir,
Par vous elle était embellie.
Pour mes regrets, pour ma douleur,
Désormais elle est importune :
Peut-on, en perdant le bonheur
Songer encore à la fortune ? } *bis.*

FINETTE.

Voici M. Sainville.

SCENE VIII.

LES PRÉCÉDENS, SAINVILLE, *père.*

SAINVILLE, *fils.*

Eh bien ! mon père, avez-vous pu pénétrer enfin.....

SAINVILLE, *père.*

Oui, Dormel, m'a tout dit... Une maison de campagne... Une table somptueuse..... Des prodigalités sans nombre.... Enfin, il dit qu'après avoir perdu tout ce qu'il avait, il ne veut pas que sa fille épouse le fils d'un homme qui, bientôt, n'aura plus rien par sa faute. Ce sont ses propres mots.

SAINVILLE, *fils.*

Vous plaisantez, sans doute.

SAINVILLE, *père.*

Non, ma foi.

Air : *Qu'on soit jaloux, etc.*

Ce que de lui je viens d'apprendre,
Je vous le dis sans nuls détours.

FINETTE.

On a beau le voir et l'entendre ;
Monsieur Dormel surprend toujours. *(bis.)*
Que de son bien on soit avare,
Rien n'est plus commun aujourd'hui;
Mais sur ma foi, c'est chose rare
Que de l'être du bien d'autrui. *(bis.)*

SAINVILLE, *fils.*

Voilà bien l'idée la plus extraordinaire.

SAINVILLE, *père.*

Tu ne savais pas que j'étais un dissipateur.... Eh bien ! ni moi non plus.

SCENE IX.

LES PRÉCÉDENS, ROBERT.

ROBERT.

Monsieur, voici vos lettres.

SAINVILLE, *père.*

Voyons si j'y trouverai ce que j'attends..... Celle-ci concerne ma manufacture.... (*Il la parcourt.*) Ah ! ah ! je ne me ruine pas encore tout-à-fait.... (*Il continue d'ouvrir ses lettres et lit.*)

FINETTE.

N'est-il pas vrai, Mademoiselle, que votre père est un homme d'une grande prévoyance ?

SAINVILLE, *fils.*

Qu'a-t-il voulu dire ?

AGATHINE.

Je n'y comprends rien.

SAINVILLE, *père.*

Ah ! ce pauvre l'Angevin est rétabli ; j'en suis bien aise. C'est un excellent ouvrier et un brave homme. J'avais recommandé qu'on en eût grand soin.

ROBERT.

Oui, recommandé !.... Il n'a jamais voulu voir le médecin.

SAINVILLE, *père.*

Guérir sans le médecin !

FINETTE.

Il est bien hardi !

SAINVILLE, *père.*

Voici mon affaire..... C'est le contrat d'acquisition de cette maison ; et j'en avais besoin aujourd'hui même.

ROBERT, *le tirant par l'habit.*

Monsieur, je voudrais vous parler.

SAINVILLE, *père.*

Mes enfans, laissez-nous. J'ai à causer avec Robert.... Ne vous désolez pas tout-à-fait : ma ruine n'est pas encore complette ; et votre mariage n'est pas entièrement désespéré.

SAINVILLE, *fils.*

Ah ! mon père, vous me rendez la vie.

FINETTE.

Nous en avions grand besoin.

SCÈNE X.

SAINVILLE, *père*, ROBERT.

ROBERT, *en riant.*

Comment donc, Monsieur, votre ruine..... Le mariage désespéré !.....

SAINVILLE.

C'est une petite gaîté de Dorimel..... Mais voyons : qu'as-tu à me dire ?

ROBERT.

Monsieur, j'ai remis chez Mademoiselle Agathine les étoffes et les dentelles que vous lui destinez.

SAINVILLE.

Bon ! quoique le mariage soit désespéré, il faut bien songer aux habits de noce.

ROBERT.

Ensuite, Monsieur, nos fiancés demandent à quelle heure ils pourront se présenter.

SAINVILLE.

A quelle heure ?..... Ma foi, c'est que..... je voudrais voir Dormel auparavant.

ROBERT.

Eh bien ! Monsieur, le voici lui-même, et dans toute sa parure.

SAINVILLE.

En ce cas, amène les jeunes gens le plutôt possible.

ROBERT.

Avertirai-je aussi Monsieur votre fils ?

SAINVILLE.

Tout le monde. (*Robert sort.*)

SCENE XI.

DORMEL, SAINVILLE, *père.*

SAINVILLE.

Ah ! tu as mis ton habit neuf : j'en suis bien aise. J'ai aujourd'hui grande compagnie.

DORMEL.

Grande compagnie !.... Te voilà bien !.... Toujours de la dépense !

SAINVILLE.

Quoi ! tu me parleras toujours de dépense !

DORMEL.

Tant que tu ne te lasseras pas d'en faire, morbleu !.... Je sors de la chambre d'Agathine.

Air : *Vaudeville des deux Veuves.*

Encore des présens nouveaux !
Et cela me met en colère.

SAINVILLE.

C'est toi qui lui fais ces cadeaux ;
Je les offre au nom de son père.

DORMEL.

Un père qui sait réfléchir
Craint le luxe dans sa famille.

SAINVILLE.

Un bon père croit s'embellir
De la parure de sa fille. (*bis.*)

DORMEL.

Oh ! oui, s'embellir !

SAINVILLE.

Conviens qu'Agathine sera charmante.

DORMEL.

Il est bien question de cela !

SAINVILLE.

Oui.... et moi qui ne suis que le beau-père.....

DORMEL.

Le beau-père !

SAINVILLE.

Assurément..... Il est un peu étrange que tu me fasses un crime de te procurer plus d'aisance que tu n'en a jamais eu.

DORMEL.

Air : Oui noir, etc.

A vivre dans l'aisance
Je prendrais du plaisir ;
Mais, monsieur, par prudence,
Il faut voir l'avenir :
Il faut, il faut voir l'avenir.

SAINVILLE, *père.*

Je dois en convenir.

DORMEL.

Je n'y puis plus tenir.
Ecoute-moi.

SAINVILLE.

J'écoute.

DORMEL.

Tu m'obliges sans doute :
Mais tout ce qu'il t'en coûte.....

SAINVILLE.

Il ne m'en coûte rien.

DORMEL, *se récriant.*

Ton bien !

SAINVILLE.

Mon bien !
Mon ami, (*bis.*) c'est le tien.

DORMEL.

Oh ! c'est fort obligeant.

SAINVILLE.

C'est naturel..... Je t'ai promis ce matin de te rendre un compte.

DORMEL.

Quittons la plaisanterie.

SAINVILLE.

Je ne plaisante point. D'abord, tu es ici chez toi.

DORMEL.

Je sais bien que ton amitié....

SAINVILLE.

Ce n'est pas cela. (*En appuyant.*) Tu es ici le propriétaire.

DORMEL.

Le propriétaire!

SAINVILLE.

Vois ce contrat.

DORMEL, *lisant.*

Cette maison.... acquise en mon nom..... pour vingt mille francs!..... Qu'est-ce que cela signifie?

SAINVILLE.

Cela signifie que tu l'as achetée.... et payée.

DORMEL.

Ruiné comme je le suis.....

SAINVILLE.

Ruiné comme tu l'es, tu as fait cette acquisition.

DORMEL.

Mais enfin....

SAINVILLE, *lui donnant le billet de la deuxième scène.*

Jette les yeux sur ce papier.

DORMEL, *voyant la signature.*

Edouard Wilton!

SAINVILLE.

Lis.

DORMEL, *lit.*

Que vois je!.... (*Se jetant dans les bras de Sainville.*) Ah! mon cher Sainville! mon ami! mon bon ami! mon sauveur!

SAINVILLE.

Eh doucement! tu m'étouffes.

Air : *Des femmes et le secret.*

Quoi, tout mon or !

SAINVILLE.

Oui, tout ton or.

DORMEL.

Je pourrais le voir reparaître !
Mon cher trésor !

SAINVILLE.

Ton cher trésor
A son maître
Revient encor.

DORMEL.

Eh ! quoi, tout mon or !

SAINVILLE.

Eh ! oui, tout ton or.

DORMEL, *hors de lui.*

Ah ! grand Dieu ! quelle joie ! quelle satisfaction ! quel bonheur !..... (*S'arrêtant tout-à-coup.*) Eh mais..... c'est donc sur mes propres fonds.... que j'ai si bien vécu pendant toute une année ?

SAINVILLE.

Rassure-toi, mon ami, rassure-toi, tu n'as mangé qu'une partie de ton revenu.

DORMEL.

Comment ?..... Mais cette maison.....

SAINVILLE.

Elle est, ainsi que tout ce que j'ai dépensé pour toi, le produit net de ton capital, heureusement employé dans mon commerce.

DORMEL.

Et mes quarante mille écus ?

SAINVILLE.

Cette somme est toute entière dans mes mains. Elle te sera rendue quand tu voudras.... Aujourd'hui même, si tu l'exiges.... Et tu auras de plus un jardin pour l'enterrer.

DORMEL, *honteux.*

Ah ! Sainville !

SAINVILLE.

Est-ce que la maison ne serait pas de ton goût ;

DORMEL.

Je.... ne dis pas cela.

SAINVILLE.

Tu la trouves peut-être trop chère ?

DORMEL.

Non.... mais je dis.....

SAINVILLE.

Que dis-tu donc enfin ?

DORMEL.

Air : *De la boulangère.*

Ma foi, c'est que vingt mille francs,
Quand on est économe....

SAINVILLE.

Nous n'aurons point de différens;
J'agis en galant homme.
Laisse la maison, je la prends.

DORMEL, *réfléchissant.*

Vingt mille francs,
Bien nets et bien francs,
Vraiment, c'est une somme !

(*On entend une ritournelle.*)

DORMEL.

Qu'est-ce que j'entends là ?

SAINVILLE.

C'est une noce.

DORMEL.

Une noce. !

SAINVILLE.

Eh ! oui, tont au moins une, puisque tu n'en veux pas deux.

SCENE XII ET DERNIÈRE.

SAINVILLE, *père*, DORMEL, ROBERT, *et ensuite* SAINVILLE, *fils*, AGATHINE, FINETTE, LES FIANCÉS, LE NOTAIRE, JACQUES *et les gens de la noce.*

ROBERT.

Monsieur, c'est tout le village, et Jacques, votre jardinier, à la tête.

SAINVILLE, *père*, *bas à Dormel.*

C'est mon jardinier.... ou le tien, dont je marie la fille.

JACQUES.

Air : *De Piron.*

Vl'à tous nos habitans joyeux,
Qui venont fêter en ces lieux
Leux nouveau propriétaire.

SAINVILLE, *bas à Dormel.*

Cette fête est-elle pour toi?

CHOEUR.

Dtès que j'l'avons vu { sur ma foi, / jarnigoi ! }
Ce brave homme a su nous plaire.

ROBERT, *à Sainville père.*

Voici, Monsieur, nos époux,
Leurs parens et le notaire.
Dites, comment les trouvez-vous?

SAINVILLE.

Mais ils ont l'air honnête et doux.

LES FIANCÉS.

C'est grace à lui que dans c'biau jour
Le bonheur, l'hymen et l'amour
Vont habiter not' chaumière.

CHOEUR.

Puisse-t-il, c'voisin généreux,
Rester au milieu des heureux
Qu'i' s'entend si ben à faire!

JACQUES.

Et puisse-t-il, dans cinquante ans,
Etre fêté par les enfans,
De nos enfans
Et d'ses enfans!

CHOEUR.

Oui, puisse-t-il etc.

SAINVILLE, *père.*

Mes amis, le nouveau propriétaire ne peut que se féliciter d'avoir d'aussi bons voisins. N'est-il pas vrai, Dormel?

DORMEL.

Oh! oui.... c'est fort agréable..... (*A part, enchanté.*) Tout mon argent et une maison de campagne!

SAINVILLE, *père, bas.*

Tu gardes la maison?

DORMEL, *de même.*

Un moment.

SAINVILLE, *père, se tournant vers les paysans.*

Mes amis, ce n'est point à moi que vous devez adresser vos complimens. C'est à mon ami Dormel.

DORMEL, *le tirant par son habit.*

Tu es bien pressé.

SAINVILLE, *père, sans l'écouter, et le faisant passer à sa place.*

C'est lui qui est le véritable propriétaire.

SAINVILLE, *fils, à Finette.*

Qu'entends-je !

AGATHINE, *à Dormel.*

Comment ! vous seriez....

DORMEL.

C'est bon, c'est bon.

JACQUES.

Dam ! M. Dormel, excusez, je n'savions pas. Mais ça n'fait rien.... v'z'avais itou l'air d'un brave homme. Prenez que j'vous ayons dit tout ça.

DORMEL.

Oh ! je suis.....

SAINVILLE, *père, vivement.*

Vous ne perdrez pas au change.

JACQUES.

Tant mieux, morgué !.... car s'tila qu'j'avons eu l'bonheur d'pardre.... J'étions son jardinier ; je n'voulons pas en dire de mal ; mais ça f'sait un rude chrétien..... Jarnigoi ! quel avare !

DORMEL.

Il était avare ?

SAINVILLE, *père, bas à Dormel.*

Paix donc !

JACQUES.

Ah ! j'vous en réponds. I'ne r'cevait parsonne ; on n'le voyait jamais.... Il vivait ni plus ni moins qu'un ours ; il entarrait son argent.

SAINVILLE, *père.*

Hé ! comment ?

DORMEL, *bas.*

Laisse-le dire.

JACQUES.

Oui, morguenne ! il l'entarrait.... j'en somm'sûr.... Mais vous n'savez pas l'pus meilleur ?

Air : *Mon père était pot.*

I' trépassit sans dire mot
Un jour de Notre-Dame :
C'était un ben vilain magot ;
Dieu veuille avoir son ame !
Drès l'jour de sa mort,
Auprès d'son trésor
J'vis pus d'un bon apôtre,
Qui buvait déjà
Avec c'magot-là
A la santé de l'autre.

DORMEL, *à lui-même.*

Voilà bien les héritiers !

JACQUES.

Pas vrai, not' bourgeois, qu'c'était ben fait ?

JINETTE, *à part.*

Il fait joliment sa cour à son nouveau maître !

SAINVILLE, *père, à part, en riant.*

Ce pauvre Dormel !

JACQUES.

C'est dommage que l'défunt n'ait pas pu voir ça..... ça l'aurait p't'êt' corrigé.... (*à Dormel.*) Pas vrai, not' bourgeois ?

DORMEL, *avec un sentiment concentré.*

Oui, sans doute ; cela l'aurait corrigé..... (*à part.*) Quelle honte pour moi, s'ils savaient !...

LE NOTAIRE, *à Sainville père.*

Monsieur, voici les deux contrats de mariage.

SAINVILLE, *père, les prenant.*

Fort bien... Celui de ces jeunes gens.... (*à son fils.*) et le vôtre.

SAINVILLE, *fils, et Agathine.*

Le nôtre !

SAINVILLE, *père, aux villageois.*

Ah ça, mes enfans, Robert va vous compter la dot de six cents francs que je vous ai promise ; car, en cédant cette maison à Dormel, je me suis réservé le droit de vous établir.

DORMEL, *dans un bel enthousiasme.*

Non, Monsieur, la maison est à moi ; et c'est à moi de doter la fille de mon jardinier.

FINETTE, *à part.*

Et ! mon dieu ! avec quoi ?

DORMEL, *tirant secrettement son petit sac.*

Tenez ma bonne amie, voilà vos six cents francs.

FINETTE, *à part.*

Monsieur Dormel qui donne !.... ô prodige !

DORMEL, *tout bas.*

Il y a cent et tant de francs de plus ; mais c'est égal.... vous me les rapporterez demain matin.

SAINVILLE, *père, à part.*

Il avait encore économisé.

DORMEL.

Et c'est de même à moi de signer le contrat de mariage.

SAINVILLE, *père, vivement.*

Lequel ?

DORMEL.

Tous les deux, mon ami.

SAINVILLE, *fils et Agathine.*

Est-il possible ?

DORMEL, *à ceux qui l'entourent.*

Oui, mes enfans, soyez heureux. Je le suis aussi, moi.... non pas seulement d'avoir retrouvé mon bien, mais d'avoir appris à en faire un bon usage.

AGATHINE.

Quoi ! mon père ! vous auriez retrouvé....

SAINVILLE, *père.*

On vous contera tout cela.

DORMEL.

C'est à Sainville que je dois cette leçon..... (*Lui prenant la main.*) Mon ami ! elle ne sera pas perdue.

VAUDEVILLE.

SAINVILLE, *père.*

Air : *De Wicht.*

Bien corrigé de la manie
D'enterrer sans cesse de l'or,
Tu vas, à jouir de la vie,
Employer enfin ton trésor. (*Bis*)

Il faut, mon cher, en homme sage,
Réparer les momens perdus :
Va, la folie est dans l'abus,
Mais la sagesse est dans l'usage. (*Bis*)

DORMEL.

Je suis changé, je le répète,
Et ne le suis point à demi;
Je dois ma guérison complète
A mon voleur, à mon ami. (*Bis*)
Désormais, avec avantage,
Je saurai placer mes écus :
Mon voleur m'en montra l'abus,
Mon ami m'en apprend l'usage. (*Bis*)

SAINVILLE *fils*.

Mondor se tait; et pour excuse
Du silence qu'il se prescrit,
Je crains, dit-il, qu'on ne m'accuse
De vouloir montrer trop d'esprit. (*Bis*)
Ne te gêne pas davantage,
Mondor, tes soins sont superflus :
Tu ne dois pas craindre l'abus
D'un bien dont tu n'as pas l'usage. (*Bis*)

PINETTE.

A sa fille maman sévère
Prodiguant de tristes leçons,
Lui dit : soyez sage, ma chère
Et défiez-vous des garçons : (*bis.*)
Craignez l'amour et son langage.....
Grave maman ! ne grondez plus.
On peut en défendre l'abus,
On doit en tolérer l'usage. (*bis.*)

ROBERT.

Quoiqu'en dise un célibataire,
Se marier est à propos :
La femme a cent moyens de plaire
Pour deux ou trois petits défauts. (*bis.*)
Ma foi, vive le mariage ?
Oui, malgré tous les vieux rébus,
C'est le plus triste des abus
Que de n'en faire aucun usage. (*bis.*)

JACQUES.

Drès l'matin not' femme querelle;
De boire alle me fait un tort.

T'en prends trop, Jacques, me dit-elle ;
Mais moi j'n'en tombons pas d'accord. *(bis)*
Sur l'soir, c'est un autre langage ;
Jarnigoi ! je n'la r'connais plus.
All' trouv' que c'n'est pas trop d'l'abus ;
Moi j'dis qu'c'est ben assez d'l'usage. *(bis.)*

AGATHINE, *au public.*

S'il faut en croire la critique,
Vous devez craindre d'applaudir :
Gardez-vous de mettre en pratique
Un conseil qui nous fait frémir. *(bis.)*
Ces signes de votre suffrage
Chez nous sont toujours bien reçus ;
Nous n'en voulons pas faire abus ;
Mais nous en voulons faire usage. *(bis.)*

(On répète en chœur les deux derniers vers.)

FIN.

PAPIRIUS,

OU

LES FEMMES

COMME ELLES ÉTAIENT,

PARADE HISTORIQUE

EN UN ACTE, MÊLÉE DE VAUDEVILLES,

Représentée, pour la première fois, à Paris sur le théâtre du Vaudeville, le 11 messidor an IX.

Par les CC. GERSIN et VIEILLARD.

A PARIS,

Chez BARBA, libraire, palais du Tribunat, galerie derrière le théâtre Français de la République, n°. 51.

AN IX. — 1801.

COUPLETS D'ANNONCE.

AIR :

Vous plaire à tous en même tems,
C'est glorieux, mais difficile;
L'un veut qu'on le transporte aux champs,
L'autre qu'on le laisse à la ville.
Celui-ci veut des traits bien deux,
Celui-là veut des épigrammes :
Nous, pour contenter tous vos goûts,
Nous allons vous offrir des femmes.

Mais ce ne sont pas les femmes d'aujourd'hui.

AIR :

Dans les traits de nos personnages
Si quelque défaut vous frappait,
Songez qu'ils offrent les images
Du beau sexe comme il était.
Mais les femmes ne sont plus telles,
Et si chez nous de ses tableaux
L'auteur eût choisi les modèles,
On n'y verrait point de défauts.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
CATON le censeur,	HYPPOLITE.
VALERIUS-FLACCUS, grand édile,	LENOBLE.
CALPHURNIE, épouse de Flaccus,	M.me DUCHAUME.
PAPIRIUS, fils de Calphurnie.	M.me HENRI.
JULIE, pupille de Caton,	M.lle ARSÈNE.
CANIDIE,	M.me AUBERT.
SEMPRONIE,	M.me THUBÉ.
FULVIE,	M.lle JEANNETTE LAPORTE.
UN GREFFIER,	CARON.
DAMES ROMAINES.	
CLIENTS ET SUITE DE L'EDILE.	
LICTEURS.	

La scène se passe à Rome, dans la maison de l'édile.

PAPIRIUS,

PARADE HISTORIQUE.

SCENE PREMIERE.

CALPHURNIE, CANIDIE, SEMPRONIE, FULVIE ET AUTRES DAMES ROMAINES.

(Elles sont toutes assises en demi-cercle au lever de la toile : Calphurnie est au milieu et sur un siége plus élevé.)

CALPHURNIE.

Illustres romaines, par moi convoquées en ces lieux, ô vous dont les époux goûtent encore les douceurs du sommeil dans le lit conjugal, tandis que le mien a déjà quitté sa couche solitaire pour vaquer aux fonctions de l'édilité, salut.

(Elle se lève, salue les femmes romaines, et est elle-même saluée par toutes les femmes : elle se rassied.)

Malgré les nombreux sacrifices que nous avons faits pour le bien public, le sénat a rendu plusieurs lois attentatoires à nos prérogatives; en ce moment il en prépare une nouvelle qui nous concerne; voilà ce que nous savons : que va-t-elle nous retrancher encore? C'est ce que nous ne savons pas, et ce qu'il nous importe de savoir. — Délibérons sur les moyens d'y parvenir; mais surtout de l'ordre, du calme et de la dignité.

AIR : *Ah! quel scandale abominable!* (Des Rigueurs du Cloître.)

« Trop haut n'élevez pas la voix,
« Et ne parlez qu'une à la fois.

CHŒUR.

« Trop haut n'élevons pas la voix,
« Et ne parlons qu'une à la fois.

CANIDIE.

« Contraignez-vous : faites enfin silence.

SEMPRONIE.

« Craignons de perdre une telle séance

FULVIE.

« Parlons tout bas,
« Evitons de bruyans éclats.

LE CHŒUR.

« Plus bas :
« Evitons de bruyans éclats,
« Parlons tout bas,
« Parlons tout bas.

(Le chœur s'achève en criant très-haut.)

CALPHURNIE.

Bien : nous commençons sous d'heureux auspices. — Après avoir profondément médité sur la situation difficile où nous sommes, que celle d'entre nous qui veut parler se lève.

TOUTES LES FEMMES.

(Elles se lèvent en même-tems.)

Voici mon avis.

CALPHURNIE, *assise.*

Chut, doucement. Pour aujourd'hui il convient de parler l'une après l'autre, et la parole est de droit à la plus âgée.

TOUTES LES FEMMES.

(Elles se rassoient en se disant l'une à l'autre :)

A vous, à vous.

CALPHURNIE.

Eh bien, tout le monde se tait? Allons, puisqu'il n'est pas de plus âgée parmi nous, la parole est à la plus jeune.

TOUTES LES FEMMES.

(Elles se lèvent avec précipitation.)

A moi.

DERNIÈRE REPRISE DU CHŒUR.

« Je suis plus jeune, en bonne foi :
« Elle est à moi,
« Elle est à moi.

(Pour appaiser le tumulte, Calphurnie se couvre avec son voile, et toutes les femmes se remettent à leur place, en disant :)

Chut, chut.

SCENE II.

LES MÊMES, PAPIRIUS, UN ESCLAVE, *arrêtant Papirius.*

Non, vous dis-je, les femmes délibèrent : les hommes n'entrent pas.

PAPIRIUS, *en-dehors.*

Comment ! Que dis-tu, téméraire ?

Air du pas redoublé.

Aux lieux où pour délibérer
Sont les femmes de Rome,
Empêche les vieillards d'entrer ;
Moi, je suis un jeune homme :
N'espère pas me retenir,
Et sache qu'à mon âge,
Près des femmes pour parvenir,
On force le passage.

(*Il entre.*)

LES FEMMES, *avec étonnement.*

Papirius !

CALPHURNIE.

Mon fils !... il convient bien à un adolescent de s'introduire dans le sein de cette auguste assemblée, de troubler le calme de nos discussions !

PAPIRIUS.

Quand on entre au sénat, lorsqu'en qualité de fils de patricien on assiste aux délibérations des pères conscrits, on peut bien, je crois....

CALPHURNIE, *aux femmes.*

C'est vrai : il entre au sénat, nous pouvons l'admettre parmi nous.

CANIDIE.

C'est Minerve qui nous l'envoie.

SEMPRONIE.

Soyez le bien-venu : approchez-vous, ô Papirius !

(*Papirius entre alors dans le cercle des femmes.*)

PAPIRIUS, *en entrant.*

Illustres romaines, je suis confus.... *(A part.)* Conservons notre dignité.

CANIDIE, *se levant.*

Ah ça, mon petit ami, puisque vous siégez au sénat, vous savez ce qui s'y passe. Qu'est-ce qu'on y dit?

SEMPRONIE, *se levant.*

Qu'est-ce qu'on y fait?

FULVIE, *se levant aussi.*

Qu'est-ce qu'on y projette?

PAPIRIUS.

Vous savez que les fils des sénateurs qui, comme moi, sont admis à leurs délibérations pour apprendre à gouverner un jour l'univers, ne doivent rien révéler : ils en ont fait le serment.

CANIDIE.

Les femmes vous en dégagent.

PAPIRIUS.

Doucement, s'il vous plaît.

AIR : *J'ai vu partout dans mes voyages.*

« Chaque femme à son esclavage
« Veut nous soumettre tour à tour,
« Et son inconstance dégage
« Des sermens que dicte l'amour ;
« Mais celles par qui l'on voit naître
« Les plus nobles penchans du cœur,
« Ne peuvent faire méconnaître
« Les sermens qu'on fait à l'honneur. »

CAFFARNIE.

Ne craignez rien : nous sommes discrètes.

PAPIRIUS.

En êtes-vous bien sûres?

SEMPRONIE.

AIR : *Oh ! oui, l'homme le plus parfait.*

« Nous ne dirons rien désormais.

PAPIRIUS.

« Ne faites pas cette promesse.

EULVIE.

« Nous gardons de certains secrets.

PAPIRIUS.

« Le mien n'est pas de cette espèce.

CANDIE, *le tirant à part.*

« C'est à moi seule que tu dois
« Un secret de cette importance.

PAPIRIUS, *à elle seule.*

« Je ne veux pas mettre à la fois
« Tant de gens dans ma confidence.

CANIDIE.

Comment, petit ingrat, déjà vous nous supposez des défauts ?

PAPIRIUS.

Des défauts? Personne, au contraire, ne vous en trouve moins que moi.

AIR : *Que ta porte, ô ma tendre amie !* (De l'Entrevue.)

« A nos hommages chaque femme
« A mille titres précieux ;
« Ses vertus captivent notre ame,
« Ses attraits enchantent nos yeux :
« Et si pourtant à la censure
« Elle prête de légers traits,
« C'est sans doute que la nature
« N'a point de chefs-d'œuvres parfaits. »

CANIDIE.

Puisque vous nous rendez justice, parlez donc.

PAPIRIUS.

Ah ! c'est différent.

CAMILLE.

Vous nous refusez?

PAPIRIUS.

Demandez-moi toute autre chose, et je m'empres

CAMILLE.

Nous ne vous demandons que cela, et nous ne pouvons que nous ne soyons instruites.

TOUTES LES FEMMES, *en se levant.*

Nous en faisons le serment.

PAPIRIUS, *à part.*

Grand ciel! et Caton qui doit venir ici ce matin, et qui [illegible] — Vite, un mensonge pour les renvoyer.

CAMILLE.

Eh bien?

PAPIRIUS.

Comment résister à des femmes? — Tout le mond

LES FEMMES.

Oui.

PAPIRIUS, *à part.*

Que leur dirai-je? — J'y suis. — (*Haut.*) Le chef de vient de découvrir un ancien oracle qui promet les fav déesse Lucine à toutes les romaines qui auront emb maris le premier des ides d'avril, avant la troisième jour.

LES FEMMES.

Le premier des ides d'avril? C'est aujourd'hui.

PAPIRIUS.

Celles qui veulent jouir de cette faveur n'ont pas de perdre.

CHŒUR DE FEMMES.

Air de la découpure.

« Vite, hâtons notre départ;
« Courons sans retard
« Où notre devoir nous appelle:
« Vite, hâtons notre départ;
« Un moment plus tard
« Nous pourrions arriver trop tard.

de la Tragédie.

unir tous deux,
on se refuse.
gourgeux,
rouve l'excuse :
op étourdi,
r de Rome
l'être mari,
rous d'homme. »

I U S.

air.

dut me juger
égère,
changer
aractère.
un étourdi,
lans Rome ;
ton mari,
un homme. »

E.

nous n'ayons bien des obs-

U S.

eur.

SEMPRONIE.

Vous nous refusez?

PAPIRIUS.

Demandez-moi toute autre chose, et je m'empresserai....

CANIDIE.

Nous ne vous demandons que cela, et nous ne sortirons pas d'ici que nous ne soyons instruites.

TOUTES LES FEMMES, *en se levant.*

Nous en faisons le serment.

PAPIRIUS, *à part.*

Ah ciel! et Caton qui doit venir ici ce matin, et ma chère Julie! — Vite, un mensonge pour les renvoyer.

CANIDIE.

Eh bien?

PAPIRIUS.

Comment résister à des femmes? — Tout le monde écoute?

LES FEMMES.

Oui.

PAPIRIUS, *à part.*

Que leur dirai-je?— J'y suis. — (*Haut.*) Le chef des augures vient de découvrir un ancien oracle qui promet les faveurs de la déesse Lucine à toutes les romaines qui auront embrassé leurs maris le premier des ides d'avril, avant la troisième heure du jour.

LES FEMMES.

Le premier des ides d'avril? C'est aujourd'hui.

PAPIRIUS.

Celles qui veulent jouir de cette faveur n'ont pas de tems à perdre.

CHŒUR DE FEMMES.

Air de la découpure.

« Vite, hâtons notre départ;
« Courons sans retard
« Où notre devoir nous appelle:
« Vite, hâtons notre départ;
« Un moment plus tard
« Nous pourrions arriver trop tard.

« Dépêchons, dépêchons, dépêchons-nous ;
« A nos chers époux
« Portons cette heureuse nouvelle.
« Dépêchons, dépêchons, dépêchons-nous ;
« Et courons chez nous
« Embrasser nos époux. »

SCENE III.

PAPIRIUS, *seul.*

C'est cela. — Je ne sais pas si elles y gagneront ; mais le champ de bataille est libre, mon rendez-vous aura lieu ; on s'entendra dans la maison, on s'entendra dans le quartier, et Caton n'aura pas le mot à dire. Ma chère Julie peut maintenant venir ! J'ai du talent pour les négociations. Et des calomniateurs diront encore qu'on ne peut pas faire entendre raison aux femmes ! tandis que moi à seize ans....

SCENE IV.

JULIE, PAPIRIUS.

JULIE, *entrant par la porte du fond.*

Eh ! bon dieu ! où courent ainsi toutes ces femmes ?

AIR : *C'est un enfant.*

« Quelle est donc la cause soudaine
« Qui les fait sortir de ce lieu ?
« Dans le transport qui les entraîne,
« Elles semblent courir au feu.

PAPIRIUS.

« Chacune à cette heure
« Va dans sa demeure.

JULIE.

« Qui l'y conduit si promptement ?

PAPIRIUS.

« C'est un enfant, c'est un enfant. »

JULIE.

Que dis-tu ?

PAPIRIUS.

Que tu vois en moi l'auteur de ce grand mouvement.

JULIE.

Encore un nouveau tour de ta façon?

PAPIRIUS.

C'est mon chef-d'œuvre. — On tenait ici un conseil secret ; j'ai voulu rompre l'assemblée, j'ai dit un mot, et l'assemblée a été rompue.

JULIE.

Un seul mot! Il est donc bien puissant?

PAPIRIUS.

Infaillible, et surtout nécessaire : Caton va se rendre ici.

JULIE.

Mon tuteur?

PAPIRIUS.

Lui-même. Irrité des assemblées illégales qui ont lieu dans cette maison, il doit venir ce matin dans l'intention de prendre sur le fait le sénat féminin.

JULIE.

Quel malheur s'il y eût réussi! Cet événement ne pouvait qu'augmenter la mésintelligence qui règne entre nos parens, et peut-être rompre notre mariage.

PAPIRIUS.

Oui : mais par mon adresse, par mon génie, je vais profiter de cette circonstance pour réconcilier Caton avec ma mère et son époux.

JULIE.

Comment y réussir? La nonchalance de ton beau-père, et la pétulance de Calphurnie irritent également Caton, et je crains...

PAPIRIUS.

Sois tranquille. — Je modérerai ma mère, j'écarterai l'édile ; et, enfin, je serai le conciliateur.

JULIE.

Et tu te flattes d'inspirer de la confiance à mon tuteur? y songes-tu bien?

Air du vaudeville de la Tragédie.

« Tu sais qu'à nous unir tous deux,
« Dès long-tems Caton se refuse.
« D'un arrêt aussi rigoureux,
« C'est en toi qu'il trouve l'excuse :
« Tu lui sembles trop étourdi,
« Et l'austère censeur de Rome
« Prétend qu'avant d'être mari,
« Il faut mériter le nom d'homme. »

PAPIRIUS.

Oh ! rassure-toi...

Même air.

« Long-tems si l'on dut me juger
« Une tête folle et légère,
« Bientôt on me verra changer
« Et de rôle et de caractère.
« Comme un enfant, un étourdi,
« Jusqu'ici j'ai vécu dans Rome ;
« Mais qu'on me fasse ton mari,
« Alors j'agirai comme un homme. »

JULIE.

Je crains qu'avant d'en venir là, nous n'ayons bien des obstacles à surmonter.

PAPIRIUS.

Je les leverai tous.

DUO.

Air de Doche.

Au doux espoir livre ton cœur.

JULIE.

Déjà ta voix calme mon cœur.

ENSEMBLE.

Non, plus de craintes vaines.

PAPIRIUS.

Bientôt l'hymen et le bonheur ;

JULIE.

Présage heureux! instant flatteur!

ENSEMBLE.

Ce jour finit tes peines.

PAPIRIUS.

Soins assidus, fidélité,

JULIE.

Amour constant, félicité,

ENSEMBLE.

Voilà notre partage.
Pour jamais avec volupté
Sous tes lois je m'engage.

JULIE.

Paix; voilà ta mère : comme elle a l'air contrariée!

PAPIRIUS.

Laisse-moi la préparer à l'arrivée de Caton.

(Julie sort.)

SCENE V.

PAPIRIUS, CALPHURNIE.

(Calphurnie entre sans voir Papirius.)

CALPHURNIE.

Suis-je assez malheureuse! .... rien ne me réussit. Je n'ai point trouvé mon époux.

PAPIRIUS, *s'approchant.*

O ma mère! vous êtes destinée à quelque chose de bien extraordinaire!

CALPHURNIE.

A quoi donc?

PAPIRIUS.

Vous allez terminer le différend qui règne entre Caton et votre époux : cette gloire n'appartient qu'à vous.

CALPHURNIE.

A moi?

PAPIRIUS.

A vous seule.

AIR: *C'est le meilleur homme du monde.* (De M. Guillaume.)

« Un habile médiateur,
« Usant d'une heureuse prudence,
« Dompte la haine et la fureur
« Par la bonté, par l'indulgence :
« Par un irrésistible attrait,
« Il gouverne à son gré notre ame :
« Le modèle de ce portrait
« Ne pouvait être qu'une femme. »

Et cette femme, c'est vous.

CALPHURNIE.

A la bonne heure ; mais je ne me charge pas de cette mission.

PAPIRIUS.

Tant pis. On aurait dit ; « Deux des principaux chefs de l'état « étaient divisés, ils cessèrent de l'être : qui opéra ce grand « prodige? Une femme ; Calphurnie. » Quel triomphe !

CALPHURNIE.

On aurait dit cela ?

PAPIRIUS.

Oui : mais maintenant on dira : « Savez-vous pourquoi Cal- « phurnie n'a pas réconcilié son époux et Caton ? C'est parce « qu'elle n'a plus d'empire sur son mari. »

CALPHURNIE.

Je n'ai plus d'empire sur mon mari ! Est-ce que ce n'est pas moi qui le dirige, qui le conduis dans l'exercice de ses fonc- publiques et privées?

PAPIRIUS.

En ce cas, on dira que c'est Caton qui vous effraie.

CALPHURNIE.

Il faudrait qu'il fût bien redoutable.

PAPIRIUS.

On dira que vous avez craint de ne pouvoir le désarmer.

CALPHURNIE.

Ce n'est pas cela qui m'inquiète.

PAPIRIUS.

On ne le pensera pas moins.

CALPHURNIE.

J'empêcherai bien qu'on ne le croie; et je veux donner un démenti aux mauvais propos, en réunissant dès ce jour mon époux et Caton. Où est-il Caton? que je le voie, que je lui parle.

PAPIRIUS.

Calmez-vous; il doit venir ce matin même.

CALPHURNIE.

C'est bien: je vais me recueillir un instant, *(A part.)* et voir si par hasard mon époux ne se trouverait pas chez lui.

PAPIRIUS, *seul.*

Moi, je reste pour attendre Caton. Pour maîtriser son esprit, feignons de croire qu'il ne vient ici que pour essayer une réconciliation. Je l'entends: de la souplesse, de l'assurance, et il est à moi.

SCENE VI.

CATON, PAPIRIUS.

PAPIRIUS.

Caton ici? quel bonheur! quelle allégresse!

AIR: *Mon cousin l'allure.*

« En ces lieux la raison,
« Cher Caton,
« Dès long-tems nous délaisse:
« Mais dans cette maison,
« Cher Caton,
« Pour guider ma jeunesse,
« Cher Caton,

« Vous ramenez la sagesse,
« Cher Caton,
« Vous ramenez la sagesse. »

Parlez, parlez, sage Caton.

CATON, *avec sang-froid.*

Votre mère est-elle ici?

PAPIRIUS, *à part.*

Je m'y suis mal pris : changeons de ton. *(Haut.)* Oui, vertueux Caton ; quelle sera sa reconnaissance en voyant que c'est même vous qui....

CATON.

Pourrai-je parler à votre mère?

PAPIRIUS, *à part.*

Peste! quel sang froid! A un autre essai. *(Haut.)* N'en doutez pas, austère Caton, vous allez la voir. Elle sait que tous les momens d'un magistrat tel que vous sont comptés, et que chaque instant qu'on lui fait perdre est un larcin aux soins du bonheur public.

CATON.

Allez chercher votre mère.

PAPIRIUS, *à part.*

Mon cellègue Caton n'est guère communicatif aujourd'hui. — Voici ma mère.

SCENE VII.

LES MÊMES, CALPHURNIE.

CALPHURNIE.

Eh! bonjour, Caton.

CATON.

Salut.

CALPHURNIE.

Soyez le bien venu ; asseyez-vous, Caton. Papirius, un siége à Caton.

CATON.

Cela n'est pas nécessaire.

CALPHURNIE.

Je n'écouterai rien que vous ne soyez assis.

PAPIRIUS, *à Calphurnie.*

Ne le contrariez pas.

CALPHURNIE.

Papirius, laissez-nous.

PAPIRIUS.

Mais....

CALPHURNIE.

Sortez.

PAPIRIUS.

Quel contretems ! elle va tout perdre.

(Il sort en ayant l'air d'écouter.)

SCENE VIII.

CATON, CALPHURNIE.

CATON.

Connaissez le sujet qui m'amène.

CALPHURNIE.

Point d'explication ; votre démarche me suffit. Que désormais l'union règne entre nos deux familles. Embrassez-moi, tout est oublié.

CATON.

Que signifie ce langage ?

CALPHURNIE.

Ne perdez pas déjà cet air de cordialité qui vous sied *si* bien : allons, embrassez-moi, vous dis-je.

CATON.

Cessez un discours aussi déplacé.

CALPHURNIE.

Vous voilà retombé dans vos mauvaises habitudes. Quand quitterez-vous ce ton sévère ? quand cesserez-vous donc de censurer ?

CATON.

AIR : *Trouverez-vous un parlement ?*

« Lorsque des hommes corrompus
« Aux mœurs ne feront plus injure ;
« Lorsque nos modernes Crésus
« Cesseront leur infâme usure ;
« Lorsque l'on verra chez l'hymen
« La fidélité rétablie.

CALPHURNIE.

« Je l'ai dit, vous avez dessein
« De censurer toute la vie. »

CATON.

Même air.

« De ce devoir je suis jaloux,
« Lorsque je fais la guerre au vice.

« Il est trop commun parmi nous,
« Et je censure avec justice.
« Mais sitôt qu'il disparaîtra,
« Par un principe moins austère,
« La censure alors se taira.

CALPHURNIE.

« Elle n'est pas près de se taire. »

CATON.

Quel est le but des assemblées secrètes que des femmes tiennent ici?

CALPHURNIE.

Ah! voilà ce que vous voulez savoir?

CATON.

Je l'exige au nom du sénat.

CALPHURNIE.

C'est différent. J'étais tout à l'heure l'épouse de Flaccus, votre parente, la seconde mère de votre pupille; je suis maintenant la présidente de l'assemblée des femmes romaines.

AIR.: *Il faut quitter ce que j'adore.*

« Puisque le sénat, par prudence,
« Vers nous vient de vous députer,
« Comme de puissance à puissance
« Ensemble nous allons traiter.
« Mais, en vous admettant d'emblée,
« Je manquerais à mes devoirs:
« Pour entrer dans notre assemblée,
« Caton, avez-vous des pouvoirs? »

CATON.

Songez à me répondre : quel est le motif de vos réunions clandestines?

CALPHURNIE.

Quel est le sujet des délibérations du sénat?

CATON.

Avez-vous perdu la raison?

CALPHURNIE.

Vous avez de la discrétion; comme femme, je dois en avoir aussi, et le secret de mon sexe...

CATON.

Est le secret de tout le monde; au lieu que celui du sénat...

CALPHURNIE.

Sera bientôt le nôtre.

CATON.

Calphurnie!

CALPHURNIE.

Caton !

CATON.

Cédez.

CALPHURNIE.

Je sais ce que je vous dois ; vous parlerez le premier.

CATON.

Vous me forcerez d'user de sévérité.

(*En ce moment Papirius entre sans être aperçu.*)

PAPIRIUS, *bas.*

On se querelle ; écoutons.

CATON.

J'ai la liste des femmes qui se sont rendues ici.

CALPHURNIE, *commençant à se fâcher.*

Je connais les sénateurs qui votent contre nos intérêts.

CATON.

Elles seront retenues chez elles.

CALPHURNIE.

Ils ne seront admis nulle part.

CATON.

Il suffit : c'est l'édile seul qui doit me répondre. Licteurs ?

PAPIRIUS, *à part.*

Vîte, détournons l'orage.

CALPHURNIE.

Allez-vous encore l'accabler de reproches, le tourmenter ?

CATON.

Je ferai mon devoir.

(*Il se retourne pour sortir, et aperçoit Papirius qui entre à la tête de quelques licteurs.*)

SCENE IX.

CATON, CALPHURNIE, PAPIRIUS, LICTEURS.

PAPIRIUS, *très-gravement.*

Le sénat est rassemblé pour prononcer sur la loi qui concerne les femmes romaines, et l'on y attend l'illustre Caton.

CATON.

Je vais m'y rendre. — La loi est juste, et malgré vos importemens, je veux lui donner ma voix.

PAPIRIUS, *à Caton.*

Je vais vous accompagner au sénat.

CATON.

Je m'y oppose ; j'ai voté contre la loi qui vous permet d'y assister ; je ne veux pas paraître l'approuver.

Air des pendus

« Sans vous je me rends au sénat :
« Dans sa conduite, un magistrat,
« Par une lâche complaisance,
« Doit-il trahir sa conscience ?

CALPHURNIE, *le prenant à l'écart.*

« Vous ne seriez pas le premier,

PAPIRIUS, *le tirant d'un autre côté.*

« Vous ne seriez pas le dernier. »

CALPHURNIE, *à Caton qui sort.*

Caton, vous ne voulez pas savoir le sujet de nos assemblées ?

CATON.

Je vous défends de les continuer : et ma démarche ici doit vous prouver que j'ai les yeux fixés sur vous.

(Les licteurs sortent, et Caton les suit.)

SCENE X.

CALPHURNIE, PAPIRIUS.

PAPIRIUS.

Air de la pipe de tabac.

« Caton sort vraiment en colère.

CALPHURNIE.

« Je me ris de son vain courroux.

PAPIRIUS.

« Les hommes vous feront la guerre.

CALPHURNIE.

« Pourront-ils se passer de nous ?

PAPIRIUS.

« Pourquoi ce silence qu'il blâme ?

CALPHURNIE.

« Pourquoi veut-il tout me celer ?

PAPIRIUS.

« Il est sénateur ;

CALPHURNIE.

Je suis femme.

PAPIRIUS.

« C'était donc à vous à parler. »

CALPHURNIE.

Et je n'ai rien appris! A présent, comment me montrer en public? — Que dira-t-on en me voyant paraître? Voilà cette femme romaine qui se vantait d'être toujours la première instruite; son mari est sénateur, son propre fils siége au sénat... et elle ne sait rien!

PAPIRIUS.

Est-ce votre faute? Votre mari ne va plus au sénat, et, comme vous, votre fils est discret.

CALPHURNIE, *comme par inspiration.*

Mon fils! mon cher fils!

PAPIRIUS.

Ma tendre mère!

CALPHURNIE.

(Elle imite le groupe des Tuileries.)

Mon espoir! ma consolation!

PAPIRIUS.

De quoi s'agit-il?

CALPHURNIE.

Non, tu ne voudras point faire le malheur de celle qui t'a donné le jour.

(Elle ajuste la coiffure de Papirius, rattache sa robe, et lui fait quelques caresses.)

PAPIRIUS.

Dites, parlez, que faut-il faire?

CALPHURNIE, *toujours de même.*

Ta récompense est prête. Tu aimes Julie?

PAPIRIUS, *vivement.*

Je l'adore!

CALPHURNIE.

Tantôt, lorsque nous te demandions à connaître un décret, tu nous as fait part d'un oracle.

PAPIRIUS.

Eh bien?

CALPHURNIE.

Eh bien, il faut maintenant que tu me dises sans détour quelle est cette loi qui concerne les femmes. Moi, de mon côté, je me charge, en dépit de tous les obstacles, d'assurer aujourd'hui ton hymen.

PAPIRIUS.

Ma mère, rien n'égale ma déférence pour vous, et mon amour pour Julie; mais je ne puis parler.

CALPHURNIE, *s'éloignant*

Tu ne peux parler ! Tu n'es donc pas mon fils ? (*Elle se rapproche avec bonté.*) Décidément, tu ne parleras pas ?

PAPIRIUS.

Décidément, non.

CALPHURNIE, *avec colère.*

Eh bien ! renoncez à votre maîtresse.

PAPIRIUS.

Ciel !

CALPHURNIE.

Vous ne la verrez plus ; elle ne sera jamais à vous.

PAPIRIUS, *à part.*

Quelle situation ! entre mon devoir et mon amour !

CALPHURNIE.

Elle vous convenait ; vous étiez faits l'un pour l'autre.

PAPIRIUS, *voulant s'approcher de sa mère, s'arrête.*

Si je pouvais par un nouveau détour.... J'y suis. (*Il prend la main de sa mère avec tendresse.*) Vous l'exigez, ma mère ?

CALPHURNIE.

Vous alliez être unis.

PAPIRIUS.

Vous m'y forcez....

CALPHURNIE, *retirant sa main.*

Mais plus d'hymen entre vous.

PAPIRIUS, *l'amenant sur le bord de la scène.*

Si j'étais sûr qu'aucune confidence de votre part...

CALPHURNIE.

Ah ! je te promets, je te jure la plus grande discrétion.

PAPIRIUS.

Nous sommes seuls ?

CALPHURNIE.

Oui ; parle.

PAPIRIUS.

On ne peut nous entendre ?

CALPHURNIE.

Non ; parle, parle ; parle donc !

PAPIRIUS, *avec mystère.*

On a proposé dans le sénat une loi qui permît aux femmes d'avoir deux maris.

CALPHURNIE.

Serait-il possible ?

PAPIRIUS.

Pourquoi non?

CALPHURNIE.

En es-tu bien sûr?

PAPIRIUS.

J'y étais. Mais ce n'est pas tout.

CALPHURNIE.

Qu'est-ce encore?

PAPIRIUS.

Cette proposition a été rejetée.

CALPHURNIE.

Rejetée?

PAPIRIUS.

Et il est question maintenant de donner deux femmes à un mari.

CALPHURNIE.

Deux femmes à un mari!

AIR : *Qu'on soit jaloux.* (Du Secret.)

« O trahison! ô loi fatale!
« Quoi! nos époux vont en ce jour,
« En nous donnant une rivale,
« Nous enlever tout leur amour!
« Lorsque leur tendresse économe
« De moitié réduit notre prix,
« Feront-ils que dans un seul homme
« Nous puissions trouver deux maris? »

PAPIRIUS.

Rassurez-vous; les sénateurs y regarderont à deux fois avant d'adopter une pareille proposition.

CALPHURNIE.

Les égoïstes! ils l'adopteront: ils sont capables de tout. Adieu.

PAPIRIUS.

Où courez-vous?

CALPHURNIE.

Prendre l'air. — Je ne puis rester ici. (*A part.*) Allons convoquer notre assemblée.

PAPIRIUS.

Ma mère, songez à votre promesse; gardez-vous de parler.

CALPHURNIE.

Moi parler! ne me connais-tu pas? Va, va, mon ami,

ton secret est là. (*A part.*) J'étouffe, je suffoque. (*Haut.*) Adieu.

(*Elle sort.*)

SCENE XI.

PAPIRIUS, *seul.*

Voilà ma mère bien alarmée; elle ne se doute guère que la loi qu'elle craint est dictée en faveur des femmes par la reconnaissance publique : et que n'ont-elles pas fait pour la mériter !

AIR : *Dirlas contre moi des femmes.*

« L'une, à l'époux qu'elle révère,
« Dans les cachots unit son sort;
« Une autre, pour sauver son père,
« Sans effroi s'expose à la mort.
« Et lorsqu'en ces tems de détresse
« Les hommes étaient sans pitié,
« Les femmes nous offraient sans cesse
« L'héroïsme de l'amitié. »

Mais j'entends le cortège de l'édile qui vient ici tenir sa séance.

SCENE XII.

PAPIRIUS, VALERIUS FLACCUS, *un* GREFFIER, CLIENTS, *et* SUITE DE L'ÉDILE.

(*Flaccus est porté dans une chaise curule par ses esclaves qui le placent sur le milieu de la scène : il a le costume de grand édile, le manteau long et la baguette d'ivoire.*)

CHŒUR DES CLIENTS.

AIR : *Honneur, honneur.* (Du Droit du Seigneur.)

« Louange, éclat
« Au magistrat
« Soutien de l'état :
« Célébrons sa sagesse,
« Exaltons sa délicatesse ;
« De ses décrets,
« De ses arrêts
« Minerve fait les frais.
« C'est le grand édile de Rome,
« De plus, c'est un grand homme.

« Gloire, éternel éclat
« Au flambeau du sénat.

FLACCUS.

Bien; mettez-moi là. — Te voici, Papirius? tant mieux : je vais donner audience, reste, observe, et profite. — Greffier, lisez-moi les rapports.

LE GREFFIER, *lisant.*

« L'inspecteur de police expose à l'édile curule que le « soir des voleurs parcourent les rues de Rome, arrêtent, mal- « traitent et pillent les citoyens paisibles. »

FLACCUS.

Attendu que le soir on trouve des fripons dans les rues, défendons aux citoyens honnêtes de sortir de chez eux après le coucher du soleil.

PAPIRIUS.

Mais c'est laisser le champ libre aux fripons.

FLACCUS.

Oui; mais le logis reste aux honnêtes gens.

AIR : *Fidèle époux, franc militaire.*

« Les choses s'arrangent de sorte
« Que les fripons disparaîtront :
« On les a tous mis à la porte,
« Et sans doute ils y resteront.

PAPIRIUS.

« Faut-il dans les lieux où l'on passe
« Les tolérer?

FLACCUS.

« C'est par égard.
« Depuis qu'ils ne sont plus en place,
« Il faut bien qu'ils soient quelque part. »

LE GREFFIER, *lisant.*

« Les courtisanes.....

FLACCUS.

Passez; dès long-tems ces objets ne sont plus de ma compétence.

LE GREFFIER.

C'est une plainte contre elles.

FLACCUS.

Encore? Voyons ce que c'est.

LE GREFFIER.

AIR : *Aimé de la belle Ninon.*

« Les courtisanes d'à présent
« Vont si modestement vêtues,

« Que les autres femmes, souvent,
« Sont avec elles confondues.

FLACCUS.

« Pour éviter semblable affront,
« Ordonnons, sans plus de chicanes,
« Que nos femmes s'habilleront
« Autrement que les courtisanes. »

PAPIRIUS.

C'est un service à leur rendre.

FLACCUS.

Depuis la fin de la guerre on s'occupe de relever les temples d'Apollon, de Thémis et du Bonheur : où en sont les travaux ?

LE GREFFIER.

Ils sont terminés, et l'on n'attend plus de vous que le choix des personnages qui en feront la dédicace.

FLACCUS.

Ah ! Papirius, je veux te consulter là-dessus.

AIR : *Cet arbre apporté de Provence.*

« Qui doit vouer à la justice ?

PAPIRIUS.

« Celui qui la fait révérer.

FLACCUS.

« Aux beaux arts ?

PAPIRIUS.

« La main protectrice
« Qui les fait enfin prospérer.

FLACCUS.

« A la félicité ?

PAPIRIUS.

« C'est l'homme
« Dont la paix est l'heureux bienfait.

FLACCUS.

« C'est toujours le même qu'il nomme !

PAPIRIUS.

« C'est que le même homme a tout fait.

Et cependant Scipion n'a que trente ans.

SCENE XIII.

LES MÊMES, CALPHURNIE.

CALPHURNIE, *entre en appelant.*

Valerius, Valerius. (*Apercevant Papirius, à part.*) Encore ici !

FLACCUS.

Qu'est-ce donc? que voulez-vous, ma femme? avez-vous aussi quelque requête du ressort de mon tribunal?

CALPHURNIE, *bas à Flaccus.*

Oui, j'ai à vous parler.

FLACCUS.

A votre tour : la justice n'a point de préférence. J'ai d'autres affaires à traiter avant la vôtre. — Greffier, continuez.

CALPHURNIE.

Mais avez-vous beaucoup d'affaires?

FLACCUS.

Si j'en ai! j'en suis accablé : est-ce que je ne porte pas le fardeau de l'état?

CALPHURNIE.

Vous travaillez trop, mon ami; il faut vous ménager. *(A demi-voix.)* J'ai quelque chose d'important à vous communiquer.

FLACCUS, *sortant de sa chaise.*

En effet, je me sens fatigué : allons, je lève ma séance.

(Les esclaves écartent la chaise de Flaccus, et sortent avec le greffier.)

CALPHURNIE, *à Papirius.*

Et toi, Papirius, que fais-tu ici?

FLACCUS, *en posant son manteau et sa baguette sur la chaise.*

Il assiste à mes délibérations : je le forme.

CALPHURNIE.

C'est très-bien; mais la jeunesse a besoin d'un peu de délassement : va, va, mon fils; laisse-nous.

(Papirius sort, et Calphurnie le suit pour fermer la porte.)

PAPIRIUS, *en sortant.*

Gare à mon secret! allons voir s'il ne court pas déjà la ville.

SCENE XIV.

CALPHURNIE, FLACCUS.

CALPHURNIE.

Nous sommes seuls?

FLACCUS.

Eh mais! qu'y a-t-il donc de si pressé?

CALPHURNIE.

Il y a que tout est bouleversé dans Rome : plus de lois, plus de moralité, plus de police.

FLACCUS.

Ah! je vous demande grace pour la police : mes soins, mon activité....

CALPHURNIE.

Il s'agit bien de cela! Savez-vous ce que fait le sénat?

FLACCUS.

Des bévues sans doute : je n'y vais plus.

CALPHURNIE.

Voilà votre tort.

FLACCUS.

Je ne veux pas y rencontrer Caton.

CALPHURNIE.

Aujourd'hui vous devez y aller.

Air du vaudeville d'Abusar.

« Préparez-vous.

FLACCUS.

« Je suis trop las.

CALPHURNIE.

« Obligez-moi.

FLACCUS.

« Non, j'y renonce.

CALPHURNIE.

« Il faut agir.

FLACCUS.

« Je ne puis pas.

CALPHURNIE.

« Telle est toujours votre réponse.

FLACCUS.

« Puis-je courir matin et soir?
« A mon âge c'est trop pénible.

CALPHURNIE.

« Rien n'est donc en votre pouvoir?

FLACCUS.

« Il vous faut toujours l'impossible.

J'ai besoin de repos.

CALPHURNIE.

Par Diane, vous n'en prenez que trop!

FLACCUS.

J'en veux prendre encore.

CALPHURNIE.

Vous ne voulez pas aller au sénat?

FLACCUS.

Non.

CALPHURNIE.

Vous voulez donc avoir deux femmes?

FLACCUS.

Deux femmes? Non, par Vulcain!

AIR : *Ça n'se peut pas.*

« Une femme nous est bien chère ;
« C'est toujours un joli cadeau :
« Mais pour l'homme qui se modère
« Trop de richesse est un fardeau.
« Comment supporter ma fortune?
« En garder deux, quel embarras!
« Puisque souvent en garder une,
« Ça n'se peut pas, ça n'se peut pas.

CALPHURNIE.

Eh bien! vous ne voulez pas aller au sénat, et la loi dont il s'occupe va vous donner deux femmes.

FLACCUS.

Deux femmes? — Mon manteau.

CALPHURNIE, *en lui attachant son manteau.*

Vous trouvez qu'une épouse est trop exigeante; que ferez-vous quand vous aurez...

FLACCUS.

Deux femmes? Ma baguette.

CALPHURNIE, *la lui apportant.*

Vous qui vous plaignez que votre épouse parle trop, que ferez-vous quand une autre...

FLACCUS.

Une autre! O ciel! — Mes esclaves, ma chaise.

(*Des esclaves entrent, et préparent la chaise.*)

CALPHURNIE.

Vous qui soupirez toujours après le repos, jugez donc....

FLACCUS.

Au sénat, au sénat. — Je vais lui dire : Pères conscrits, je m'oppose formellement, personnellement à ce que deux femmes puissent... Deux femmes! Au sénat, au sénat.

(*Il se place dans sa chaise, et ses esclaves l'emportent.*)

SCENE XV.

CALPHURNIE, *seule.*

En voici un du moins dont je suis sûre. — Que ne puis-je

ainsi tenir les autres en mon pouvoir ! — J'ai fait avertir les femmes de se rendre ici en diligence.... A quoi s'occupent-elles ? Si elles savaient le sort qui les attend ! — Grand dieu ! un mari pour deux femmes ! quel décret !

AIR : *Je suis né natif de Ferrare.*

« Si jamais dans la république
« On pouvait le mettre en pratique,
« Combien un pareil réglement
« Causerait de déréglement !
« Quoi ! deux femmes pour un seul homme !
« Quel affreux désordre dans Rome !
« Fût-il projet plus insensé ?
« Ah ! c'est le monde renversé. » (*Bis.*)

(*On entend la ritournelle de l'air* va-t-en voir s'ils viennent.)

Mais, qu'entends-je ?

SCENE XVI.

CALPHURNIE, CANIDIE, FULVIE, SEMPRONIE, FEMMES ROMAINES.

(*Elles arrivent l'une après l'autre.*)

CANIDIE, *en entrant.*

Calphurnie, je sais le secret du sénat.

AIR : *Va-t-en voir*, etc.

« D'après le vœu de Caton,
« Le sénat peu sage
« Des jeux de hasard, dit-on,
« Nous défend l'usage.
« De bonne part, sûrement,
« Ces bruits me parviennent.

CALPHURNIE.

Empêcher les femmes de jouer !

(*L'orchestre achève l'air.*)

(*A Canidie.*) Ce n'est pas cela.

SEMPRONIE, *en entrant.*

Je sais le secret du sénat.

Même air.

« Pour éviter les écarts
« Aux femmes romaines,
« On va, dit-on, de nos chars
« Nous ôter les rênes.

« De bonne part, sûrement ;
« Ces bruits me parviennent.

CALPHURNIE.

Les sénateurs nous empêchent de les mener ? (*L'orchestre achève l'air.*) (*A Sempronie.*) Ce n'est pas cela.

FULVIE, *en entrant.*

Je sais le secret du sénat.

Même air.

« Le sénat, toujours jaloux
« De nous contredire,
« A ne voir que nos époux
« Prétend nous réduire.
« De bonne part, sûrement,
« Ces bruits me parviennent.

CALPHURNIE.

Nous forcer de vivre seules ! (*L'orchestre achève l'air.*) Ce n'est pas cela. Ainsi, ce qu'il y a de plus illustre dans Rome, les femmes des premiers magistrats ignorent ce qui se trame contre elles.

CANIDIE.

Je sais tout.

SEMPRONIE.

Rien ne m'est caché.

FULVIE.

On m'a tout appris.

CALPHURNIE.

Vous ne savez rien, rien ; moi seule j'ai tout découvert : écoutez-moi.

Air de la contredanse du Diable à Quatre.

MINEUR.

« Par la plus noire des trames
« Le bonheur nous est ravi ;
« Les sénateurs à deux femmes
« N'accordent plus qu'un mari.

CHŒUR.

« Cruel attentat ! crime inouï !
Les infames !
« Un mari pour deux femmes !
« Que pourrons-nous faire d'un mari ?
« Que chacune n'aura qu'à demi.

CANIDIE.

« Certes, le décret contraire
« Nous aurait mieux convenu.

CALPHURNIE.

« On l'a proposé, ma chère,
« Mais ils ne l'ont pas voulu.

CHŒUR.

« Cruel attentat! etc.

CALPHURNIE.

Vous sentez combien une pareille mesure compromet la chose publique.

CANIDIE.

Calphurnie, on vous a trompée.

CALPHURNIE.

On m'a trompée? — Sachez que cette nouvelle m'a été révélée par un sénateur.

LES FEMMES.

Par un sénateur? — Allons la proclamer.

CALPHURNIE, *les arrêtant.*

Une de nous suffira pour la répandre dans tous les quartiers de la ville. — Loquacie, allez. (*Loquacie sort.*) Quant à nous, ne nous séparons pas. La loi n'est pas encore rendue; cherchons un moyen de contraindre le sénat à y renoncer.

UNE FEMME.

Rompons toute communication avec les hommes.

LES VIEILLES.

Adopté, adopté!

CANIDIE.

Un moment, un moment; ne nous portons pas tout de suite aux dernières extrémités.

SEMPRONIE.

Le remède serait pire que le mal.

FULVIE.

Il sera toujours tems d'en venir là.

LES JEUNES.

Rejeté, rejeté!

CALPHURNIE.

Tentons d'abord les voies de conciliation : que chacune de nous se charge de gagner son époux.

CANIDIE.

Pour moi, je déclare que je ne puis plus rien sur le mien.

TOUTES LES FEMMES, *les unes après les autres.*
Ni moi, ni moi, ni moi. etc.

SEMPRONIE.

Renonçons à ce projet.

CALPHURNIE.

AIR : *Accompagné de plusieurs autres.*

« D'après ce découragement,
« On reconnaît très-clairement
« Quelles disgraces sont les vôtres :
« Je vois que chacune de vous
« Est sans pouvoir sur son époux ;
« Et moi je suis comme les autres.

SCENE XVII.

LES MÊMES, LOQUACIE.

LOQUACIE, *accourant.*

AIR : *A boire ! à boire ! à boire !*

« Alerte ! alerte ! alerte !
« Je viens de la découverte :
« Les femmes courent au sénat,
« On va tenter un coup d'éclat. »

LES FEMMES.

Un coup d'éclat ! allons nous joindre à elles.

VÉTILLE, *accourant.*

Même air.

« Alerte ! alerte ! alerte !
« De tous les côtés l'on déserte :
« Les femmes, pour fuir leur destin,
« Vont camper au mont Aventin. »

CALPHURNIE.

Camper ! voilà le moment de nous montrer.

LES FEMMES, *en sortant.*

Oui, montrons-nous, montrons-nous.

(Elles sortent en courant.)

SCENE XVIII.

CALPHURNIE, FLACCUS.

(*Flaccus entre en rattachant son manteau, etc.*)

CALPHURNIE, *avec douleur.*

La loi est donc rendue !

FLACCUS.

J'en pleurerais.

CALPHURNIE.

Et vous ne vous y êtes pas opposé?

FLACCUS.

J'ai tout fait pour cela.

CALPHURNIE.

Et ils ont résisté à votre éloquence?

FLACCUS.

Je n'ai pas parlé.

CALPHURNIE.

Le sénat a refusé de vous entendre?

FLACCUS.

Je n'ai pas pu y entrer.

CALPHURNIE.

Et pourquoi?

FLACCUS.

AIR : *Daignez m'épargner le reste.*

« J'ai rencontré près du logis
« Mille femmes dont les cohortes
« Couraient, en poussant de grands cris,
« Du sénat assiéger les portes.
« Le désordre de mes habits
« Vous instruit de leurs tours infames :
« J'ai payé pour tous les maris.
« Jugez, à présent, si je suis
« Pour la pluralité des femmes! »

C'en était fait de moi si Caton ne fût arrivé.

CALPHURNIE.

Caton est là?

FLACCUS.

Eh oui! dans la foule : dès qu'elles l'ont vu, elles ont lâché prise pour s'adresser à lui; et Dieu sait comment il s'en tirera!

SCEME XIX ET DERNIÈRE.

CATON, CALPHURNIE, FLACCUS, JULIE, PAPIRIUS, FEMMES ROMAINES, LICTEURS *portant une enseigne.*

CHŒUR DE FEMMES.

AIR : *Ran, tan, plan*, etc.

« A vos indignes décrets,
« Non, non! nous ne nous soumettrons jamais.

« Renoncez à des projets
« Dont le sexe s'offense.

CATON.

« Quel excès de licence !

LES FEMMES.

« Quel excès d'insolence !

CATON.

« On a cru vous honorer.

LES FEMMES.

« Non, non! au mépris on veut nous livrer.

CATON.

« Pouviez-vous mieux espérer ?

LES FEMMES.

« La belle récompense !

REPRISE DE L'AIR.

CATON.

« Faites enfin silence.

DES FEMMES.

« Perdez cette espérance.

CATON.

« Revenez à la raison.

LES FEMMES.

« Non, non ! la raison n'est plus de saison,
« Et de cette trahison
« Nous obtiendrons vengeance! »

CATON.

Je ne reconnais point les romaines à cet excès d'immodération.

PAPIRIUS.

Non, nous ne les reconnaissons plus.

CATON.

Mais c'en est assez. Un autre sujet m'amène ici. Edile, vous êtes chargé de faire publier ce réglement ; il défend aux fils des sénateurs de siéger désormais au sénat ; un d'eux à commis une indiscrétion qui leur en interdit l'entrée.

CALPHURNIE, *à Caton.*

Si mon fils a trahi le secret de l'état, c'est moi qui l'ai forcé de parler.

CATON, *avec surprise.*

fils ! — En est-il moins coupable?

CALPHURNIE.

Son silence lui faisait perdre sa chère Julie.

CATON.

Son indiscrétion l'en prive pour toujours ; il n'obtiendra jamais mon consentement.

JULIE.

Nous sommes perdus.

CALPHURNIE.

Eh bien, Caton, vous êtes libre ; aussi bien mon fils ne voudrait-il pas être le premier à obéir à la loi que vous venez de rendre, et qui le forcerait d'avoir deux femmes.

CATON.

Deux femmes? — Que signifie...

PAPIRIUS, *à Calphurnie.*

Pardon, ma mère ; j'ai craint de vous irriter, et j'ai osé...

CATON, *à Papirius.*

Quoi ! c'est ainsi...

PAPIRIUS.

Illustre Caton, celui qui siége auprès de vous, qui veut s'allier à votre famille, peut être léger, étourdi ; mais il ne sera jamais indiscret.

CATON, *à Papirius.*

Papirius, votre discrétion sera récompensée : ma pupille est à vous.

JULIE.

O bonheur !

CATON, *à Papirius.*

Et vous seul, malgré la loi, continuerez d'entrer au sénat. (*Aux femmes.*) Quant à vous, romaines, je ne suis plus étonné du grand courroux qui vous anime ; connaissez la loi qui nous occupait.

(*Il lit.*)

« Le sénat, reconnaissant des services que les femmes ont « rendus dans les tems malheureux où s'est trouvée la répu- « blique, admirant le dévouement avec lequel elles ont bravé « tous les périls pour secourir leurs pères, leurs époux, leurs « enfans, ordonne que leur éloge soit fait publiquement, et « leur décerne le titre de *dames romaines.* »

(*A l'instant, une fanfare se fait entendre, une enseigne se découvre, et laisse lire cette inscription environnée d'une couronne de fleurs :* HONNEUR AUX DAMES.)

Air nouveau de Doche.

« Vous avez droit à ces honneurs:
« Un jour on lira dans l'histoire
« Que l'époque de nos malheurs
« Fut l'époque de votre gloire.
« Après ces tems d'adversité,
« Nous vous offrons le même hommage
« Que l'homme échappé du naufrage
« Adresse à la divinité.

LES FEMMES.

Quoi! c'est là la loi?

CATON.

Oui, mesdames; appaisez-vous: vous n'aurez qu'un mari.

PLACCUS.

Je n'aurai pas deux femmes!

PAPIRIUS.

Et *les femmes* resteront toujours *comme elles étaient.*

VAUDEVILLE.

Air nouveau de Wicht.

CANIDIE.

Blâmer l'amour et la jeunesse,
Leur dicter de sévères lois,
Gronder et se plaindre sans cesse,
Telle était la vieille autrefois.
Approuver la mode nouvelle,
Parler souvent de Tivoli,
Et quelquefois de *Bagatelle,*
Telle est la vieille d'aujourd'ui.

CALPHURNIE.

Pour réparer la perte faite,
D'un nouvel époux faire choix
Après quinze jours de retraite,
Telle était la veuve autrefois.
De peur qu'un vivant ne l'appaise,
Au tombeau suivre son mari,
Comme la matrone d'Ephèse,
Telle est la veuve d'aujourd'hui.

FLACCUS.

Aux jeux se montrer empressée,
Faire des heureux quelquefois,
Courir les bals et le lycée,
Telle était l'épouse autrefois.
Blâmer les plaisirs de la veille,
Ne regarder que son mari,
Aux doux propos fermer l'oreille,
Telle est l'épouse d'aujourd'hui.

JULIE.

Figurer dans toutes les fêtes,
Du plaisir seul suivre les loix,
Compter ses jours par ses conquêtes,
Telle était la fille autrefois.
Fuir l'éclat, et, par modestie,
Des fleurettes craindre l'ennui,
Même ignorer qu'elle est jolie,
Telle est une fille aujourd'hui.

CATON.

Enchaîner l'amour sur leurs traces,
Du bonheur enseigner les lois,
Unir le sentiment aux graces,
Voilà les femmes d'autrefois.
Aux vertus se montrer fidelles,
Du malheur se rendre l'appui,
Etre aimables, sensibles, belles,
Voilà les femmes d'aujourd'hui.

PAPIRIUS, *au public.*

Du parterre avec confiance,
Pour le sujet dont il fit choix,
Oser réclamer l'indulgence,
Tel était l'auteur, autrefois.
Toujours fidèle à cet usage,
Vouloir unir à votre appui
De chaque belle le suffrage,
Tel est notre auteur aujourd'hui.

FIN.

DE L'IMPRIMERIE DE BRASSEUR, RUE DE LA HARPE, N°. 477.

LE VAL-DE-VIRE,

OU

LE BERCEAU DU VAUDEVILLE,

DIVERTISSEMENT

EN UN ACTE ET EN PROSE,

MÊLÉ DE VAUDEVILLES,

Par les CC. ARMAND GOUFFÉ et GEORGES DUVAL.

Représenté, pour la première fois, sur le Théâtre des Troubadours, le 19 Prairial, an 7.

Prix 1 Franc 50 centim. avec la Musique.

A PARIS,

Chez le Libraire, au Théâtre du Vaudeville, rue de Malthe;
Et à son Imprimerie, rue des Droits-de-l'Homme, N°. 44.

An VIIe.

Les Exemplaires ont été fournis à la Bibliothèque nationale.

PERSONNAGES.	ARTISTES. CC. et Cne.
OLIVIER BASSELIN, foulon de Vire, créateur du Vaudeville,	*Saint-Légér.*
ADÈLE, sa fille,	*Auger.*
GEORGES, amant d'Adèle, jeune Villageois,	*Belfort.*
LE BAILLI du Lieu. Caricature.	*Tiercelin.*
BLAISE, nigaud. *Idem.*	*Grain.*
ANDRÉ DE LA VIGNE, Poëte contemporain,	*Frédéric.*
PAYSANS.	
PAYSANNES.	

La Scène est au Val-de-Vire, dans la ci-devant province de Basse-Normandie.

LE VAL-DE-VIRE,

OU,

LE BERCEAU DU VAUDEVILLE,

DIVERTISSEMENT.

Le Théâtre représente un site riant du Val-de-Vire. Çà et là sont des pommiers chargés de fruits. Au lever du rideau, divers groupes de Paysans et Paysannes sont occupés à la récolte des pommes: à gauche sur le devant, une maison rustique.

SCÈNE PREMIÈRE.

BASSELIN, GEORGES, ADÈLE, BLAISE, PAYSANS ET PAYSANNES.

BASSELIN, *sur le devant de la scène, tandis qu'on travaille.*

AIR : *Mon père était pot.*

AMIS, dépouillons nos pommiers,
C'est la notre vendange;
De cidre emplissons nos celliers,
Et chantons sa louange.
Champenois, gascons,
Picards, bourguignons,
Vous allez tous voir comme

Sans trop se vanter,
Pour boire et chanter,
Les normands ont la pomme.

TOUS *reprennent.*

Champenois, gascons, etc.

BASSELIN.

DEUXIEME COUPLET.

Du prix de ce fruit enchanteur
Si quelque buveur doute,
Qu'il s'en rapporte au créateur,
Qui s'y connaît sans doute.
Dans le paradis,
Dieu voulant jadis,
Tenter le premier homme,
Laissa le raisin;
Mais pour son dessein
Il employa la pomme.

TOUS *reprennent.*

Dans le paradis, etc.

BASSELIN.

TROISIEME COUPLET.

N'est-ce pas un mortel poison
Que le jus de la treille;
L'ivrogne laisse sa raison
Au fond de sa bouteille.
Le cidre plus doux
Nuit bien moins chez nous
A la raison d'un homme:
Donc il est certain
Sur le meilleur vin
Que le cidre a la pomme.

TOUS *reprennent.*

Le cidre plus doux, etc.

(*Pendant la dernière reprise, les Paysans ont entouré Basselin.*)

GEORGES.

Ça, père Basselin, c'est aujourd'hui que vous devez nous apprendre le secret en question.

BLAISE.

Parions que j'l'ai deviné, mé ?

BASSELIN.

Tu serais bien fin.

BLAISE.

AIR : *C'est le biau Thomas.*

Peut-être avez-vous
Fait quelques couplets sur Perrette,
Dont le vieil époux
A surpris l'intrigue secrette :
N'en avez-vous pas
Sur la fille à Thomas ?
Son aventure est, je vous jure,
Une bien drôle d'aventure.

Tot l'mond' en parl', tot l'mond' en rit ; et si vous ne la chansonnez point, j'la chansonnerai mé-même. L'papa n's'en fâchera pas : ben du contraire, il en rira tout le premier ; car

L'pèr' Thomas vraiment
Est accommodant.

TOUS LES PAYSANS.

Oh oui.

L'pèr' Thomas vraiment
Est accommodant.

BASSELIN.

C'est bien de cela qu'il s'agit : vous rappellez-vous qu'il y a justement aujourd'hui dix ans que vous vîntes tous ici, pour la première fois, écouter mes chansons ?

GEORGES.

On n'oublie pas ces choses-là.

BASSELIN.

Depuis ce tems, vous vous êtes réunis tous les jours

de fête dans ce vallon pour chanter les couplets gaillards du bon-homme Basselin.

BLAISE.

C'est pour cha qu'on l's appelle des Vaux-de-Vire dans toute la Normandie.

BASSELIN.

Eh bien, mes amis, j'ai voulu célébrer à ma façon le jour qui nous rappelle une aussi mémorable époque, et c'est par les noces de ma fille....

GEORGES, *l'interrompant vivement.*

Vous la mariez ?

BASSELIN.

Aujourd'hui.

GEORGES, *timidement.*

Et sans doute vous avez choisi?...

BASSELIN.

Personne encore.

GEORGES.

Expliquez-vous.

ADELE, *à part.*

Je tremble.

BASSELIN.

AIR : *Nous nous marierons dimanche.*

Ma muse vieillit,
Ma gaîté s'enfuit,
Adieu mon joyeux délire:
Veux un successeur
Dont la bonne humeur
Après moi vous fasse rire,
Point érudit,
Mais qui d'esprit
Pétille;

Soutienne la
Gaîté dans ma
Famille :
Voilà le mari
Qui sera choisi
Pour le mari de ma fille.

BLAISE, *présente la main à Basselin.*

En ce cas, touchez là, biau-père, j'sis l'homme qui vous faut.

GEORGES.

Accordez-moi la préférence, et je ferai tout pour justifier votre choix.

BASSELIN.

Il faut le justifier avant. D'ailleurs, Lubin, Félix et d'autres que je ne nomme point, m'ont fait la même demande. Pour vous mettre tous d'accord, je n'ai trouvé qu'un moyen.

BLAISE.

Veyons cha.

BASSELIN.

Que chacun de vous compose une chanson, et je promets la main de ma fille, avec la moitié de mon bien, à l'auteur de celle qui réunira tous les suffrages. Sur-tout qu'on ne s'écarte pas du genre que j'ai tracé.

AIR : *Du petit mot pour rire.*

Des bons mots et de la gaieté,
Mais sans fiel et sans âpreté,
Font un bon vau-de-vire.
En piquant craignez de blesser,
Et dites, mais sans offenser,
Le petit mot (*ter.*) pour rire.

BLAISE.

Le petit mot pour rire ! Laissez faire.

Même Air.

Jusqu'ici je n'ai rien écrit;

Mais stapendant j'ai de l'esprit
Plus qu'on ne saurait dire.
D'Adèle je serai l'époux;
Car je sais mieux qu'aucun de vous
Faire le vau- (*ter.*) de-vire.

TOUS *répètent en riant.*

Il fait le vau (*ter.*) de-vire.

BASSELIN.

L'imbécille! Allons, mes enfans, à l'ouvrage: de la gloire, un peu de fortune, une femme aimable, et tout cela pour une jolie chanson.

LES PAYSANS *sortent en dansant et chantant.*

Fin du couplet.

Champenois, Gascons,
Picards, Bourguignons,
Vous allez tous voir comme,
Sans trop se vanter,
Pour boire et chanter
Les Normands ont la pomme.

SCÈNE II.

BASSELIN, GEORGES, ADELE.

BASSELIN.

ALLONS, ma fille, de la joie; morbleu, de la joie.

ADELE.

J'en ai sujet, vraiment.

BASSELIN.

Plus que tu ne penses; et je parie que Georges trouve mon projet admirable?

GEORGES.

Assurément non.

BASSELIN.

Tu as pourtant bien moins lieu de t'en plaindre que personne.

GEORGES.

Ne dois-je pas m'en louer?

BASSELIN.

J'étais le maître d'accorder la main de ma fille à qui bon me semblait, sans tenir compte à personne de mon refus.

GEORGES.

Vous étiez instruit de notre amour mutuel?

BASSELIN.

Assurément; et dans peu tu me sauras gré de ce que je fais aujourd'hui pour toi. Vas, mon ami, vas faire ta chanson.

GEORGES.

Parbleu oui: ma situation est bien agréable pour faire des couplets gais.

BASSELIN.

Ecoute donc.

AIR: *Du petit mot pour rire.*

Quoiqu'ici la seule gaieté
Jusqu'à présent nous ait dicté
Le gentil vau-de-vire,
Pourtant l'esprit, le sentiment
Peuvent remplacer un moment
Le petit mot (*ter.*) pour rire.

Ainsi choisis le sujet qui conviendra le mieux à ton affligeante situation. (*Le Bailli entre.*) Mais que nous veut M. le Bailli? (*à part.*) Je m'attendais à sa visite.

SCÈNE III.

BASSELIN, GEORGES, ADELE, LE BAILLI.

LE BAILLI, *en entrant.*

HONNEUR et gloire à maître Olivier Basselin.

BASSELIN.

Gloire et profit à M. le Bailli.

LE BAILLI.

Toujours plaisant!

BASSELIN.

Comme à l'ordinaire.

LE BAILLI.

Toujours gai, toujours chantant!

BASSELIN.

Je m'en porte mieux.

LE BAILLI, *à part.*

Et moi, j'en dors plus mal. (*bas à Basselin.*) Dites donc, père Basselin, j'aurais deux mots à vous dire en particulier.

BASSELIN.

Allons, mes enfans, laissez-nous: nous avons à jaser M. le Bailli et moi.

(*Georges veut sortir du même côté qu'Adèle; mais Basselin l'arrête en lui disant:*)

Ce n'est pas là qu'il faut faire ta chanson.

(*Adèle et Georges sortent par les deux côtés opposés.*)

SCENE IV.

BASSELIN, LE BAILLI.

LE BAILLI.

QUELLE est donc la nouvelle plaisanterie que vous nous préparez pour ce soir, père Basselin?

BASSELIN.

Une plaisanterie?

LE BAILLI.

Oui; car je n'imagine pas qu'il faille prendre à la lettre ce qu'on m'annonce à l'instant.

BASSELIN.

Quoi donc, M. le Bailli?

LE BAILLI.

Vous avez, dit-on, promis la main de votre fille à l'auteur de la plus jolie chanson?

BASSELIN.

Rien de plus vrai.

LE BAILLI.

Et vous tiendrez votre parole?

BASSELIN.

Foi de chansonnier..... normand.

LE BAILLI.

Mais vous n'avez donc pas songé.....

BASSELIN.

A tout, M. le Bailli. D'ailleurs, c'est mon goût à moi,

LE BAILLI.

Est-ce aussi le goût de votre fille ?

BASSELIN.

Ma fille est comme moi, elle n'aime que les gens d'esprit.

LE BAILLI.

Elle a tort : l'esprit ne mène à rien.

BASSELIN.

C'est ce que disent ceux qui n'en ont pas.

LE BAILLI.

M'en feriez-vous bien voir l'utilité ?

BASSELIN.

AIR : *Il faut quitter ce que j'adore,*

Il soulage dans l'indigence,
Il console dans le malheur ;
Au sein même de l'opulence
Il ajoute encor au bonheur.
Soutien contre la maladie,
C'est un trésor dans la santé ;
Il embellit, charme la vie,
Et donne l'immortalité.

LE BAILLI.

Je ne porte pas si loin ma vue.

BASSELIN.

Et vous avez raison : peu de gens savent y atteindre.

LE BAILLI.

Comment, après avoir rejetté les propositions avantageuses....

BASSELIN.

Etait-ce tout de bon ?

LE BAILLI.

Assurément.

BASSELIN.

J'avais pris cela pour une plaisanterie.

LE BAILLI.

Eh ! pourquoi donc, s'il vous plaît ?

BASSELIN.

A votre âge épouser une fille de seize ans : allons donc !

LE BAILLI.

Mais je ne suis pas si vieux, et je puis vivre encore long-tems.

BASSELIN.

AIR : *Trouver le bonheur en famille.*

Je vous croirais beaucoup moins vieux
Si vous aviez fait quelque ouvrage
Digne de plaire à nos neveux,
Et d'être cité d'âge en âge.
De la peur qu'on a de vieillir
La célébrité nous délivre,
Et l'on ne craint pas de mourir
Quand on est sûr de toujours vivre.

Si pourtant vous étiez bien flatté d'épouser ma fille....

LE BAILLI.

Vous n'en avez pas d'idée.

BASSELIN.

Il y aurait moyen de s'arranger.

LE BAILLI.

Je savais bien, moi....

BASSELIN.

Mais il faut de la discrétion.

LE BAILLI.

Comptez-y.

BASSELIN.

Eh bien ?

AIR : *Chacun avec moi l'avouera.*

Laissons les vaillans chevaliers
Combattre et mourir pour les belles.
Quand le sang fletrit les lauriers
Ils ont moins de charmes pour elles. (*bis.*)
On peut dans des combats plus doux
Se signaler ; et voulez-vous
Etre sûr d'obtenir Adèle,
Ce soir vous serez son époux,
Faites le mieux,
Faites le mieux
Une chansonnette nouvelle.

LE BAILLI.

Et, parbleu, vous savez fort bien que je ne m'occupe point de pareilles extravagances.

BASSELIN.

En ce cas, n'en parlons plus.

LE BAILLI.

Vous êtes bien décidé ?

BASSELIN.

Point de chanson, point de mariage.

LE BAILLI.

Prenez garde, maître Basselin, vous ne savez pas....

SCÈNE V.

BASSELIN, LE BAILLI, BLAISE.

BLAISE, *accourt tout essoufflé.*

AIR : *De la p'tit' poste de Paris.*

(*lentement.*) OH, pour le coup, drés qu'i s'ra v'nu,
Vous allez être confondu.
Tous nos paysans étonnés
Sont là qui le r'gardent sous l'nez.
Quand vous saurez qu'il vient d'Paris,
Vous-mêm' vous en s'rez ben surpris.

BASSELIN.

De qui veux-tu parler?

BLAISE.

AIR : *O grand St. Nicolas!*

Mon dieu, n'me pressez pas,
Souffrez que je respire.
Tout exprès pour vos l' dire
J'avons doublé le pas;
Mais ne me pressez pas.

BASSELIN, *impatienté.*

Allons, à ton aise.

BLAISE.

J'étais dans la grande avenue à rêver au premier couplet de ma chanchon.... Il est fiérement joli mon premier couplet; voulez-vous que j'vous le cante?

BASSELIN.

Et non, de par tous les diables.

BLAISE.

Ah! mon dieu, pour peu qu' cha vous fasse plaisir, j'sis tout prêt déjà.

BASSELIN.

Dis-nous bien plutôt qui tu as vu?

BLAISE.

Quien, est-ce que j' connais mé c'gas-là?

BASSELIN.

Mais enfin, t'a-t-il parlé, que t'a-t-il dit?

BLAISE.

Sûrement qu'il m'a parlé, et à mé-même: si vos êtes curieux de savoir ce qu'il m'a dit....

BASSELIN.

Au fait, imbécille, au fait, et un peu plus vite.

BLAISE.

Pus vite!

AIR: *Messieurs, v'là l'journal du soir*, (du Pari.)

Quand j'vos dis qu'il viant d'Paris,
Je n'vos dis pas cha pour rire.
Cha va fair', mé je vos l'dis,
Bien d' l'honneur à not' pays.
I m'a dit d'un air malin:
Enseignez-moi l'Val-de-Vire
Et l'chansonnier Basselin.
Mé j'l'ai mis drait sur le ch'min.

LE BAILLI.

Il fallait au moins lui demander son nom.

BLAISE.

Son nom?

BASSELIN.

Eh oui son nom. Le sais-tu au moins son nom?

BLAISE.

BLAISE.

Vartu, j'm'en fais que je l'sais. Est-che que j'ne vos l'ai pas dit !

BASSELIN.

Et non, parbleu.

BLAISE.

Ah bien, j'crayais vos l'avai dit, maffé.

Même Air.

C'est qu'aussi vos êt' bian vif;
Vous n' souffrez pas qu'on barguigne,
Mé qui pour être pus hâtif,
M'sis prasque rendu poussif.
Attendez, j' crais qu'il m'a dit
Qu'il s' nommait *André de la Vigne*,
Et qu'il était hom' d'asprit.
Faut bian qu'cha set, pis qu'i l' dit.

LE BAILLI.

Un homme d'esprit !

BLAISE.

Il le dit.

LE BAILLI.

Je ne le connais pas.

BASSELIN.

André de la Vigne ! Poëte illustre, parbleu. J'ai beaucoup entendu parler de lui : j'ai même lu quelques-uns de ses ouvrages. Ils sont charmans. Je serai ravi d'en connaître l'auteur. (*On entend une ritournelle.*)

BLAISE.

Maffé, vos n'attendrez pas long-tems, j'l'ai miré là-haut.

LE BAILLI, *à part.*

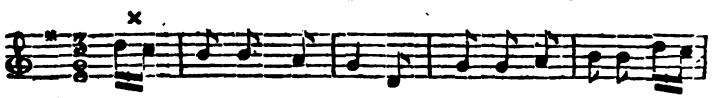
Ce poëte-là ne pouvait arriver plus à propos.

SCÈNE VI.

BASSELIN, LE BAILLI, BLAISE, AND. DE LA VIGNE, PAYSANS ET PAYSANNES.

CHŒUR *de Paysans et Paysannes qui entourent André de la Vigne.*

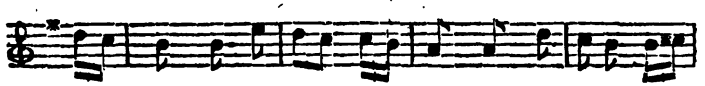
AIR : *Jouissons du plaisir*, (d'Anacréon).



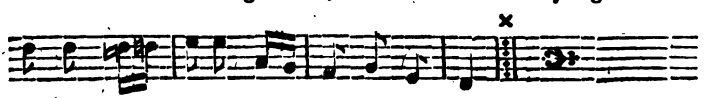
Quand on est con - nu Pour chan-ter et - ri-re, Dans

le Val-de-Vi-re, On est bien ve - nu.

AND. DE LA VIGNE.



Cher-chant la gaie-té, J'ai fait maint voy-age; Par



son doux lan-ga-ge, Je suis ar-rê-té.

CHŒUR.

Quand on est connu, etc.

AND. DE LA VIGNE.

Dès que j'ai connu
Les chansons de Vire,
Pour chanter et rire,
Moi, j'y suis venu.

CHŒUR.

Quand on est connu, etc.

LE BAILLI.

Laissez, laissez, de grace; c'est à moi de parler le premier. (*Il s'avance vers la Vigne.*) Si M. de la Vigne voulait, pendant le séjour qu'il va faire ici.... me faire l'honneur.... d'honorer.... de sa présence.... mon petit local.... je....

AND. DE LA VIGNE, *l'interrompant.*

Vous êtes bien bon, Monsieur; mais je ne suis pas accoutumé à tant d'honneur que cela.

BLAISE.

Attrape.

BASSELIN.

Salut au célèbre André de la Vigne, qui nous a jugés capables de recevoir ses utiles leçons.

AND. DE LA VIGNE.

Je viens plutôt en prendre d'Olivier Basselin, dont les refreins charmans sont dans la bouche de tout le monde.

LE BAILLI, *à part.*

Il a l'air d'un original.

BLAISE.

J' savais bien mé que j' ferions parler de nos!

BASSELIN.

C'est un honneur que je n'ai ni desiré ni mérité.

AND. DE LA VIGNE.

On rend plus de justice au joyeux foulon de Vire.

BASSELIN.

Le joyeux foulon a voulu divertir ses amis, ses voisins, et quelquefois il a eu le bonheur d'y réussir.

AND. DE LA VIGNE.

Et la gloire de créer un genre aimable qui lui doit son existence et son nom.

AIR : *Du Vaudeville d'Abuzar.*

Déjà long-tems avant nos jours,
Sous le ciel heureux de Provence,
On vit les gentils Troubadours
Chanter la plaintive romance:
Mais le vaudeville charmant
Tient de vous sa gaieté piquante,
Et dans plus d'un couplet *normand*
Glisse des mots à double entente.

BLAISE.

Comm' est-che qu'ous dites cha, le Vaudeville?

AND. DE LA VIGNE.

Oui, le vaudeville.

BLAISE.

Vos n'y êt' brin.

AND. DE LA VIGNE.

Comment brin?

BLAISE.

Brin en tout!... On nomme cha des vaux-de-Vire, de Vire, entendez-vous.

BASSELIN.

C'est effectivement le nom sous lequel on connaît ici nos chansons.

AND. DE LA VIGNE.

AIR: *Du vaudeville des Visitandines.*

Le simple nom de *Vau-de-Vire*
Ne convient plus à vos chansons,
Puisqu'on les chante et les admire
Bien loin de ces joyeux cantons. (*bis.*)
Vos refreins heureux, dans nos villes,

Ont obtenu tant de succès,
Qu'on a cru pouvoir désormais
Les appeller des *vaudevilles*.

BASSELIN.

Même Air.

Chez vous c'est l'usage ordinaire :
S'emparant d'un titre nouveau
Chacun y méconnaît son père
Et le lieu qui fut son berceau. (*bis.*)

AND. DE LA VIGNE.

Sur ce point-là soyez tranquille :
Nos neveux, j'en suis bien certain,
Se souviendront de Basselin
Père joyeux du vaudeville.

BASSELIN *à part.*

Il faut que je réponde à ce compliment-là. (*Il rêve un instant.*) (*haut.*) Mes amis, je vous ai chanté tout-à-l'heure les louanges du pommier : jusqu'ici nous ne connaissions rien au-dessus ; mais à présent il faut changer de thèse. Ainsi donc,

AIR : *J'ons un curé patriote.*

Habitans du Val-de-Vire,
Allons gai, chantons, dansons ;
Que *La Vigne* nous inspire
Et ranime nos chansons :
Sans *La Vigne* on veut en vain
Etre gai, vif et badin.
Les Français, (*bis.*)
Je crois, n'auraient eu jamais
Sans *La Vigne* de bons couplets.

TOUS *reprennent en dansant.*

Les Français, etc.

BASSELIN.

Qui donc a pu rendre digne
Le moindre des chansonniers,
De voir transplanter *La Vigne*

Au milieu de ses pommiers?
Par-tout *la Vigne* fleurit;
Et chez nous, sans contredit,
Désormais (*bis.*)
Gardons *la Vigne*; et jamais
Nous n'aurons que de bons couplets.

TOUS.

Désormais, etc.

BASSELIN.

Il faut dans ce jour insigne
A la gaieté nous livrer:
La présence de *la Vigne*
Suffit pour nous enivrer!
La Vigne est à conserver,
La Vigne est à cultiver;
Car jamais,
Non jamais,
On n'eût eu chez les Français
Sans *la Vigne* de bons couplets.

TOUS *reprennent, et sortent en chantant.*

Car, jamais, etc.

SCÈNE VII.

BASSELIN, AND. DE LA VIGNE.

AND. DE LA VIGNE.

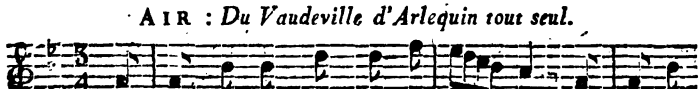
COMBIEN votre sort paraît digne d'envie!

BASSELIN.

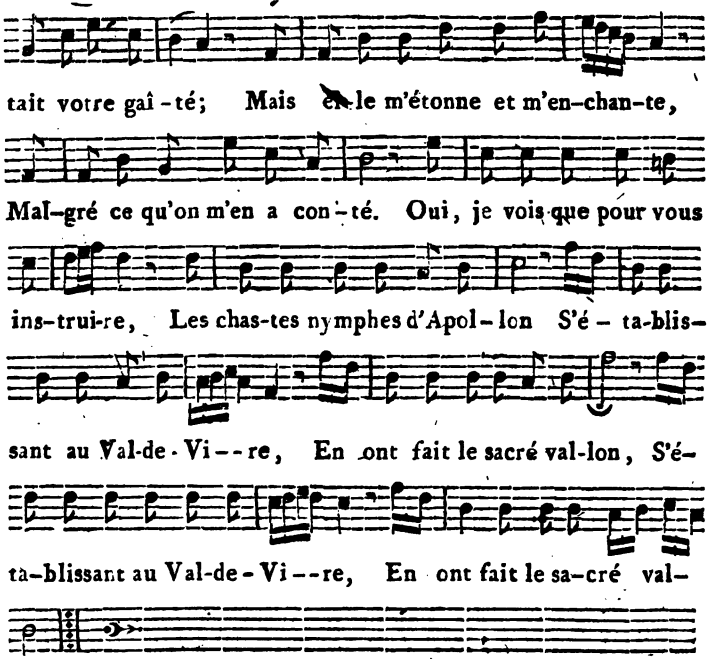
Le bonheur dont nous jouissons est à la portée de tout le monde.

AND. DE LA VIGNE.

AIR : *Du Vaudeville d'Arlequin tout seul.*



Vous ne trompez point mon at-ten-te, On me van-



BASSELIN.

Vous me donneriez presque de l'amour-propre.

AND. DE LA VIGNE.

On vous le pardonnerait : mais apprenez-moi de grace par quel secret vous avez su produire cet heureux mélange de grâces et de naïveté.

BASSELIN.

Volontiers.

AIR : *Jeune fille et jeune garçon.*

Le plaisir et la volupté
Tiennent chez nous lieu de génie : (*bis.*)
Nos vers enfans de la folie
Ne respirent que la gaieté.

L'ivresse la plus pure
Nous dicte ses leçons,
Guide nos joyeux sons,
Et peint dans nos chansons
— La nature. (*bis.*)

AND. DE LA VIGNE.

C'est pour s'en éloigner trop que tant de gens ne font rien de bon.

BASSE'LIN.

Quelquefois encore nous nous plaisons à démasquer le vice et à persiffler le ridicule.

AIR : *Du curé de Pomponne.*

Vieux jaloux, avare Crésus,
Nous n'épargnons personne;
De ridicules et d'abus
La récolte est si bonne,
Que sur quelques sujets,
Toujours frais,
Chaque jour on chansonne.

DEUXIEME COUPLET.

Qu'un barbon devienne l'époux
D'une jeune pouponne,
S'il surprend dans un rendez-vous
L'amant et la friponne,
Pour appaiser soudain
Son chagrin,
Chez nous on le chansonne.

TROISIEME COUPLET.

On chansonne le sot titré
Pour les airs qu'il se donne;
On chansonne le vieux curé
Qui courtise sa bonne;
Tout ce qui prête enfin
Un refrein,
Chez nous on le chansonne.

Et vous arrivez fort à propos pour être témoin du petit combat poëtique que vont se livrer mes élèves, et dont ma fille doit être le prix.

AND. DE LA VIGNE.

Je suis charmé de la rencontre.

BASSELIN.

Adèle n'en est pas tout-à-fait aussi contente que vous; mais j'espère que tout s'arrangera mieux qu'elle ne le croit.

AND. DE LA VIGNE.

La jeune personne a le cœur pris, je gage?

BASSELIN.

Précisément.

AND. DE LA VIGNE.

Et l'amant n'est pas des plus habiles?

BASSELIN.

Si fait; mais la crainte qu'il ne s'en trouve un plus heureux.....

AND. DE LA VIGNE.

J'entends.

BASSELIN.

Les pauvres enfans sont bien fâchés contre moi. Ils ont tort; je n'avais que ce moyen de les unir.

AND. DE LA VIGNE.

Comment?

BASSELIN.

Ce vieux Bailli que vous avez vu tout-à-l'heure, ne m'avait-il pas fait des propositions?

AND. DE LA VIGNE.

L'extravagant! Il aurait voulu vous faire l'honneur... de vous honorer... de son alliance.

BASSELIN.

Pour éviter ses ridicules poursuites, j'ai mis à ce mariage une condition qu'assurément il ne pourra remplir, et que Georges remplira mieux, j'espère, qu'aucun de ses rivaux.

AND. DE LA VIGNE.

Permettez-moi d'agir; et mon voyage ne lui sera peut-être pas inutile.

BASSELIN.

Je donnerais tout pour que Georges remportât la victoire. (*Adèle entre.*) Mais j'apperçois ma fille: permettez que j'aille donner un coup-d'œil à mes ouvriers. Elle vous tiendra compagnie jusqu'à mon retour, ou si je n'étais pas libre aussi-tôt que je le désirerais, ma foulonnerie est à quatre pas d'ici: vous vous y amuserez; tout le monde chante chez moi, déjà.

AND. DE LA VIGNE.

On y suit l'exemple du maître.

BASSELIN.

Je ne vous y offrirai ni *Bourgogne* ni *Champagne*; mais, par ma foi, j'ai d'excellent *cidre*, et si vous voulez....

AND. DE LA VIGNE.

Je le goûterai.

BASSELIN.

Allons, sans adieu, M. de la Vigne. (*Il sort.*)

SCÈNE VIII.

AND. DE LA VIGNE, ADELE.

AND. DE LA VIGNE.

Vous devez être charmée, ma belle enfant, du combat qui va se livrer en votre honneur.

ADELE.

Plût à dieu que jamais il n'en eût été question!

AND. DE LA VIGNE.

Pourquoi donc? Je connais à Paris beaucoup de belles dames qui en seraient très-flattées, je vous assure.

AIR: *De la Pipe de tabac.*

Souvent un soi-disant poëte
Chante une soi-disant beauté;
Du rimeur et de la coquette
Grande est toujours la vanité. (*bis.*)
L'un sourit à sa chansonnette,
L'autre sourit à ses beaux yeux;
L'un se croit grand, l'autre parfaite,
Comme ils se trompent tous les deux! (*bis.*)

Mais Georges ne craint pas qu'en faisant votre éloge, on le taxe de prétention. D'après ce que m'en a dit maître Basselin, je ne suis point surpris que vous l'aimiez: avec autant d'esprit.....

ADELE.

Ce n'est pas l'esprit qui me charme le plus en lui.

AIR: *L'Amour est un enfant trompeur.*

Quand on a trop d'esprit, vraiment,
On a peu de tendresse,

Par d'autres moyens un amant
Captive sa maîtresse:
Le cœur peint mieux le sentiment;
Et pour vaincre plus sûrement,
C'est au cœur qu'il s'adresse.

AND. DE LA VIGNE.

J'en conviens; cependant,

Même Air.

(1) Souvent c'est par un joli rien
Que l'amour se réveille.
De séduire il sait le moyen,
Et s'en sert à merveille.
Son succès est toujours certain,
Lorsque ce petit dieu malin
Prend un cœur par l'oreille.

ADELE.

En le prenant de la sorte, on ne le garde pas longtems.

AND. DE LA VIGNE.

Je vais tout faire pour que celui qui possède le vôtre ne soit pas obligé d'y renoncer.

ADELE.

Je crains bien que cela n'arrive.

AND. DE LA VIGNE.

A sa place je ferais des prodiges.

AIR : *Une fille est un oiseau.*

Ballades et madrigaux
S'échapperaient de ma plume.
J'enfanterais un volume
De triolets, de rondeaux;

(1) Pour répondre à ceux qui nous ont reproché les jeux de mots, il est bon d'observer que nous avons cru devoir faire parler *La Vigne* avec plus d'apprêt que Basselin.

Armé de mon écritoire,
Dans le temple de mémoire,
Je soutiendrais votre gloire
Contre mes nombreux rivaux!
L'amour doublant mon génie
Forcerait même l'envie
A couronner mes travaux! (*4 fois.*)

ADELE.

Vous voyez les choses de sang-froid.

AIR : *Du Vaudev. de Colombine mannequin.*

La tâche vous paraît facile ;
Mais tous les jours Georges me dit
Que bien loin de le rendre habile,
L'amour lui fait perdre l'esprit.

AND. DE LA VIGNE.

Pour Georges la tâche est facile.
Près de la beauté qu'il chérit,
Jamais l'amant n'est plus habile
Que quand il a perdu l'esprit. (*bis.*)

Ainsi vous ne devez pas craindre l'issue du combat, et puis j'ai conçu certain projet dont les suites....

ADELE.

Ah! mon dieu, voilà ce maudit Bailli : sa vue me chagrine toujours.

SCÈNE IX.

ADELE, AND. DE LA VIGNE, LE BAILLI.

LE BAILLI, *en entrant avec humeur.*

LA qualité d'étranger donne à M. de la Vigne des droits dont il profite à loisir.

AND. DE LA VIGNE.

Et à quel propos cette remarque, M. le Bailli ?

LE BAILLI.

On vous accorde à votre arrivée un entretien que bien du monde brigue inutilement ici depuis longtems. (*à Adèle:*) Puis-je savoir, Mademoiselle, pourquoi Monsieur obtient ce qu'un homme que vous devez respecter, enfin un vieil ami....

ADELE.

AIR : *N'en demandez pas davantage.*

Ainsi que vous d'un vieil ami
Je sais connaître l'avantage,
Et c'est toujours un vieil ami
Que doit préférer l'homme sage;
Mais un vieil ami
N'est pas l'ami qui
Plaît toujours le mieux en ménage. (*bis.*)

(*Elle s'enfuit.*)

SCENE X.

AND. DE LA VIGNE, LE BAILLI.

AND. DE LA VIGNE, *riant.*

CELA ressemble à une épigramme au moins, M. le Bailli.

LE BAILLI.

La friponne aime à rire.

AND. DE LA VIGNE.

On dirait que c'est à vos dépens.

LE BAILLI.

Elle ne se gêne pas avec moi.

AND. DE LA VIGNE.

C'est ce qui me semble.

LE BAILLI.

Dailleurs, elle le prend sur un ton, depuis que son père jouit d'une petite réputation parmi nous.

AND. DE LA VIGNE.

Et d'une fort grande à Paris.

LE BAILLI.

On ne s'en doute pas ici, je vous assure.

AND. DE LA VIGNE.

En ce cas je suis charmé d'être venu pour vous l'apprendre.

LE BAILLI.

Au surplus, il n'est pas seul en état d'apprécier le mérite.

AND. DE LA VIGNE.

Non?

LE BAILLI.

Et nous sommes aussi fiers que lui de posséder l'un de nos plus célèbres contemporains.

AND. DE LA VIGNE, *à part.*

Il me flatte; il a besoin de moi.

LE BAILLI, *à part.*

Je ne sais comment lui tourner ça. (*haut.*) Basselin vous a sans doute instruit de la lutte poétique qui doit avoir lieu ce soir?

AND. DE LA VIGNE.

Et du prix qu'il réserve au plus habile chansonnier.

LE BAILLI.

On n'a pas d'idée d'une pareille extravagance.

AND. DE LA VIGNE.

Les poëtes ne font que cela.

LE BAILLI.

Oui; mais c'est d'une bizarrerie....

AND. DE LA VIGNE.

Il soutient le contraire; le gaillard est entêté.

LE BAILLI.

Ce n'est pas l'embarras: si je voulais, je ferais une chanson comme un autre, et ce ne serait pas la première.

AND. DE LA VIGNE.

Bah!

LE BAILLI.

Assurément.

AIR : *Cahin, caha.*

Dans ma jeunesse,
Inspiré par l'amour,
En galant Troubadour,
Je faisais, chaque jour,
Gentille chanson pour
Captiver ma maîtresse.
Aujourd'hui, ce n'est plus cela:
Toujours aussi tendre
Je n'ose prétendre
A me faire entendre.
Comment l'entreprendre?
Chez moi tout va
Cahin, caha. } (*bis.*)

AND. DE LA VIGNE.

Eh bien, M. le Bailli, cela ne m'étonne pas du tout.

LE

LE BAILLI.

Je suis d'autant plus affligé de ce contre-tems, que je me flattais de n'être pas mal avec la jeune personne.

AND. DE LA VIGNE.

Ce n'est pas ce que j'ai cru voir tout-à-l'heure.

LE BAILLI.

Ruse de femme : c'est pour mieux cacher son jeu.

AND. DE LA VIGNE.

Oh bien, elle le cache à merveille; mais une conquête aussi flatteuse a dû vous susciter nombre de rivaux.

LE BAILLI.

Croiriez-vous que les deux plus entêtés, sont Blaise, ce nigaud que vous venez de voir; puis un certain Georges, garçon sans fortune, et dont tout le mérite est de faire des chansons?

AND. DE LA VIGNE.

Comment donc! Mais s'il les fait bonnes?

LE BAILLI.

Moi, je les trouve détestables.

AND. DE LA VIGNE.

En ce cas, vous lui disputerez facilement la victoire. Dailleurs, vous aviez tant d'esprit, dites-vous.... quand personne n'en avait encore.

LE BAILLI.

Si je m'étais livré sérieusement à ces bagatelles, j'aurais pu m'y faire un nom; mais entre nous

AIR: *De la Boulangère.*

Je prisais beaucoup plus l'argent
Qu'une gloire importune:
Je vis d'ailleurs que mon talent
Ne faisait pas fortune.

AND. DE LA VIGNE.

Vraiment?

LE BAILLI.

Ne faisait pas fortune.

Et j'ai mieux aimé la faire autrement: j'ai acheté une bonne charge, bien lucrative, (*avec embarras:*) et qui me met à portée de récompenser généreusement le petit service.... que me rendrait.... par exemple.... dans la position où je me trouve.... un homme d'esprit.... assez complaisant.... pour....

AND. DE LA VIGNE, *à part.*

Nous y voilà. (*haut.*) Eh bien, de quoi s'agit-il, M. le Bailli? Voyons.

LE BAILLI.

Tenez, il faut vous ouvrir mon cœur.

AND. DE LA VIGNE.

Ouvrez-moi votre cœur.

LE BAILLI.

Il s'agit donc de me faire tout-à-l'heure, et de votre mieux, une chanson que je donnerai comme de moi, sentez-vous bien?.... et au moyen de laquelle j'épouserai ma maîtresse. Voilà ce que c'est.

AND. DE LA VIGNE.

AIR: *Accompagné de plusieurs autres.*

Eh quoi! vous iriez sans façon
Chanter ce soir une chanson
Que vous sauriez être la nôtre?

LE BAILLI.

Pourquoi pas: serai-je le premier?

Tel est vanté pour maint écrit,
Qui n'aurait jamais eu d'esprit,
S'il n'eût trouvé l'esprit d'un autre.

AND. DE LA VIGNE.

Je consentirais volontiers à ce que vous me proposez-là; mais si je vous prête mon esprit, que me donnerez-vous en place?

LE BAILLI.

Ecoutez donc, M. de la Vigne, écoutez.

AIR: *De la parole.*

Quoique l'esprit soit un trésor;
L'argent n'est pas sans avantage;
Et vous ferez un marché d'or
En me composant cet ouvrage:
Je me fais fort de vous payer
Dans l'instant soixante pistoles.

(*Il lui montre une bourse.*)

Je promets de vous défrayer
De plumes, d'encre, de papier.

(*Il tire de sa poche une écritoire et du papier.*)

Que fournirez-vous? (*bis.*)

AND. DE LA VIGNE *parlant.*

Comment! ce que je fournirais?

LE BAILLI *parlant.*

Et mais sans doute.

Fin du couplet.

Les paroles. (*bis.*)

AND. DE LA VIGNE, *à part.*

Excellente idée! (*haut.*) Ma foi, M. le Bailli, vous avez une éloquence à laquelle on ne peut résister.

(*Il s'empare de l'argent, du papier et de l'écritoire.*)

LE BAILLI.

Je savais bien moi que.... (*à part.*) Je le tiens.

AND. DE LA VIGNE.

(*à part.*) Tu ne t'attends pas au dénouement. (*haut.*) Silence, Bailli, j'ai votre affaire.

(*Il s'assied sur un banc de gazon, et se met en devoir d'écrire.*)

LE BAILLI, *à part, tandis que la Vigne écrit.*

Ah! maître Basselin, je m'en vais donc épouser votre fille.... malgré vous. Je me fais d'avance un plaisir de l'étonnement et du chagrin de nos deux amoureux qui vont se désespérer à l'envi l'un de l'autre; car enfin ils ne s'attendent pas.... (*Il regarde la Vigne.*) Voyez quelle facilité! tandis que moi je ne peux pas écrire un mot; un mot, je ne peux pas l'écrire. Qu'est-ce que j'ai donc fait au ciel, moi!

AND. DE LA VIGNE, *lui remet un papier.*

AIR: *Lorsque vous verrez un amant.*

Bailli, recevez mes couplets;
Ils vous gagneront les suffrages
Que ce fripon de *Saint Gelais*
S'est attiré par mes ouvrages.

LE BAILLI, *parlant.*

Saint-Gelais, qu'est-ce que ça?

AND. DE LA VIGNE, *finissant l'air.*

C'est un poëte sans talent,
Bronchant toujours sur sa monture,
Qui, pour aller plus lestement,
S'est emparé de ma voiture.

LE BAILLI.

Voyez-vous! Ah ça, permettez: vous aviez donc une voiture?

AND. DE LA VIGNE, *riant.*

C'est une façon de parler: il s'est approprié mes vers.

LE BAILLI.

Vos vers! (*Mettant dans sa poche ceux que la Vigne vient de lui faire:*) Ah! mon dieu, qu'il faut être impudent!

AND. DE LA VIGNE.

Revenons à notre affaire. Pour vous assurer davantage la victoire, je vais écarter les plus dangereux concurrens.

LE BAILLI.

Comment donc! à merveille. (*bas, appercevant Georges:*) Chut, voici le rival en question.

AND. DE LA VIGNE.

Tirez-vous-en comme vous pourrez: je vais m'occuper de vous; de-là j'irai rejoindre Basselin.

LE BAILLI.

Ne lui dites pas....

AND. DE LA VIGNE.

Je n'ai garde.

LE BAILLI, *tournant le dos à la Vigne.*

N'ayez pas l'air de m'avoir parlé.

(*La Vigne sort d'un côté, Georges s'avance de l'autre.*)

SCÈNE XI.

GEORGES, LE BAILLI.

LE BAILLI.

MONSIEUR Georges se prépare sans doute au combat?

GEORGES.

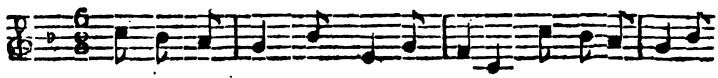
J'y suis tout préparé, M. le Bailli.

LE BAILLI.

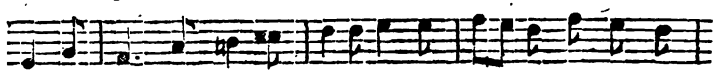
L'envie de réussir aura produit un chef-d'œuvre apparemment.

GEORGES.

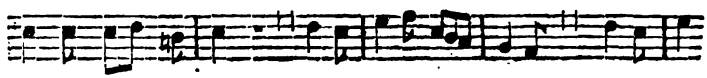
AIR : *On vante toujours la nature.*



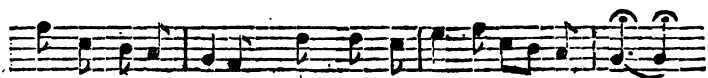
Bail-li, l'a-mour seul fut mon maître, Seul il a guidé



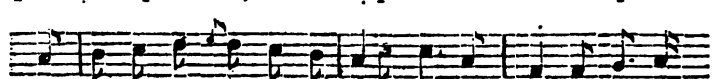
mes tra-vaux, Son se-cours me fera peut-ê-tre Triompher



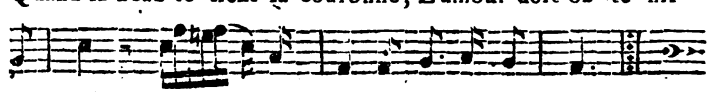
de tous mes ri-vaux. Cet espoir,



qu'on me le pardonne, Vous n'en pouvez ê-tre sur--pris.



Quand la beau-té tient la couronne, L'amour doit ob-te-nir



le prix, L'a---mour doit ob-te-nir le prix.

LE BAILLI.

De sorte que vous y comptez.

GEORGES.

Je ne dis pas cela.

LE BAILLI.

Mais vous le pensez. Cependant vous pourriez rencontrer un rival que vous ne soupçonnez guères.

GEORGES.

Un nouveau champion ?

LE BAILLI.

Sa modestie l'a jusqu'à présent empêché de paraître ; mais son début sera brillant.

GEORGES.

Son début, dites-vous ?

LE BAILLI.

Il ne connaît son talent que d'aujourd'hui.

GEORGES.

Comment ?

LE BAILLI.

Adèle est si jolie, et l'amour si puissant !

GEORGES.

AIR : *Du Vaudev. d'Arlequin Afficheur.*

Oui, j'en conviendrai franchement,
Sans en bien deviner les causes.
L'amour opère fréquemment
De bizarres métamorphoses :
Il déguise en fous des *Catons*,
Tourne à son gré toutes nos têtes ;
Il donne du cœur aux poltrons,
Et de l'esprit aux bêtes. (*bis.*)

LE BAILLI.

(*à part.*) Le drôle se doute que c'est moi. (*haut.*) Et le nouveau venu s'empare du trésor que de plus fins convoitaient inutilement.

GEORGES.

Quand il est mal défendu.

LE BAILLI.

On proportionne l'attaque à la défense.

GEORGES.

Si l'on peut.

LE BAILLI.

On met en jeu tous ses moyens.

GEORGES.

Quand on en a.... Quelle chaleur, M. le Bailli! serait-il question de vous, par hasard?

LE BAILLI.

Vous verrez, vous verrez.

GEORGES.

Cela serait trop plaisant. (*à part.*) Mais c'est lui.

LE BAILLI.

Vous ne le trouverez pas si plaisant tout-à-l'heure, mon petit ami.

AIR : *Du Vaudev. de Claudine.*

En attendant qu'on s'escrime,
Relisez votre chanson;
Ayez bien soin que la rime
S'accorde avec la raison.

GEORGES.

Je pense que l'une et l'autre,
Malgré vos efforts constans,
Pour s'éloigner de la vôtre
Sont d'accord depuis long-tems.

LE BAILLI.

Même Air.

Faire une chanson jolie
Pour moi ne sera qu'un jeu.
Lorsque l'on a du génie,
Des couplets coûtent fort peu.

GEORGES.

Sans outrager votre gloire,
Vos talens ni votre goût,

J'ai quelque raison de croire
Qu'ils vous coûteront beaucoup.

LE BAILLI, *s'en allant.*

C'est ce que nous allons voir dans l'instant.

GEORGES.

Ne vous échauffez pas.

LE BAILLI.

C'est ma verve, Monsieur, que je vais échauffer; ma verve, entendez-vous?

(*Il sort.*)

SCÉNE XII.

GEORGES, *seul.*

SERAIT-IL possible que ce vieux fou songeât.... Allons donc?... Et d'ailleurs quand cela serait, pareil athlète est peu redoutable.

AIR : *Charmante Gabrielle.*

Le dieu de la tendresse,
Ainsi que les *neuf Sœurs*,
Pour l'ardente jeunesse
Réservent leurs faveurs:
J'obtiendrai l'avantage,
Car en ce jour,
Pour moi j'aurai mon âge
Et mon amour.

Mais ce poëte causait avec lui. A mon approche, il l'a quitté d'un air mystérieux. Ah! je ne m'étonne plus du ton que prenait M. le Bailli.

Même Air.

Hélas! ce fourbe insigne

A peut-être aujourd'hui
Obtenu de *la Vigne*
Quelques couplets pour lui:
Mais je brave ses ruses,
Et dans ce jour
S'il a pour lui les muses,
Moi, j'ai l'amour.

Si pourtant les couplets de *la Vigne*.....

SCENE XIII.

BASSELIN, AND. DE LA VIGNE, ADELE, GEORGES.

BASSELIN, *en entrant.*

AIR: *Malgré moi l. sentiment.*

AH! ah! ah! de ce trait-là
Nous aurons long-tems à rire:
D'un fou comme celui-là
Qui le connaîtra rira.
Ah! ah! ah! ah! ah! ah!

GEORGES ET ADELE.

Mais pourriez-vous bien me dire?

BASSELIN.

Ah! ah! ah! ah! ah! ah!
Ris donc: on te le dira.

GEORGES.

Je ne sais en vérité....

BASSELIN, *à Adèle.*

T'y serais-tu jamais attendue, toi?

ADELE.

A quoi donc, mon père

BASSELIN.

Aux prétentions de ce vieux Bailli.

GEORGES.

Vous en aurait-il déjà parlé?

BASSELIN.

C'est l'ami de *la Vigne* qui m'a conté ça tout-à-l'heure.

GEORGES.

Ah! monsieur était dans la confidence?

AND. DE LA VIGNE.

Presque sans le savoir.

GEORGES.

Et sans le vouloir aussi, je gage.

AND DE LA VIGNE, *à Basselin, bas.*

Le jeune homme est piqué.

BASSELIN.

Une chose qui m'inquiète furieusementt pour toi, c'est qu'on assure que les couplets de ce maudit Bailli ne sont pas mauvais du tout.

GEORGES.

Est-ce aussi monsieur qui vous l'a dit?

AND. DE LA VIGNE, *à Basselin, bas.*

Embarrassons-le un peu. (*à Georges:*) La chanson m'a paru effectivement bien faite, et votre Bailli semble homme de mérite.

GEORGES.

On ne lui connaissait pas encor celui-là.

AND. DE LA VIGNE.

Ecoutez donc: il y a commencement à tout, et puis

le hasard.... Savez-vous, jeune homme, qu'il fait des choses superbes le hasard!

BASSELIN.

Et puis monsieur dit que l'air du pays pourrait bien....

GEORGES.

Le Bailli n'attendait sans doute que l'arrivée de monsieur pour en ressentir l'influence.

AND. DE LA VIGNE.

Je me féliciterais d'avoir développé son talent.

GEORGES.

Ne lui auriez-vous pas un peu communiqué du vôtre?

AND. DE LA VIGNE.

Que voulez-vous dire?

GEORGES.

Ne vous imaginez pas cependant que je lui abandonne aisément la victoire.

(On entend une ritournelle.)

BASSELIN.

La question va se décider.

ADELE, *à part.*

Je tremble.

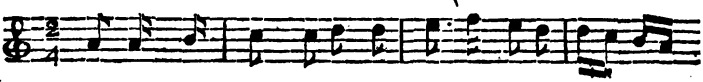
SCENE XIV.

BASSELIN, AND. DE LA VIGNE, LE BAILLI, GEORGES, ADELE, BLAISE, PAYSANS ET PAYSANNES.

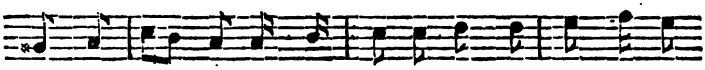
(*Ils entrent au son d'une ritournelle prolongée, le Bailli et Blaise à la tête.*)

CHOEUR DE PAYSANS.

AIR : *De la Contredanse des petits Pâtés.*



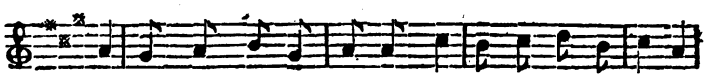
Voyons com-ment les a-moureux Le dispu-tent d'a-



mour entr'-eux, Et de tous ceux qui font des vœux, Lequel

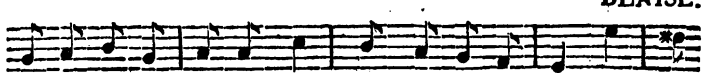
se-ra le plus heu-reux.

LE BAILLI.

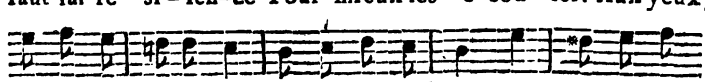


I-ci plus qu'on ne pen-se, Il va s'en présenter. Il

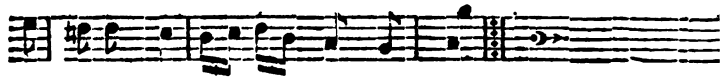
BLAISE.



faut fai-re si-len-ce Pour mieux les é-cou-ter. Aux yeux



de tout le monde Mes vers l'empor-te-ront. Pour en-tendre



ma ronde, Ran-gez-vous tous en rond.

CHŒUR.

Voyons comment, etc.

BLAISE.

Allons! morbleu, v'là l'moment d'montrer son savoir-faire, et je vas donner tout de suite eun échantillon du mian.

BASSELIN.

A ton tour.

BLAISE.

Laissez donc, per' Basselin, ça s'ra fini tout d'suite: on n'aura pas entendu deux vers tant seulement de ma chanson, qu'on en aura assez.....

BASSELIN.

Pour se moquer de toi.

BLAISE.

Por me coronner, j' vos dis..

AND. DE LA VIGNE.

Un de vos compatriotes, dont les talens égalent la modestie, brûle depuis long-tems pour l'aimable *fille* du joyeux chansonnier: il eût été fâcheux de désunir ce couple charmant.

LE BAILLI, *à part.*

Le galant homme! quelle adresse!

AND. DE LA VIGNE.

A ma sollicitation, ses jeunes rivaux ont fait en sa faveur un généreux sacrifice de leurs justes prétentions, et renoncent à lui disputer un prix auquel ils conviennent que lui seul a des droits.

LE BAILLI, *bas à la Vigne.*

Je serai reconnaissant : dix pistoles de plus.

BLAISE.

Eun instant, eun instant : mé je ne renonce point, du d'puis ch' matin que j'travaille à ma chanson.....

GEORGES.

On ne remportera le prix qu'après me l'avoir disputé.

LE BAILLI, *tirant un papier de sa poche.*

On ne demande pas mieux, mon petit ami.

BLAISE, *riant au nez du Bailli.*

Quians, l'Bailli qui s'en mêle ! Cha doit êt' drôle la chanson d'eun Bailli. Eh ! ch'est égal : j'sis bian seur qu'all' n'vaut pas la mianne : car j' y ai mis tout mon esprit. Ch'est de p'tites pensées feines, des jeux d'mots tous neufs que j'ai arrangés sus l'air : *Pleurez, mes yeux.*

AND. DE LA VIGNE.

Comment, pleurez mes yeux !

BLAISE.

Ch' n'est pas à dire qu'il faille pleurer ; bian au contraire, ch'est gai.

AND. DE LA VIGNE.

Tu as bien choisi ton air.

BLAISE.

Ecoutez, vous autres. (*Il lit.*)

» Morciau de vars fait par Joseph Nigaudin, dit » Blaise, né natif de Vire en Normandie, à l'occasion » d'eun assaut d'esprit, d'où dépend la main de mam- » zelle que v'là. »

AIR : *Pleurez, mes yeux.*

C'est en chanteur qu'ici je me présente,

Et dans mes chants je vas vous transporter :
Si par des vars il faut qu'on vous enchante,
J'ai, dieu marci, de quoi vous enchanter.

(*Il déroul. un gros cahier de papier.*)

DEUXIEME COUPLET.

Si six cents sots.....

AND. DE LA VIGNE, *l'interrompant.*

Traduis-moi ça en français : *Si six cents sots.* Je n'entends pas ça.

BLAISE.

Quians, vos venez de Paris, et vos n' connaissez pas six cents sots ?

AND. DE LA VIGNE.

Par ma foi....

BLAISE.

Je vous apprends que c'hest six cents bêtes, moi.... Laissez mé continuer.

Si six cents sots me disputaient Adèle
Sachez ici ce que tout chacun dit ;
Seul à vos yeux je serai digne d'elle :
On est beau dès que l'on a de l'esprit.

(*Tout le monde éclate de rire.*)

BLAISE.

Car.....

(*On l'interrompt par des éclats de rire.*)

BLAISE, *reprend.*

Car.....

(*Nouveaux éclats de rire.*)

BLAISE.

Volez-vous me laisser continuer ?

TOUS.

Non, non.

BLAISE.

BLAISE.

Eh bian, v's y perdez pus qu' moi. Ch'allait de pus fort en pus fort.

BASSELIN, *à Georges.*

Allons, mon ami, du courage.

GEORGES.

Ma chanson n'est pas aussi fine que celle de Blaise, et.....

BLAISE.

Au moins, en v'la un qui me rend justice; li.

GEORGES.

Et je crains d'avoir pris le ton de *romance*, plutôt que celui de *vau-de-vire*.

BLAISE.

Cha va faire eune jolie complainte.

LE BAILLI.

Cui, ça sera gai.

BASSELIN.

Ecoutons toujours : la romance a quelquefois trouvé place dans le *vau-de-vire*.

GEORGES.

AIR : *Souvent la nuit quand je sommeille.*

Entends ma voix, ô mon Adèle !
Souris aux accens de l'amour;
Que mes vœux, mon ardeur fidèle,
Soient couronnés en ce beau jour.
Peut-être un plus brillant hommage
Serait nécessaire en ces lieux;
Mais si l'on peut te chanter mieux,
On ne peut t'aimer davantage. (*bis.*)

Même Air.

Au-lieu d'accorder la couronne
Au plus agréable rimeur,
Que ton pere aujourd'hui la donne
Par tes mains au plus tendre cœur.
Ah! pour moi quel heureux présage!
Ce jour verra serrer nos nœuds;
Car si l'on peut te chanter mieux,
On ne peut t'aimer davantage. (*bis.*)

BASSELIN.

Eh bien, monsieur de la Vigne, que dites-vous de mon élève?

AND. DE LA VIGNE.

Avant de répondre, je voudrais entendre M. le Bailli.

LE BAILLI.

Et vous n'en serez pas fâchés. (*Il s'avance au milieu avec un air d'importance.*)

Je vais d'abord vous expliquer mon affaire. C'est une maniere d'allégorie... qui fait sentir... que souvent... il est possible... de rencontrer... Au surplus, vous allez voir ça.

BLAISE.

Cha vaudra pt' être mieux que ce que vos dites.

LE BAILLI.

AIR: *Vous voyez en moi, mon cœur.* (de la Matrône.)

Rossignol bien amoureux
Plaisait à jeune fauvette;
Tous deux faisaient mêmes vœux,
Mais ne pouvaient être heureux:
Deux oiseaux hideux
Troublaient leur ardeur secrète,
C'était un hibou,
Puis un vieux vilain coucou.

Faites bien attention, je vous prie.

SECOND COUPLET.

Pour éloigner les fâcheux,
Le pere de la fauvette
Promit de combler les vœux
De qui chanterait le mieux.
Rossignol heureux,
Par sa douce chansonnette,
Vainquit le hibou.
Vint à son tour le coucou.

(*Il resserre son papier.*)

BLAISE.

Est-che là tout?

LE BAILLI, *embarrassé, regarde la Vigne.*

Et mais, je pense que oui.

BLAISE.

Bah! c'est une histoire à moitié faite. Que devient le coucou dans tout cha?

LE BAILLI.

Il devient... il devient... et parbleu il devient...

AND. DE LA VIGNE.

Si M. le Bailli veut permettre, je vais vous apprendre ce qu'il devient.

LE BAILLI, *tout bas à la Vigne.*

Mais vous allez tout découvrir.

AND. DE LA VIGNE.

Je le sais bien.

(*Il montre les personnages que l'allégorie désigne.*)

Même Air.

Le rossignol amoureux
Craignait fort pour sa fauvette;
Mais l'amour combla ses vœux;

Après un couplet ou deux,
Le coucou honteux
Laisse là sa chansonnette ;

(Blaise rit au nez du Bailli.)

Et, jusqu'au hibou,
Chacun rit du vieux coucou.

TOUS *rient au nez du Bailli, et répètent :*

Et jusqu'au hibou, etc.

BASSELIN.

Dites donc, M. le Bailli, voilà des couplets que vous avez joliment fait... faire.

BLAISE.

Au moins j'avais fait les miens à mé tout seul.

GEORGES.

Si vous avez payé pour ça, voilà de l'argent bien placé.

AND. DE LA VIGNE.

On peut le placer mieux. (*Il montre la bourse que le Bailli lui a donnée, et la remet à Basselin.*) Voilà soixante pistoles dont M. le Bailli fait présent à celui que Basselin jugera le plus digne d'épouser son aimable fille. (*Au Bailli :*) Ce sont là vos intentions ?

LE BAILLI.

Non pas du tout : rendez-moi mon argent, je vous prie.

BASSELIN, *aux paysans.*

Eh mais, il me semble que Georges...,

TOUS.

Oui, oui.

BASSELIN.

Je joins mon consentement au vôtre, (*Il les unit.*) Soyez heureux, mes enfans, voilà tout ce que je desire.

BLAISE, *au Bailli.*

Allons, M. le Bailli, gn'ia pus rian à faire ichi pour vos, et t'nez, qui paie les violons...

LE BAILLI.

Tais-toi, butor.

BLAISE.

Pas si bête que vous. Si on se moque de mé, je n'ai pas payé por cha.

(*Le Bailli sort, et tous répètent:*)

Et jusqu'au hibou
Chacun rit du vieux coucou.

(*Le Baill' sort.*)

SCÈNE XV et dernière.

BASSELIN, AND. DE LA VIGNE, BLAISE, GEORGES, ADELE, PAYSANS et PAYSANNES.

AND. DE LA VIGNE.

JE vous avais bien dit, maître Basselin, que mon voyage ne serait pas inutile à ces jeunes gens.

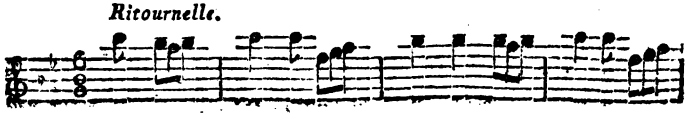
BASSELIN.

Allons, mes enfans, de la joie.

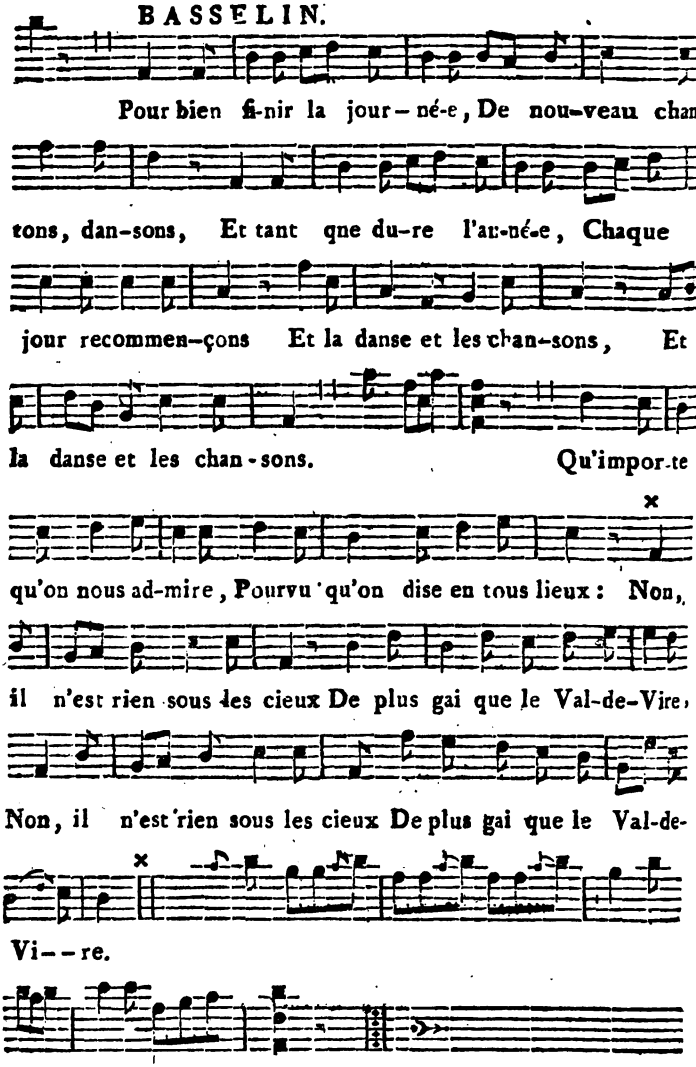
RONDE.

AIR *nouveau.*

Ritournelle.



BASSELIN.



Tous reprennent en chantant et en dansant :

Non, il n'est rien, etc.

BASSELIN.

Sur les bords de l'onde noire
Nous n'irons pas tout entiers;
Nous aurons, j'aime à le croire,
En France des héritiers
Qui nous devront leurs lauriers.
La gaîté sous son empire
Enchaîne trop de Français,
Pour que ce peuple, jamais,
Puisse oublier le Val-de-Vire.

TOUS *reprennent:*

Pour que ce peuple, etc.

BASSELIN, *au Public.*

De ce charmant héritage,
Pour recueillir notre part,
Nous nous mettons en voyage
Sans doute beaucoup trop tard,
Après Piron et Favart,
De grace, daignez-nous dire,
Si nous n'avons pas en vain
Cherché ce soir le chemin
Qui doit mener au Val-de-Vire.

TOUS *reprennent.*

Cherché ce soir, etc. (1)

(1) Le sujet de ce Vaudeville est tiré du Dictionnaire de Musique de J. J. Rousseau, article *Vaudeville.*

FIN.

Extrait du Mémoire (1) *historique sur la Chanson en général, et en particulier sur la Chanson française, par M. Meusnier de Querlon.*

C'est au regne de François Ier., ou bien près de son tems, que l'on fixe l'origine du *Vaudeville*, chanson vulgaire (*Cantilena di trivio*,) qui est la même chose que la *Passacaille* espagnole (*Passa-calla*), ainsi nommée Chanson de ville ou des rues, par opposition à la *Villanelle*, Chanson paysanne.

On prétend qu'un foulon de Vire en Basse-Normandie, nommé *Olivier Basselin*, faisait des chansons qui furent appellées des *Vaux-de-Vire*, parce qu'on les chantait dans la ville, et sur-tout dans le pays voisin, nommé *Vallée* ou *Vau-de-Vire*. Delà vient, par corruption, le nom de *Vaudeville*, donné aux chansons qui courent par la ville, ou parmi le peuple.

(1) Ce Mémoire sert de préface à l'*Anthologie française* de M. *Monet*.

A PARIS, de l'Imprim. rue des Droits-de-l'Homme, n°. 44.

Nioche de Tournay, Matthieu Jean Baptiste

L'ABBÉ PELLEGRIN,

OU

LA MANUFACTURE DE VERS,

COMÉDIE EN UN ACTE,

MÊLÉE DE VAUDEVILLES,

Par les CC. TOURNAY et AUDRAS,

Représentée pour la première fois, sur le Théâtre du Vaudeville, le 11 Thermidor an 9.

Le matin Catholique et le soir Idolâtre,
Il dine de l'Autel et soupe du Théâtre.

VOLTAIRE.

PRIX, 1 fr. 50 cent. avec la Musique.

A PARIS,

Chez Made. MASSON, Éditeur de Pièces de Théâtre, rue de l'Echelle, n°. 558, au coin de celle Honoré.

AN IX. — 1801.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
L'Abbé PELLEGRIN,	Le Cit. VERTPRÉ,
JACQUES, son Factotum,	Le Cit. CARPENTIER.
ARMAND, amant d'Adèle,	Le Cit. ALBERT.
ADÈLE, nièce de M. l'Abbé Pellegrin, petite dévote,	Mme. HENRY.
Mlle. DANGEVILLE, actrice célèbre du Théâtre Français,	Mlle. DORSAN.
Un Envoyé du Cardinal Archevêque de Paris,	Le Cit. LENOBLE.
LE SOMBRE, auteur tragique,	Le Cit. HIPOLITE.
GUILLERET, gros paysan,	Le Cit. DUCHAUME.
Une Petite Fille,	Mlle. MINETTE.
Une Sœur Tourrière,	Mlle. CLÉMENT.

La Scène est à Paris, chez l'Abbé PELLEGRIN.

Le Théâtre représente un salon meublé simplement ; à droite du Spectateur est le cabinet de l'Abbé Pellegrin ; à gauche, sur le devant, un bureau, derrière lequel sont des tablettes avec beaucoup de cartons étiquettés en gros caractères, sur lesquels on lit : Epitaphes, Madrigaux, Odes, etc.

COUPLET D'ANNONCE.

AIR : *Dans ce salon où du Poussin.*

Après le chantre du lutrin,
Après Favart, après Molière,
L'humble et modeste Pellegrin,
Peut-il espérer de vous plaire ?
Ses écrits n'ont pas jusqu'à nous
Sû prolonger son existence,
Mais moins il est connu de vous,
Plus il a besoin d'indulgence.

L'ABBÉ PELLEGRIN

OU

LA MANUFACTURE DE VERS.

SCENE PREMIERE.

ARMAND, JACQUES.

JACQUES (*est occupé à écrire à son bureau.*)

OH! monsieur l'abbé ne rentrera pas de sitôt, il a vingt personnes à voir ce matin, pour son bénéfice.

ARMAND.

Je crains bien qu'il ne se donne encore une peine inutile... A propos, tu as fait ma commission pour mademoiselle Dangeville?

JACQUES.

Eh! mon dieu non, j'ai même égaré votre billet, il m'est venu tant de monde ce matin.

ARMAND.

Il est vrai que cette boutique ne désemplit pas... Quelle idée bizarre et ridicule! s'établir marchand de vers, et de quels vers!... ah! la nécessité!... le desir d'être utile à ses vieux parens!...

Air: *Fuyant et la ville et la cour.*

On doit lui pardonner des vers
Dont il fait un si bon usage;
Tous les produits en sont offerts
A sa famille qu'il soulage.

De ces vers tracés au hasard,
N'accusons plus la négligence,
Ils sont moins les enfans de l'art,
Que les fils de la bienfaisance.

JACQUES.

Ah ! j'oubliais... La nièce de monsieur l'abbé vous a demandé plusieurs fois, elle vous accuse de l'abandonner.

ARMAND.

Moi ! quand je ne songe qu'à presser l'instant de notre union. En vérité je ne conçois rien à sa petite jalousie.... Mais, voilà une foule d'acheteurs qui arrivent, je vais tâcher de savoir ce que notre bon abbé doit espérer ou craindre.

SCENE II.

JACQUES, UN ENFANT, UNE SŒUR TOURRIÈRE, *avec une corbeille de sucreries, ornée de rubans*, ET GUILLERET, *gros paysan.*

L'ENFANT, LA SŒUR TOURRIÈRE, GUILLERET, (*ensemble.*)

N'EST-CE pas ici la manufacture de l'abbé Pellegrin ?

L'ENFANT.

Monsieur l'abbé Pellegrin qui vend des chansons ?

JACQUES.

Eh ! oui, certainement, c'est moi qui suis le factotum.

GUILLERET.

C'est que c'est pour des vers.

JACQUES.

Un moment! un moment! nous en avons pour tout le monde.

COUPLET.

Air : *En quatre mots, etc.*

Ici tout faits,
On trouve des bouquets,
Ballades, couplets, triolets,
Im-promptus et sonnets;
Epithaphes, épigrammes,
Bouts rimés, épithalames,
Lays
Et vire-lays.
Joyeux rondeaux,
Et cantiques nouveaux,
Doucereux madrigaux,
Et jusqu'à des bons mots;
Enfin toute espèce d'écrits,
Le tout à juste prix.

GUILLERET.

Je n'ai qu'un mot à vous dire.

LA TOURRIÈRE.

Moi, j'avais rendez-vous.

L'ENFANT

Moi, je suis venue la première.

JACQUES.

Patience! patience! chacun aura son tour. Vous, ma belle enfant, qui est-ce qui vous afflige?

L'ENFANT.

Air : *Daignez m'épargner le reste.*

Je pleure un petit perroquet
Dont on admirait le plumage,
Qui le disputait en caquet
Aux servantes du voisinage.
Maman pour lui, dans son jardin,
Elève un petit cénotaphe;
Et pour dissiper son chagrin, (*bis*).
Veut une petite épithaphe.

JACQUES.

Ce n'est que ça... voyons... Carton des épitaphes. (*Il prend et feuillete.*)

Air : *Chantez, etc.*

Chantez, dansez, souris et rats,
Raton a fermé la paupière ;

Oh c'est pour un chat....

Toi qui deux ans suivis mes pas,
Voici ta demeure dernière.

Ah ! c'est pour un chien.....

Ci-gît qui parla toujours bien ;
L'esprit des autres fut le sien.

Celle-ci est pour un auteur ! ah ! elle peut aller pour le perroquet. (*Il lui donne cette épitaphe.*) tenez mon enfant...

L'ENFANT.

Combien faut-il monsieur Jacques.

JACQUES.

Oh ! nous sommes en compte courant avec votre maman. (*l'enfant sort.*)

SCENE III.

LA SŒUR TOURRIÈRE, GUILLERET, JACQUES.

JACQUES.

Et vous sœur Tourrière, c'est un cantique spirituel qu'il vous faut !

LA TOURRIÈRE.

Oui ! et des vers pour notre directeur.

JACQUES.

C'est tout prêt, tenez.

LA TOURRIÈRE.

Vous mettrez cela sur le mémoire du couvent.

JACQUES.

Oui! oui!

LA TOURRIÈRE.

Et voici une corbeille de sucreries pour monsieur l'abbé.

GUILLERET, (*regardant la corbeille.*)

Tiens, c'est joliment arrangé ça.

JACQUES, (*regardant les flacons.*)

Ah! voyons, et des syrops!

LA TOURRIÈRE.

Air: *Sur les bords de la Garonne.*

De la part de mère-abbesse,
Et de nos discrettes sœurs,
Remettez à son adresse
Ce panier plein de douceurs;
On y trouve la pastille,
Variée en cent façons,
Avec art sœur Pétronille,
A mêlé de festons
Et de pompons
Les flacons,
Les bombons,
Les citrons,
Biscuits ronds,
Macarons
Et Marrons,
Glacés à la vanille.

GUILLERET.

Ah! mon dieu comme elle parle!

JACQUES.

C'est que c'est au nom de toute la communauté.... soyez sans inquiétude, le tout ira à sa destination.

(*La Tourrière sort.*)

SCENE IV.

GUILLERET, JACQUES.

GUILLERET.

Moi! je m'appelle Guilleret, je v'nons vous demander qu'euqu'drôlerie pour un bâptême. Tenez, écoutez.

Air : *Du bas Poitou, on conte qu'un baron.*

Voilà sept mois
Bien comptés sur mes doigts,
Que j'avons pris not' ménagère;
Je comptais fort
Qu'il me fallait encor
Deux mois entiers pour être père.
Mais morgué, ma Suson,
Dont le cœur est si bon
Voyant l' plaisir que ç'a devait me faire,
Vient de me donner par ma foi,
Un gros garçon qui, jarnigoi!
Est tout le portrait.... de sa mère.

JACQUES.

Oui! et vous voulez lui en faire compliment. Ah! dame! nous n'avons pas encore traité ce sujet-là, il vous faudra des vers au tarif.

GUILLERET.

Comment! des vers au tarif?

JACQUES.

Air: *Les portraits à la mode.*

Au magasin, lorsqu'on les prends tous faits,
A bon marché nous donnons les couplets;

Mais si l'on vient les commander exprès,
Le prix dépend de leurs mesures,
Deux sols par pied font la base pour tous,
Vers de cinq pieds ainsi coûte dix sous,
L'alexandrin en vaut douze.... et chez nous
On les livre par fournitures.

GUILLERET.

Qu'est-ce que c'est que ça, des pieds, des pouces, des toises? Que ce soit du bon, je ne regarderons pas au prix.

JACQUES.

Soyez tranquille, je vais vous commander cela à monsieur l'abbé, et ce sera arrangé pour le mieux. (*Jacques va écrire.*)

GUILLERET.

Le baptême est pour ce soir, je repasserai tantôt.

JACQUES.

Un moment! un moment! et votre nom!

GUILLERET.

Guilleret... Guilleret, père à présent... Ah! ça je veux de la première qualité, et ne manquez pas pour ce soir, car tenez, je serai une pratique, si ma femme m'en donne comme ça tous les sept mois....

Air: *Oui, j'aime à boire moi.*

Ce n'est pas tout qu'un garçon
Dans une famille.
Ce s'ra ben un' aut' chanson
Quand j'aurons une fille.
D'vot' magasin qui nous plaît;
Je r'connaîtrons la route;
Car ma femme dit qu'il n'est
Qu'un premier pas qui coûte.

(*Guilleret sort après le couplet.*)

SCENE V.

JACQUES, (*seul.*)

M'EN voilà débarassé ! continuons nos copies de lettres. (*Il arrange des papiers.*) Ah ! l'ennuyeux métier que celui de copiste ! et surtout copiste de monsieur l'abbé Pellegrin, il a plutôt fait cent vers que je n'en ai transcrit cinquante.... Encore, si c'était-là ma seule occupation ! mais répondre à tout venant ! expédier les envois dans les provinces, et les commissions !

Air : *Une fille est un oiseau.*

Vraiment je ne conçois pas
Comment je puis y suffire ;
Car ici je dois le dire
On épargne peu mes pas.
Tantôt chez la sœur Monique,
Il faut porter un cantique,
Puis à la troupe comique,
Monsieur l'abbé m'enverra ;
Et tous les jours de la vie,
Je quitte la sacristie,
Pour courir à l'opéra.

Mon dieu ! mon dieu !.... Mais monsieur l'abbé est si bon homme, avec son esprit il soutient sa famille.... Voilà de l'esprit bien placé..... Quand j'y pense, il va avoir un bénéfice.... Peut-être bien renoncera-t-il alors à cette fabrique.... tant mieux il me cédera son fonds.

SCENE VI.

JACQUES, LE SOMBRE, (*Le Sombre traverse le théâtre pour entrer dans le cabinet de l'abbé.*)

JACQUES.

Ou allez-vous donc monsieur le Sombre?

LE SOMBRE.

Trouver monsieur l'abbé.

JACQUES.

Il est sorti pour affaire.

LE SOMBRE.

J'attendrai.

JACQUES.

Long-tems peut-être.

LE SOMBRE.

C'est égal.

JACQUES.

Vous êtes le maître.

LE SOMBRE, (*regarde autour de la chambre.*)

Diable, voilà la boutique en ordre! l'abbé tient donc toujours à son projet! qu'elle folie!

JACQUES, (*avec intention.*)

Eh! il y a des gens qui s'en trouvent bien, cependant.

Air: *Vaudeville d'Abuzar.*

Monsieur l'abbé vend de l'esprit,
Malgré les ris et la critique,
Et bientôt du plus grand crédit
On verra jouir sa boutique.

Ici chacun, en payant bien,
Au nom d'auteur pourra prétendre,
Et plus d'un sot par ce moyen
Aura de l'esprit à revendre.

LE SOMBRE, (*il témoigne son impatience.*)

C'est possible.... Mais l'abbé ne vient pas.

SCENE VII.

JACQUES, LE SOMBRE, ARMAND, (*entrant avec précipitation.*)

ARMAND.

MON cher Jacques, je suis au désespoir de te déranger, mais il me faut tout suite la comédie du Nouveau monde ; la tragédie de Pélopée ; l'opéra de Jephté, enfin tous les meilleurs ouvrages de monsieur l'abbé.

JACQUES, (*avec humeur.*)

Et qu'en voulez-vous faire ?

ARMAND.

Tu le sauras. Il me les faut absolument. Ah ! et aussi l'épître qui a remporté le prix à l'académie française.

LE SOMBRE.

Il y a quinze ans de cela ?

JACQUES.

Quel succès !

ARMAND.

Ignorez donc, monsieur, que l'ode qui lui disputa la couronne était aussi de lui...

Air : *De la parole.*

On vit long-temps ces deux écrits
Entr'eux balancer les suffrages ;
Les juges ne donnaient qu'un prix
Et le devaient aux deux ouvrages.
Enfin on proclama l'auteur,
Mais la surprise fut extrême,
Quand on apprit que le vainqueur
Etait le rival (*bis*) de lui-même.

JACQUES.

Aussi eût-il le prix et l'accessit.

SCENE VIII.

JACQUES, LE SOMBRE.

LE SOMBRE.

QUEL est ce jeune homme ?

JACQUES.

Un ami de monsieur l'abbé qui doit épouser sa nièce.

LE SOMBRE.

Sa nièce.

JACQUES.

Mademoiselle Adèle, une petite dévote, qui voulait absolument se faire religieuse. Son oncle a été obligé de la retirer du couvent.

LE SOMBRE.

Et monsieur l'abbé ne consent pas au mariage ?

JACQUES.

Au contraire, il le désire ardemment. Mais pour cela il nous faudrait un bénéfice.

LE SOMBRE.

Et les jeunes gens s'aiment-ils ?

JACQUES.

Beaucoup, ils sont toujours en querelle... Mais la petite nièce est jalouse... A l'excès. Au plus léger chagrin, son premier mot, est qu'elle va retourner au couvent.

LE SOMBRE.

Oh ! laissez faire ! tout s'arrangera.

Air : *Vaudeville des Veuves.*

Dans le cœur de jeune beauté,
L'amour naît près de l'innocence ;
Bientôt de ce cœur agité,
Il affaiblit la résistance.
A l'aveu d'un tendre retour,
Il force enfin la modestie ;
Et l'amant s'apperçoit un jour
Qu'il prêchait une convertie.

SCENE IX.

JACQUES, LE SOMBRE, ADÈLE, (*sort du cabinet de l'abbé pour aller à la porte du fond.*)

ADÈLE.

VOILA mon oncle ! voilà mon oncle ! je l'ai vu par la fenêtre.

JACQUES.

Eh ! mon dieu ! comme elle est gaie, il y a quelque chose d'extraordinaire.

LE SOMBRE.

Elle est jolie la petite nièce !... elle ne retournera pas au couvent.

SCENE X.

LES PRÉCÉDENS, L'ABBÉ PELLEGRIN, ADÈLE,

(*Le Sombre pendant toute cette scène écoute avec impatience ce que dit l'abbé.*)

L'ABBÉ PELLEGRIN.

MA bonne amie tout va le mieux du monde, j'ai vû plusieurs personnes qui s'intéressent à moi, toutes intimes du cardinal. La parole est donnée ; et d'ici à une heure je serai mis sur la feuille des bénéfices.

ADÈLE.

D'ici à une heure sur la feuille des bénéfices !

L'ABBÉ.

Oui ! et c'est madame d'Argental, la sœur de l'abbesse de St.-Remy, qui doit m'en apporter la nouvelle.

ADÈLE.

Ah ! que je suis contente.... Mais vous parliez avec Armand tout-à-l'heure ?

JACQUES, (*à part.*)

Ah ! voilà pourquoi que nous étions si pressés.

L'ABBÉ.

Il sort d'ici, et doit revenir dans un instant.

ADÈLE, (*à part.*)

Il sort d'ici ? et n'a pas demandé à me voir, ah ! je ne l'ai que trop soupçonné, Armand ne m'aime plus !

LE SOMBRE.

Monsieur, voilà deux heures que je vous attends.

L'ABBÉ.

Je suis à vous, monsieur. (*Il va à Jacques.*) Voyons

ma lettre au cardinal... Bon cela va appuyer ma demande. Signons...

LE SOMBRE.

Monsieur...

L'ABBÉ.

Dans un instant monsieur... (*à Jacques.*) et mes vers, et le rôle de mademoiselle Dangeville? Ah! mon dieu! les voilà encore!.. (*à le Sombre.*) Pardon monsieur. (*à Jacques.*) Comment cette femme célèbre à qui je dois tout le succès de ma pièce!.... Allons ferme, vîte... l'adresse au cardinal.

MORCEAU D'ENSEMBLE.

Air : *Pauvre petit, qu'il est gentil.* (De Renaud d'Ast).

L'ABBÉ (*à Jacques*).

Allons, allons, dèpêche-toi.

LE SOMBRE.

Monsieur l'abbé songez à moi.

L'ABBÉ.

Un instant, je vous prie,
Non, non, je le parie,
Mes lettres ne partiront pas.

JACQUES.

Quel embarras! quel embarras!

ENSEMBLE.

L'ABBÉ.
Le Prélat ne recevra pas
Mon compliment et ma requête.

JACQUES.
Quel embarras! quel embarras!
Oh! oui j'en perds la tête.

L'ABBÉ.

Mais d'un quiproquo garde toi.

JACQUES.

Je suis si pressé par ma foi,
Que je ferai quelque méprise,

Quelque méprise ;
En voilà pourtant un de fait,
Et sur l'un et l'autre paquet
L'adresse bientôt sera mise.

L'ABBÉ.

Allons, allons, dépêche-toi.

ENSEMBLE.

L'ABBÉ,

Un instant, etc.

LE SOMBRE.

Monsieur l'abbé, songez à moi,
Non, non, je le parie, (*bis*)
Il n'en finira pas.
Quel embarras !
Quel embarras !
Oh ! oui, j'en perds la tête.

ADÈLE.

Armand ne songe plus à moi.
Non, non, je le parie, (*bis*)
Ce matin il ne viendra pas ;
Quel embarras !
Quel embarras !
Oh ! oui, j'en perds la tête.

JACQUES.

Quel embarras ;
Quel embarras !
Oh ! oui, etc.

(*Jacques emporte les paquets, et Adèle rentre dans l'appartement de l'abbé.*)

SCENE XI.

LE SOMBRE, L'ABBÉ PELLEGRIN.

LE SOMBRE.

MONSIEUR, votre talent, votre facilité...

L'ABBÉ.

Abrégez, monsieur.

LE SOMBRE.

M'ont fait espérer que vous voudriez bien m'aider dans la composition d'une tragédie que je viens de finir. (*Il tire un manuscrit.*)

L'ABBÉ.

Mais monsieur, si elle est faite, c'est donc pour corriger les vers.

LE SOMBRE.

Corriger ! non monsieur, je n'en changerai pas un.

L'ABBÉ.

Le plan, peut-être ?

LE SOMBRE.

Il est parfait.

L'ABBÉ.

Le dénouement.

LE SOMBRE.

Il est imprévu, clair, c'est ce qu'il y a de mieux.

L'ABBÉ.

Expliquez-vous donc, monsieur.

LE SOMBRE.

Je ne suis pas doucereux, et n'entends rien à faire parler les femmes, dans ma tragédie il n'y a que des hommes.

L'ABBÉ.

Et pas de mariage par conséquent.

LE SOMBRE.

Air : *Vaudeville de la gageure inutile.*

J'ai tracé de grands caractères ;
Tous mes soldats sont des héros :
Mon sujet est pris dans les guerres,
Des Hurons et des Hottentots,
L'amour ne trouble point leurs ames,
Pour eux la gloire a plus d'attraits ;
Mais dans ma pièce point de femmes,
On me la refuse aux Français.

L'ABBÉ.

Je le crois monsieur, puisque vous me le dites !

LE SOMBRE.

Même air.

J'ai voulu d'un voyage antique
Affranchir tous nos beaux esprits ;
La pièce commence en Afrique,
Et vient se finir à Paris.
Des lutins, du fer et des flammes,
Y font aimer le genre anglais.

L'ABBÉ.

Quoi des lutins, et point de femmes !

LE SOMBRE.

On me la refuse aux Français.

L'ABBÉ.

Je n'ai point de peine à vous croire.

LE SOMBRE.

Toutes les actrices étaient liguées contre moi.

L'ABBÉ.

Parce qu'elles n'avaient pas de rôle ?

LE SOMBRE.

Précisément, ma tragédie eut été reçue, si, il y

eut eu seulement une princesse. Combien exigez-vous pour m'en faire une ?

L'ABBÉ.

Une princesse, monsieur, vous coûtera 600 fr.

LE SOMBRE.

Six cents francs !... et si la pièce tombe.

L'ABBÉ.

La princesse tombera.

LE SOMRRE.

Ah ! monsieur l'abbé vous êtes turc, je croyais qu'avec cent écus une princesse eut été bien payée.

L'ABBÉ.

Mais songez donc, qu'une princesse exige au moins une confidente.

LE SOMBRE.

Tenez, monsieur l'abbé, donnez lui une, deux ou trois confidentes si vous voulez, mais toute réflexion faite je ne puis donner, moi, que cent écus.

L'ABBÉ.

Mais quel caractère de femmes voulez-vous.

LE SOMBRE.

N'importe, pourvu qu'elle en ait un, faites-la legère, coquette, impatiente, comme vous voudrez.

L'ABBÉ.

Air : *du vaudeville de l'opera-comique.*

Eh pourquoi d'un sexe enchanteur,
Offrir une pareille image ;
Peignons ses vertus et son cœur,
Et nous plairons bien davantage.

Oui, je le prédis.

Quelque jour un auteur galant,
Pour les venger des épigrammes,
Fera le poëme charmant
Du mérite des femmes.

LE SOMBRE.

Eh bien ! le prix vous convient-il !...

L'ABBÉ.

Air : *Des diamans.*

Le marché me semble assez bon ;
Oui, je ferai votre princesse.

LE SOMBRE.

Et vous m'en répondrez !

L'ABBÉ.

Oh ! non,
J'y mets cette réserve expresse :
Si par mes soins on prévenait
Une chûte, hélas ! trop commune,
Mon cher, avec un tel secret
J'aurais bientôt fait ma fortune.

LE SOMBRE.

Allons à tous risques et périls, voici mon manuscrit ; arrangez cela de manière que les scènes que vous mettrez, n'ayent rien de commun avec les miennes. (*En s'en allant.*) Ah çà, demain à 7 heures du matin, je viendrai chercher ma princesse.

SCENE XII.

L'ABBÉ (*seul.*)

QUEL original que ce monsieur le Sombre, mais sans consulter mes forces, je viens de me charger d'une tâche très-embarrassante. Je n'ai songé qu'au bénéfice du métier.

Air : *Jettez les yeux sur cette lettre.*

Allons, mettons-nous à l'ouvrage,
Puisqu'enfin il est entrepris ;
Par le travail et le courage,
Tâchons d'en mériter le prix.
A certains emplois d'importance
Combien de gens sont parvenus,
Qui n'avaient pas d'autre science
Que d'en toucher les revenus.

Quand j'y pense, voilà un des jours les plus heureux de ma vie. Je n'avais jamais trouvé mes protecteurs aussi empressés à me servir, que ce matin, et puis mon opéra de Jephté se soutient, le voilà à sa cinquantième représentation: avec quel plaisir, j'ai recueilli cette petite somme, fruit de mes nouveaux succès au théâtre. (*Il tire un porte-feuille.*) O ! mes bons parens, ce faible secours vous est destiné, il va répandre la joie au sein d'une famille nombreuse. Mais, comment le faire parvenir ? Si je m'adressais à Armand. Non, il prendrait peut-être pour une action généreuse ce qui n'est qu'un devoir.

Air : *Vaudeville de l'Arioste.*

Heureux qui d'un faible secours
Peut offrir l'appui salutaire !
Mais avec soin il doit toujours
Cacher le bien qu'il vient de faire.
Je plains ce riche fastueux,
Qui pour ses bienfaits semble attendre
Que chacun ait fixé les yeux
Sur la main qui va les répandre.

SCENE XIII.

L'ABBÉ, ARMAND.

L'ABBÉ.

MAIS, voici Armand.

ARMAND.

Eh bien ! vos lettres au cardinal ?

L'ABBÉ.

Elles sont parties. Mais d'ailleurs c'est une affaire décidée, j'ai la promesse.

ARMAND.

La promesse ! ah ! monsieur l'abbé, votre bonne-foi vous aveugle. Vous n'avez pas ce qu'il faut pour obtenir.

L'ABBÉ.

Que veux-tu dire ?

ARMAND.

Air ; *Pour un maudit péché.*

Toujours un charlatan,
De bassesses prodigue,
Sait à force d'intrigue
Arriver promptement ;
Tandis que le mérite,
Remis de jour en jour,
Reçoit de l'eau bénite
De cour.

L'ABBÉ.

Toujours le même, hier matin, encore tu tremblais pour ma comédie, pour la suite du Nouveau monde. Eh bien ! elle a obtenu un succès...

ARMAND.

Trop grand peut-être. Car malgré vos précautions et les différens noms que vous empruntez, hier, on vous nommait à haute voix dans la salle, et le cardinal...

L'ABBÉ.

Tu vois tout en noir. Il ne le savait pas ce matin, puisque j'ai la certitude d'être porté sur la liste des

bénéfices... (*mystérieusement.*) On m'a même parlé d'un prieuré.

ARMAND.

Quelle confiance !

L'ABBÉ.

Oui, mon ami, je ne veux plus que ton mariage soit différé. Aujourd'hui le bénéfice, demain la nôce.

SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENS, JACQUES.

JACQUES.

MONSIEUR l'abbé, toutes vos commissions sont faites. Mademoiselle Dangeville était sortie, j'ai laissé la lettre chez le portier.

L'ABBÉ

Et tu l'as bien recommandée !

JACQUES.

Oh ! monsieur soyez tranquille... Mais j'ai oublié de vous remettre la note des vers commandés pendant votre absence, d'abord on est venu pour demander une satyre,

L'ABBÉ.

A moi ?

JACQUES.

On la couvrira d'or.

L'ABBÉ.

Je n'en ferai pas.

JACQUES.

Air : *Trouverez-vous un parlement.*

A tracer de lâches écrits
Je n'avilirai point ma plume ;
Assez d'autres ont dans Paris
Vendu le fiel et l'amertume.
Mais si j'éprouvais à mon tour
Le besoin affreux de médire ,
Contre les satyres du jour
Je voudrais faire une satyre.

ARMAND.

Voilà bien son caractère.

JACQUES.

Il y a aussi des vers pour un baptême qui sont très-pressés.

L'ABBÉ.

A la bonne heure.

JACQUES.

Oh ! vous pouvez donner carrière à votre imagination, faites des vers et des couplets tant que vous voudrez, le nombre n'en est pas fixé.

L'ABBÉ.

Viens m'expliquer cela. Je m'en occuperai tout de suite... Tu permets Armand... (*en s'en allant.*) A propos, Adèle se plaint de toi, tu es venu ici sans demander même de ses nouvelles. Je ne te reconnais pas là. (*Il sort*)

SCENE XV.

JACQUES, ARMAND.

ARMAND, (*répond à l'abbé par un signe, à part.*)

ADÈLE ! je ne puis lui confier mon dessein, sa petite dévotion s'alarmerait trop du nom de made-

moiselle Dangeville, mais, revoyons l'avis qu'on vient de me faire passer. (*Il relit une lettre.*)

JACQUES, (*revenant après avoir fait un mouvement pour suivre l'abbé.*)

Ah diable ! et la corbeille de bombons que je laisse ici. (*Il va la chercher.*) Il ne faut pas négliger ça, le partage en sera bientôt fait, monsieur l'abbé comme poëte, aura les devises, mademoiselle Adèle comme dévote, prendra les images et les saintes découpures, le reste sera pour moi. (*Il mange un bombon.*) Ces religieuses, ça fait de jolis diablotins.

ARMAND, (*prenant Jacques par le bras.*)

Mon cher Jacques !

JACQUES, (*défendant sa corbeille.*)

Eh bien ! monsieur.

ARMAND.

N'as-tu pas dit, tout à-l'heure, que mademoiselle Dangeville était sortie.

JACQUES.

Oui, monsieur, sortie et très-sortie. (*à part.*) Je ne sais pas ce qui se trame avec mademoiselle Dangeville, mais.... (*Il sort.*)

SCENE XVI.

ARMAND, (*seul.*)

BON ! elle m'aura tenu parole. Cette actrice célèbre n'aura pas fait des démarches infructueuses. (*regardant le billet.*) Le bon abbé, il se regarde déjà comme un riche bénéficier, et il est plus mal que jamais dans l'esprit de l'archevêque.

Air : *De bien cacher notre tendresse.*

Mais laissons régner le mystère,
Sur mon espoir et mes projets ;
Et pour détruire sa chimère,
Attendons l'instant du succès.
Ah ! quel bonheur, ô mon Adèle !
Comblerait mes vœux en ce jour,
Si mes efforts, mon tendre zèle
Tournaient au profit de l'amour.

Mais voici l'heure que madęmoiselle Dangeville m'a indiquée ; soyons exact au rendez-vous.

(*Il va pour sortir.*)

SCENE XVII.

ARMAND, ADÈLE. (*Elle entre par la porte du cabinet de son oncle, et entend les derniers mots d'Armand.*

DUO.

Air : *Rien n'est si plaisant que la tournure.*

ADÈLE.

C'est un rendez-vous qui vous appelle ;
Je ne prétends pas
Arrêter vos pas.
Mon cœur y consent, soyez fidèle
A l'objet nouveau pour vous si plein d'appas.

ARMAND.

D'où vient ce courroux !
Quelle injustice !
Mon cœur est à vous.

ADÈLE.

Quel artifice !

ARMAND.

Quel caprice !

ADÈLE.

Quel supplice !

ARMAND.

Rendez-moi plus de justice.

ENSEMBLE.

ADÈLE.

C'est un rendez-vous qui vous appelle;
Je ne prétends pas
Arrêter vos pas;
Mon cœur y consent, soyez fidèle
A l'objet nouveau pour vous si plein d'appas.

ARMAND.

Oui, rassurez-vous, ô mon Adèle,
A regret, hélas!
Je fuis vos pas;
Pour vous seule Armand sera fidèle,
D'un objet nouveau craignez peu les appas.

ARMAND.

Grand dieu ! quel soupçon !

ADÈLE.

Oui, la comédie vous tourne la tête... Tout à-l'heure encore vous étiez seul, le nom de mademoiselle Dangeville vous est échappé... Allez, allez monsieur à votre rendez-vous.

ARMAND.

Quoi ! vous pourriez-croire !

ADÈLE.

Ah ! ce n'est pas jalousie au moins...

ARMAND.

Encore une fois....

ADÈLE.

Votre mademoiselle Dangeville.... je ne l'ai jamais vue... Je la déteste.

ARMAND.

Que vous êtes injuste !... aujourd'hui même je l'espère, votre oncle lui devra son bonheur.

ADÈLE, (*d'un air piqué.*)

Quelque nouveau rôle, sans doute, qu'elle fera valoir par son grand talent !

ARMAND.

Un mot ! je vous prie.

ADÈLE.

Non... sans elle, sans vous peut-être, mon oncle eut renoncé à ses comédies. Un abbé faire des comédies ! je crois que si j'avais su cela pendant que j'étais au couvent, j'en serais morte de douleur.... Armand, tenez, vous êtes l'ami intime de mon oncle, vous devez réparer tout le mal que vous avez fait.

ARMAND.

Vous jugerez bientôt si cela est possible, mais adieu, je suis obligé de vous quitter.

(*Il fait un mouvement pour se retirer.*)

ADÈLE, (*le retenant d'un regard.*)

DUO (Des petis Savoyards).

Air : *Michel je m'en rapporte à vous.*

Armand, enfin expliquez-vous !
Pourquoi vous éloigner d'Adèle ?
L'aimer, ne vivre que pour elle
Vous semblait un destin si doux !
Armand ! Armand ! que me répondez-vous ?

ARMAND.

Armand n'est point changé pour vous,
Il n'est heureux que près d'Adèle :
Bientôt il reviendra près d'elle,
Pour jouir d'un destin si doux !
Armand n'est point changé pour vous.

ADÈLE.

Quelle importante affaire
Vous fait une loi
De fuir loin de moi ;
Veuillez m'expliquer ce mystère.

ARMAND.

Une importante affaire,
De vous fuir me fait une loi.

ADÈLE.

Armand veut s'éloigner de moi,
Voilà, voilà tout le mystère.
Ah! cédez à ma prière.

ARMAND.

Dans un moment, je l'espère,
Vous me verrez de retour.

ADÈLE.

Oui, voilà bien tout le mystère.
Pour Adèle il n'a plus d'amour.
Vous avez des secrets pour moi.

ENSEMBLE.

ARMAND. | ADÈLE.

Vous chérir est ma seule loi. | Oui, voilà bien tout le mystère, etc.

SCÈNE XVIII.

ADÈLE, (*seule.*)

Il me fuit... Que je suis malheureuse! je n'en puis plus douter, il me sacrifie à cette mademoiselle Dangeville... Il ne me reste qu'un parti à prendre. Oui, retournons à mon couvent, revoyons ces lieux qui firent le charme de mon enfance, et que je n'aurais jamais dû quitter.

Air *de la romance de Téniers.*

Musique de Plantade.

Plaisirs si purs que je regrette !
Vous me tiendrez lieu des amours ;
Au sein d'une douce retraite
Je verrai s'écouler mes jours :
Bientôt mon cœur devenu plus tranquille,
Sera sans crainte et sans regrets ;
Du moins l'amour de cet aimable azyle *bis.*
Ne viendra pas troubler la paix. *bis.*

C'est en ces lieux qu'à ta tendresse,
J'abandonnai mon faible cœur :
Ici mes yeux verraient sans cesse
Un ingrat qui fit mon malheur.
Oui, c'en est fait, dans un séjour tranquille
Fuyons ! fuyons ! et pour jamais.....
Mais de mon cœur au fond de cet azyle *bis.*
L'amour viendra troubler la paix. *bis.*

SCENE XIX.

GUILLERET *entre en chantant*, ADÈLE.

GUILLERET.

Ce n'est pas tout qu'un garçon, etc..... Mlle., où est-il donc ? où est-il donc ?

ADÈLE.

Cela ne me regarde pas. Jacques ! Jacques ! à votre boutique.

SCENE XX.

JACQUES, GUILLERET.

GUILLERET.

Ah ! mon dieu ! moi qui n'ai pas fait de prix avec lui ! On vient de me dire qu'il fait cinquante vers

dans une minute.... Il va me ruiner (*Jacques entre.*) Ah ! vous voilà.... Mon couplet.

JACQUES, (*montrant le cabinet.*)

Chut ! M. l'Abbé y travaille.

GUILLERET.

Depuis que je suis parti !..... Mais c'est donc bien long, un couplet !

JACQUES.

Vous avez demandé pour un baptême. Eh bien ! vous avez d'abord l'enfant.

GUILLERET.

C'est tout simple.

JACQUES.

Il n'y a pas d'enfant qui n'ait une mère.

GUILLERET.

Eh bien oui, un petit couplet pour ma femme.

JACQUES.

Comment ! au moins trois couplets pour votre femme.

GUILLERET.

Oh ! trois couplets !

JACQUES.

Et puis il y a le père.

GUILLERET.

Est-ce que ce n'est pas moi qui suis le père? (*Il frappe à la porte de l'abbé.*) En voilà assez... M. l'abbé ! M. l'abbé ! point de père.

JACQUES.

Mais ne l'interrompez donc pas !

GUILLERET.

Allez lui dire que je n'en veux pas davantage.

JACQUES.

Il vous fait le baptême complet.

GUILLERET.

Comment !

JACQUES.

Le parrain, la marraine....

GUILLERET.

M. l'abbé !... point de parrain ni de marraine !

JACQUES.

Mais vous ne pouvez pas vous en dispenser, ce serait malhonnête.

GUILLERET.

Eh ! je m'en mocque.

JACQUES.

Eh puis ! vous avez encore....

GUILLERET.

Quoi ! j'ai encore....

JACQUES.

Vous avez.

GUILLERET.

Veux-tu parler ?

JACQUES.

La nourrice !

GUILLERET.

Ah ! malheureux... Ma femme nourrit elle-même... Tu mériterais que. (*Il le prend à la gorge.*)

JACQUES.

Eh bien ! eh bien ! je vais dire qu'il ne vous faut pas

de nourrice) (*en s'en allant*) Je parie que cela eût été tout au plus à trois louis. (*Il sort.*)

SCENE XXI.

GUILLERET, *seul.*

TROIS louis!.... Ah! bien oui !.... Trois louis! Ah! tu as voulu m'attrapper!

Air : *Rendez-moi mon écuelle de bois.*

Mais c'est moi qui t'attraperai bien,
N'attends pas que je revienne;
Garde ta nourrice et ton parrain,
Garde aussi ta marraine,
Je vois trop qu'on fait en moins de rien
Ici les couplets par douzaine!
Garde ta nourrice et ton parrein,
N'attends pas que je r'vienne.

(*Il sort en courant.*)

SCENE XXII.

JACQUES *seul.*

(*L'orchestre commence l'air : Va t'en voir s'il vienne Jean, pour ritournelle.*)

Air : *Va-t-en voir, etc.*

En voilà tout justement
Trois pour la marraine,
Trois pour vous, six pour l'enfant,
Ça fait la douzaine.

Eh bien! eh bien! où est-il donc!... où est-il donc!... ah! mon dieu!

(*L'orchestre continue l'air : Va t'en voir s'il vienne Jean.*)

On ne voit que ça, des gens qui commandent de la marchandise, qui bouleversent toute une boutique, et qui n'achètent rien.

SCENE XXIII.

Mlle. DANGEVILLE, ARMAND, JACQUES.

ARMAND, (*entre en riant.*)

AH! ah! ah! ah!.... du train dont il va, il ne l'attrapera pas.

Mlle. DANGEVILLE.

Monsieur l'abbé Pellegrin.

JACQUES.

C'est moi qui répond en son absence... Le marand!...

Mlle. DANGEVILLE.

Nous voulons lui parler.

JACQUES.

Impossible! il est très-occupé!... eh bien! oui, qu'il y revienne dans sept mois.

ARMAND.

Allez lui dire que mademoiselle Dangeville l'attend.

JACQUES.

L'impertinent.... [illegible]

Mlle. DANGEVILLE.

Non, non. Ne me nommez pas à monsieur l'abbé. Je veux jouir de la surprise qu'il aura de me voir ici.

[illegible]

SCENE XXIV.

Mlle. DANGEVILLE, ARMAND.

Mlle. DANGEVILLE.

Vous avez eu une excellente idée, mon cher Armand; on m'objectait toujours cette boutique ridicule, et des milliers de mauvais de vers, mais les ouvrages couronnés à l'académie, les pièces de théâtre remises à-propos sous les yeux du directeur du Mercure de France, ont produit le meilleur effet.

ARMAND.

Ainsi donc dans un instant, nous saurons le résultat.

Mlle. DANGEVILLE.

Oui, et j'espère qu'il sera heureux... N'étiez-vous pas indigné comme moi en apprenant que ce bon abbé était desservi auprès du cardinal, par ceux mêmes qui le comblaient de caresses?

Air: *Ne fais pas un crime à mon cœur.*

Tous lui promettaient un appui;
Tous voulaient soulager ses peines,
Et tous n'ont prodigué pour lui
Que des mots, des promesses vaines.
Sur la foi de faux protecteurs
A l'espérance il s'abandonne;
Comment croirait-il aux trompeurs,
Il n'a jamais trompé personne.

ARMAND, (*regardant d'un air inquiet.*)

Mais il se fait beaucoup attendre...

Mlle. DANGEVILLE.

Est-ce lui seul qui vous occupe? Parlons de vos

amours ; puisque vous m'avez mis dans la confidence.

ARMAND.

Je vous l'avoue en songeant à la situation où j'ai laissé Adèle, je tremble de la revoir.

Mlle. DANGEVILLE.

Quoi ! ce petit mêlange de dévotion et de jalousie vous effraye.

ARMAND.

La jalousie sur-tout...

Mlle. DANGEVILLE.

Raison de plus pour que le mariage se fasse. Croyez-moi !

Air : *Vaudeville de la Fille en loterie.*

Entre amans un soupçon jaloux
Peut retarder le mariage ;
Même soupçon chez les époux,
Trouble par fois un bon ménage.
Mais pour les époux, les amans,
C'est un triomphe qui s'apprête ;
Les jours de raccommodemens
Sont pour l'hymen des jours de fête.

SCENE XXV.

Mlle. DANGEVILLE, ARMAND, ADÈLE.

ADÈLE, *(à part, au fond du théâtre.)*

QUOI ! déjà de retour ! il n'est pas seul. *(Elle fait un mouvement pour se retirer.)*

ARMAND.

La voici !... vous vous retirez, Adèle ?... ah ! venez, venez plutôt joindre vos remercimens aux miens.

ADÈLE.

Quoi ! madame serait...

ARMAND, (*l'interrompant.*)

Notre bienfaitrice... puisqu'elle assure aujourd'hui le bonheur de votre oncle.

ADÈLE,

C'est madame... d'Argental! Ah! madame! enfin donc pour vos soins il a obtenu son bénéfice!

ARMAND, (*à mademoiselle Dangeville.*)

Elle vous prend pour madame d'Argental; de grâce ne vous faites pas connaître!

Mlle DANGEVILLE, (*un peu embarrassée.*)

Je serai trop heureuse, mademoiselle, si je puis contribuer à faire rendre justice à monsieur l'abbé.

ADÈLE.

Quel plaisir cette bonne nouvelle va lui causer!

Mlle. DANGEVILLE, (*à Armand.*)

Que répondre?

ADÈLE, (*tremblante.*)

Mais, j'ai aussi une grâce particulière à vous demander.

Mlle. DANGEVILLE.

A moi!

ARMAND, (*bas à mademoiselle Dangeville.*)

Oui! à vous, mademoiselle d'Argental.

Mlle. DANGEVILLE.

Expliquez-vous mademoiselle.

ADÈLE, *chante en tremblant.*

Air *noté à la fin.*

Dans le couvent de St. Remy,
Que j'aimai dès l'enfance,
Je veux loin d'un monde ennemi,
Finir mon existence.

Vous pouvez, par votre faveur,
Hâter l'instant de mon bonheur;
De S. Remy (*bis*) votre sœur est l'abbesse,
Et je ne vois ici plus rien qui m'intéresse.

(*Elle regarde Armand à la dérobée, puis se retourne tout-à-coup du côté de mademoiselle Dangeville.*)

Mlle. DANGEVILLE.

Vous voulez que... moi! je vous fasse entrer au couvent. (*à Armand.*) Ce rôle n'est pas de mon emploi, je ne m'en charge pas.

ADÈLE.

Ah! je vous en prie.

Même air.

Vous qui consacrez chaque jour
A des œuvres pieuses;

Mlle. DANGEVILLE.

Moi!

ADÈLE.

Vous qui savez fuir de l'amour
Les amorces trompeuses.

Mlle. DANGEVILLE.

Moi!

ADÈLE.

A son prestige séducteur,
Daignez soustraire un jeune cœur.
Oui, je voudrais,
Vivre à jamais
Dans une paix profonde;
Hélas! pour mon malheur j'ai trop connu le monde.

ARMAND.

Mais, comment le connaissez-vous? A peine...

ADÈLE.

Je ne vous parle pas, monsieur.

Mlle. DANGEVILLE.

Votre résolution, mademoiselle, est sans doute le fruit d'une profonde réflexion.

ADÈLE.

Non, madame, ce n'est pas la réflexion, c'est le chagrin, mais mon parti est pris.

Mlle. DANGEVILLE.

Depuis long-tems ?

ADÈLE.

Depuis... Depuis...

ARMAND.

Depuis... tout-à-l'heure.

ADÈLE.

Mais, j'y suis bien déterminée.

Mlle. DANGEVILLE.

Je veux bien croire, mademoiselle, que quelque chagrin passager, ou plutôt les fantômes de votre imagination vous aient inspiré le goût de la retraite mais quitter votre oncle!

Air : *Trouverez-vous un parlement.*

Eh ! quoi, d'un cruel abandon
Payer ses soins et sa tendresse,
Renoncer pour une prison,
A l'espoir d'aider sa vieillesse;
Livrer aux ennuis, aux regrets,
Son cœur généreux et paisible;
Un tel projet n'entra jamais
Dans votre ame bonne et sensible.

ADÈLE, (*effrayée.*)

Ah! madame !.... Non, non, jamais. (*Elle se jette dans les bras de Mlle. Dangeville.*)

ARMAND.

Ah ! ma chère Adèle !

SCENE XXVI.

Mlle. DANGEVILLE, ADÈLE, ARMAND, L'ABBÉ PELLEGRIN.

L'ABBÉ PELLEGRIN.

QUE vois-je ! Mlle. Dangeville !.... Ma nièce ! Qu'est-il donc arrivé ?

ADÈLE.

Mlle. Dangeville ! vous, Madame !

Mlle. DANGEVILLE.

Moi-même.

ADÈLE.

Mon dieu ! mon dieu ! Mlle Dangeville.

(*Elle sort.*)

SCENE XXVII.

LES PRÉCÉDENS.

L'ABBÉ.

QUEL est ce mistère ?

ARMAND.

Une espèce de conversion que Mlle. vient d'opérer.

Mlle. DANGEVILLE.

Et qui, j'espère, sera suivie d'un raccomodement.

L'ABBÉ.

J'entends, il y avait de la querelle dans le futur.

ménage, et Mlle. a joué avec succès le rôle de conciliatrice.

Mlle. DANGEVILLE.

Ah! je ne sais.

L'ABBÉ, (*à Armand.*)

Eh bien! va donc vite nous chercher la petite boudeuse.

SCENE XXVIII.

LES PRÉCÉDENS, excepté ARMAND.

Mlle. DANGEVILLE.

CONVENEZ que vous êtes un peu étonné de ma visite.

L'ABBÉ.

Je la dois sans doute à mon billet de ce matin.

Mlle. DANGEVILLE.

Comment! votre billet!

L'ABBÉ.

Il était joint au nouveau rôle dont vous voulez bien vous charger.

Mlle. DANGEVILLE.

J'étais sortie, je ne l'ai point encore reçu.

L'ABBÉ.

Je vous priais de diriger la répétition de ma pièce nouvelle, (*mystérieusement*) car il n'y a qu'Armand et vous, qui soyez dans le secret!

Mlle. DANGEVILLE.

Comptez sur mes soins et ma discrétion; mais parlons d'affaires plus intéressantes.

L'ABBÉ.

Du bénéfice que je vais avoir? Vous le savez déjà... Tout me réussit à-la-fois.

Air : *De la Croisée.*

Au théâtre par votre appui
Un sort heureux me favorise,
Et j'aurai ma part aujourd'hui
Dans les revenus de l'église.
Alors d'un poëte immortel,
Citant les vers qu'on idôlâtre,
Je pourrai dîner de l'autel
Et souper du théâtre.

Mlle. DANGEVILLE.

Vous riez de cette épigramme; ce ne sera peut-être pas la dernière que Voltaire, ce jeune poëte, dirigera contre vous.

Air: *J'ai vu par-tout dans mes voyages.*

Je sais que par fois il m'adresse
Des traits et malins et plaisans;
Ses bons mots font naître l'yvresse,
Et chacun rit à mes dépens.
Avec lui tout Paris s'amuse,
Mais lorsqu'il me lance un brocard,
Du plaisir que donne sa muse,
Je puis bien prendre aussi ma part.

SCENE XXIX.

LES PRÉCÉDENS, JACQUES.

JACQUES.

ON demande M. l'abbé de la part du cardinal.

L'ABBÉ, (*gaiement.*)

Je parie que c'est l'annonce de mon prieuré... Pardon, Mlle. (*Il va au-devant de l'envoyé.*)

Mlle. DANGEVILLE, (*à part.*)

J'augure mal de cette visite.

SCENE XXX.

L'ABBÉ, LE CLERC, Mlle. DANGEVILLE.

(*Le clerc s'avance sans parler, et salue très-froidement*)

LE CLERC, (*à part.*)

VOILA sans doute la nièce de M. l'Abbé.

Mlle. DANGEVILLE, (*à part*)

Il n'a pas du tout l'air d'un porteur de bonnes nouvelles.

LE CLERC.

J'aurais désiré.....

Mlle. DANGEVILLE.

Un entretien particulier peut être.... Je vais me retirer.....

L'ABBÉ.

Non, M., vous pouvez vous expliquer devant mademoiselle.

LE CLERC, (*à part et en s'asseyant.*)

C'est la nièce, je ne me suis par trompé, (*à l'Abbé*) c'est à regret, M. l'Abbé....

L'ABBÉ.

A regret!

Mlle. DANGEVILLE, (*gaiement, à part.*)

L'exposition n'est pas gaie.

L'ABBÉ.

Quelques soient les nouvelles que vous ayez à m'apprendre.

LE CLERC.

Voici d'abord un paquet que je suis chargé de vous remettre. (*Il remet le paquet décacheté.*)

Air *d'Arlequin afficheur.*

En l'envoyant à monseigneur,
Vous vous étiez trompé d'adresse,
Et de réparer cette erreur,
Suivant ses ordres je m'empresse.
Il étoit loin de se douter
Que d'une coquette étourdie,
Il eut le rôle à répéter
Dans votre comédie.

L'ABBÉ.

Que vois-je ! le rôle et les vers destinés à mademoiselle Dangeville. (*Il la regarde*).

Mlle. DANGEVILLE (*à part*).

Et moi j'aurai reçu la lettre du cardinal.

L'ABBÉ.

Jacques, malheureux Jacques ! quelle étourderie !

LE CLERC.

Remettez-vous, M. l'abbé, ce quiproquo n'a rien appris à son éminence.

L'ABBÉ.

Son éminence connaissait aussi, sans doute, ma position.

Mlle. DANGEVILLE. (*haut*)

Son éminence ne nous reprochera pas la pluralité des bénéfices.

LE CLERC.

Monseigneur veut bien encore vous conserver ses bontés, mais à une condition.

L'ABBÉ.

Une condition !

LE CLERC.

Il exige que vous renonciez formellement à toute espèce d'ouvrages de théâtre.

Mlle. DANGEVILLE (*à l'Abbé*).

Adieu notre répétition de demain.

L'ABBÉ.

Songez, monsieur, que la nécessité seule....

LE CLERC.

Songez qu'il s'agit de la bienveillance du cardinal.

Mlle. DANGEVILLE.

Songez que.... (*l'Abbé lui impose silence par un signe*). Mon rôle est charmant!...

L'ABBÉ.

Ignorerait-il que du moins le respect des lois et de la morale....

LE CLERC.

La morale du théâtre, M. l'abbé, n'est pas celle qu'il vous convenait de propager.

Air *du Vaudeville de la piété filiale.*

C'est près de ces grands orateurs,
Toujours animés d'un saint zèle,
Qu'il faut chercher la peinture fidèle
De nos travers, de nos folles erreurs.

Mlle. DANGEVILLE.

Oui, l'éloquence de la chaire,
Peut effrayer par ses tableaux,
Mais quel sermon, pour montrer nos défauts,
Vaudra les leçons de Molière?

LE CLERC.

Mademoiselle!

Mlle. DANGEVILLE.

Ah! il est juste que chaque cause ait son avocat.

L'ABBÉ.

Molière n'est pas le seul auteur dont les ouvrages....

LE CLERC.

Même air.

Ne citez plus pour corriger les mœurs,
Ces leçons qu'on donne au théâtre;
Dans les appuis de ce temple idôlâtre,
Jamais le ciel n'eût de vrais défenseurs.

L'ABBÉ.

Ah ! du moins, je vous en supplie,
Racine doit être excepté.
Qui parla mieux de la divinité
Que l'auteur divin d'Athalie !

SCENE XXXI.

LES PRÉCÉDENS, ARMAND, ADÈLE, JACQUES.

(*Les jeunes gens entrent dans le fond du théâtre; Jacques se rend à son bureau; Armand et Adèle s'avancent du côté de Mlle. Dangeville; Armand lui remet un paquet*).

ADÈLE.

PARDON, Mademoiselle!

ARMAND.

Le voilà !

Mlle. DANGEVILLE (*haut*).

Ah ! je suis forte maintenant !

LE CLERC.

Toute discussion devient inutile; Monsieur, vous avez un choix à faire entre l'autel et le théâtre; prononcez.

L'ABBÉ.

Eh bien.... permettez-moi une comparaison, mon existence est partagée entre deux amis, tous deux de caractères différens; je les chéris tous deux également, mais

Air : *Femmes voulez-vous éprouver.*

L'un toujours et sans le vouloir,
Me causa peine et tristesse,
Répondant mieux à mon espoir,
L'autre vint finir ma détresse;
De les conserver tous les deux,
Quand l'espérance m'est ravie,
Ne dois-je pas choisir entr'eux
Celui qui m'a sauvé la vie?

Mlle. DANGEVILLE (*à part*).

Nous l'emportons!...

LE CLERC.

C'est en dire assez : le cardinal vous avait deviné; voici sa reponse. (*Il remet un papier*).

Mlle. DANGEVILLE.

J'avois deviné le cardinal, voici le fruit des soins de l'amitié. (*Elle remet à l'Abbé un autre papier.*

L'ABBÉ (*regardant le papier du clerc*).

Mon interdiction!

ADÈLE.

O ciel!

(*Le clerc fait un geste*).

ARMAND.

Lisez aussi, M. l'Abbé.

L'ABBÉ.

Un brevet de pension sur le Mercure de France! Ah! mademoiselle Dangeville!

LE CLERC.

Mademoiselle Dangeville !

Mlle. DANGEVILLE.

Oui, Monsieur, cette coquette étourdie.

LE CLERC, (*avec effroi*).

Ah ! (*Il sort*).

SCENE XXXII et dernière.

LES PRÉCÉDENS, *excepté* LE CLERC.

MORCEAU D'ENSEMBLE.

Air : *De Cendrillon.*

ARMAND, L'ABBÉ, ADÈLE.

Ah, quel bonheur ! quel heureux jour !
Oui, je dois tout à votre zèle,
Et pour jamais j'offre en retour
Une amitié tendre et fidèle.

Mlle. DANGEVILLE, JACQUES.

Ah, quel bonheur ! quel heureux jour !
Le succès couronne mon / son zèle.
(*Aux amans*).
Vous, soyez heureux par l'amour;
(*à l'Abbé*).
Et vous par l'amitié fidèle.

Mlle. DANGEVILLE (*à Adèle*).

Ah ça, vous renoncez à vos projets de couvent ?

ADÈLE.

Il le faut bien.

Mlle. DANGEVILLE.

Armand a commencé la réconciliation, c'est à

vous, M. l'abbé, de la finir, en fixant le mariage dès aujourd'hui.

L'ABBÉ.

Oui, mais ils m'ont ôté le plaisir d'en faire moi-même la cérémonie.

JACQUES.

A présent, M. l'abbé, que ferez-vous de 2 à 3 mille vers qui nous restent en magazin ?

L'ABBÉ.

Je te les abandonne.

JACQUES.

Eh bien, voilà un petit commencement de fortune.

Mlle. DANGEVILLE.

Et de réputation.

ARMAND.

Mais ton fond de boutique sera bientôt épuisé, comment feras-tu pour le rétablir ?

JACQUES.

Oh ! ce n'est pas difficile.

VAUDEVILLE.

Air *nouveau, noté à la fin.*

JACQUES.

Pour enrichir mon magazin,
Il suffit d'un peu de mémoire,
Et grace à maint adroit larcin,
J'obtiendrai même un peu de gloire.
Bien des gens cités aujourd'hui,
Usant d'un pareil artifice,
Des vers et de l'esprit d'autrui
Ont sû faire leur bénéfice.

ARMAND.

Adèle m'effraya souvent
Par sa petite jalousie,
Et d'entrer novice au couvent,
Elle eut vingt fois la fantaisie.
Mais de la peur je suis guéri;
Enfin j'épouse la novice:
N'est-ce pas là, pour un mari,
Un assez joli bénéfice?

ADÈLE.

Oui, je renonce de bon cœur
A mon goût pour la solitude,
Et de ce monde séducteur,
J'aurai bientôt pris l'habitude;
Mais il faudra que mon mari
A mes volontés obéisse,
Sans quoi je prendrai le parti
De résigner le bénéfice.

Mlle. DANGEVILLE.

Depuis long-tems avec l'amour
On sait que l'hymen est en guerre,
Et chacun des deux, tour-à-tour,
Cherche à tromper son adversaire.
Mais l'hymen s'endort quelquefois;
Pour son rival instant propice;
Quand l'hymen néglige ses droits,
L'amour en fait son bénéfice.

L'ABBÉ.

J'avais sur le sacré vallon
Fondé l'espoir de ma fortune;
Et Plutus ainsi qu'Apollon,
Rejetaient ma plainte importune.
Mais du sort pour moi sans pitié,
J'apprends à braver le caprice,
Plaçons toujours sur l'amitié;
Nous serons sûrs du bénéfice.

ADÈLE.

Pellegrin s'est peut-être encor
Flatté d'un espoir chimérique,

Car maintenant il craint très-fort
D'être interdit par la critique.
Veuillez lui prêter votre appui,
Qu'un bruit flatteur l'en avertisse ;
Et que vos bontés aujourd'hui
Lui tiennent lieu d'un bénéfice.

FIN.

L'ouverture de ce Vaudeville doit être composée d'airs d'Eglise et d'airs d'Opéra, variés et entremêlés ensemble.

Les Personnes qui désireraient se procurer les parties d'Orchestre et l'Ouverture telles qu'elles s'exécutent au Théâtre du Vaudeville, sont priées de s'adresser au Cit. WICHT, *chef d'Orchestre.*

AVIS.

Il n'y a d'Édition avouée par les Auteurs, que celle dont les Exemplaires sont signés par l'Éditeur. Elle poursuivra les Contrefacteurs, conformément à la loi.

Ravrio, Antoine André

LA

MAISON DES FOUS,

COMÉDIE

EN UN ACTE, EN PROSE,

MÊLÉE DE VAUDEVILLES.

PAR R*** ET CHATILLON.

Représentée, pour la première fois, sur le théâtre du Vaudeville, le 19 fructidor au 9.

A PARIS,

Chez BARBA, libraire, palais du Tribunat, derrière le théâtre Français, n°. 51.

AN XI. — 1803.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
DORMEUIL, directeur de la maison.	VERTPRÉ.
EDMOND, amant de Rose, neveu et pupille de M. Durvieux.	HENRY.
ROSE, nièce de madame Dantisec.	M.me HENRY.
M. DURVIEUX, oncle d'Edmond.	CHAPELLE.
Mme. DANTISEC, tante de Rose.	M.me DUCHAUME.
IGNACE, niais, valet de la maison.	CARPENTIER.
UN INSPECTEUR, ami de Dormeuil.	DUCHAUME.
MOROSE, rentier un peu timbré.	FICHET.
BLAFARDEAU, peintre fou.	EDOUARD.
SOLSIMI, musicien fou.	LENOBLE.
SUITE DE L'INSPECTEUR.	

La scène est à Paris dans une pension de fous.

LA MAISON DES FOUS, COMÉDIE.

Le théâtre représente un jardin de la pension ; sur le devant sont deux pavillons ; une grille ferme le fond du théâtre.

SCENE PREMIERE.

(Il fait nuit.)

EDMOND *sort d'une coulisse du fond, et vient à tâtons sur le devant de la scène.*

Bon, voilà déjà un pas de fait. J'ai ouvert la porte de mon lugubre appartement. L'aurore ne tardera pas à paraître.... Cherchons la cellule de Rose ; elle doit être de ce côté. (*Il cherche.*) Amour, protège-moi !

Air : *Doris au lever de l'Aurore.*

Fais que l'ombre la plus épaisse
Entoure ce triste reduit ;
Pour me guider vers ma maîtresse,
Tendre amour, ton flambeau suffit.
Que le feu brillant des étoiles
Ne trouble point notre entretien :
Quand la nuit rassemble ses voiles,
La pudeur écarte le sien. (*Bis*)

Tous nos fous dorment encore..... ils dorment, et pourtant Rose habite cette enceinte !

AIR : *Bouton de Rose.*

Auprès de Rose,
Tout sommeille en ces tristes lieux ;
Mais si la démence repose,
L'amour peut-il fermer les yeux
Auprès de Rose ?

(Appelant à voix basse.) Rose ! Rose ! On ne répond pas ; frappons doucement. *(Il frappe.)* C'est moi Rose, c'est Edmont, c'est ton amant.

Méme air.

Au cœur de Rose,
Quoi ! rien ne dit des mots si doux !
Toi qui ne veux pas qu'on repose,
Amour, fais retentir mes coups
Au cœur de Rose ?

(Il frappe à la loge de Rose.)
Ah ! j'entends marcher.

SCENE II.

ROSE ET EDMOND.

ROSE, *sans être vue.*

Qui frappe ?

EDMOND.

C'est moi, Rose.

ROSE.

Comment ! toi, Edmond ?

EDMOND.

Oui, oui..... Attends..... je vais tâcher d'ouvrir ton volet..... *(L'ouvrant.)* Le voici.

ROSE.

Cher Edmond!

EDMOND.

Ah, Rose!

ROSE.

Comment donc es-tu sorti?

EDMOND.

Désespéré de n'avoir pu, depuis trois jours, te voir à l'heure de la promenade, ennuyé d'une existence aussi triste, j'ai su dérober au niais qui nous sert un couteau, et, dans mon désespoir, j'ai...

ROSE, *effrayée.*

Ah, mon Dieu!

EDMOND.

J'ai démonté les vis de ma serrure, et me voilà.

ROSE.

Et que prétends-tu faire?

EDMOND.

Me concerter avec toi sur les moyens de quitter ce maudit séjour..... J'ai un parent respectable à quelques lieues d'ici...

ROSE.

Je n'oserai jamais.

EDMOND.

Mais songe que tu nous perds si tu balances.

ROSE.

Mon ami, quelle folie l'amour nous a fait faire!

EDMOND.

Ah ! ne dis pas de mal de l'amour, sans lui nous ne pourrions supporter nos chagrins.

ROSE.

Sans lui, aussi, nous en aurions bien moins.

AIR : *Que ne suis-je sur la fougère.*

Si l'amour a quelques charmes,
Que ses tourmens sont cruels !
Trop souvent c'est dans les larmes
Qu'il trempe ses traits mortels :
Sa flèche la plus légère
Sait le mieux nous déchirer ;
Son flambeau ne nous éclaire
Que pour mieux nous égarer.

EDMOND.

Y penses-tu de faire de la morale aux petites-maisons ? Donne-moi donc ta jolie main, que je la couvre de baisers.

(Il prend à travers les barreaux une des mains de Rose.)

ROSE.

Si nous étions surpris, on nous croirait véritablement fous.

EDMOND.

Ne crains rien.... Quoi ! tu retire déjà ta main?

Air de l'Entrevue.

Pour une faveur si légère,
Tu sembles craindre vainement ;
Contre un invincible barrière,
Que peuvent les feux d'un amant ?
Le bonheur commande l'ivresse ;
Mais, hélas ! puis-je le saisir ?....
Baiser la main de sa maîtresse,
Ce n'est qu'effleurer le plaisir.

ROSE.

J'entends du bruit !

EDMOND.

Je vois de la lumière !

ROSE.

Je tremble !

EDMOND.

Chut ! je vais tâcher de rentrer sans être vu.

SCENE III.

LES PRÉCÉDENS, IGNACE, *une lanterne à la main, et un trousseau de clefs à la ceinture.*

IGNACE.

Comme la nuit est noire ! Ah ! c'est un vilain poste que celui de garde-fous !.... Il est bon là, notre maître ! me faire courir ainsi toute la maison avant le jour comme un loup garou ! « Va, Ignace, qui m'dit, j'ai cru entendre du bruit; « si tu vois quelqu'un, tu viendras m'avertir. » Oh ! je n'ai garde d'y manquer; et quoique je n'aie encore rien vu, j'ai envie d'aller l'avertir tout de suite.... On ne sait qui on peut rencontrer ici : des lutins.... des esprits follets..... des revenans.....

ROSE, *à part.*

Profite de sa frayeur.

EDMOND.

Mais comment rentrer ?

IGNACE.

Je crains bien les vivans; mais je crains encore plus les morts..... En parlant de çà, n'en vois-je pas là un qui.... dans

le coin. Qui vive?.... Oh ! c'est la peur.... Allons, Ignas un peu de courage... continuons notre ronde, et chantons p ne pas paraître poltron. *(Il chante en tremblant.)*

AIR : *Une anecdote.*

Je suis terrible
Et plein d'audace,
Quand par malheur
On me met en colère ;
Jamais personne
Ne m'intimide :
Dans le danger
Je suis fort
Comme un Turc.
Souvent j'ai vu,
Dans le cours
De ma vie,
Des revenans,
Des esprits
Des lutins.
J'ai, cette année,
Je le parie,
Dans ma fureur,
Assommé vingt fantômes,
Rossé deux spectres,
Tué trois diables,
Et, pour ma part,
Etranglé six lutins.
Si je voyais
Un esprit
Malfaisant
Aujourd'hui,
Ç'a ne m'étonnerait pas
Du tout :
S'il s'en trouvait ici,
Ils feraient bien de fuir ;

Car avec moi,
Vraiment,
Ils n'auraient pas beau jeu.

Je suis terrible
Et plein d'audace, etc.

(Il avance vers Edmond, qui se tapit contre le mur, et se baisse à mesure qu'Ignace approche.)

EDMOND, *à part.*

Ciel ! il vient à moi !.... Si je pouvais éteindre... *(Il éteint la lumière d'Ignace.)*

IGNACE, *effrayé.*

Ah, mon dieu ! un lutin !.... un revenant ! je suis perdu, sauvons-nous. *(Ils se heurtent.)* Aie ! aie ! au secours !

EDMOND, *le saisissant à la gorge.*

Si tu cries, tu es mort.

IGNACE.

Citoyen revenant, ne m'étranglez pas. *(Il laisse tomber sa lanterne et ses clefs.)* Je ne dirai rien.

EDMOND.

Garde-toi de répandre l'alarme.

IGNACE.

Je me sauve.

SCENE IV.

EDMOND, ROSE.

EDMOND.

Il est parti.

ROSE.

Quelle fâcheuse aventure !

EDMOND.

Rassure-toi; tout est calme. *(Heurtant du pied les clefs.* Eh! des clefs! ce sont les siennes sans doute. *(Il court à la grille, revient à la porte de Rose, et dit:)* La grille n'est point fermée. *(Il essaie les clefs.)* Si je pouvais trouver.....

ROSE.

Edmond, que fais-tu?

EDMOND, *transporté de joie.*

Elle est ouverte! Viens Rose, donne-moi la main.

SCENE V.

LES PRÉCÉDENS, DORMEUIL.

DORMEUIL, *à part, dans le fond.*

J'ai entendu des cris; qu'est-il arrivé? où est ce nigaud d'Ignace?

ROSE.

Qu'allons-nous devenir?

EDMOND.

Libres et heureux. Hier, pendant la promenade, j'ai remarqué dans la petite cour un mur assez bas, qu'il sera facile d'escalader.

DORMEUIL, *à part.*

Escalader! oh! oh! écoutons.

ROSE.

Edmond, je commence à me repentir de la folie que nous avons faite, en feignant d'être en démence, pour nous réunir dans cette maison. Je crains que cette démarche....

EDMOND, *avec chaleur.*

Tout n'est-il pas permis pour échapper aux persécutions de nos cruels parens, pour éviter des mariages ridicules qui nous rendraient malheureux toute la vie?

DORMEUIL, *à part.*

Je me doutais bien qu'ils n'étaient pas fous.

EDMOND.

Toi, la femme de mon avare tuteur, M. Durvieux... et moi, *(Avec gaîté)* me vois-tu conduisant à l'autel une timide beauté parée de ses soixante et deux ans, madame d'Antisec, ta tante..... Morbleu !.... j'irais plutôt au bout du monde... avec toi, pourtant.

DORMEUIL, *à part.*

Les pauvres enfans, ils m'intéressent!

ROSE, *à Edmond.*

Mon ami, je ne suis pas tranquille.

(Ici on hausse la rampe.)

EDMOND.

L'occasion est favorable, ne la laissons pas échapper. Le jour vient; allons, Rose, du courage.

AIR: *De Paul et Virginie.*

De quitter cet affreux séjour,
Je brûle d'impatience;

ROSE.

Il nous faut enchaîner l'amour
Dans les bras de la prudence.

EDMOND.

Va, va, nous ferons si bien
Que personne n'en verra rien.

DORMEUIL.

Halte là.

ROSE, EDMOND.

Ciel !

DORMEUIL, *avec ironie.*

Vraiment vous ferez si bien
Que personne n'en verra rien.

ROSE.

M. Dormeuil !

EDMOND.

Le directeur !

ROSE.

Nous sommes perdus !

ROSE, EDMOND, *à Dormeuil.*

AIR : *Dans le cœur d'une cruelle.*

Sans doute au printems de l'âge
Amour blessa votre cœur :
Reconnaissez son ouvrage,
Et jugez-nous sans rigueur.
Si l'imprudence,
De la jeunesse est le fruit,
L'âge mûr doit, je le pense,
Etre conduit
Par l'indulgence.

DORMEUIL.

Quelle impudence !
Oser venir jusqu'en ces lieux
Me tromper avec autant d'assurance !
Vous serez (*bis.*) punis tous les deux !
Quelle impudence.

(Ici il fait jour.)

DORMEUIL.

Ah ! ah ! c'est ainsi que vous vous jouez des lois, des nœurs, de mon autorité !

EDMOND.

Daignez-nous entendre.

DORMEUIL, *avec sévérité.*

Je n'entends rien, et je vais....

ROSE.

Grands dieux ! Qu'allez-vous faire ?

DORMEUIL.

Je vais m'occuper des moyens les plus prompts.....; *Avec gaîté)* de faire votre bonheur.

ROSE.

Se pourrait-il !

DORMEUIL, *avec bonté.*

Mes enfans, j'ai tout entendu ; je sais que vous vous aimez. J'étais autrefois très-lié avec votre tuteur : je connais ses ridicules et son avarice.... je vous servirai.

ROSE.

Que de bonté !

EDMOND.

Que de reconnaissance !

DORMEUIL.

Vos parens ne connaissent donc pas votre amour ?

EDMOND.

Nullement ; sans cela ils ne nous auraient pas enfermés [illegible] maison, et nous eussions perdu le fruit de

DORMEUIL.

Ils viendront sans doute ce matin. **Continuez** to votre rôle ; mais tout en faisant les fous, **songez à** êt sages : plus de projet d'évasion.

EDMOND.

Ah ! je vous le promets.

DORMEUIL, *à Rose.*

Rentrez, aimable Rose.

ROSE.

Notre bonheur est dans vos mains.

DORMEUIL.

Reposez-vous sur moi. *(A Edmond.)* Et vous, monsieur tourdi, là. *(Il lui ouvre le pavillon vis-à-vis celui de Ros l'enferme.)*

EDMOND, *tristement.*

Adieu, Rose !

DORMEUIL.

Pauvres jeunes gens !... Hé bien ! malgré tous leurs t mens, je voudrais encore être à leur âge : ils ont l'espéran et moi je n'ai plus que le souvenir ; ce n'est pas du tou même chose.

AIR : *Dans ce salon.*

De l'espérance au souvenir
Combien grande est la différence !
L'une attend l'heure du plaisir ;
L'autre a connu la jouissance :
L'espérance attaque en vainqueur ;
Quand le souvenir capitule :
L'une est l'aurore du bonheur,
Et l'autre en est le crépuscule.

SCÈNE VI.

DORMEUIL, IGNACE. *(Il entre cherchant ses clefs au fond du théâtre, sans voir Dormeuil.)*

DORMEUIL, *à Ignace.*

Hé bien ! qu'est-ce, monsieur le nigaud ?

IGNACE.

C'est moi, monsieur, qui vous apporte une lettre. *(Il cherche autour de lui.)*

DORMEUIL.

Donne.

IGNACE, *à part.*

Maudites clefs ! que sont-elles devenues ?

DORMEUIL, *impatienté.*

Eh ! donne donc...Mais que cherches-tu ?

IGNACE, *cherchant par terre.*

Parbleu !.... je cherche.... je cherche la lettre.

DORMEUIL.

Par terre ?

IGNACE.

Non. C'est que cette nuit.... imaginez-vous qu'il n'était pas jour.... je tenais mes clefs...

DORMEUIL.

Hé bien ! tes clefs ?

IGNACE.

Non, la lettre.

DORMEUIL.

D'où vient elle ?

IGNACE.

Monsieur, des revenans....

DORMEUIL.

Cette lettre vient des revenans ?

IGNACE.

Eh ! non ; elle vient de l'inspecteur.

DORMEUIL.

Quel galimathias !

IGNACE.

Si vous saviez cette histoire-là... Ah ! la voilà. *(Il donne la lettre.)*

DORMEUIL.

C'est heureux.

IGNACE, *cherchant encore.*

Heureux ! c'est bien malheureux au contraire.

DORMEUIL, *lisant :*

« Je vous préviens, mon cher, que d'après des ordres supérieurs, je me transporterai ce matin dans la maison que « vous dirigez, pour en faire l'inspection accoutumée. »

Salut amical.

Ah ! ah ! et nos jeunes gens.... il ne faut pas que l'inspecteur les voie.... Mais faut-il les livrer à leurs persécuteurs ?..... Si cette visite pouvait m'offrir un moyen..... Oui..... *(Il est heurté par Ignace, qui cherche toujours ses sels.)* Butord ! que fais-tu donc là ?

IGNACE, *mystérieusement.*

Monsieur, cette maison n'est pas sûre ; ce matin, quand vous m'[illegible]é, j'ai vu....

DORMEUIL.

Des lutins?

IGNACE.

Justement, monsieur, et j'ai perdu....

DORMEUIL.

Tes clefs?

IGNACE.

Ah ! je vous assure qu'il n'y a pas de ma faute.

DORMEUIL.

Poltron !

IGNACE.

Ce n'est pas par poltronnerie..... c'est que j'ai eu peur....

DORMEUIL.

Des esprits ?.... chez les fous !

IGNACE.

Dame ! les esprits de ces gens-là s'en sont bien allés ; pourquoi ne reviendraient-ils pas?

DORMEUIL.

Tiens, les voilà, tes clefs.

Ah, mon dieu !... comment se peut-il...

DORMEUIL, *sévèrement.*

Allons, laisse-moi, et si tu es toujours aussi bête et aussi fou que ce matin, je te fais passer un quart-d'heure sous la grosse douche.

IGNACE.

Mais monsieur.....

DORMEUIL.

Tu m'as entendu ; la grosse douche. (*Il sort.*)

SCENE VII.

IGNACE, *seul.*

Ah, mon Dieu! la grosse douche! Il en parle bien à son aise, lui! Mais pourquoi donc les lutins sont-ils tous si méchans? est-ce que je le serai aussi, moi, quand je serai défunt? Oh! non, j'espère.

Air des pierrots.

L'homme pendant son existence
Fait tant de mal à son prochain,
Qu'il devrait bien, en conscience,
Chez les morts être plus humain.
Quant à moi qui, durant ma vie,
N'ai jamais rien fait de méchant,
Après ma mort, je le parie,
Je serai toujours bon vivant.

(Il balaie et heurte sa lanterne.)

Tiens, ma lanterne! *(Il la ramasse.)* Je la croyais au diable. Mais s'il y avait un sort! *(Il la lâche.)* Je n'ose la toucher.... Oh! j'y penserai toute ma vie.... il était-là. D'abord, c'était un petit fantôme pas plus grand que cela; et puis peu à peu c'est devenu un grand esprit....

SCENE VIII.

IGNACE, DURVIEUX, MAD. DANTISEC.

DURVIEUX, *lui frappant sur l'épaule.*

Hé, l'ami.

IGNACE, *criant de peur.*

Aie !

DURVIEUX.

Qu'as-tu donc?

IGNACE.

Excusez, monsieur; je vous prenais pour un grand esprit....

DURVIEUX.

Il n'y a pas de mal. Hé bien, comment vont nos jeunes gens ?

IGNACE.

Dame, voyez.

MAD. DANTISEC.

Est-il jour chez eux ?

IGNACE.

Pourquoi pas? le soleil luit pour tout le monde.

DURVIEUX.

On te demande s'ils sont levés?

IGNACE.

Oh, qu'oui.

Air de Rabelais.

Dans cette agréable demeure,
Où l'on s'ennuie assez souvent,
Comme on se couche de bonne heure,
On se lève au soleil levant.

DURVIEUX, *à madame Dantisec.*

Ce n'est pas comme chez nous.

Suite de l'air.

La mode qu'en France on adore
Fait que le beau monde à présent
Se couche au lever de l'aurore,
Et se lève au soleil couchant.

DURVIEUX.

Parlons-leur. *(Il appelle à la fenêtre du pavillon.)*

IGNACE.

N'allez pas les effaroucher comme hier.

DURVIEUX.

Edmond.

EDMOND, *dans son pavillon.*

Qui est là ?

(Madame Dantisec s'approche d'Edmond, et le regar amoureusement.)

DURVIEUX.

C'est moi, c'est votre oncle.

EDMOND, *faisant l'insensé.*

Mon oncle !... Je n'en ai point.

DURVIEUX.

Quoi ! vous ne remettez pas votre oncle et votre tuteu Durvieux ?

EDMOND.

Durvieux ! Ah ! ce nom-là me le rappelle. J'ai si peu la tête à moi !....

DURVIEUX.

Il convient de sa folie ; c'est quelque chose.

IGNACE.

Oui : ici tous les fous n'en conviennent pas.

MAD. DANTISEC, *à Rose.*

Rose.

ROSE, *sans être vue.*

Qui est-ce ? *(Durvieux s'approche de Rose, et écoute.)*

MAD. DANTISEC.

C'est moi.

ROSE.

Vous ! ce vilain M. Durvieux ! Laissez-moi ; je ne veux pas vous entendre.

MAD. DANTISEC.

C'est votre tante.

ROSE.

Ma tante ! J'avais une tante autrefois qui m'aimait beaucoup, mais je ne l'ai plus.

MAD. DANTISEC.

Venez; elle vous aime toujours.

ROSE.

Est-il bien vrai ?

DURVIEUX, *à Edmond.*

Comment vous trouvez-vous ici ?

EDMOND.

Très-mal : cette chambre est si petite ! Ne pourrai-je pas sortir un instant ?

ROSE, *à part.*

Sortir ! Bon ! *(Haut.)* Si je pouvais me promener avec vous !

MAD. DANTISEC.

Nous allons voir. *(Les deux vieillards se rapprochent au milieu du théâtre.)*

DURVIEUX, *à madame Dantisec.*

Hé bien, comment la trouvez-vous ?

MAD. DANTISEC.

Très-calme. Et Edmond ?

DURVIEUX.

Assez raisonnable.

MAD. DANTISEC.

Elle voudrait sortir.

DURVIEUX.

Lui de même.

MAD. DANTISEC.

Je n'y vois pas d'inconvénient.

DURVIEUX.

Ni moi. *(Il appelle)* Ignace.

IGNACE.

Plaît-il, monsieur?

DURVIEUX.

Ouvrez aux jeunes gens.

IGNACE.

Voyons votre permission.

MAD. DANTISEC.

Ne sais-tu pas, imbécille ! que nous sommes connus de monsieur le directeur.

IGNACE.

Ah, oui : vous êtes les deux vieillards dont il m'a parlé.

DURVIEUX ET MAD. DANTISEC.

Les deux vieillards !

IGNACE, *ouvrant les loges.*

Venez, ma belle demoiselle.... Par ici, gentil cavalier. *(Aux vieillards.)* Pardine, c'est bien dommage qu'ils soient fous ! ça ferait un joli mariage !

MAD. DANTISEC.

Allons, laisse-nous.

(Ignace balaie dans le fond, se retirant peu à peu.)

SCENE IX.

LES PRÉCÉDENS, ROSE, EDMOND, *sortis de leurs loges.*

(Les vieillards emmènent leurs pupilles, chacun de son côté.)

DURVIEUX, *à Edmond.*

Hé bien, mon ami, il me paraît que vous recouvrez votre raison.

EDMOND, *jouant la folie.*

O vous, que je ne connais pas, et qui vous intéressez à moi, vous ne savez pas combien je suis malheureux!

DURVIEUX.

Pourquoi donc?

EDMOND.

Un tuteur barbare.....

DURVIEUX.

Hé bien?

EDMOND.

Air du Traité Nul.

Il remplaçait un père tendre,
Cet injuste et cruel tuteur:
Ne devais-je donc m'attendre
A le voir faire mon bonheur?
Mais loin de là, ce vieil avare,
Abusant d'un pouvoir fatal,
En secret de mon bien s'empare.
Dites, dites-moi, n'est-ce pas bien mal?

MAD. DANTISEC.

Il me semble, en effet, assez raisonnable.

DURVIEUX.

Raisonnable ! il n'a jamais été si fou.

MAD. DANTISEC, *à Rose.*

Hé bien, ma nièce, le calme se rétablit-il dans v esprit ?

ROSE.

Hélas ! ce ne serait que pour mieux sentir mon infortune

Même air.

Une tante sexagénaire,
Et coquette comme à vingt ans,
Loin de m'aimer comme une mère,
Me fait souffrir mille tourmens :
Chaque jour son humeur grondeuse
Me cause un chagrin sans égal.
Ah ! me rendre ainsi malheureuse,
Dites, dites-moi, n'est-ce pas bien mal ?

DURVIEUX, *à madame Dantisec.*

On dirait qu'elle retrouve son bon sens.

MAD. DANTISEC.

Elle extravague plus que jamais.

EDMOND, *à madame Dantisec.*

Bien plus : croiriez-vous que cette oncle cruel veut me faire épouser une vieille sempiternelle ?

ROSE, *à Durvieux.*

Cette tante ridicule ne veut-elle pas me donner pour mari un vieil harpagon ?

DURVIEUX, *en colère.*

Qu'est-ce que c'est qu'un vieil harpagon !

MAD. DANTISEC.

Que voulez-vous dire, une sempiternelle !

DURVIEUX, *à Rose, sévèrement.*

Apprenez, mademoiselle, qu'une fille bien née doit être soumise aux volontés de ses parens, et que le mari qu'on vous propose.....

ROSE, *riant aux éclats.*

Ah ! ah ! ah ! *(A Durvieux.)* Pouvez-vous me parler ainsi, ma tante !

DURVIEUX.

Moi, sa tante !

EDMOND, *à madame Dantisec.*

Non, mon oncle, non, vous ne sacrifierez pas ainsi ma jeunesse !

MAD. DANTISEC.

Son oncle ! quelle démence !

DURVIEUX.

Faisons-les rentrer.

MAD. DANTISEC, *à Durvieux.*

Attendez..... ils s'appaisent.

EDMOND, *à lui-même.*

Il faut que je sois un bien mauvais sujet pour affliger un oncle qui m'aime si tendrement ! Puis-je refuser la main de madame Dantisec ! une personne si accomplie, si remplie de grâces !

MAD. DANTISEC.

Monsieur Durvieux, il parle très-sensément, et je ne désespère plus de sa guérison.

EDMOND, *à madame Dantisec.*

Ah ! madame, que je suis coupable ! Daignerez-vous pardonner.....

MAD. DANTISEC.

Oui, mon poulet ;... soyez sage, et tout sera bientôt *oublié.*

EDMOND, *la regardant.*

Je ne conçois pas comment j'ai pu ne pas apprécier tant d'attraits !... tant d'appas !

MAD. DANTISEC.

Qu'il est gentil ! Oh ! il guérira !

EDMOND, *se jetant à ses genoux.*

Ah ! souffrez que l'Amour expie son erreur aux pieds de sa mère.

MAD. DANTISEC.

De sa mère !.... de Véaus !.... Ah ! il guérira, monsieur Durvieux ; il guérira !

EDMOND, *se levant.*

Et cet oncle chéri... où est-il ? Comment lui peindre mes regrets ! *(Baisant la main de Rose.)* Ah ! mon tuteur, donnez-moi votre main que je la couvre des pleurs du repentir.

DURVIEUX, *à part.*

Voilà une démence bien extraordinaire !

EDMOND, *à Rose.*

Oublierez-vous mes torts ?

ROSE, *feignant d'être le tuteur.*

Pupille ingrat ! mon cœur t'a-t-il jamais été fermé ? Viens ; je te pardonne.

EDMOND, *se jetant dans les bras de Rose.*

Mon cher tuteur !

DURVIEUX.

Hé bien ! qu'est-ce qu'il fait donc là ?

MAD. DANTISEC.

Son accès le reprend.

DURVIEUX, *prenant Rose par le bras.*

Rose, y pensez-vous ?

MAD. DANTISEC.

Edmond, vous perdez l'esprit.

EDMOND.

Ne m'arrachez pas des bras de mon cher oncle

ROSE.

Laissez-moi goûter la douceur de pardonner.

DURVIEUX.

C'en est trop !

MAD. DANTISEC.

Il faut appeler quelqu'un. *(Les jeunes gens se séparent.)* *(A Rose.)* Comment se peut-il, ma nièce, que vous vous conduisiez aussi légèrement, et que... *(Rose prélude un air gai.)* Allons, la voilà décidément folle.

DURVIEUX, *à Edmond.*

Pouvez-vous, mon neveu, vous abandonner à de pareils excès ? et ne vous ressouvenez-vous plus....

EDMOND, *réfléchissant.*

Si fait..... attendez..... je me ressouviens..... d'une petite chanson qui vous amusera. Voici le premier couplet :

Air de la ronde d'Anacréon.

Que dans le printems de la vie
Mirtil et Daphné soient unis,
C'est par une heureuse harmonie
Accoupler la rose et les lys :
Mais voir Daphné qu'Amour réveille
D'un barbon devenir le lot,
C'est voir dans la même corbeille
La rose à côté du pavot.

(Pendant le refrain du couplet, les jeunes gens dansent ensemble : Edmond prend un baiser à Rose, et reste en attitude.)

DURVIEUX, *impatienté.*

Il est tems que tout cela finisse, et nous allons....

ROSE, *sérieusement.*

Chut..... Ecoutez..... écoutez.

MAD. DANTISEC.

Que va-t-elle dire?

ROSE.

Voilà, *(gaîment.)* Voilà le second couplet.

Même air.

Donner la tendre et belle Hortense
A jeune et gentil cavalier,
C'est, par une sage ordonnance,
Unir la colombe au ramier :
Mais la donner en mariage
A vieillard aussi laid que fou,
C'est mettre dans la même cage
La colombe auprès du hibou.

(Au refrain ils font danser les vieillards malgré eux : Dormeuil arrive au milieu de la danse, et crie.)

SCENE X.

LES PRÉCÉDENS, DORMEUIL.

DORMEUIL.

Hé bien ! hé bien ! que signifie donc tout ceci ?

DURVIEUX.

Ah ! Dormeuil, vous arrivez fort à propos.

DORMEUIL, *aux jeunes gens.*

Allons, finissons ; rentrez. *(Les jeunes gens se retirent.)* *Aux vieillards, avec mystère :)* Vous ne savez pas ?

MAD. DANTISEC.

Quoi donc ?

DORMEUIL.

J'ai fait une découverte.

DURVIEUX.

Bah !

DORMEUIL.

Vos pupilles ne sont pas plus fous que vous et moi.

MAD. DANTISEC.

Est-il possible !

DURVIEUX.

Je m'en étais douté.

DORMEUIL.

Ce matin, à la pointe du jour, j'ai surpris Edmond, qui s'était échappé je ne sais comment, s'entretenant à la croisée de Rose.

MAD. DANTISEC.

Hé bien?

DURVIEUX.

Que disaient-ils?

DORMEUIL.

Ils disaient, avec beaucoup de sens, qu'ils étaient las de la contrainte où ils étaient retenus depuis long-tems, et *qu'ils* s'applaudissaient d'avoir feints d'être fous pour éviter *certains* mariages mal assortis.....

MAD. DANTISEC.

Et Edmond?

DORMEUIL.

Edmond disait qu'il entreprendrait tout pour déjouer les projets d'un tuteur avare et tyrannique.

DURVIEUX.

Rose?.....

DORMEUIL.

Rose ajoutait qu'elle ne serait pas la victime d'une tante ridicule, coquette.... Enfin.... ils parlaient raison.

DURVIEUX, MAD. DANTISEC.

Raison!

DORMEUIL.

Oui, dans leur manière de voir.

MAD. DANTISEC.

Oh! le petit serpent!

DURVIEUX.

L'adroite couleuvre! Un tête à tête avant le jour! Ensuite?

DORMEUIL.

Ensuite ils se sont fait des protestations d'amour.

MAD. DANTISEC.

D'amour !... Ensuite ?...

DORMEUIL.

Ensuite Edmond s'est approché de la grille.

DURVIEUX.

Ensuite ?...

DORMEUIL.

Ensuite.... il lui a baisé la main.

MAD. DANTISEC.

Ensuite ?....

DORMEUIL.

Ensuite.... j'ai fait du bruit ; ils ont eu peur, et Edmond est rentré sans me voir.

DURVIEUX.

Quelle épouvantable trahison !

DORMEUIL.

D'honneur, vous m'en voyez frémir encore.

DURVIEUX.

Mon cher Dormeuil, aidez-nous à nous venger.

DORMEUIL.

Que puis-je pour vous ?

DURVIEUX.

Renfermer les coupables étroitement, et surtout séparément, jusqu'à ce qu'ils se soumettent à nos volontés.

MAD. DANTISEC.

C'est cela.

DORMEUIL.

Bien vu, ma foi !... l'expédient est très-ingénieux ! Mais songe à un incident qui dérange vos combinaisons.

MAD. DANTISEC.

Quel est-il ?

DORMEUIL.

On fait ce matin l'inspection de ma maison : on interroge les jeunes gens ; on verra clairement qu'ils ne sont point fous et vous, les gens du monde les plus désintéressés, vous passerez pour des tyrans, qui n'avez eu d'autre vue que de vous approprier leur fortune.

MAD. DANTISEC.

Le cas est embarrassant.

DURVIEUX.

Mon plan était pourtant bien conçu. *(A Dormeuil.)* Si vous pouviez trouver quelque moyen....

DORMEUIL, *feignant de rêver.*

Vraiment, j'y songe.... Il faudrait.... Si l'on avait deux personnes qui prissent leur place un moment, et qui répondissent pour eux aux questions de l'inspecteur.... La visite faite, tout rentrerait dans l'ordre accoutumé.

DURVIEUX.

Oui, il faudrait deux personnes...

DORMEUIL, *avec finesse.*

Sûres, adroites,..... spirituelles.

DURVIEUX, *réfléchissant.*

Attendez.... Bon !.... c'est cela !

DORMEUIL.

Encore un coup de génie.

DURVIEUX.

Vous l'avez dit.

MAD. DANTISEC.

Expliquez-vous.

DURVIEUX.

Il faut deux personnes adroites pour les remplacer ? Eh arbleu ! madame et moi....

DORMEUIL, *à part.*

Bon, le voilà pris. *(Haut.)* Excellent ! divin !... Où trouvez-vous donc ces traits d'imagination ?

DURVIEUX, *gaîment.*

A trompeur, trompeur et demi.

DORMEUIL.

C'est cela, c'est cela.

(Ils rient tous.)

DURVIEUX.

Auriez-vous trouvé ce moyen ?

DORMEUIL.

Non, certes.

MAD. DANTISEC.

Ce monsieur Durvieux est d'une finesse !....

DORMEUIL.

Que dites-vous finesse ? c'est du génie que cela.

DURVIEUX.

Vous le croirez si vous voulez; mais

Air du vaudeville de la Fille en Loterie.

Chacun sourit à mes discours
Lorsque je parle en compagnie,
Et l'on me distingue toujours
Pour mon esprit et mon génie;
Dans plus d'un lycée en crédit
Je passe pour un phénomène.

DORMEUIL.

Vraiment parmi les gens d'esprit
On doit vous distinguer sans peine. *Bis.*

Allons, je vais emmener nos dupes : vous prendrez leur place, et je reviendrai ensuite avec l'inspecteur.

MAD. DANTISEC.

Bien.

DORMEUIL.

Edmond, Rose.

EDMOND, ROSE.

Que voulez-vous?

DORMEUIL, *sévèrement.*

Suivez-moi.

EDMOND.

Mais pourquoi?

DORMEUIL, *bas à Edmond.*

Laissez-moi faire. *(Haut.)* Suivez-moi, vous dis-je! *(Il les emmène.)*

SCENE XI.

DURVIEUX, MAD. DANTISEC.

DURVIEUX.

Ce ne sera pas sans peine que j'aurai amené Rose à m'ai-
r. Amour, intérêt, que d'imprudence vous faites faire !...
tte petite Rose me tourne la tête.

Air du vaudeville de la Soirée Orageuse.

Je la vois sans cesse en tous lieux,
Ni jour ni nuit je ne repose:
Je ne saurais fermer les yeux
Quand je crois les fixer sur Rose.
Mais quand je serai marié,
Pour m'en dédommager, j'espère
Qu'auprès de ma tendre moitié
Je dormirai la nuit entière.

MAD. DANTISEC, *allant à son pavillon.*

Mais songeons à notre rôle. *(A Durvieux.)* Si nous nous
ustions avec quelques parures de nos pupilles?

DURVIEUX.

Oui.... d'autant plus que....

MAD. DANTISEC.

J'entends du bruit; et vîte, entrons. *(Ils entrent, et ferment
s portes.)*

SCENE XII.

L'INSPECTEUR, DORMEUIL, MONROSE, BLAFARDO, SOLSIMI, UN SECRÉTAIRE, *portant un gros registre*, *quelques* DOMESTIQUES, *et des* FOUS *qui se promènent.*

DORMEUIL, *à l'Inspecteur.*

Vous comprenez bien à présent ?

L'INSPECTEUR, *à voix basse.*

Oui, mon cher Dormeuil, je conçois tout le ridicule des vieillards : où sont-ils enfermés ?

DORMEUIL.

Dans ces deux pavillons.

L'INSPECTEUR.

Et vos autres fous ?

DORMEUIL.

Vous les voyez ; ils se promènent dans ce jardin. Voici un poëte ; là un astronome ; à côté une femme savante ; plus loin un peintre qui a pour système de ne peindre qu'avec trois couleurs.

L'INSPECTEUR.

Comment trois couleurs !

BLAFARDO.

Oui, trois couleurs : lé bleu, lé jaune et lé rouge.

L'INSPECTEUR.

Et que peignez-vous avec cela ? des arlequins ?

BLAFARDO.

Tout ; sandis, tout, dépuis la pyramidé jusqu'à l'atomé,

jé né douté pas qué jé né parvienne à peindré lé bruit et air.

L'INSPECTEUR.

Toujours avec trois couleurs ?

BLAFARDO.

Avec une, si l'on m'en défie.

DORMEUIL.

Il est vrai qu'on voit tant de tableaux différens qui n'ont qu'une même couleur !

L'INSPECTEUR.

Ainsi, vous renoncez à celle que nous offre la nature ? le vert, par exemple.

BLAFARDO.

Bah ! le vert, c'est de toutes les couleurs....

L'INSPECTEUR.

La plus estimé, et la plus séduisante.

AIR : *Femmes voulez-vous éprouver.*

Le rose n'est qu'un beau moment,
Et le noir ne fait plus fortune ;
La couleur de chair maintenant
Parmi nous devient trop commune ;
A bien peu de gens, de nos jours,
Sied la couleur de l'innocence :
Mais celle qui nous plaît toujours,
C'est la couleur de l'espérance.

BLAFARDO.

Quoiqué vous en disiez, mon pétit, mon système prévaudra.

L'INSPECTEUR.

Mais qui me prouvera que votre méthode est bonne?

BLAFARDO.

Eh ! cadédis, mon dernier tableau dé la vérité que j'ai présenté aux régards du public.

DORMEUIL.

La vérité présentée par un gascon ! voilà qui est neuf !

BLAFARDO, *avec enthousiasme.*

Ah ! si vous l'aviez vu, c'était un vrai chef-d'œuvré. On mé l'a réfusé au salon ; mais céla né prouvé rien.

L'INSPECTEUR.

Pourquoi vous l'a-t-on refusé?

BLAFARDO.

Parcé qué la vérité touté nue effraié tant dé gens !

L'INSPECTEUR.

Et la vôtre était effrayante?

BLAFARDO.

Jé n'en eus pas le démenti, et jé la fis voir pour un franc cinquante centimés.

DORMEUIL, *à Blafardo.*

Hé bien, qu'arriva-t-il?

BLAFARDO.

Hélas ! il n'arriva personné.

L'INSPECTEUR.

C'est une preuve de plus que votre méthode ne peut réussir qu'ici. Je vous conseille d'y rester : peignez, puisque c'est un

soin pour vous, mais choisissez mieux vos sujets, et ne tes plus la vérité.

BLAFARDO.

Eh ! sandis, jé férai donc lé mensongé?

L'INSPECTEUR.

Vous auriez trop de rivaux.

BLAFARDO.

Férai-jé la vertu, la bienfaisance, l'amitié?

L'INSPECTEUR.

On ne les reconnaîtrait plus.

BLAFARDO.

L'impudeur, l'égoïsmé?

L'INSPECTEUR.

Sujet commun.

BLAFARDO.

Il mé faut pourtant quelque sujet allègorique : car c'est la modé.

L'INSPECTEUR.

Surtout n'oubliez pas de mettre l'explication au bas du tableau.

BLAFARDO.

L'allégorie sera si claire....

L'INSPECTEUR.

Voulez-vous qu'on ne s'y trompe pas?

BLAFARDO.

Oui.

L'INSPECTEUR.

Hé bien?

AIR : *Dans ce salon.*

Peignez-nous la Méchanceté
Sous les traits d'un folliculaire ;
Et la parfaite Egalité
Sous les formes de la Chimère ;
Sous l'aspect d'un penseur anglais,
Peignez la Fierté, la Prudence ;
Sous les traits d'un soldat français,
Peignez l'Honneur et la Vaillance.

BLAFARDO.

Tout cela est au bout de mon pinceau. *(Il sort.)*

L'INSPECTEUR.

Après.

LE SECRÉTAIRE, *lisant.* (1)

Sébastien Monrose, rentier, ayant l'esprit dérangé depuis 93.

DORMEUIL.

Celui-ci est bien intéressant !... Venez, approchez.

L'INSPECTEUR, *à Dormeuil.*

Il me paraît moins fou que les autres.

DORMEUIL.

Oh ! il a beaucoup d'instans lucides.

L'INSPECTEUR, *à Monrose.*

Comment vous trouvez-vous dans cette maison?

MONROSE.

Beaucoup mieux que sous un régime inhumain, où des hommes cruels....

---

(1) On peut passer cette scène si elle fait longueur.

L'INSPECTEUR.

Vous les jugez....

MONROSE.

Comme je les ai vus.

Air du vaudeville de l'Opéra Comique.

Prendre la vertu pour jouet
Etait leur commune maxime ;
La naissance était un forfait,
Et la richesse était un crime.
Les fripons réduisaient à rien
Les fortunes les plus brillantes :
On ne vivait plus de son bien ;
On mourait de ses rentes.

L'INSPECTEUR.

Votre haine pour les hommes.....

MONROSE.

J'aurais droit de les haïr.... j'ai perdu en même-tems mon repos, mes amis et mon bien.

Air du Vaudeville d'Honorine.

Pourtant je n'en veux à personne,
Malgré les maux que les méchans m'ont faits :
Soi-même lorsque l'on pardonne
On s'enrichit de ses propres bienfaits.
Et puisqu'ici bas tout est lutte,
Il est bien plus doux à mon cœur,
D'être celui qu'on persécute
Que d'être le persécuteur.

L'INSPECTEUR.

Quoi ! vous ne savez donc pas que nos maux sont finis?

MONROSE.

Ces tems affreux.....

L'INSPECTEUR.

N'existent plus.

MONROSE.

Est-il bien vrai !

L'INSPECTEUR.

Depuis trois ans tout est bien changé !

MONROSE.

Se peut-il !

L'INSPECTEUR.

Tout ne change-t-il pas dans la nature?

Air du vaudeville de Chaulieu.

Après la saison des orages,
On voit renaître le plaisir ;
Après la chûte des nuages,
Le ciel commence à s'éclaircir :
Trop long-tems il nous fut contraire ;
Mais, par un changement soudain,
Après les brouillards de brumaire
Le tems est devenu serein.

MONROSE.

Ah ! cette nouvelle me fait oublier tous mes chagrins.

L'INSPECTEUR.

Allez, rentrez dans la société ; un meilleur avenir vous y attend : il est permis aujourd'hui d'avoir des mœurs, de la fortune et des talens.

MONROSE.

Je vais goûter le fruit de ces heureux changemens. *(A Dormeuil.)* Je n'oublierai jamais l'intérêt que vous m'avez toujours témoigné.

L'INSPECTEUR, *au Secrétaire.*

Ecrivez qu'il est libre.... Continuez. Quel est cet autre?

DORMEUIL.

Un nommé Solsimi, musicien italien, devenu fou pour n'avoir pas pu réussir à faire exécuter le déluge universel.

L'INSPECTEUR.

Le déluge !

SOLSIMI.

Si, monsou, le déluge ouniversel; symphonie dramatique ; ma composition, dans laquelle il entre cinquante tambours, ngt-cinq trombones, six tocsins et trois canons.

L'INSPECTEUR, *à Dormeuil.*

Diable ! c'eût été chaud.

SOLSIMI, *avec enthousiasme.*

C'eût été la chose la piou miraculeuse, et à coup sûr, mon déluge eût fait du bruit dans le monde.

DORMEUIL.

Je le crois.

SOLSIMI.

Rien de piou riant, rien de piou entraînant ; on se sent soulevé..... le spectator nage dans l'ivresse, et l'autor....

DORMEUIL.

Se noie.

SOLSIMI.

Mà le bon goût il est assoupi, et l'on ne fait piou rien pour le réveiller. Je me souis présenté à tous les théâtres : à Favart, on ne pouvait recevoir dans l'orchestre que seize tambours ; à Faydeau, que quinze trombones ; au Vaudeville, qu'un canon à côté du galoubet. Enfin....

L'INSPECTEUR.

Vous n'aviez donc pas songé à l'Opéra ?

SOLSIMI.

Encore trop petit.

L'INSPECTEUR.

Je ne vois plus que le Champ-de-Mars.

SOLSIMI.

Le Champ-de-Mars, oui, monsou, voilà le seul théâtre où mes pièces pourraient faire de l'effet.

L'INSPECTEUR.

Vos pièces !....

SOLSIMI.

Oui, mes pièces de douze.

L'INSPECTEUR.

Ah ! j'entends.

SOLSIMI.

AIR : *Trouverez-vous un Parlement.*

Là, dans mes chants pleins de vigueur,
On eût pu sentir tout le charme
Des cris de guerre et de fureur,
Du tocsin, du canon d'alarme.

L'INSPECTEUR.

Le canon d'alarme, à jamais,
Doit s'effacer de la mémoire :
Le seul qui convienne aux Français,
C'est le canon de la victoire.

SOLSIMI, *avec mystère.*

J'ai répandu dans le monde ouna théorie de chants, qui fait fortune depuis quelque tems.

L'INSPECTEUR.

Qu'elle est-elle ?

SOLSIMI.

Ouna méthode di roulade.

L'INSPECTEUR.

De roulades !

SOLSIMI.

Si, signor; il n'est rien di piou utile que la roulade. Manque-t-on de moyens per exprimer la doulor, et vîte ouna roulade. Veut-on peindre la furor, la joie, l'étonnement, la simplicita, subito ouna roulade. S'aperçoit-on qu'una scèna languit, crac, ouna roulade, et la pièce est relevée. Le chant paraît-il monotone, presto ouna roulade. Veut-on faire parler oun roi, ouna roulade. Gémir un amant, ouna roulade. Soupirer un berger, ouna roulade. Enfin, veut-on faire chanter les anges, et Dio même, força roulades. Tenez, voïci un échantillon de ma méthode, puisé dans mon déluge : un amant voyant sa maîtresse, et l'univers entier s'engloutir autour di lui chanta cette romance sur la pointe d'un rocher.

AIR *de Doche.*

Petits oiseaux, témoins de ma détresse,
Allez redire aux échos d'alentour
Que, ne pouvant survivre à ma maîtresse,
Jusqu'au tombeau j'ai gardé mon amour.

(S'interrompant.) Hem ! comment trouvez-vous ce point d'orgue ?

L'INSPECTEUR.

Fort beau ; mais je n'entends plus l'air.

SOLSIMI.

Tant mieux ; tout cela il est arrangé exprès : dans la musique d'aujourd'hui le point d'orgue c'est le point essentiel.

L'INSPECTEUR.

Ma foi, vous le chantez à ravir.

SOLSIMI.

Je chante comme je compose. Je réussis également dans l'opéra buffa et il grand opéra ; je chausse avec même succès le brodequin et le cothurne.

L'INSPECTEUR.

Le cothurne ! je vous en félicite ; car on le chausse bien mal aujourd'hui.

DORMEUIL, *à l'inspecteur.*

Ah ! mon ami, pas tout le monde.

AIR : *Jetez les yeux.*

Marius, entrant dans la lice,
Avec le sien ne bronche pas ;
Avec celui de Polinice
Rarement on fait des faux pas ;
On peut soutenir une lutte
En chaussant celui de Néron,
Et l'on ne craint jamais de chûte
Avec celui d'Agamemnon.

SOLSIMI.

Rien n'égale mon génie. Dans peu on parlera de moi; je vous confie que je projette ouna régénération della musica; j'ai déjà commencé à refaire les ouvrages de Rameau, de Gluck.

L'INSPECTEUR.

Miséricorde! le bourreau!

DORMEUIL.

Je me doutais bien que cela venait des petites-maisons.

SOLSIMI.

J'ai rajeuni Castor et Pollux.

L'INSPECTEUR.

Qu'on l'éloigne.

SOLSIMI.

J'ai mis des trombones dans Alceste.

L'INSPECTEUR, *impatienté.*

Qu'on l'enferme.

SOLSIMI.

Je veux refaire Armide, Orphée, Iphigénie.

L'INSPECTEUR.

Qu'on le lie. *(Solsimi sort.)*

SCENE XIII.

LES PRÉCÉDENS, *excepté* SOLSIMI.

L'INSPECTEUR.

Celui-là est complètement fou. *(Bas à Dormeuil :)* Et nos deux vieillards?

DORMEUIL.

Ils sont là : interrogez-les ; je vais chercher nos jeunes gens. *(Il sort.)*

SCENE XIV.

LES PRÉCÉDENS, *excepté* DORMEUIL.

L'INSPECTEUR, *à madame Dantisec.*

Mademoiselle, vous vous nommez.....

MAD. DANTISEC.

Rose.

L'INSPECTEUR, *à part.*

Ah, Rose! rose d'automne.

IGNACE, *voyant madame Dantisec.*

Tiens!.... mais ce n'est pas là mademoiselle Rose.

L'INSPECTEUR, *jouant l'étonnement.*

Comment!

IGNACE.

Non, vraiment: mademoiselle Rose est jeune et jolie.

L'INSPECTEUR, *à Durvieux.*

Vous, votre nom?

DURVIEUX.

Edmond Florville.

IGNACE.

A l'autre à présent! mais ce n'est pas là notre gentil jeune homme.

L'INSPECTEUR.

Que signifie tout ceci?

DURVIEUX.

Cet imbécille ne sait ce qu'il dit : c'est bien moi qui me nomme Edmond Florville.

IGNACE.

Ça n'est pas possible.

L'INSPECTEUR, *à madame Dantisec.*

Quel âge avez-vous?

MAD. DANTISEC.

Dix-sept ans.

L'INSPECTEUR.

Air du vaudeville de l'Isle des Femmes.

Vous avez dix-sept ans, vraiment?

IGNACE, *à l'Inspecteur.*

Vous voyez qu'elle est en démence.

MAD. DANTISEC.

Je ne suis encor qu'une enfant.

IGNACE. L'INSPECTEUR.

Vous un enfant! Ah! quelle enfance!

MAD. DANTISEC.

Qu'a donc mon âge d'étonnant,
Dont tous ces messieurs s'effarouchent?

L'INSPECTEUR.

Rien, madame.

Vous pouvez bien être une enfant,
Puisque les extrêmes se touchent.

L'INSPECTEUR, *à Durvieux.*

Et vous, votre âge?

DURVIEUX.

Soixante.... dix-huit ans.

L'INSPECTEUR.

Dix-huit ans!

DURVIEUX.

Combien m'en donneriez-vous donc?

L'INSPECTEUR.

Oh! vous n'avez pas besoin qu'on vous en donne.

DURVIEUX.

Je suis gai, leste, je chante, je danse.... *(Il chante.)*

L'INSPECTEUR, *avec importance.*

Vous me trompez; vous n'êtes pas fous.

DURVIEUX.

Pas fous! pas fous! mais nous sommes fous à lier.

L'INSPECTEUR.

Il faut éclaircir tout ceci. Faites venir Dormeuil.

IGNACE.

Le voici, monsieur.... Ah! il amène avec lui les jeunes pensionnaires.

SCENE XV ET DERNIÈRE.

LES PRÉCÉDENS, DORMEUIL, ROSE, EDMOND.

L'INSPECTEUR.

M'expliquerez-vous, Dormeuil, ce que veut dire la réclusion de ces deux caricatures?

EDMOND.

Monsieur, vous allez tout savoir: protégez-nous, et ménagez nos parens.

ROSE.

Monsieur, ma tante n'est point méchante; mais vouloir me faire épouser l'oncle quand j'aimais le neveu!

DORMEUIL, *à l'Inspecteur.*

Oui, mon ami, ces jeunes gens n'avaient fait les insensés que pour ne pas épouser ces vieux fous.

DURVIEUX, *se désolant.*

Ah! dieux, nous étions joués! *(A l'Inspecteur.)* Hé bien, oui, je suis le tuteur et l'oncle d'Edmond; il dépend entièrement de moi, et....

L'INSPECTEUR.

Et vous, vous dépendez de nous. Tout à l'heure j'hésitais à vous croire insensés, malgré votre propre aveu; mais ce que je viens d'apprendre ne me laisse plus aucun doute sur votre démence: vous allez donc être reclus jusqu'à ce que les lois af

franchissent vos pupilles d'une autorité dont vous avez tant abusé.

DURVIEUX.

Qu'entends-je !

MAD. DANTISEC.

Nous, reclus ici !

DURVIEUX.

C'est un jugement inique. Je m'en vengerai, perfide Dormeuil ! Maudits verroux ! maudite grille !

L'INSPECTEUR.

S'il continue, des douches à la glace, et qu'on l'enchaîne parmi les furieux.

DURVIEUX.

Ah ! mon dieu, dans quel piège nous avons donné !

MAD. DANTISEC, *pleurant*.

Quoi ! recluse !

DORMEUIL.

Surtout à la fleur de votre âge !

IGNACE.

Ne vous inquiétez pas; j'aurai soin de vous comme de ma propre mère.

DURVIEUX.

Mais vous voyez bien que nous ne sommes pas fous.

L'INSPECTEUR.

Prouvez-le-moi donc, en faisant au moins une action raisonnable.

MAD. DANTISEC.

Qu'exigez-vous de nous?

L'INSPECTEUR.

L'union de vos pupilles.

DURVIEUX.

Mais songez donc....

DORMEUIL.

Songez vous-même à l'éclat que va produire cette affaire.

ROSE, *à madame Dantisec.*

Ma tante, rendez-vous à nos vœux.

EDMOND.

Mon oncle.

L'INSPECTEUR, *feignant de s'en aller.*

Allons, que mes ordres soient maintenus. Continuons notre examen.

MAD. DANTISEC.

Arrêtez.

DURVIEUX.

Ecoutez donc.

MAD. DANTISEC.

Je consens à tout.

L'INSPECTEUR, *à Durvieux.*

Et vous?

DURVIEUX.

J'y consens aussi.

L'INSPECTEUR, *à Ignace.*

Qu'ils soient libres.

IGNACE, *ouvrant à Durvieux.*

Sortez, beau jeune homme.

DURVIEUX, *le repoussant.*

Butor!

DORMEUIL, *ouvrant à madame Dantisec.*

Venez, aimable ingénuité.

MAD. DANTISEC.

Allez, monsieur; laissez-moi.

DORMEUIL, *à Durvieux.*

Vous allez être fâché contre moi; vous aurez tort.

Air du Vaudeville de Gentil Bernard.

Ainsi qu'un oiseau de passage,
L'Amour craint le terme des frimats;
Notre hiver chasse le volage;
Il cherche de nouveaux climats.
Un autre bonheur le remplace;
Faire des heureux, c'est jouir....
Laissons-le fuir de bonne grâce,
Quand rien ne peut le retenir.

MAD. DANTISEC.

Je vois bien qu'il faut vouloir....

DURVIEUX.

Ce qu'on ne peut empêcher.

ROSE, *à Dormeuil.*

Que de remercimens !

DORMEUIL.

Soyez heureux, je serai satisfait. *(Aux vieillards :)* Allons, sans rancune, et convenez que, pour devenir sages, vous aviez besoin de respirer l'air des petites-maisons.

VAUDEVILLE.

DORMEUIL.

Air de Doche.

Les apôtres de la sagesse,
Tous ces prétendus esprits-forts,
Ne nous montrent que leur faiblesse
A travers de bruyans efforts.
Courez sur la terre et sur l'onde,
Vous direz par mille raisons :
Les humains les moins fous du monde
Sont ceux des petites-maisons.

EDMOND.

Au sein de la monotonie
Trop souvent l'Amour languirait,
Si le grelot de la folie
Quelquefois ne le réveillait :
Aussi, sans craindre qu'on le fronde,
L'Amour, par de bonnes raisons,
Laisse les grands palais du monde
Pour les plus petites-maisons.

ROSE, *au public.*

Ennuyé des graves folies
D'importuns qu'on trouve en tous lieux,
Souvent on s'amuse aux saillies
D'un enfant qui plaît par ses jeux :
Du Vaudeville, en sa rotonde,
Venez, inspirant les chansons,
Vous délasser des fous du monde
Par ceux des petites-maisons.

FIN.

ALLEZ VOIR

DOMINIQUE,

COMÉDIE EN UN ACTE,

MÊLÉE DE VAUDEVILLES.

PAR le Cit. JOSEPH PAIN.

Bien que son front montrât l'ennui,
Molière gaiment sut écrire ;
S'il eut été plus gai chez lui,
Au théâtre il eut moins fait rire.

Allez voir Dom. Sc. II.

PRIX, 1 fr. 20 cent.

A PARIS,

Chez Made. MASSON, éditeur et libraire, rue de l'Echelle, nº. 558, au coin de celle Honoré.

AN X. — 1801.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
DOMINIQUE BIANCOLELLI, fameux Arlequin de la Troupe Italienne.	Cen. LAPORTE.
MARIVAUX.	Cen. LENOBLE.
DIETIS, médecin, père de Théodore.	Cen. HYPPOLITE.
THÉODORE, jeune auteur.	Cen. HENRY.
Mme. DOMINIQUE.	Mme. DUCHAUME.
SOPHIE, nièce de M. et Mme. Dominique.	Mlle. DESMARES.

La Scène est à Paris, dans le Cabinet de Dominique.

ALLEZ VOIR
DOMINIQUE.

Le Théâtre représente le Cabinet de Dominique, à gauche du Spectateur une bibliothèque, un secrétaire et un bureau; à droite, une porte donnant dans un petit cabinet; elle est ouverte au lever de la toile; des fauteuils.

SCENE PREMIERE.

THÉODORE, (*seul, une rose à la main. Il entre avec précaution.*)

Air : *Doris au lever de l'aurore.*

Rose, sur le sein de Sophie
Que tes couleurs vont s'animer !
Aimable fleur, je te confie
Le doux soin de la parfumer.
Si ce bonheur te rend trop vaine
Rose orgueilleuse, retiens bien
Que le parfum de son haleine
Saura l'emporter sur le tien.

Sophie aimable, adorée et sensible à mes vœux, M. Dominique, son oncle, m'aimant beaucoup et protégeant mon amour. Sa femme, toujours curieuse, sans doute indiscrette, jamais notre confidente... Voilà pour l'amour. — Ma pièce, représentée ce soir

aux Italiens, sous le nom de Marivaux, qui a bien voulu m'éviter les inconvéniens d'un début, le suffrage et les conseils de Marivaux, le talent de Dominique, qui joue le principal rôle dans ma pièce, sans savoir qu'elle est de moi, l'approbation de Sophie et l'indulgence du parterre .... Voilà pour l'amour-propre. M. Diétis, mon père, médecin célèbre, ennemi des vers et des poëtes, de la comédie et des comédiens, voulant me faire médecin, soupçonnant que je suis auteur, instruit par hazard de mon amour, et peu disposé à l'approuver. .. Voilà pour les inquiétudes.... Eh bien ! ne craignons pas, et espérons. Les inquiétudes, on les paye fort cher; l'espérance ne coûte rien.... Elle sera au niveau de ma fortune.

M. Dominique ne vient pas Cependant ce cabinet est sa retraite chérie. C'est ici qu'il compose ses ouvrages, répète ses rôles bouffons, se livre, (qui le croirait,) à la mélancolie de son caractère, et en qualité d'Arlequin, étudie et imite les mines de ses petits chats.

Air : *Vaudeville de Florine.*

Jamais le fabuleux Prothée
N'a pu changer si promptement,
Dominique a l'ame attristée ;
Dominique est plein d'enjouement.
La nature et momus ensuite,
Pour le former mirent la main ;
L'une en a fait un Héraclite,
L'autre en a fait un Arlequin.

Voici M. Dominique.

SCENE II.

THÉODORE, DOMINIQUE, (*s'avançant lentement et en rêvant.*

THÉODORE, (*regardant Dominique.*)

OUI : la tête penchée, le regard fixe et rêveur... C'est bien lui.

DOMINIQUE.

Air : *Flon, flon.*

Contrefesant la voix d'une femme.

» Quel spectacle funeste !
» Mon cher, qu'avez-vous donc ?

Contrefesant celle d'Arlequin.

» Je meurs, charmante Alceste,
» D'une indigestion,
Eh ! flon, flon, flon la riradondaine,
Eh ! flon, flon, flon la riradondon (1).

THÉODORE.

Eh quoi ! vous seriez malade ?

DOMINIQUE.

Oui, mon cher. Ce coquin de Lycomède, roi de Sciros, m'a enlevé ma femme Alceste, et tandis que mon ami Hercule se bat pour me la rendre, je me suis établi dans la cuisine du ravisseur, et j'ai bien dîné à ses dépens.

THÉODORE.

Ah ! vous composez votre parodie d'Alceste.

(1) Parodie d'Alceste.

DOMINIQUE.

C'est vrai, et vous voyez que j'étais dans l'endroit le plus intéressant, et vous, mon cher Théodore vous veniez voir ma nièce?

THÉODORE.

Ainsi que son oncle.

DOMINIQUE.

Oui : mais cette rose n'est pas pour l'oncle. Elle est jolie votre rose, je me charge de la donner de votre part à Sophie. (*Il la prend et la pose sur son bureau.*)

THÉODORE.

Que de bontés !

DOMINIQUE.

Vous aimez toujours Sophie ?

THÉODORE.

Comme le jour où le hasard me l'offrit pour la première fois, chez ce peintre, où elle apprenait à dessiner.

Air : *Jettez les yeux sur cette lettre;*

A dessiner d'après nature
Son maître l'engagea vingt fois,
Et ce jour-là par aventure,
De moi pour modèle il fit choix.
Sophie esquissa mon visage,
Et, grace à son art enchanteur,
Sut, en dessinant mon image,
Graver la sienne dans mon cœur.

DOMINIQUE.

C'est une bien jolie gravure... et je veux vous servir, parce que vous êtes un honnête garçon, que je vous aime bien, et qu'il faut que ma nièce...

marie... Ah ça ! verrai-je aujourd'hui monsieur Diétis, votre père ?

THÉODORE.

Je lui ai dit que vous vouliez le consulter sur votre mélancolie.

DOMINIQUE, (*soupirant*).

Hélas ? oui...

THÉODORE.

Vous qui sur le théâtre avez un si grand fond de gaîté !

DOMINIQUE.

C'est que je la dépense toute entière avec le public, et que je ne me réserve rien. Les auteurs et acteurs comiques ont presque tous cette habitude.

Air : *Vaudeville de la fille en loterie.*

Notre art nous engage à rêver
A la sottise qui circule,
Longtems nous devons observer
Avant de peindre un ridicule.
Bien que son front montrât l'ennui,
Molière gaîment sut écrire ;
S'il eut été plus gai chez lui,
Au théâtre il eut moins fait rire.

Et viendra-t-il, monsieur votre père ?

THÉODORE.

Ce matin même, chez monsieur Biancolelli.

DOMINIQUE.

Pourquoi mon nom de famille ?

THÉODORE.

C'est que mon père n'aime ni la comédie, ni les comédiens.

DOMINIQUE.

C'est un bien vilain défaut... Il faudra pourtant qu'il me connaisse... Au reste, nous en parlerons, venez me voir après la répétition.

THÉODORE.

Après la répétition ?...

DOMINIQUE.

Oui, je ne veux pas vous y emmener, cela pourrait vous donner le goût du théâtre, et d'après l'antipathie de monsieur votre père, je ne vous conseillerais pas de faire une pièce.

THÉODORE.

Oh ! je m'en garde bien... Et que pensez-vous de celle que l'on joue ce soir ?

DOMINIQUE.

Du bien.

THÉODORE.

Du bien, monsieur Dominique ! oh ! quel bonheur pour celui qui l'a faite !

DOMINIQUE.

C'est Marivaux. Et cela m'étonne... Elle n'est pas dans son genre.

Air : *Vaudeville d'Arlequin afficheur.*

Il a sur la scène entrepris
De mettre la métaphysique,
Il est souvent dans ses écrits
Tendrement épigrammatique.
Dans son style il sait employer
Moins de force que d'harmonie.
Chez lui l'esprit fait oublier
L'absence du génie.

THÉODORE.

Soupçonneriez-vous qu'elle ne fut pas de lui ?

DOMINIQUE.

Je ne dis pas cela.

THÉODORE.

Et le succès...

DOMINIQUE.

J'y crois.

THÉODORE.

Ah ! puisse cette espérance être réalisée ! puisse le public couronner les efforts de l'auteur, vous ne savez pas combien je partagerais ses transports.... O ! monsieur Dominique, vous avez un rôle dans cet ouvrage... Mettez y tout votre talent... Je vous en supplie... Tout votre talent. (*Il sort.*)

SCENE III.

DOMINIQUE, (*seul.*)

TOUT votre talent !... quel intérêt peut-il prendre... Oh ! sans doute il connaît monsieur de Marivaux. Il est de bonne heure, je sais mon rôle pour ce soir... Faisons ma visite à mon ami Lélio. (*Il va prendre dans le secrétaire un paquet cacheté de noir.*) Le voilà mon ami Lélio, ou du moins son testament, son argent et sa dernière lettre, comme nous jouions ensemble la comédie à Toulouse ! relisons encore ce qu'il m'écrit :

(*Il lit.*)

MON CHER CAMARADE,

« Quand tu liras ce billet, j'aurai quitté le théâtre » de la vie et débuté dans l'autre monde. Comme le

» grand directeur à qui je serai adressé, ne me fera » probablement point reprendre mon emploi, je te » fais passer mes costumes comiques. » (*S'interrompant.*) N'avoir pas seulement gardé un habit de Scapin ! (*continuant.*) « Attendu qu'on va faire avec moi » un engagement qui durera quelque tems, je n'ai » pas besoin d'argent, et voici tout le mien. On m'avertit qu'il faut paraître en scène... Serai-je sifflé? » Serai-je applaudi? Tout ce que je sais, c'est que » je ne peux pas me faire doubler aujourd'hui, et » que mon rôle me paraît difficile, attendu que c'est » la première fois que je le joue. » Et il l'a joué. (*Il remet le paquet dans le secrétaire.*) Ce pauvre Lélio ! je le vois encore avec sa manie de rester garçon.... Mais, je pense à une chose.

Air : *Rien ne me plaît s'il ne l'est de Lisette.*

Il a vécu dans une paix profonde,
Aimant, aimé, joyeux, libre et content.
Qui fut, dit-on, heureux dans ce bas monde,
Dans l'autre, hélas! ne saurait l'être autant.
Je tremble pour le repos de son ame,
Je crains qu'au ciel il ne soit point admis.
Il n'a jamais voulu prendre de femme,
Et sur la terre a fait son paradis.

Je suis bien sûr de mon salut avec la mienne... Elle est si curieuse, que je suis obligé de tout cacher, et puis quand elle trouve quelque chose, elle me gronde, elle s'emporte, et ce qui la fâche le plus, c'est que je ne me mets jamais en colère. (*Il rêve.*)

SCENE IV.

DOMINIQUE, SOPHIE.

SOPHIE, (*entr'ouvrant la porte.*)

ÊTES-VOUS seul?

DOMINIQUE.

Oui, tout seul avec moi : Tu peux entrer.

SOPHIE.

Bon jour, mon petit oncle... Êtes-vous triste ce matin ?

DOMINIQUE.

Non, puisque je te vois.

SOPHIE.

Comment avez-vous passé la nuit ?

DOMINIQUE.

Comme un homme qui dort bien, et toi ?

SOPHIE.

Je n'ai fait qu'un somme, et j'ai été bercée par les plus jolis rêves du monde.

DOMINIQUE.

De jolis rêves ! c'est un à-compte que l'amour paye à ton âge en attendant mieux ; et tu as rêvé ?..

SOPHIE.

A vous d'abord.

DOMINIQUE.

Ah ! j'y suis pour quelque chose..... Ensuite à Théodore ?

SOPHIE.

Vous l'avez deviné.

Air : *Souvent la nuit quand je sommeille.*

De vous et de mon Théodore
Je m'occupe le long du jour,
En sommeillant je songe encore
A vos bontés, à son amour.
A mon bonheur jamais de trêve,
L'amour ainsi que l'amitié,
Pour que mon cœur soit employé,
De vous deux composent mon rêve.

Nous nous promenions dans un jardin, nous étions d'une gaîté folle, vous aussi mon petit oncle. Nous nous sommes assis dans une bosquet charmant, entouré de roses. Théodore a voulu m'embrasser... Je m'y suis long-tems opposée... Mais comme nous étions seuls...

DOMINIQUE.

Un moment. Je m'étais donc en allé. Tu oublies que je jouais un rôle dans ton songe.

SOPHIE.

Oh ! vous étiez resté.

DOMINIQUE.

Ma bonne amie.

Air : *Vaudeville des deux jumeaux de Bergame.*

En me racontant une histoire
Ma nièce, désormais crois-moi ;
Tâche d'avoir bonne mémoire
Et de moi surtout souviens-toi.
Je veux bien qu'en dormant l'image
De ton amant s'offre à tes yeux :
Mais rêve, jusqu'au mariage,
Que ton oncle est entre vous deux.

D'ailleurs ton songe n'a pas fini comme cela ; j'y étais. Théodore a cueilli une des roses du bosquet. (*Allant prendre la rose de Théodore.*) et m'a chargé de te l'offrir. (*Il la lui donne.*)

SOPHIE.

Comment ? Théodore est donc venu ? Il m'apportait cette rose... O ! mon petit oncle, que je vous embrasse. (*Elle saute à son cou.*) Et vous a-t-il parlé de son père ? Ce père viendra-t-il ? Obtiendrez-vous son consentement ?

DOMINIQUE.

Oh ! comme l'amour est bavard ! écoute Sophie, je protège ton inclination pour ce jeune homme. Je l'ai bien prié de faire mon bonheur en commençant par le tien, et il m'a promis de se charger de tous les deux ; mais il y a un obstacle.

SOPHIE.

Un obstacle ?

DOMINIQUE.

Théodore fait des vers.

SOPHIE, (*à part.*)

Saurait-il qu'il est l'auteur de la pièce... (*haut.*) C'est qu'il a de l'esprit.

DOMINIQUE.

L'esprit ne le fera pas recevoir médecin.

SOPHIE.

Pourquoi pas ? Il y en a tant qui n'ont que de l'esprit.

DOMINIQUE.

Mais, son père ne veut pas qu'il fasse de vers.

SOPHIE.

Eh bien ! j'exigerai ce sacrifice de Théodore, je lui dirai :

Air : *Romance de Daphné.*

Ami, renonce au Parnasse,
Et que le myrthe amoureux
Pour toi désormais remplace
Les lauriers ambitieux.
Remplis les vœux de ton père,
Ne sois qu'un homme ordinaire,
Pour être un amant heureux.

DOMINIQUE.

Bien, te voilà raisonnable.

SOPHIE.

Cela vous étonne... Et moi aussi. On me répète si souvent que je suis une étourdie, ma tante surtout. A-propos de ma tante, vous savez combien elle aime à être instruite de ce qu'on fait, à deviner les secrets des autres, on dirait que c'est de la curiosité; mais, ce n'est pas moi qui dis cela. Tout-à-l'heure, ne s'est-elle pas avisée, parce que je lui demandais une feuille de papier blanc, de me dire que j'avais une correspondance, qu'elle voulait la voir, que je me cachais d'elle... Aussi-tôt elle a mis tout sans dessus-dessous.

DOMINIQUE.

Et n'a rien trouvé ?

SOPHIE.

Rien du tout.

DOMINIQUE.

Parce qu'il n'y avait rien.

SOPHIE.

Oh, que si.

DOMINIQUE.

Comment ?

SOPHIE.

Théodore m'a écrit, il me remettait ses billets au spectacle, quand ma tante n'y était pas, je les ai conservés avec soin, et craignant qu'une seconde fois elle ne soit plus adroite, je vous les apporte, mon petit oncle, afin que vous les serriez dans une de vos cachettes.

DOMINIQUE.

Que veux-tu dire ?

SOPHIE.

Que vous renfermez mystérieusement ce que vous ne voulez pas que ma tante voie.... j'ai déjà vu de vos petites cachettes.

DOMINIQUE.

Tu es donc curieuse aussi ?

SOPHIE.

C'est par hasard.

DOMINIQUE.

Ah ! par hasard ; et tu veux que je garde les billets doux de ton amant, encore par hasard ?

SOPHIE.

Non, par bonté.

DOMINIQUE.

Tu veux donc que je joue tout-à-fait le rôle de confident ?

SOPHIE.

Vous êtes si bien dans tous vos rôles !

DOMINIQUE.

Tu me fais faire tout ce que tu veux.... donne :

SOPHIE, (*lui remettant un paquet de lettres attaché avec un ruban rose.*

Air : *Fuyant et la ville et la cour.*

Loin des méchans, des envieux,
Des regards de l'indifférence,
Je mets ces gages précieux
Sous la garde de l'indulgence.
Pour empêcher de ses secrets
Qu'on ne profane le mystère,
L'amour doit choisir désormais
L'amitié pour dépositaire.

DOMINIQUE.

Oh la jolie petite faveur rose ! ç'a donnerait envie d'être amoureux (*Il place le paquet dans le secrétaire.*)

SOPHIE.

Vous ôterez la clef ?

DOMINIQUE.

Sois tranquille.

SOPHIE.

Il était tems ; voici ma tante.

SCENE V.

LES PRÉCÉDENS, Mad. DOMINIQUE.

Mad. DOMINIQUE.

EH bien, qu'est-ce? que dit-on ? que fait-on ? (*à Sophie*). Pourquoi êtes-vous ici, mademoiselle ? (*à Dominique.*) Que venez-vous de serrer-là ? il y a encore quelque nouveau secret.

DOMINIQUE.

Fille de mon beau-père, vous n'êtes pas de bonne humeur ce matin.

Mad. DOMINIQUE.

Comme à l'ordinaire, mon mari, ce n'est pas que je sois de mauvaise humeur; mais je suis en colère, et cela de voir qu'on se méfie de moi, qu'on ne me dit rien, et que je suis obligée de deviner tout.

Air : *Des Trembleurs.*

La moindre chose est secrette,
Et moi qui suis si discrette,
Je vois ici qu'en cachette,
L'on fait tout à qui mieux mieux.

Continuez

Continuez à vous taire,
Mais tout cet air de mystère
Peut changer mon caractère
Et le rendre curieux.

DOMINIQUE.

Il n'y a plus de danger, ma bonne amie.

Mad. DOMINIQUE.

Est-ce aujourd'hui que vous me direz ce que contenait le paquet au cachet noir? Il y a quatre grands jours que Sophie vous l'a remis. (*D'un ton plus doux.*) Et tu ne m'en a pas encore ouvert la bouche.

DOMINIQUE.

Tu le sauras bientôt; je le dirai à tout le monde.

Mad. DOMINIQUE.

C'est sans doute un billet doux?

DOMINIQUE.

Je n'en ai jamais reçu que de toi.

Mad. DOMINIQUE.

Une lettre du ministre?

DOMINIQUE.

Nous ne sommes pas en correspondance.

Mad. DOMINIQUE.

Une pièce nouvelle qu'on t'envoie?

DOMINIQUE.

Avec un cachet noir!...

Mad. DOMINIQUE.

C'est donc un billet d'enterrement?

DOMINIQUE.

A peu-près.

Mad. DOMINIQUE.

Vous verrez que c'est de la part du vieux Dumont ou du jeune avocat.

DOMINIQUE.

Allons, je vous promets, comme vous n'êtes pas curieuse, de vous apprendre ayant la fin du jour....

Mad. DOMINIQUE.

Je vous en dispense, et prends trop peu d'intérêt à ce qui vous regarde, pour m'en embarrasser. Cependant je vous le dis en amie; si vous ne changez pas de conduite envers moi, si vous me poussez à bout, vous verrez de quoi je suis capable.

DOMINIQUE.

Ecoutez-moi, vous savez qu'aux Italiens :

Air : *Du ballet des Pierrots.*

J'ai donné *le Mauvais Ménage.*

Mme. DOMINIQUE.

Eh! mon mari, je le sais bien.

DOMINIQUE.

L'île du divorce....

Mme. DOMINIQUE.

J'enrage;
Ces pièces-là ne valaient rien.

DOMINIQUE.

Je projette *la Bonne Femme*,

Mme. DOMINIQUE.

A-coup-sûr j'en serai l'objet.

DOMINIQUE.

Quand vous me prouverez, madame,
La vérité de mon sujet.

Mad. DOMINIQUE.

Continuez la raillerie; elle vous sied à merveille : mais patience, un jour peut-être j'aurai aussi mes secrets, et je ne vous conseillerai pas de me les demander (*A Sophie.*) Ne tardez pas à rentrer, mademoiselle, j'ai besoin de vous.

SOPHIE.

J'y vais, ma tante.

SCENE VI.

DOMINIQUE, SOPHIE.

DOMINIQUE.

MALGRÉ ses petits défauts, c'est une excellente femme.

SOPHIE.

Prenez garde qu'elle ne voie ces lettres.

DOMINIQUE.

Je veillerai sur ton dépôt chéri.

SOPHIE.

Mon petit oncle?

DOMINIQUE.

Eh bien?

SOPHIE.

Vous jouez ce soir dans la pièce nouvelle?

DOMINIQUE.

Oui.

SOPHIE.

Je vous en prie, mettez-y tout votre talent, entendez-vous, mon oncle, tout votre talent. (*Elle sort*).

SCENE VII.

DOMINIQUE, *seul.*

ET Sophie aussi me parle en faveur de l'ouvrage... Parbleu tous ces gens-là aiment bien Marivaux!... L'heure de la répétition s'avance, faisons notre visite. (*Près de la bibliothèque.*) Bien; ma femme ne le devinera jamais dans cet endroit... Eh sango-demi, cachons-y les lettres de Sophie, aussi bien je ne serai pas fâché que ma femme ouvre le secrétaire. (*Il ôte du secrétaire les lettres de Sophie, et les place dans la bibliothèque.*) Maintenant, comme Romagnesi ne viendra pas aujourd'hui achever avec moi la parodie d'Alceste, travaillons seul. (*Il se met à son bureau.*) Arlequin a donc une indigestion: ils sont gourmands tous ces arlequins!... il faut qu'il meure dans les règles, et je fais venir un médecin. (*S'interrompant.*) A-t-il eu un médecin, mon ami Lélio? Oh! sans doute; il est mort si promptement. (*Reprenant la plume.*) Le médecin lui ordonne la diète. Pauvre arlequin! il voit de loin une poularde du Mans, de la plus magnifique apparence. La fumée de cent mêts délicieux vient parfumer son odorat, et le bruit ravissant de la broche bourdonne à ses oreilles. (*S'interrompant.*) Ainsi va le monde, tout aux uns, rien aux autres... Où en étais-je... Ah! le théâtre change comme à l'opéra, et représente le fleuve Acheron. Voilà M. Hercule qui passe dans la barque à Caron.

Air: *Eh! lon lan la.*

Caron travaille
Pour passer
Nuit et jour les grands, la canaille.
Chacun voudrait bien rebrousser;
Mais par-là tout doit en passer.

Oui, tout : ce malheureux Lélio.... Moi aussi, je sens que j'aurai bientôt affaire à Caron ; il faudra faire mon paquet... Oh ! le bagage d'un arlequin est bien vîte prêt. Plus de femmes, ni de bons amis, plus de parodies, un avenir qu'on ignore... des regrets qu'on laisse.... Oui, il est possible qu'on regrette ce bon Dominique ; car pendant sa vie.... Eh bien, voilà ma mélancolie qui me gagne, courons plus vîte qu'elle. (*Il fait quelques pas.*) Et le docteur qui n'arrive pas. (*S'arrêtant devant la porte du petit cabinet.*) Ah ! je vais me distraire et étudier : voilà mes petits chats qui jouent.

Air : *Du pas redoublé.*

Dans tous mes rôles d'Arlequin,
On sait que je répète
Les gestes rusés, l'air taquin
Des enfans de Minette.
Tout dans le monde est apprêté,
Et je prends pour modèles
Ceux chez qui l'art n'a point gâté
Les graces naturelles.

Bon ! les voilà qui s'animent.

Air : *Du port Mahon.*

Il faut que j'examine
Leurs jeux
Joyeux,
Leur mine
Lutine.

SCENE. VIII.

DOMINIQUE, DIÉTIS.

DIÉTIS.

Suite de l'air.

On est sourd j'imagine,
Monsieur Biancolelli,
Est-ce ici ?

DOMINIQUE.

Me voici :

DIÉTIS.

Qu'est-ceci ?

DOMINIQUE, (*continuant.*)

Gestes malins,
Calins,
Quels ébats !
Quels combats !
Imitons leur folie,
Quels ronds !
Quels bonds !
La chatte jolie...

DIÉTIS.

Votre mélancolie,...

DOMINIQUE, (*de même.*)

Fuit avec le matou,
Par ce trou,
Je sais où,

DIÉTIS, (*à part.*)

Il est fou !

DOMINIQUE, (*continuant ses gestes et ne les interrompant que pour répondre.*)

Vous êtes sans doute le médecin Diétis ?

DIÉTIS.

Oui; mais êtes-vous bien monsieur Biancolelli ?

DOMINIQUE, (*de même.*)

Depuis ma naissance.

DIÉTIS.

Ne m'avez-vous pas fait appeler pour votre mélancolie ?

DOMINIQUE, (*de même.*)

C'est cela, docteur, ma mélancolie.

DIÉTIS.

Cependant cette occupation....

DOMINIQUE, (*de même.*)

Etude d'après nature.

DIÉTIS.

Il est nécessaire que je vous fasse quelques questions....

Air : *Dans ce sallon où du Poussin.*

Mangez-vous ?

DOMINIQUE.

Du macaroni.

DIÉTIS.

Dormez-vous ?

DOMINIQUE.

Tant que la nuit dure.

DIÉTIS.

Et votre sommeil est fini... ?

DOMINIQUE.

Je m'éveille avec la nature.

DIÉTIS.

Formez-vous quelques vains projets ?

DOMINIQUE.

Non : l'indulgence les seconde ;

DIÉTIS.

Et vous ne riez donc....

DOMINIQUE.

Jamais :
Mais je fais rire bien du monde.

DIÉTIS.

Et quel est votre état ?

DOMINIQUE.

Air : *Vaudeville de l'abbé Pellegrin.*

J'ai fait, docteur, plus d'un état
A Paris, Milan, Parme, Rome.
Villageois, pellerin, soldat.
Laquais, procureur, gentilhomme.
Mes habits, mes goûts, mes discours,
A les changer je m'étudie,
Et l'on dirait que tous les jours
Je veux jouer la comédie.

DIÉTIS.

J'entends : caractère inquiet, spasme continuel, affection chagrine. Il faut vous distraire, aller en public.

DOMINIQUE.

On m'y voit souvent. Et que m'ordonnez-vous, songez que j'aime les bonnes recettes.

DIÉTIS.

Je ne sais que trop, votre maladie est rare.

DOMINIQUE.

C'est un mal d'esprit.

DIÉTIS.

Eh ! que ne parliez-vous plutôt !

Air : *La comédie est un miroir.*

Un mal d'esprit en vérité,
Vous voulez que j'y remédie !
Jamais, monsieur, la faculté
N'a connu cette maladie.
Je ne saurais à votre mal
Appliquer un bon spécifique ;
Je ne guéris point le moral,
J'ai quelquefois trop du physique.

DOMINIQUE.

Docteur, voilà une franchise rare, ainsi vous ne me croyez donc pas sans ressource ?

DIÉTIS.

Non, je vous le répète... il faut vous dissiper, et tenez, il me vient une idée :

Air : *De la croisée.*

J'imagine un moyen fort doux
Contre l'humeur mélancolique.
Le spectacle... l'aimeriez-vous?

DOMINIQUE.

Beaucoup.

DIÉTIS.

Allez voir Dominique.

DOMINIQUE, (*après un mouvement.*)

D'ennui mon esprit fatigué....

DIÉTIS.

Sera guéri par Dominique.

DOMINIQUE.

Il faut donc pour me rendre gai....

DIÉTIS.

Allez voir Dominique.

DOMINIQUE.

Il est donc d'une gaîté....

DIÉTIS.

Folle. Ce n'est pas lui qui me ferait appeler pour sa mélancolie. Vous connaissez le mot plaisant : *Sire et les perdrix aussi.* Eh bien, monsieur, il a fait vingt réponses comme cela; ainsi, allez voir Dominique.

DOMINIQUE, (*tristement.*)

Impossible, docteur. Je suis le seul qui ne puisse pas profiter de l'ordonnance.

DIÉTIS.

Vous avez tort, vous ne le connoissez pas. Tenez

moi, qui par état, et sur-tout par goût, ne vais jamais voir ces puérilités qu'on nomme comédies, j'y ai été entraîné un jour... Ah ! M. Biancolelli, quel homme que ce Dominique !

Air : *De l'Anglaise.*

J'aime son enjouement,
Ses piquantes saillies ;
Ses mines, ses folies ;
C'est un bouffon charmant.
La vérité
De sa gaité
Peut mettre en train
L'homme le plus chagrin.
Je suis sûr que jamais l'ennui
N'eut de prise sur lui,
On ne saurait tenir
A son jeu plein de charmes,
Chacun en rit aux larmes,
J'en ris de souvenir.

Allez le voir, vous dis-je, et prenez un peu de sa gaîté.

DOMINIQUE.

Des raisons très-personnelles m'en empêchent.

DIÉTIS.

Vraiment ?

DOMINIQUE.

Oh ! mon dieu oui, je parie que si je vais dans la salle, il ne paraîtra pas sur le théâtre.

DIÉTIS.

Vous m'étonnez.

DOMINIQUE.

Non, cet homme-là ne jouera jamais devant moi.

DIÉTIS.

Ah ! monsieur, auriez-vous comme moi à vous plaindre de Dominique ?

DOMINIQUE.

Quoi ! vous avez à vous en plaindre, et il vous a fait rire.

DIÉTIS.

Beaucoup, monsieur, mais c'est malgré moi, et je ne devrais pas faire son éloge ; apprenez qu'il a une nièce....

DOMINIQUE.

On peut avoir une nièce.

DIÉTIS.

Que l'on dit même jolie.

DOMINIQUE.

Il n'y a pas encore de mal à cela.

DIÉTIS.

Oui ! mais, mon fils en est amoureux, et Dominique le protège. Vous sentez que je ne consentirai jamais à cette alliance. D'ailleurs, cela a redoublé son amour pour le théâtre et sa manie des vers. Il n'étudie plus la médecine.

Air : *Vaudeville d'Abuzard.*

D'Hypocrate il s'est dégagé
Et suit notre ennemi Molière.
Plus d'un malade est négligé,
Pour le malade imaginaire.
Au lieu de suivre tous ses cours,
De mettre à profit mes dépenses,
Dans les coulisses tous les jours,
Monsieur va prendre ses licences.

DOMINIQUE.

J'ai appris, il est vrai, qu'il voudrait unir votre fils à sa nièce ; mais, Dominique a les principes d'un honnête homme, et respecte trop les lois de la société pour autoriser la désobéissance d'un fils. Mais, vous me conseillez de voir Dominique, c'est à vous-même

que je veux le montrer, j'ai son portrait dans la pièce voisine, vous n'attendrez pas long-tems.

(*Il sort.*)

SCENE IX.

DIÉTIS, (*seul.*)

CHEZ qui diable mon fils m'a-t-il fait venir, et quel est ce monsieur Biancolelli? Il me fait appeller pour sa mélancolie, et je le trouve faisant des grimaces. Je lui parle, il les continue, il ne saurait, dit-il, voir Dominique, et il va me le montrer... Il est fou, oui, cet homme est fou.

Air : *La fuite en Egypte jadis.*

Dans un chapitre ingénieux,
Gallien que jamais je n'oublie,
Dit que des maux contagieux
Le plus commun est la folie.
Ah! s'il vivait de notre tems,
En voyant cette maladie
Chez nous attaquer tant de gens,
Il craindrait une épidemie

Mais, pourquoi ce monsieur Biancolelli sait-il, Dominique veut marier mon fils avec sa nièce? Il ne veut pas voir Dominique... Et il vient de me dire que c'est un honnête homme. Il a tort... On est si heureux d'en trouver... Ah! serait-ce! non! je m'y perds. ... Attendons le mot de l'énigme.

SCENE X.

Mad. DOMINIQUE, MARIVAUX, DIÉTIS.

Mad. DOMINIQUE.

ENTREZ monsieur de Marivaux, entrez... Il doit être ici. Je ne le vois pas; où est-il donc?

MARIVAUX.

Sûrement, à rêver quelque part.

DIÉTIS, (*à part.*)

C'est peut-être la maîtresse de la maison. (*haut.*) Vous demandez sans doute monsieur Biancolelli ? Il est allé chercher le portrait de Dominique.

Mad. DOMINIQUE.

Biancolelli... Un portrait!

MARIVAUX.

Il est cependant prévenu que je dois l'emmener à la répétition.

Mad. DOMINIQUE.

Il sait son rôle depuis long-tems.

DIÉTIS.

Son rôle !... Monsieur votre mari jouerait-il la comédie ?

MARIVAUX.

Comment, vous l'ignoriez...

DIÉTIS, (*à part.*)

Ah ! mon fils me fait venir chez un comédien !

MARIVAUX.

Eh parbleu ! le voici.

Mad. DOMINIQUE.

Qu'est-ce que cela signifie ?

SCENE XI.

LES PRÉCÉDENS, DOMINIQUE, (*en arlequin.*)

DOMINIQUE, (*passant près de sa femme et de Marivaux, et leur faisant des mines.*)

Air : *Eh! lon lon la landerirette.*

...ançons d'un air folâtre...
...me le souris malin,

Et les lazzis qu'au théâtre
Improvise un Arlequin.

DIÉTIS, (*à part.*)

Mais quelle est cette figure ?

DOMINIQUE.

J'amène un portrait vivant ;
Un portrait fait d'après nature,
Très-ressemblant,
Même parlant.

Air : *De Raoul Barbe-Bleu.*

(*Il chante ce couplet en faisant à M. Diétis un grand nombre de lazzis.*)

Apprends, docteur sévère,
Que je suis ton confrère.
Dans le monde j'opère,
Bien mieux que toi, j'espère.
Quand je ris,
Je guéris.
Tu n'écris
Une ordonnace
Qu'avec gravité.
La santé
Je la dispense
Avec la gaîté.
Mon genre est parodie,
Parade, ou comédie ;
Chez toi la tragédie
Est d'une maladie
Souvent
Le dénouement.
Me connais-tu ? Non ;
Devine, si su peux, mon nom.

MARIVAUX.

A ce masque-là
Vous ne devinez pas cela.
Plaisant ; jamais caustique,
Par fois mélancolique,
Mais toujours bon comique.

DIÉTIS.

C'est l'acteur Dominique.

DOMINIQUE.

Tu l'as nommé, docteur.

DIÉTIS.

Quoi ! vous êtes Dominique ?

DOMINIQUE.

Oui, moi.

DIÉTIS.

Et le nom de Biancolelli ?....

DOMINIQUE.

Toujours moi.

DIÉTIS.

Et votre mélancolie....

DOMINIQUE.

Trop véritable, quand je n'ai pas cet habit.

DIÉTIS.

Et moi qui vous conseillais d'aller voir...

DOMINIQUE.

Je le verrai.

DIÉTIS.

Qui vous disais que j'ai à me plaindre....

DOMINIQUE.

Je ne le dirai pas à Dominique. Il ne saura pas non plus que vous n'aimez pas les comédiens, et que vous ne permettrez jamais certaine alliance, non, cela lui ferait trop de peine.

Mad. DOMINIQUE, (*à part.*)

Quelle est cette alliance ?...

DIÉTIS.

Quoique j'aime beaucoup mon fils, je ne saurais

consentir... Pardon, si j'ose, mais il est certains préjugés, et dans le monde la famille d'un comédien...

MARIVAUX.

D'un comédien ! et sur-tout d'un comédien comme lui. Ecoutez-le, il vous prouvera qu'il est parent du premier président de Harlai.

DIÉTIS, (*à Dominique*)

Vraiment, monsieur, vous êtes...

DOMINIQUE.

En ligne directe. Le bisaïeul était Harlai premier, l'aïeul Harlai second ; le père Harlai trois, le président Harlai quatre... et moi je suis Harlai-Quint.

(*Arlequin.*)

DIÉTIS.

Je ne m'attendais pas à celui-là.

DOMINIQUE.

Docteur, je vous ai confié ma généalogie.

DIÉTIS.

Je vous garderai le secret, mais souffrez que je vous quitte. J'ai quelques visites à faire.

DOMINIQUE, (*regardant autour de lui.*)

La mienne est faite.

Air : *Réveillez-vous belle endormie.*

Docteur, je ne vous tiens pas quitte.
Votre courroux est affaibli,
Dominique ici vous invite
A dîner chez Biancolelli.

DIÉTIS.

J'accepte le dîner des deux, et serai ici vers une heure. (*Il sort.*)

SCENE

SCENE XII.

DOMINIQUE, MARIVAUX, Mad. DOMINIQUE.

Mad. DOMINIQUE.

QUEL est ce monsieur ?

DOMINIQUE.

Un médecin.

Mad. DOMINIQUE.

Vous avez parlé d'alliance ?

DOMINIQUE.

Cela se saura.

Mad. DOMINIQUE.

Pourquoi chez vous ce costume de théâtre ?

DOMINIQUE.

C'était pour me mettre à mon aise.

MARIVAUX.

Vous avez raison. Il est si bien fait à votre taille.

Air : *Vaudeville de l'Avare.*

Cet habit fut dans l'Italie
Pour vous, dès long-tems inventé,
On dit même que la folie
En riant vous l'a présenté.
Sous ce costume bergamasque,
Momus vous à conduit ici,
Et, quoiqu'il fût un peu noirci,
Thalie a reconnu son masque.

DOMINIQUE.

Surtout quand Marivaux me l'attachait.

Mad. DOMINIQUE, (*à part.*)

Il a caché quelque chose, c'est sûr. (*haut.*) Eh

bien! monsieur Dominique, n'allez-vous pas à la répétition? Monsieur de Marivaux vient vous chercher.

MARIVAUX.

Oui, partons, même comme vous êtes. Il n'y a pas loin d'ici à l'hôtel de Bourgogne, et d'ailleurs j'ai une voiture.

DOMINIQUE.

Je le veux bien. (*à part.*) Le secret de Sophie est en sûreté.

Mad. DOMINIQUE, (*à part.*)

Il ne s'en ira pas.

MARIVAUX.

A propos. C'est demain que je dois être reçu à l'académie.

DOMINIQUE.

Piron se moquera de vous.

Mad. DOMINIQUE, (*à part.*)

Si je pouvais savoir...

MARIVAUX.

Piron!

Air : *Trouverez-vous un parlement?*

Sur les quarante il lance envain
Les traits de sa muse ennemie,
Plus d'un immortel écrivain
Sait honorer l'Académie.
Chaque art éprouve de son goût,
Une recherche curieuse,
On peut dire qu'elle sait tout;

Mad. DOMINIQUE, (*à part.*)

L'Académie est bien heureuse,

DOMINIQUE.

Demain reçu à l'académie, ce soir couronné au théâtre.

MARIVAUX.

Je vous assure que cette pièce-là ne fera rien à ma réputation.

DOMINIQUE.

C'est, cependant une de vos meilleures.

MARIVAUX.

Je vous jure, qu'elle ne m'a rien coûté. Pourtant mettez-y tout votre talent; entendez-vous, mon ami, tout votre talent.

DOMINIQUE, (*à part.*)

Ils se sont tous donné le mot pour me dire la même chose. (*haut.*) Ma chère femme, j'ai une chose très-importante à vous annoncer.

Mad. DOMINIQUE.

Un secret! vîte dépêche-toi de me conter cela.

MARIVAUX, (*à Mad. Dominique.*)

Ne croyez pas tout ce qu'il vous dira.

DOMINIQUE.

Les Fausses confidences (1) sont de vous, Monsieur. (*A sa femme.*) Tu sais bien ce paquet au cachet noir?

Mad. DOMINIQUE.

Après?

DOMINIQUE.

Tu me promets de n'être pas curieuse?

Mad. DOMINIQUE.

Tu sais bien que je ne le suis pas.

---

(1) Pièce de Marivaux.

DOMINIQUE.

En ce cas je te ménage une surprise agréable.

MARIVAUX.

Est-ce la *Surprise de l'amour* (1) ?

Mad. DOMINIQUE:

Il y a long-temps que mon mari ne surprend plus sa femme. Mais achève donc.... cette surprise...

DOMINIQUE.

Tu l'auras quand je reviendrai. Adieu ma bonne amie. (*Il sort avec Marivaux*).

SCENE XIII.

Mad. DOMINIQUE, *seule.*

Tu l'auras quand je reviendrai !... J'espère bien me la procurer avant, monsieur mon mari. Fermons d'abord la porte, et commençons nos recherches... Il a regardé le secrétaire... Voyons : (*Elle l'ouvre, et prend un manuscrit.*) « *Plan de la Femme curieuse, comédie en cinq actes, dédiée à madame Dominique.* » Ne voudrait-il pas me donner une leçon ? Voyons encore : (*Elle tire un tiroir, et y prend un rouleau de papier étroit, qui se déroule jusqu'à terre, elle lit en tête :*) « *Petite récapitulation des jours de l'année où ma femme me fait enrager.* » L'impertinent ! Cherchons autre part. (*Près de la bibliothèque*). Ah ! ces livres ont été nouvellement dérangés. (*Elle en ôte quelques-uns, et trouve derrière eux un souvenir et les lettres de Sophie, elle ouvre le souvenir, et lit :*) « *Souvenir d'amitié donné par ma-*

(1) Pièce de Marivaux.

demoiselle Silvia à son camarade Dominique. ,,. Une actrice bonne, jeune et jolie, qui donne des souvenirs d'amitié !... on ne sait pas ce que cela peut devenir... (*Elle tire une lettre du paquet, qu'elle remet à sa place, ainsi que le petit livre.*) Voyons une de ces lettres... Hom, cela ressemble bien à une lettre d'amour.

Air : *Quand par son ardeur indiscrette.*

Tâchons de lire sans colère :
,, Me voilà certain de ton cœur.
,, Observons le plus grand mystère.
,, Le mystère ajoute au bonheur.
,, Madame Dominique ignore
,, Qu'à toi mon destin est lié. ,,
Ai-je bien lu? C'est pis encore
Que le souvenir d'amitié ?

Ah ! le monstre !... Il avait ses raisons pour se cacher de moi. J'avais tort d'être curieuse ! C'était donc la la surprise qu'il me ménageait.... Je suis d'une colère... Point de signature.... Voyons les autres lettres. (*On frappe.*) On y va... Si je savais qui...

SOPHIE, (*en dehors.*)

C'est Sophie, ma tante.

Mad. DOMINIQUE.

Gardons cette lettre pour confondre l'infidèle. (*Elle serre la lettre, et va ouvrir*).

SCENE XIV.

Mad. DOMINIQUE, SOPHIE.

Mad. DOMINIQUE.

ous a appelée, mademoiselle ?

SOPHIE.

Personne, ma tante; mais j'étais bien aise de vous tenir compagnie. (*A part, regardant le secrétaire.*) O ciel! il a laissé la clef.

Mad. DOMINIQUE.

C'est ton oncle que tu viens chercher ici?

SOPHIE.

Oh! mon dieu non.

Mad. DOMINIQUE.

Tu as l'art de dissiper sa mélancolie, pour te remercier il te met dans sa confidence... et toi ensuite tu lui fais part de tes secrets.

SOPHIE, (*à part*).

Aurait-elle découvert?... (*Haut.*) Ma tante je vous proteste....

Mad. DOMINIQUE.

La pauvre innocente! Quoi! tu ne sais pas ce qu'il y a dans la lettre, ou plutôt les lettres que tu as remises à ton oncle?

SOPHIE, (*effrayée.*).

Comment, les lettres!

Mad. DOMINIQUE.

Tu te troubles, mon enfant, je devine tout, je sais tout.... il est inutile de mentir.

SOPHIE, (*à part.*)

Air : *L'aimer je le voudrais envain.*

Ah! dissimulons ma frayeur,

Mad. DOMINIQUE.

Quoi! tu n'as pas su lui remettre
Certain paquet dont la grosseur
Doit contenir plus d'une lettre.

SOPHIE.

Mon oncle ne m'a rien fait voir.

Mad. DOMINIQUE.

Sophie à sa tante en impose ;
Il avait même un cachet noir....

SOPHIE (*à part, avec joie.*)

Ce n'est pas mon ruban rose !

(*Haut.*) Ah ! je sais ce que vous voulez dire.... le cachet noir ; vous avez demandé à mon oncle si ce n'était pas une comédie ou un billet d'enterrement ?

Mad. DOMINIQUE.

Après ?

SOPHIE.

Eh bien, ma tante.... mon oncle l'a serré dans sa poche.

Mad. DOMINIQUE.

Ah ! dans sa poche.

SOPHIE.

On vient, je crois.

SCÈNE XV.

Mad. DOMINIQUE, SOPHIE, THÉODORE.

SOPHIE, (*à part.*)

C'est Théodore !

Mad. DOMINIQUE.

Que demande monsieur ?

THEODORE.

Madame, c'est ici que M. Dominique m'a donné rendez-vous après la répétition.

Mad. DOMINIQUE.

Ah! ah! monsieur se destine au théâtre, sans doute?

THÉODORE.

J'essaye aujourd'hui.

Mad. DOMINIQUE.

Monsieur est auteur?

THÉODORE.

Je voudrais qu'il me fût permis de l'être.

Mad. DOMINIQUE.

Acteur... je vois cela. Quand faites-vous vos débuts? quel emploi prenez-vous?

Air : *Il faut de la santé pour deux.*

L'Arlequin!

THÉODORE.

Après Dominique,
Comment jouer un Arlequin?

Mad. DOMINIQUE.

Bon! aux Scapins, monsieur s'applique!

SOPHIE.

Monsieur n'a pas l'air d'un Scapin.

THÉODORE.

Pour moi votre mari qui m'aime
A fait un choix bien plus heureux,
Et je viens de son aveu même,
Jouer un rôle d'amoureux.

Mad. DOMINIQUE.

Est-ce la première fois?

THÉODORE, (*regardant Sophie*).

Oh! oui madame.

SOPHIE, (*malignement*).

Monsieur n'a pas joué en province?

THÉODORE, (*regardant Sophie.*)

La mémoire m'eût manqué, ce n'est qu'ici que j'ai pu apprendre par cœur.

Mad. DOMINIQUE.

Vous réussirez, monsieur, c'est moi qui vous le prédis.

THÉODORE.

Vous croyez madame.... Et mademoiselle est-elle du même avis ?

SOPHIE.

Je l'espère et le desire, mais dans un rôle pareil, il faut être prêt à toutes les repliques.

THÉODORE.

J'entends, je crois, M. Dominique.

Mad. DOMINIQUE, (*à part.*)

Mon mari... Tâchons de nous modérer.

SCENE XVI.

LES PRÉCÉDENS, DOMINIQUE. MARIVAUX.

MARIVAUX, (*à Dominique*).

NON, non, vous avez eu tort de ne répéter que la dernière scène.

DOMINIQUE.

Je vous dis que le reste va bien.... Ce qu'il est important de méditer, c'est le dénouement. Tenez : je m'en rapporte à Théodore.

THÉODORE.

Je me soumets d'avance à votre décision (*entre eux*

deux). Dites-moi, je vous prie, mes bons amis, êtes-vous encore contens de l'ouvrage ?

MARIVAUX.

Plus que jamais, et vous devez être bien satisfait.

DOMINIQUE.

Comment ?

MARIVAUX.

C'est que monsieur connaît l'ouvrage comme moi, et s'intéresse plus encore peut-être au succès.

DOMINIQUE.

Effectivement ce matin il m'a vivement recommandé la pièce. (*A sa femme.*) Eh bien, ma bonne amie, vous ne dites rien.

Mad. DOMINIQUE, (*avec une colère concentrée.*)

Bientôt je vais parler.

DOMINIQUE.

Je savais bien que cela ne pouvait durer.

Mad. DOMINIQUE, (*éclatant.*)

Ah ! vous avez encore la hardiesse de faire le plaisant, vous ne craignez pas que je ne dévoile des mystères affreux !

DOMINIQUE.

Vous m'effrayez.

Mad. DOMINIQUE.

Etes-vous confondu ?

DOMINIQUE.

Pas encore.

Mad. DOMINIQUE.

Ah ! il vous faut des preuves. (*Elle lui remet la lettre de Théodore.*) En voici des preuves :

SOPHIE, (*à part*).

Une des lettres de Théodore !

Mad. DOMINIQUE.

Le style en est tendre, les expressions claires... ré-ponds, s'il t'est possible, et tâche d'excuser ton abominable perfidie.

DOMINIQUE, (*avec une feinte confusion.*)

Mon abominable perfidie ! C'est vrai, je m'avoue coupable.

Mad. DOMINIQUE.

Au moins tu vas me nommer....

DOMINIQUE.

Qui donc, ma douce amie ?

Mad. DOMINIQUE.

La demoiselle qui t'écrit ces billets doux.

DOMINIQUE, (*à genoux.*)

Air : *Du confiteor.*

Ma femme, vous pardonnerez
A votre époux une faiblesse,
Surtout lorsque vous connaîtrez
Combien est belle sa maîtresse,
Ma bouche ici la nommera,
Regardez-là,
(*Montrant Théodore.*)
L'honnête fille que voilà.

THÉODORE.

Moi !

MARIVAUX.

Quelle est cette plaisanterie ?

Mad. DOMINIQUE.

Pense-t-on me faire prendre le change ?

DOMINIQUE, (*à Sophie, d'un air contrit.*)

Ne m'en veux pas, ma chère Sophie, de t'avoir enlevé ton amant. Tu es bien jolie : mais la fraîcheur de mon teint l'a séduit plus encore que tes charmes ;

je te rends pourtant son amour, et le gage qu'il m'a avait donné. (*Il lui remet la lettre.*)

DOMINIQUE.

C'était pour Sophie !

THÉODORE.

Comment se fait-il que ma lettre?...

DOMINIQUE.

Chut, je vous dirai cela.

Mad. DOMINIQUE, (*à Sophie.*)

Et tu me soutenais que le paquet au cachet noir....

SOPHIE.

N'était pas le mien.

Mad. DOMINIQUE.

Mais quel est donc celui-là ?

DOMINIQUE.

Tu vas l'apprendre ; tout ce que j'exige de toi, c'est d'oublier mon abominable perfidie, et de t'unir à nous tous, pour faire consentir le père de Théodore au mariage de son fils et de Sophie.

Mad. DOMINIQUE.

De tout mon cœur. Je suis fâchée seulement de ne l'avoir pas su plutôt... mais j'oublie tout... Où est-il, ce père ?

DOMINIQUE.

Il va venir.

THÉODORE.

Mon père va venir ?

DOMINIQUE.

Oui : et même le voici :

SOPHIE, (*à part.*)

Oh ! comme je tremble !

SCENE XVII et dernière.

LES PRÉCÉDENS, DIÉTIS.

DIÉTIS, (*à Dominique.*)

Vous voyez que je suis de parole. (*à Théodore*) Eh quoi ! vous ici, Monsieur ! venez-vous encore de mettre en vers quelques-unes de mes ordonnances ?

THÉODORE.

Non, mon pere ; elles guérissent bien sans cela.

DIÉTIS.

Abandonner Esculape pour Apollon !

THÉODORE.

C'est à-peu-près la même chose.

Air :

D'Esculape au sacré vallon
Monte la généalogie,
On sait qu'il est fils d'Apollon,
Quand on lit la mythologie.
J'ai servi le fils quelque-tems ;
Pour le père mon amour brille,
Ainsi mes vœux, quoiqu'inconstans,
Ne sortent pas de la famille.

DIÉTIS.

Bonne raison !

MARIVAUX.

Il n'a pas tort. Tenez monsieur, je vois que vous aimez votre fils, et que vous voudriez qu'il fût célèbre... Eh bien !

Air : *Vaudeville du mur mitoyen.*

Il peut par des succès nombreux
[illegible] médecine,
[illegible] colline,
[illegible] eux,

Vous, docteur, pourriez-vous le faire
Vivre dans la postérité....
Un médecin ne donne guère,
De brevet d'immortalité.

DIÉTIS.

Monsieur est poëte sans doute ?

DOMINIQUE.

C'est Marivaux.

DIÉTIS.

Marivaux ! Il me semble que je connais ce nom-

DOMINIQUE.

Vous n'êtes pas le seul... Ah ça ! docteur, je vo
emmène après dîner voir la pièce nouvelle.

DIÉTIS.

Je vous remercie.

DOMINIQUE.

Vous lui devez cela, à cause de la singulière re
semblance qu'il y a entre elle et votre position.

MARIVAUX.

C'est juste... Mais je crois, mon cher Dom
nique, que vous trompez toujours dans la dernièr
scène.

THÉODORE, (*inquiet.*)

Comment donc ?

DOMINIQUE.

Eh ! non vous dis-je, tenez, le père est-là (
place M. Diétis.) pardon docteur.

DIÉTIS.

Eh quoi ! il faut que je fasse le père ?

DOMINIQUE.

Le mieux que vous pourrez. (*désignant des places*
La demoiselle est ici... le fils...

THÉODORE, (*s'élançant au milieu d'eux*

Vous n'y êtes pas du tout. Ce n'est pas cela, le pè
est au milieu. A sa droite, la jeune personne...

tout près de lui. (*Il y place Sophie.*) Il ne la connaît pas, ses grâces vont le charmer ; il l'examine ; son maintien modeste l'enchante, elle veut parler.... La timidité la rend muette, mais, c'est encore de l'éloquence. Les amis s'approchent, entourent le père, le fils à gauche se jette à ses pieds. (*Il s'y jette.*) et lui demande les larmes aux yeux sa maîtresse, et le bonheur. (*Se levant.*) Sans cela plus de tableau, plus d'effet dramatique, le coup de théâtre est manqué, et vous aurez à vous reprocher la chûte de l'ouvrage.

DIÉTIS.

Malheureux, tu es l'auteur !

DOMINIQUE.

Qui, Théodore... comment, Marivaux...

MARIVAUX.

La nature s'est trahie.

DIÉTIS.

C'est toi ; qui as fait la pièce de ce soir, et tu m'y fais jouer un rôle !

MARIVAUX.

Justement, il y a un médecin.

DIÉTIS.

Comment ! le coquin m'a mis en scène !

DOMINIQUE, (*à Théodore, avec une feinte colère.*)

Mettre votre père en scène, pour en dire tout le bien que vous en pensez.... C'est indigne.

DIÉTIS, (*à Théodore.*)

C'est ainsi que tu suis mes ordres ! (*à Dominique.*) et il y dit du bien de moi ?

DOMINIQUE, (*de même.*)

Il a eu l'audace de faire votre éloge.

DIÉTIS, (*à part, avec satisfaction.*)

Mon éloge.... (*à Théodore.*) Pensez-vous faire vo-

tre fortune au théâtre... Guérissez monsieur, guérissez, cela vaut mieux, (*à Dominique*) et croyez-vous sa pièce bonne ?

DOMINIQUE, (*de même.*)

Nous avons eu la faiblesse d'en être contens.

DIÉTIS, (*à part.*)

Contens. (*à Théodore.*) Eh bien ! je ne vous gêne plus, faites des pièces, j'irai ce soir à la vôtre.

THÉODORE.

Vous irez, mon père ?

DIETIS.

Et je vous sifflerai.

MARIVAUX.

Je gage que non.

Mad. DOMINIQUE.

Voilà qui est bien, mais, il y a encore un mariage à faire.

DIETIS.

Oui : c'est comme au théâtre, eh bien ! il n'a qu'à se marier comme il fait des pièces... Sans mon consentement.

SOPHIE.

Sans votre consentement ?

Air : *Femmes voulez-vous éprouver ?*

Cessez, monsieur, de comparer
La muse et l'amante fidelle.
L'une parvint à l'égarer,
L'autre à son devoir le rappelle.
Si le métromane un moment
Sut enfreindre votre défense,
Sophie au moins, peut de l'amant,
Vous garantir l'obéissance.

DIETIS.

Je suis très-content de cette réponse, mais....

DOMINIQUE

DOMINIQUE, (*feinte colère, apportant le porte-feuille qui était dans le secrétaire.*)

Docteur, je partage votre juste ressentiment contre un fils criminel, et vous me voyez d'une colère !.... si vous m'en croyez, vous en tirerez une vengeance éclatante, et voici le conseil que je vous donne, abandonnez l'ingrat à sa malheureuse étoile. Si la pièce réussit, qu'il se fasse auteur, et qu'il épouse Sophie. Si elle tombe, pour le punir, qu'on le fasse médecin et qu'il épouse Sophie. Je suis si indigné que voici une dot pour ma nièce. Donnez-la au coupable Théodore. Ce sera sa part d'auteur en cas de succès, en cas de chûte, cela paiera le voyage de Montpellier.

DIETIS.

Que me conseillez-vous donc-là, monsieur Dominique ?

DOMINIQUE.

Un dénouement, docteur.

DIETIS.

Il s'agit bien de dénouement. Cette alliance dérange tous mes projets. Je n'aime point à être contrarié, et si elle se fait, je ne réponds pas que le chagrin n'abrège mes jours.

DOMINIQUE.

Le chagrin, docteur... Il faudra vous dissiper. *Vous irez voir Dominique.*

Mad. DOMINIQUE, (*à Diétis.*)

Voilà deux jeunes gens bien malades. Allons, monsieur le docteur, une bonne ordonnance, et vous les guerirez.

DIETIS.

Air : *Epoux imprudens, fils rébelle.*

Vous allez blâmer ma faiblesse,
Mais, puisqu'on le voit si jaloux

Du théâtre et de sa maîtresse,
Qu'il soit auteur, qu'il soit époux.
Ce soir, de ta muse étourdie,
J'irai voir les enfans chéris,
Messieurs, j'aime encor plus mon fils,
Que je ne hais la comédie.

Mad. DOMINIQUE.

Ah! nous en sommes venus à bout. (*à Dominique.*) Dis-moi donc d'où te vient cet argent-là?

DOMINIQUE.

Il était dans le paquet au cachet noir... Je te conterai tout cela, mais je te préviens, ma bonne amie, qu'il n'y a plus rien à trouver dans mon cabinet.

THEODORE.

O! monsieur Dominique, je vous dois mon bonheur.

VAUDEVILLE.

DOMINIQUE, (*à Diétis.*)

Air : *Vaudeville de l'Opéra-comique.*

En vain contre mes noirs accès,
Votre art épuisait son adresse.
Mais vous êtes sûr du succès,
Docteur, en adoptant ma nièce,
Voir les heureux que l'on a faits,
Chasse l'humeur mélancolique,
Je n'ai plus besoin désormais
D'aller voir Dominique.

THÉODORE.

J'entends dire que le bonheur
A par fois sa mélancolie,
Chez nous qu'il soit de bonne humeur,
Aimons-nous gaîment, ma Sophie.
Si l'hymen nous donnait un jour
Sa gravité mélancolique,
Rappellons les ris et l'amour,
Allons voir Dominique.

DIÉTIS.

Tendres victimes des vapeurs,
Gens à l'humeur mélancolique,
Fades partisans des langueurs,
De la constance platonique,
Venez me prouver la bonté
De mon ordonnance comique,
Et pour recouvrer la gaîté,
Allez voir Dominique.

MARIVAUX.

Dorval laissait mourir d'ennui,
Angélique, sa jeune dame ;
Il vit Arlequin et chez lui
Revint pour égayer sa femme.
Goûtant depuis un sort plus doux,
La belle et sensible Angélique
S'appercevait quand son époux
Avait vu Dominique.

SOPHIE. (*au public.*)

De Dominique un autre aurait
Mieux dessiné le caractère,
Mais si l'auteur de ce portrait,
Grace à l'indulgence, a su plaire,
Malgré les discours ennemis,
D'un censeur chagrin et caustique,
Daignez dire à tous vos amis :
Allez voir Dominique.

FIN.

LA VILLE

ET

LE VILLAGE,

DIVERTISSEMENT-VAUDEVILLE EN UN ACTE.

PAR LE C.en RABOTEAU, Pierre Paul

Représenté, pour la première fois, sur le théâtre du Vaudeville, le 9 brumaire an X.

A PARIS,

Chez BARBA, libraire, palais du Tribunat, galerie derrière le théâtre Français, N°. 51; et galerie de bois, côté du jardin, près du même théâtre, N°. 264.

AN X. — 1801.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
BONNEVAL, propriétaire,	LENOBLE.
MELCOUR, jeune homme du dernier goût,	JULIEN. / ALBERT.
CIDALISE, jeune veuve du même genre,	M.me HENRI.
CLAUDIN, paysan,	HENRI.
GEORGETTE, paysanne,	M.me DESMARRES.
DUBOIS, homme d'affaires,	CHÉNIER.
LE NOTAIRE,	ÉDOUARD.
LA TANTE,	M.lle BODIN.
VILLAGEOIS ET VILLAGEOISES.	

La scène est à la campagne, chez Bonneval.

LA VILLE ET LE VILLAGE,

DIVERTISSEMENT.

Le théâtre représente une terrasse de la maison de Bonneval.

SCENE PREMIERE.

CLAUDIN, GEORGETTE, LA TANTE, LE NOTAIRE, PARENS, VILLAGEOIS ET VILLAGEOISES, DUBOIS.

(Ils sont disposés en groupes. Quelques-uns boivent à des tables.)

CHŒUR.

Air de la contredanse du Diable à Quatre.

Oui, le jour de demain
Unit Claudin
A Georgette.
La fête est complette :
J'aurons dans ce lieu
Festin joyeux,
Couple heureux,
Bons mets et vin vieux.

DUBOIS.

Amis, videz la bouteille :
Rien ne doit être épargné.

UN PAYSAN.

En commençant dès la veille,
C'est toujours autant d'gagné.

CHŒUR.

Oui, le jour de demain, etc.

CLAUDIN.

Que te dit le cœur, ma p'tite?

GEORGETTE.

Claudin, que te dit le cœur?

CLAUDIN.

Tiens, sens-tu comme il bat vite?

GEORGETTE.

Le mien saute... à faire peur.

CHŒUR.

Oui, le jour de d'main, etc.

LA TANTE.

Eh ben, ma pauvr' Georgette, te v'là tout je ne sais comment?

GEORGETTE.

Mais dam', ma tante....

LA TANTE.

C'est tout simpl', c'est tout simpl'.

CLAUDIN.

Oh! g'ni a rien d'pus simpl'.

GEORGETTE.

AIR: *On dit que dans le mariage.*

Ben souvent on m'a dit qu'ma mère
Le jour d'sa nôce était comm' ça;
Mais j'savons aussi d'sa commère
Que p'tit à p'tit ça li passa.
J'sens ben queuqu'ont barras,
Mais ça n'méponvant' pas!
Pour fair' bien, j'sais que j'n'ons qu'à faire
Tout comm' a fait (*ter.*) ma mère.

LE NOTAIRE.

Et toi, filleul, tu n'as pas peur, n'est-ce pas?

CLAUDIN.

Bah! laissez donc... peur!... oh! c'n'est pas l'moment.

AIR: *Et puis je bois pour chanter.* (De Philippe le Savoyard.)

A la guerre comme en route,
A c'que dis' les grands esprits,

C'est le premier pas qui coûte
Pour un garçon bien appris.
Mais en fait d'mariag', p'tit père,
(Vous m'l'avais dit d'vant témoins)
L'premier pas est au contraire
C'lui qui li coûte le moins. } *Bis.*

GEORGETTE.

Un pas qui coûte ! quoiqu'tout ça veut dire ?

AIR : *Fidélio, mon doux ami.*

Mon p'tit Claudin, v'là donc le jour
Tant desiré par ta Georgette !
J'vons t'épouser, j'ons ton amour ;
De quoi pourrions-je êtr' inquiette ?
Mais du jour d'nôce on parle tant !
Ça m'fait rêver ; et j'sens pourtant
Qu'ainsi que toi l'amour m'éveille. (*Bis.*)
On parl' du jour, mon p'tit Claudin !
On parle itou du lendemain :
Y a ben d'quoi (*bis*) fair' rêver la veille.

CLAUDIN.

Va, ma p'tite, j'te conterons ça.

LE NOTAIRE.

C'est qu'on ne voit pas tous les jours à Pantin, de mariage comme le vôtre... un garçon de ferme et la fille d'un pauvre jardinier qui apportent chacun six cents francs au contrat !

CLAUDIN.

Grace à ce brav' monsieur Bonnival.

LA TANTE.

Oh ! brave, brave !

GEORGETTE.

Le pauvr' cher homme !

DUBOIS.

Oh ! vos nôces feront du bruit : il veut que l'on en parle. Il lui vient demain un monde !

GEORGETTE.

Du monde de Paris ?... Mon dieu, Claudin !

CLAUDIN.

Eh ben, ma p'tite Georgette, laiss'-les venir.

DUBOIS.

Tenez, tenez, en voilà déjà qui sont arrivés ce matin.

GEORGETTE.

Oh mon dieu ! ce monsieur.... c'est tout comm' ceux qui m'ont fait tant d'peur un jour.... dans s'te rue qui ne finit pas, et où c'que j'ai si bien pensé me perdre.

SCENE II.

LES MÊMES, BONNEVAL, MELCOUR, CIDALISE, *sortant de la maison.*

BONNEVAL.

La belle soirée ! qu'en pensez-vous?

CIDALISE.

Oh ! divine, en vérité.

MELCOUR.

Délicieuse... sur ma parole, on n'a pas d'idée de ça.

BONNEVAL.

A Paris, n'est-ce pas?... *(Aux villageois.)* Bonsoir, bonsoir, mes amis. *(Tout le monde salue.)*

CIDALISE.

Bonsoir, messieurs.

MELCOUR.

Bonsoir, bonnes gens.

BONNEVAL.

Oh ! oui, bien bonnes gens ! et nos fiancés, où sont-ils donc? se cachent-ils?

CLAUDIN, *s'avançant avec Georgette.*

Oh ! qu'non, M. Bonn'val, je n'nous cachons pas encore.

BONNEVAL, *à Melcour et à Cidalise.*

Comment les trouvez-vous?

(Melcour lorgne Georgette.)

GEORGETTE, *honteuse, bas à Claudin.*

Quiens! comme i me r'garde donc avec son œil de verre!

MELCOUR.

Comment donc! mais elle est précieuse, la future, vraiment précieuse!

CIDALISE.

Et le futur n'est pas trop mal tourné.

BONNEVAL, *aux villageois.*

Ah ça, que nous ne vous dérangions pas. Vous chantiez, vous buviez... Eh bien, buvez et chantez toujours.

LE CHŒUR *de la première scène.*

Oui, le jour de d'main, etc.

BONNEVAL, *satisfait, à Melcour.*

Voilà de la gaîté franche!

CIDALISE, *dédaigneusement.*

Oh! oui, c'est de la franchise : c'est charmant.

MELCOUR, *de même.*

Un peu étourdissant, mais très-joli d'ailleurs... joli au suprême.

CLAUDIN, *à Georgette, en détachant un ruban de sa boutonnière.*

AIR : *Fatigué de si longue route.* (De Paul et Virginie)

Ce ruban, ma charmant' future,
Était à moi;
Qu'i soit à toi :
J'veux l'attacher à ta ceinture.

(Il le lui passe autour du corset.)

N'est-il pas là tout d'même à moi?

GEORGETTE.

Tout d'même à toi.

CLAUDIN.

Tout d'même à moi.

(Ritournelle.)

GEORGETTE, *détachant une rosette de son sein.*

A ton tour, vois-tu ste rosette?
Quand j'laurons mise à ton chapeau,

J'croirons l'avoir à not' cornette.

(Elle l'attache.)

MELCOUR ET CIDALISE, *ironiquement.*

Mais vraiment, cela fait tableau.

Oui, vraiment, etc...

(Ritournelle.)

BONNEVAL, *enchanté.*

Bravo ! bravo !... Ah ça, mes amis, allez danser jusqu'à la nuit dans la grande avenue.

DUBOIS.

Entendez-vous, enfans? dans l'avenue. *(Les villageois sortent en répétant le chœur.)*

(Pendant le dialogue et le chant précédent, les merveilleux ont examiné les fiancés en ricanant et se parlant tout bas.)

BONNEVAL, *arrêtant Georgette qui va sortir avec le village.*

Je demande seulement à Georgette de m'apporter bientôt quelques fleurs.

GEORGETTE.

Oh ! ben volontiers, M. Bonn'val.

CLAUDIN.

Des fleurs ?... ah ! qu'à ça n'tienne.

AIR : *Tout le monde m'abandonne* (De la Chercheuse d'Esprit.)

(En regardant Georgette.)

J'nous mettrons deux à l'ouvrage.

GEORGETTE.

Et l'ouvrag' s'ra bentôt fait.
En fait d'fleurs, dans tout l'village,
Vous n'trouv'rais pas mieux vot' fait.
A Claudin, pour qu'rien n's'effeuille,
J'dis : cueillons vit', et là-d'sous

(Regardant Claudin avec tendresse et naïveté.)

Claudin cueille, cueille, cueille ;
Claudin cueille tant et plus.

CLAUDIN.

Par ainsi, v'zaurais des fleurs d'not façon.

BONNEVAL.

J'y compte.

(Claudin et Georgette suivent les villageois.)

SCENE III.

BONNEVAL, MELCOUR, CIDALISE.

BONNEVAL.

Eh bien! mes amours de village...

CIDALISE, *persifflant.*

Oh! c'est tendre... comme une pantomime.

MELCOUR, *de même.*

D'un sentiment! d'un naturel! d'une vérité!...

BONNEVAL.

Oh! vraiment, vous autres rieurs,.... qui riez toujours... et riez de tout le monde...

MELCOUR.

Franchement, Paris nous y accoutume un peu.

CIDALISE.

Mais oui... nos messieurs...

MELCOUR, *s'inclinant vers elle et riant.*

Et nos dames!

CIDALISE, *avec abandon.*

Oh! faites-en les honneurs.

MELCOUR.

Ma foi, puisque vous le permettez...

Air du Zéphir.

Comment ne pas rire, en effet?
Quel sujet
Aujourd'hui, dans le fait,
N'offre un trait
Au portrait?
Mais c'est chez les femmes surtout
Que mon goût
Cherchera,
Trouvera,
Et rira...

Il en est que leurs attraits

Ruinent en frais,
Sans en être plus frais.
Il en est dont tout l'esprit
S'étale à grand bruit
Sans avoir de débit.

Victorine plaît un moment;
Mais l'amant
Près d'elle, s'il ne ment,
Se dément
Promptement;
Bientôt sa douceur
Est fadeur;
Sa raison
Du jargon;
Son brillant,
Du clinquant.

Lise est jolie;
Mais sa folie,
De trop vouloir
Consulter le miroir,
Est facile à voir:
Son œil noir
Peint l'espoir
De pouvoir
Se faire bien valoir.

Comment, etc.

CIDALISE,

Vous êtes un excellent peintre!

MELCOUR, *en s'inclinant.*

Oh! ce n'est qu'une esquisse.

CIDALISE.

A présent, ma revanche.

MELCOUR.

Le champ vous est ouvert.

BONNEVAL,

Bon, bon; cela ne finirait jamais: quittez là vos méchancetés.

MELCOUR.

Eh ! non, laissez-nous dire, mon cher; quand ce ne serait que pour justifier l'habitude.

Air du Petit Matelot.

Tout concourt à nous faire rire,
Les chûtes comme les succès,
L'éloge comme la satire,
Et les projets et les procès : (*bis.*)
Grace aux élèves de Barthole,
On a vu, remplissant ce but,
Jusqu'aux dindons jouer un rôle.

BONNEVAL.

Mais ce n'était pas leur début. (*bis.*)

MELCOUR.

De l'épigramme! oh! vous êtes des nôtres.

BONNEVAL.

Ah ça, revenons...

MELCOUR.

A vos moutons, n'est-ce pas? c'est à dire à vos bergers.

BONNEVAL.

Oh! moutons tant qu'il vous plaira ; ils s'aiment de la meilleure foi du monde. Et que voit-on chez vous, messieurs et dames du bel air?

CIDALISE.

Ce qu'on y voit, monsieur!

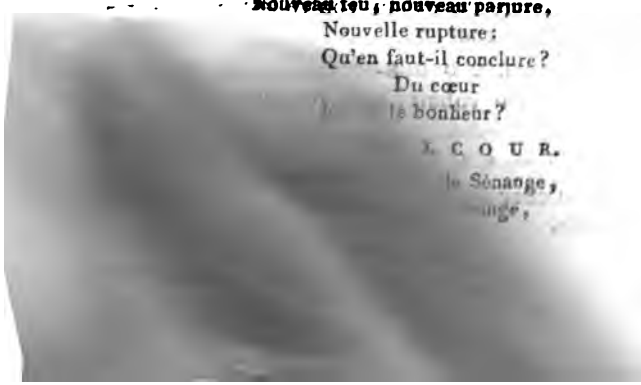
BONNEVAL.

Ou plutôt, que n'y voit-on pas?

AIR : *A Lonchamp.*

Tous les jours, nouvelle aventure,
Nouveau feu, nouveau parjure,
Nouvelle rupture :
Qu'en faut-il conclure?
Du cœur
[illegible] le bonheur?

[illegible]COUR.



[illegible] le Sénange,
[illegible]nge,

Par Chloé qu'il venge
Est bientôt vengé;
Et s'il va plus vite,
Cléon, quand il quitte,
Prévient son congé.

BONNEVAL.

Tous les jours, etc.

CIDALISE.

De Florival et de sa belle,
L'ardeur éternelle,
Précieux modèle,
Dure près d'un mois.
Mais l'ennui les presse,
Le plaisir les laisse:
Vite, un nouveau choix.

TOUS TROIS.

Tous les jours, etc.

BONNEVAL.
Du cœur,
Est-ce le bonheur?

MELCOUR ET CIDALISE.
D'honneur,
C'est là le bonheur.

BONNEVAL.

Mes petits fiancés, au contraire...

CIDALISE.

Oh! sans doute Annette et Lubin...

BONNEVAL.

Ils sont peut-être un peu moins aimables; mais ils seront aussi fidèles qu'eux : c'est que vous autres gens du monde, vous doutez de tout.

MELCOUR.

Au contraire, monsieur, nous ne doutons de rien.

BONNEVAL.

Avez-vous vu cet échange du ruban contre la rosette? — Cela vaut bien vos brillans cadeaux.

MELCOUR.

Oh! sans difficulté... Un ruban! une rosette! c'est fort respectable.

CIDALISE.

Eh! mon dieu, mon cher Bonneval, vous datez vraiment de deux ou trois siècles.

Air du vaudeville de Florian.

L'amour est le même partout,
Partout il ne songe qu'à rire :
On a du penchant et du goût,
On se convient et l'on s'attire.
Mais en fait de beaux sentimens,
De flamme, d'ardeur sans seconde,
On a tout mis dans les romans ;
Il n'en reste plus dans le monde. (*bis.*)

MELCOUR.

A la preuve, d'ailleurs.

CIDALISE.

Tenez, cette rosette que Claudin vient de recevoir...

MELCOUR.

Ce ruban dont Georgette est si fière...

BONNEVAL.

Eh bien ! où voulez-vous en venir?

CIDALISE, *riant.*

Le voici... D'ici demain, jour de la nôce...

MELCOUR.

Avant deux heures...

CIDALISE.

La rosette est à moi.

MELCOUR.

Je vous livre le ruban.

BONNEVAL.

Oh ! parbleu, je vous prends au mot, et vous en défie. Mais, cependant, je ne sais trop, moi, si je dois me prêter à cette tracasserie-là.

CIDALISE.

Ah ! ne craignez rien... si nous les brouillons un peu, c'est sans couséquence.

MELCOUR.

Et je me charge de les raccommoder.

BONNEVAL.

Fort bien : mais si vous échouez, comme j'en suis sûr...

COUR.

Oh ! perdu...

CIDALISE.

Doublera la dot.

MELCOUR.

Voilà ce que j'allais dire.

CIDALISE, *emphatiquement.*

La dot du Céladon.

MELCOUR, *de même.*

Ou de l'Astrée.

BONNEVAL, *avec joie.*

Bien, bien!... Mais point de tricherie franc jeu :

MELCOUR.

Il faut que j'entretienne un moment Georgette.

CIDALISE.

Et moi Claudin.

BONNEVAL.

C'est juste... *(A Melcour.)* Elle va revenir apporter des fleurs ; vous la rencontrerez comme par hasard.

MELCOUR.

Dites qu'elle me rencontrera.

BONNEVAL, *à Cidalise.*

Quant à nous, madame, rentrons dans la maison... Je vais imaginer quelques moyens d'attirer Claudin dans vos filets... où vous serez vous-même prise... je l'espère ; et mes petits fiancés en seront plus riches.

CIDALISE.

Soit.

BONNEVAL, *à Melcour, en riant.*

Adieu, mon cher ; bonne chance. Ici point de moyens de comédie : nous ne nous cacherons pas pour vous écouter ;... mais le ruban,... ou six cents livres.

MELCOUR, *lui touchant dans la main.*

C'est dit.

SCÈNE IV.

MELCOUR, *seul.*

Il est impayable, le bon homme, avec ses amours de village!... ses exceptions à la loi commune!... Oh! nous allons le détromper... innocemment.

Air de Frosine.

Ne savons-nous pas que l'amour
N'est qu'un enfant... d'un certain âge?
Quoiqu'en dise sa vieille cour,
Changer est partout son usage.
On l'a vu par fois sans bandeau,
Et c'est ce que craignent nos belles;
On l'a vu souvent sans flambeau,
Mais l'a-t-on vu sans ailes? (*bis.*)

La veille des nôces, cependant, la victoire n'est pas si facile... que le lendemain, par exemple. Eh bien! le triomphe n sera plus beau. Que risqué-je, d'ailleurs?... dans tous les as je n'ai qu'à gagner... Comment ne gagnerais-je pas quand e m'amuse?... Voici Georgette.

SCENE V.

MELCOUR, GEORGETTE, *un panier de fleurs à la main.*

GEORGETTE.

Ils sont déjà dans la maison. (*Elle veut traverser la scène.*)

MELCOUR, *l'arrêtant.*

Un moment, belle enfant.

GEORGETTE.

Oh! j'voulons parler à queuqu'un, monsieu.

MELCOUR.

Eh bien! je suis quelqu'un, moi.

GEORGETTE.

Vous!... ah! qu'nenni : v'zêt' un autre.

MELCOUR.

Un autre, soit. Êtes-vous donc si pressée? causons un moment.

GEORGETTE, *effarouchée.*

M'prenais-vous pour une causeuse?

MELCOUR.

Ne vous fâchez pas, de grâce. Ce sont apparemment là es fleurs qu'on vous a demandées?

GEORGETTE.

Tout fin dret, monsieu. Oh! dam, j'sons pour monsieur Bonneval au moins.

Air de l'Isle des Femmes.

Dans le jardin d'ici tout près,
J'les choisissons à not' manière.

MELCOUR.

Oh! l'on quitt'ra les bouquets
Pour songer à la bouquetière:
Quoique leur éclat soit charmant,
Cent fois plus fraîche et plus vermeille,
Votre figure, assurément,
Fait grand tort à votre corbeille.

GEORGETTE.

Tort! quoiqu'vous dites donc?... Apprenais, monsieu, qu'j'n'ons jamais fait tort à parsonne.

MELCOUR, *à part.*

Qu'elle est naïve!... *(Haut.)* Mais vous ne me comprenez pas du tout.

GEORGETTE.

Oh! pour ça... j'm'en vante.

MELCOUR.

Convenez que c'est aujourd'hui la veille d'un bien beau jour!

GEORGETTE.

La veille... la veille de d'main, voulais-vous dire?

MELCOUR.

Justement, la veille de demain; et le jour de bien des réveries, n'est-il pas vrai?

GEORGETTE.

Bon! v'là que j'rêvé à présent!... fi! qu'c'est vilain de se moquer comm' ça des gens!

MELCOUR.

Mais vous voulez donc absolument quereller, ma toute belle?

GEORGETTE.

Ah! ben oui, quereller!... oh! vous n'me connaissais pas.

MELCOUR.

Je vous connais assez pour être charmé de vous, sur ma parole. On n'est pas plus agréable, plus piquante...

GEORGETTE.

Piquante!... mais aurais-vous bientôt fini, monsieu?

MELCOUR, *à part.*

Oh ! elle est incroyable ! *(Haut.)* Je ne vous ai vue qu'un moment ; mais il n'en a pas fallu davantage.

GEORGETTE, *ironiquement.*

C'est poli, c'qu'vous m'dites là.

MELCOUR, *à part, en riant.*

Il n'est pas trop facile d'être intelligible.

AIR : *Une faveur, Lisette.*

(*Haut.*) Près de vous tout m'appelle.

GEORGETTE, *immobile et sans le regarder.*

Moi, je n'vous appelons pas.

MELCOUR.

Mon transport me décèle....

GEORGETTE.

Je n'vous entendons pas.

MELCOUR.

Je ne puis me défendre...

GEORGETTE.

Je n'vous attaquons pas.

MELCOUR.

De votre regard tendre...

GEORGETTE.

Mais... ça n'vous r'garde pas.

MELCOUR, *à part.*

Inimaginable, en vérité ! *(Haut.)* Cela regarde l'ami Claudin. *(Georgette sourit.)* Ah ! vous m'entendez, pour le coup.

GEORGETTE, *joyeusement.*

Oh ça, oui !

MELCOUR.

Air de l'anglaise.

Trop heureux garçon !

GEORGETTE.

Mais non.

MELCOUR.

Demain vous êtes à lui.

GEORGETTE.

Mais oui.

MELCOUR.

Au village, avouez le fait,
Le bonheur n'est jamais parfait.

GEORGETTE.

Si fait.

MELCOUR.

S'il a quelques beaux jours...

GEORGETTE.

Toujours.

MELCOUR.

On y sent des regrets.

GEORGETTE.

Jamais.

MELCOUR.

Les travaux,
Les soins, les maux
Y font payer cher le repos.

GEORGETTE.

Quels mots!

MELCOUR.

Il faut fuir l'ennui.

GEORGETTE.

Mais oui.

MELCOUR.

Il y vient souvent, dit-on.

GEORGETTE.

Mais non.

MELCOUR.

Pour ne vous ennuyer jamais,
Apprenez-moi vos secrets.

GEORGETTE, *faisant un mouvement pour sortir.*

J'm'en vais.

MELCOUR, *à part.*

Rien n'est plus comique! *(Haut et l'arrêtant.)* Oh! nous ne

nous séparerons pas comme cela. Que j'examine votre parure :... le joli corset ! le charmant ruban !

GEORGETTE, *avec une sorte de vivacité.*

L'ruban... pas vrai qu'il est joli?

MELCOUR, *s'approchant.*

Que je le voie de plus près.

GEORGETTE, *reculant.*

Oh ! qu'à ça n'tienne... *(Elle le détache et le lui présente d'un peu loin.)* R'gardais, *(Melcour saisit le ruban.)* et rendais-l'moi ben vîte.

MELCOUR, *déconcerté, à part.*

Je ne m'attendais pas à celui-là... N'abusons de rien : il est clair que j'ai perdu. Essayons pourtant encore.

GEORGETTE, *sans le regarder et tendant la main.*

Avais-vous vu, monsieur?

(Melcour baise plusieurs fois le ruban avec un air passionné.)

GEORGETTE, *le regardant faire, à part.*

Tiens, queue bêtise !...

MELCOUR, *avec le ton du sentiment.*

Sans doute l'heureux Claudin a déjà couvert de bien des baisers ce ruban qu'il vous destinait !

GEORGETTE.

Ah ben !... i fait mieux qu'ça... Avais-vous vu? *(Elle tend toujours la main pour ravoir le ruban.)* — *Claudin paraît dans le fond du théâtre ; Melcour seul l'aperçoit.)*

SCENE VI.

MELCOUR, GEORGETTE, CLAUDIN, *dans le fond.*

MELCOUR, *à part.*

Voici le futur... Amusons-nous un peu, et donnons, pour un moment, beau jeu à Cidalise.

GEORGETTE.

Rendais-l'moi, que j'm'en aille.

CLAUDIN.

Tiens ! v'là Georgette...

MELCOUR, *à Georgette, de manière à être entendu de Claudin.*

Demandez-moi le ruban avec colère, comme si je vous l'avais pris de force... j'ai mes raisons.

CLAUDIN, *à part.*

Quoiqu' c'est donc? Comm' si!... Jarni! sis-je ben éveillé?

GEORGETTE.

Oh! j'n'entendons rien à vos comm' si... (*Élevant la voix.*) Rendais-moi mon ruban.

MELCOUR, *toujours assez haut pour être entendu de Claudin.*

Bien! bien! c'est à s'y méprendre!

(*Georgette reste interdite.*)

CLAUDIN, *à part.*

Oh! la parfide!... Allons tout d'suite avertir monsieur Bourval.

(*Il entre dans la maison.*)

SCENE VII.

MELCOUR, GEORGETTE.

MELCOUR, *à part.*

Il est parti... maintenant éloignons-nous.

GEORGETTE.

Eh ben! pardin', avais-vous assez tantiponé?... Mon ruban.

MELCOUR, *en badinant.*

Un moment, aimable Georgette.

GEORGETTE, *vivement.*

Oh! g'ni a pas d'moment, ni d'aimable, ni d'Georgette... j'voyons ben où c'qu'vous en voulais venir.

AIR: *J'ai perdu mon âne.*

Ce soir d'vant tout l'monde,
Faut que j'vous confonde.
(*En pleurant.*) On m'a ben dit que l'z'honnêt's gens
S'amusiont comm' ça, d'tems en tems,
A voler le monde. (*bis.*)

MELCOUR.

Oh! voler, c'est un peu fort.

GEORGETTE.

Et quoi donc! prend' c'qu'est aux autr's, et le garder..., comment app'lais-vous ça?

MELCOUR, *allant vers la coulisse en badinant, et se faisant suivre par Georgette.*

Allons, allons rejoindre nos amis dans la grande avenue: nous nous expliquerons en chemin.

GEORGETTE, *le poursuivant en colère.*

Oh! c'est expliqué... vous m'rendrais mon ruban.

(A l'instant où ils quittent la scène, Claudin sort brusquement de la maison, et s'arrête sur la porte en ne voyant plus personne.)

SCENE VIII.

CLAUDIN, *seul.*

Jarnigoi! v'là qu'i sont partis!... Fait comm' si.... et all' a fait comm' si!... Oh! tatigué! m'traiter comm' ça! Georgette! ma fiancée! ma future! presque ma femme!... Oh! g'ni a pas d'femme... aussi... femme que ste Georgette... Ouf! j'pouvons à peine respirer.

AIR: *L'amour est une étrange chose.*

Quoi! la veill' de not' mariage!
Quand tout est dit, quand tout est prêt!
J'disions quasi quand tout est fait;
Oui, j'pourrions dir' quand tout est fait,
A m'fait... oh! morgué, queu dommage!
Pauvre Claudin! (*Bis.*)
L'tour est-i ben assez malin!
Jarni! (*cinq fois*) queux chagrins sont les nôtres!
Quand Georgett' m'a baillé sa foi,
Tant d'autres vouliont êt' comm' moi!
Et v'là que j'sis, moi... comm' tant d'autres. (*Bis.*)

Oh ça... not' parti est pris... Et monsieur Bonn'val qui n'veut pas m'croire lorsque j'ons vu!.... mon dieu, oui,... vu.... pas davantage. Mais le v'là... avec ste madame.

SCENE IX.

BONNEVAL, CIDALISE, CLAUDIN.

BONNEVAL.

Je ne saurais imaginer, mon pauvre Claudin, ce que tu nous contes là.

CLAUDIN.

Pardin' monsieur Bonn'val, vous êtes donc ben incroyable!.... T'nais... les voyais-vous qui n'y sont pus?

CIDALISE, *en persifflant.*

Il est certain que la chose est si surprenante!

CLAUDIN.

Ah! ah! madame v'z'êt's donc incroyable aussi, vous? *(Cherchant à démontrer.)* Pisqu'i z'étiont ensemble là... quand j'somm'z'arrivés! pisqu'vot' biau monsieu t'nait l'ruban! pisque Georgett' le laissait faire, et qu'alle n'a crié que quand il li a dit : *fait's comm' si!...* Eh ben, en savais-vous assez à présent?

BONNEVAL.

Tout cela n'est pas fort clair.

CIDALISE, *nonchalamment.*

Oh! c'est tout au moins inconcevable.

RONDEAU (de l'Indicateur.)

(Pendant ce morceau, Claudin, entièrement occupé de ses idées, parcourt la scène avec agitation; revient auprès de Bonneval qui lui fait signe de rester et de prendre patience. Il ne paraît faire aucune attention à ce que dit Cidalise. Celle-ci, de son côté, semble interrompre Bonneval, en continuant toutes les fois qu'il veut répliquer à la plaisanterie qu'elle lui adresse. — Ironie soutenue, et fortement prononcée.)

Jeune fille du village
Nous jouer un pareil tour!
La veille du mariage!
N'en pas attendre le jour!...
Au village être infidelle!
Tromper dès le premier pas!
J'en porterai la nouvelle,
Mais Paris n'y croira pas. } (*Bis.*)

Une agnès! une innocente
Qui compte à peine seize ans!
Oh! tout cela me tourmente:
Que penser de notre tems!

Comment croire à ce prodige,
Quand de croire on est si las?...
Eh! non, monsieur; non, vous dis-je,
Non, Paris n'y croira pas.

Au village on est si tendre!
On s'aime si bonnement!
A quoi donc faut-il s'attendre
Après un tel changement?
Ah! pour raconter l'affaire;
Jugez de mon embarras!...
J'aurai beau dire et beau faire,
Non, Paris n'y croira pas. (*)

BONNEVAL.

Tiens, mon pauvre Claudin, te voilà jaloux pour la première fois, et la jalousie nous fait voir tout de travers. Tu es dans ce moment trop agité pour pouvoir t'expliquer avec Georgette. Reste ici: calme-toi, je vais la trouver...

CLAUDIN.

Oh! morguenn', monsieur Bonn'val, vous la cherch'rais donc tout seul...

BONNEVAL.

C'est précisément cela. *(A Cidalise.)* Tenez compagnie à ce pauvre garçon, *(Bas en s'en allant.)* et ne chantez pas encore victoire.

CIDALISE.

Non, sans doute: je veux d'abord remporter la mienne.

SCENE X.

CIDALISE, CLAUDIN.

CIDALISE, *à part.*

Je la crois à présent assez facile.

CLAUDIN, *rêveur et dépité dans un coin de la scène.*

Morgué!

CIDALISE, *s'avançant vers Claudin.*

Tu as du chagrin, mon ami?

CLAUDIN, *sans la regarder.*

Tatigué!

(*) Ce morceau peut-être ou raccourci, ou supprimé à la représentation.

CIDALISE.

Songe que je suis auprès de toi.

CLAUDIN, *de même.*

L'beau v'nez y voir!

CIDALISE.

Mais tu n'es pas poli.

CLAUDIN, *de même.*

Poli !... oh! qu'non : j'somm's fâché.

CIDALISE.

Mais l'un n'empêche pas l'autre.

CLAUDIN.

J'vous dit qu'si, moi! je l'savons ben, p't'être.

CIDALISE.

AIR : *Ce n'est que pour Madelon.*

Joli garçon comme toi
Trouve aisément qui le console :

CLAUDIN.

Jarni! (*bis*) j'en pards l'esprit et la parole...
La veill' du jour...

CIDALISE.

Regarde-moi.

CLAUDIN.

J'ne r'gardons parsonne.

CIDALISE.

Et pourquoi?

CLAUDIN.

G'ni a pus, morgué! parsonn' pour moi.

CIDALISE.

Ta foi...

CLAUDIN.

Georgette était à toi !

CIDALISE.

Sa foi...

CLAUDIN.

Madame, était à moi.

CIDALISE, *légèrement.*

On la donne, c'est un usage;
Mais au gré de l'amour volage,
Chacun la reprend pour soi. (*ter.*)

CLAUDIN, *avec beaucoup d'humeur.*

Oh! morguenne!... à vous entendre... vous donnais, vous prenais, vous reprenais... ça va, ça viant.... Cheux nous, j'voulons qu'ça reste; et morgué, tant pis pour qui folichonne.

CIDALISE.

Ici comme ailleurs, mon pauvre Claudin, tant mieux pour qui s'amuse.

Air du vaudeville de Dancourt.

Va, connais mieux l'amour:
Partout, quand il commande,
Il faut que l'on s'attende
Au caprice d'un jour.

CLAUDIN, *toujours occupé de ses idées.*

Je somm', morgué,
Ben intrigué!

CIDALISE.

Tâche, mon cher, d'être plus gai:
Chez nous l'amour, sans nul dépit,
Rit
Quand on se dédit.

CLAUDIN.

Oh! de c' chien d'amour-là
Je n'avions pas connaissance.

CIDALISE.

Il faut que tout commence;
Et ton cœur s'y fera.

CLAUDIN.

Jamais Claudin,
Qui n'est pas fin,
N'accout'ra brin
C'malin
Lutin.
Non, Claudin, jà,
Ne s'marcira

Stila
Qui l'amena
Au villag', Dieu marci,
Sans li j'étions tranquille :
S'i' s'trouv' ben à la ville,
Que viant-i' faire ici?

CIDALISE.

Tu vois que Georgette a déjà pris de ses leçons.

CLAUDIN.

C'est ben l'tant pis, ventregué!

CIDALISE.

Ainsi, tu vas bien en vouloir à ce pauvre Melcour!

CLAUDIN.

Qui Melcour? — Ah! vot' godeluriau. (*Ironie.*)

AIR : *Eh! allons donc.*

C'est, morguenne, un ben bon apôtre :
Claudin contre li, comm' dit st'autre,
Est-c' qu'i gn'i a d'la comparaison!

CIDALISE.

De son rival, sans conséquence,
On dit tout le mal qu'on en pense.

CLAUDIN.

Mais, voirment, il est si mignon
Avec ses ch'veux en tortillon!
Son p'tit pied qui toujours sautille!
Et sa langu' qui toujours babille!
Son p'tit habit, son p'tit gourdin,
Qui n'est pas pus long que la main!
S'i n'a pas la visièr' ben nette,
Il a du moins un'fièr' lunette.
Toujours i rit
De tout c'qu'i dit :
C'qui fait ben voir qu'il a d'l'esprit.
Un biau chérubin de st'espèce
Est un trésor pour eun' jeunesse;
Et si j'étions fill', sus ma foi,
J' l'aim'rais ben.... ou j'dirions pourquoi.

CIDALISE.

Excellent portrait! (*A part, en riant*) Est-il assez piqué!

CLAUDIN.

Pas vrai qu'ça fait eun' bell' peintur'?

CIDALISE.

Mais, enfin, tu pourrais te venger de Georgette.

CLAUDIN.

Je n' nous en soucions pas trop : mais comment encore?

CIDALISE.

En suivant son exemple.

Air du vaudeville du Tableau.

Changement est chose commune :
Changement a lieu chaque jour
Dans l'empire de la Fortune,
Comme dans celui de l'Amour : (*Bis.*)
Mais en amour c'est badinage ;
Et l'amant qui se voit laissé
N'a d'autre regret, s'il est sage,
Que de n'avoir pas commencé. (*Bis.*)

CLAUDIN.

Laissais donc!.... Oh! c'n'est pas tout d'même. J'avions commencé de l'épouser; a n'en veut pus : c'est fini. Mais j'avions commencé de l'aimer ben auparavant; a n'en veut pus : ça tient toujours.

CIDALISE, *à part.*

Celui-là est trop fort. (*Haut, en minaudant.*) Tu as raison.... il ne faut pas se brouiller pour si peu : elle te reviendra sans doute.

CLAUDIN.

Bah! oui, rev'nir!... on n'revient pas d'ça...

CIDALISE, *le regardant en-dessous*

Ainsi tu gardes sa rosette? c'est bien fait à toi.

CLAUDIN, *ôtant brusquement son chapeau.*

Oh! morguenn', vous m'y faites penser.

CIDALISE, *à part.*

Je le tiens.

CLAUDIN, *avec un gros soupir.*

Ah! Georgette!...

AIR : *Jetez les yeux sur cette lettre.*

Tu m'avais baillé ste rosette :
J'ne voulons pus qu'all' saute aux yeux.

(Il arrache la rosette. Cidalise s'attend à la recevoir. Claudin continue sans regarder Cidalise.)

J'allons li trouver eun' cachette,
Où m'est avis qu'all' s'ra ben mieux
(Il la met dans son sein.)

CIDALISE, *à part.*

Bon.

CLAUDIN, *d'un ton pénétré.*

De c't'endroit-là, sur mon ame,
Rien n'pourra jamais l'arracher :
Pour l'avoir, vous d'vinais, madame,
Qu'i faut qu'on vienne la chercher. (*Bis.*)

CIDALISE, *à part.*

Ce pauvre garçon l... il me fait pitié ; et pour mon compte, je perds avec plaisir la gageure.

CLAUDIN.

Quoiqu'vous chuchotais là tout bas ?... Oh ! morgué ! c'est comm' ça !

CIDALISE.

Je dis, mon ami, que c'est bien, très-bien, et qu'il ne faut pas encore te désespérer. Georgette, apparemment...

CLAUDIN, *avec impatience.*

Jarni ! n'm'en parlais pus... j'y pens'rons toujours ben assez.

CIDALISE.

Tiens, voici M. Bonneval qui t'apporte sans doute des nouvelles.

CLAUDIN, *dépité.*

Oh ! d'nouvelles, g'ni en a pus.

SCENE XI.

LES MÊMES, BONNEVAL.

BONNEVAL.

Oh que si, Claudin, il y en a... et de bonnes !

CLAUDIN, *d'un air sombre.*

D'bonnes! ah, ouiche!

CIDALISE, *à part, à Bonneval.*

Comment! Melcour n'aurait-il pas mieux réussi que moi?

BONNEVAL, *à part, à Cidalise.*

C'est à dire que vous n'avez pas mieux réussi que lui. — Console-toi, Claudin; tout cela n'était qu'une plaisanterie.

CLAUDIN, *toujours de même.*

Oh! je l'sais ben, morgué!... eun' frime de Georgette... A qui l'dites-vous? J'lons entendu d'nos oreilles.

BONNEVAL.

Eh! non, ce n'est pas cela. Au reste, c'est à Georgette elle-même de t'expliquer... La voici.

CLAUDIN, *avec colère.*

Et M. Melcour, apparemment... Jarnigoi!

SCENE XII.

LES MÊMES, GEORGETTE.

GEORGETTE, *arrivant comme après avoir bien couru. (Elle a le ruban à la ceinture.)*

Ah!.. ah! te v'là, Claudin.... Mon dieu! comm' j't'avons charché!... j'nen pouvons pus.

CLAUDIN, *sans la regarder.*

Charché!... oui, oui!... vous fait's comm' si vous m'charchiais... oh! l'on n'me trompe pas deux fois.

GEORGETTE, *étonnée.*

Tromper!... t'as donc pardu la tête?

BONNEVAL.

Mais écoute donc, Claudin.

CIDALISE.

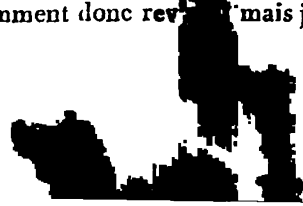
Je te l'avais dit, mon garçon : Georgette revient à toi.

CLAUDIN.

All' r'vient de loin, pas vrai?

GEORGETTE.

Comment donc rev[illegible] mais j'ne rev'nons pas... Claudin!



CLAUDIN.

Allais, allais, mamzelle... tout est fini.

GEORGETTE.

Comment fini!

CLAUDIN.

Oui, je n'vous parl'rons d'not' vie... et pour commencer, répondais-moi, voyons... qu'est dev'nu c'ruban...

GEORGETTE, *ingénuement, le montrant à sa ceinture.*

L'voilà.

CLAUDIN, *surpris.*

Encore à sa ceinture!... quoiqu'c'est donc, morgué!...

BONNEVAL, *à Cidalise.*

Ce pauvre Claudin n'est pas à lui.

CLAUDIN,

Comment, mamzelle, j'n'avons pas vu d'nos yeux... là... d'nos propres yeux... c'même ruban entre les mains de c'*monsieu*... de c'farluquet d'la compagnie d'madame!...

GEORGETTE.

Eh! qui t'dit qu'tu ne l'as pas vu, pisqu'il y était?

CLAUDIN.

Ah ben donc!

GEORGETTE.

V'là l'histoire: l'monsieu m'a dit qu'i voulait voir l'*ruban* d'pus près... moi j'n'ons pas voulu li fair' de peine; je le li ons donné d'loin, en li disant de m'le r'donner d'suite... V'là qu'il a fait l'gentil... qu'il a batifolé, qu'il a baisé l'ruban... qu'il l'a ensuite emporté malgré moi... mais j'ons couru à tout's jambes, j'l'avons joint sous les tilleuls... et là...

AIR: *Des fraises.*

J'li ons dit d'un air furieux:
« Rendais-l'moi sans attendre,
« Ou j'vous arrachons les yeux. »
Et v'là qu'il a trouvé mieux
De l'rendre. (*ter.*)

Et i m'l'a rendu... et l'le v'là.

CLAUDIN.

Comment, Georgette,... tu n'as pas fait comm' s'il t'l'avait pris de force?...

GEORGETTE.

Bah! c'est li qui voulait qu'j'fissions semblant d'faire semblant... Pas si bête!

CLAUDIN, *confondu, se frappant le front.*

Oh! jarni! qu'j'somm's un grand fou!

AIR : *Des bergères du hameau.*

De m'avoir manqué de foi,
J'ons pu soupçonner Georgette!

GEORGETTE.

V'là donc comm' Claudin me traite!
Claudin, c'est ben mal à toi!

(Elle prend le chapeau de Claudin, et, s'apercevant que la rosette n'y est plus :)

Mais, mon dieu, que j'sis inquiète!
Ste rosett' dont
J't'avions fait don...

(Claudin va répondre : elle l'arrête, et s'avance vers Cidalise en tremblant.)

Accoutais donc...
Madam', pardon,
N'avais-vous point la rosette?

CIDALISE.

Oh! vraiment non.

GEORGETTE.

Excusais donc...

(Faisant une révérence.)

N'avais-vous point la rosette?

CLAUDIN, *avec joie.*

La rosette!... oh qu'nenni.

BONNEVAL, *à Cidalise.*

Convenez qu'ils sont charmans.

CIDALISE.

Rassurez-vous, ma chère amie; la rosette n'a pas quitté Claudin.

GEORGETTE, *encore tremblante.*

Mais où c'qu'alle est donc?

CLAUDIN, *avec transport.*

Mieux qu'all' n'était, Georgette... tiens, *(En la tirant de son sein.)* la v'là.

GEORGETTE, *avec un transport naïf.*

Ah! Claudin! qu'alle y reste.

CLAUDIN, *respirant.*

Sois tranquille... ah! jarnigoi! j'nous r'marions, grace au ciel...

GEORGETTE.

Oui, oui, marions-nous ben vît', que rien d'tout ça n'arrive pus.

SCENE XIII ET DERNIÈRE.

LES MÊMES, MELCOUR *avec le* NOTAIRE ET TOUT LE VILLAGE.

MELCOUR.

Oui, M. le notaire, stipulez ainsi... Demain la somme sera comptée.

LE NOTAIRE.

Monsieur, c'est fort généreux.

MELCOUR, *à Cidalise, en riant.*

Eh bien!.... Ah! ma foi, madame.... ai-je à vous faire mon compliment? Faites-moi du moins le vôtre.

CIDALISE, *de même.*

Oui... vous pourrez me le rendre.

(Pendant ce dialogue, Claudin et Georgette causent ensemble avec tous les signes de la plus vive tendresse.)

MELCOUR.

Je m'en doutais... Allons, M. le notaire... répétez, répétez la somme pour le futur.

LE NOTAIRE.

Eh! mille bénédictions! une dot, deux, trois, quatre!... Il en pleut ici!

BONNEVAL, *aux fiancés.*

Entendez-vous, mes enfans?... *(Aux autres.)* c'est que, voyez-vous, c'est à cela qu'ils pensent le moins.

CLAUDIN.

Dam'! excusais, M. Bonneval, j'n'avons pas entendu : qu'est-c' qu'i gn'i a donc?

LE NOTAIRE.

Il y a, filleul, il y a, morbleu! que vous êtes une fois pus riches qu'hier.

GEORGETTE.

Pus riches!

CLAUDIN.

Comment donc ça? J'épousions Georgette hier aussi ben qu'aujourd'hui.

CIDALISE.

Bon, bon.

BONNEVAL.

Vous saurez comment. Félicitez-vous, en attendant, de votre fidélité mutuelle, et gardez-vous-la toujours de même.

CLAUDIN.

S'rait-ce à cause de ça, par hasard, que j'nous trouverions pus riches qu'hier?

GEORGETTE.

Ça s'rait drôle, au moins!

MELCOUR, *à Cidalise.*

AIR : *C'est la fille à Simonette.*

Honneur au couple fidèle!
Mais qui s'en serait douté?

CIDALISE, *aux fiancés.*

Vous nous offrez un modèle
Trop beau pour être imité.

CLAUDIN.

Si c'est pour ça qu'on ajoute
Dans l'contrat à notre bien,

(Regardant tendrement Georgette.)

C'est payer ben cher, sans doute, } *Bis avec Georgette.*
Ce qui ne nous coûte rien. }

LA TANTE, *aux villageois.*

Allons, allons, v'là qu'i s'fait tout à fait tard. *(Avec une révérence.)* Pardon, M. Bonneval; c'est qu'voyais-vous, is ont tous voulu vous voir avant d's'en aller cheux eux.

BONNEVAL.

Bien, bien, mes enfans ! Demain, j'espère, nous serons tous réunis... et de bonne heure.

MELCOUR.

De bonne heure... soit : *(A Cidalise)* nous en serons, madame, pour la rareté du fait.

CIDALISE.

Oh ! volontiers... nous sommes au village.

VAUDEVILLE.

MELCOUR.

Air nouveau de Wight.

Idole de nos bons aïeux,
Ce dieu, plus tranquille qu'heureux,
Qu'encense un paisible ménage,
C'est encor l'amour au village.
Trop léger, peut-être, à s'enfuir,
Mais dictant une loi facile,
Ce dieu qu'on nomme le Plaisir,
C'est l'Amour à la ville. (*Bis.*)

BONNEVAL.

Qu'y gagnez-vous, de bonne foi ?
Du Plaisir, dit-on, c'est la loi :
Mais le Plaisir et son langage
N'ont pas encor fui le village.
Soyez vrai, piquez-vous d'honneur,
Et convenez que cet asile,
A ne consulter que le cœur,
Vaut bien au moins la ville.

CLAUDIN.

Asticoter les amoureux,
Pour queuques momens s'moquer d'eux,
C'est c'que messieux du biau parage
Venont queuq' fois faire au village.
Mais quand avec ste p'tit' gaîté
Marchont les bienfaits à la file,
Y aurait conscience, en vérité,
D'parler mal de la ville.

GEORGETTE.

Toujours, avec mon cher Claudin,
Qu'dieu marci, j'épousons demain,
Pour la tendresse et pour l'ouvrage,
J'voulons ben fair' comme au village.
Mais si queuqu'jour not' p'tit profit
Aux malheureux peut d'v'nir utile,
J'voulons ben fair', quoiqu' sans esprit,
Comm' queuqu'zuns de la ville.

CIDALISE, *au public.*

Veut-on de la simple gaîté
Des tableaux sans malignité,
Du sentiment sans verbiage,
On va les chercher au village.
Si l'auteur a pu les saisir,
Songez, auprès du vaudeville,
Que vous pouvez les applaudir
Sans sortir de la ville.

(On répète en chœur les quatre derniers vers.)

FIN.

DE L'IMPRIMERIE DE BRASSEUR, RUE DE LA HARPE, N°. 477.

Dieulafoy, Joseph Marie Armand Michel

L'HÔTEL GARNI,

OU

LA REVUE DE L'AN IX,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE.

Représentée à Paris, pour la première fois, sur le théâtre du Vaudeville, le 23 brumaire an X.

PAR DIEULAFOY ET CHAZET.

A PARIS,

Chez BARBA, libraire, palais du Tribunat, galerie derrière le théâtre Français, N°. 51 ; et galerie de bois, côté du jardin, près du même théâtre, n°. 264.

AN X. — 1801.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
MADAME DE ROSEVAL, sous le nom de madame d'Ericourt,	M.me HENRY.
FLORIMOND, avocat, propriétaire de l'hôtel garni,	HENRY.
CLAUDE, valet de madame de Roseval,	CARPENTIER.
URSULE, vieille gouvernante de Florimond,	M.me DUCHAUME.
POTDEVIN, officieux, faiseur d'affaires,	VERTPRÉ.
VACCIN, médecin,	DUCHAUME.
DORLIS, jeune fat,	ALBERT.
FEUILLET, journaliste,	HYPOLITE.
NÉOLOGUE, homme de lettres,	CHAPELLE.
QUINQUET, illuminateur, entrepreneur de fêtes,	EDOUARD.
BOURSIER, courtier de change,	CARON.
CHEVALET, peintre,	LAURENT.
DULEST, aéronaute,	POULET.
UNE FEMME.	

La scène est à Paris dans un hôtel garni. Tous les personnages y demeurent, excepté M. Vaccin.

LA

REVUE DE L'AN IX,

COMÉDIE-VAUDEVILLE.

SCENE PREMIERE.

CLAUDE, *seul. (Il entre avec son balai sous le bras, et dit à la cantonade :)*

Ah ben, oui, je vous répondrai, moi ! je vous apprendrai comme ça tous les secrets de ma maîtresse ! Qu'ils sont donc curieux dans cet hôtel garni ! il n'y aurait qu'à dire à tous ces questionneurs... Oui, messieurs, cette jolie femme que je sers, et qui est obligée de dessiner pour vivre, s'appelle madame de Roseval; c'est la veuve de l'ancien propriétaire de cette maison : elle est venue s'y loger sous le nom de madame d'Ericourt pour des raisons... Laissez donc... je parie que ces gens-là me prennent pour une bête : je suis de Limoges, c'est vrai, et je m'appelle Claude. Quoique ça, quand ils sont auprès de madame, ils ont l'air encore bien plus neufs que moi.

Air du ballet des Pierrots.

Ils l'aiment tous à la folie,
En tous lieux ils suivent ses pas,
Et de la voir aussi jolie
Ces messieurs ne reviennent pas :
Leur manie est vraiment plaisante :
Comment peut-on être surpris
De voir une femme charmante
Lorsque l'on habite Paris?

Pour ma part, je n'en ai pas mal vues des femmes charmantes, sans compter mademoiselle Ursule qui ne l'est pas;

mais, en revanche, elle a cinquante bonnes années, et des manières !... Elle me rebute toujours; mais c'est ce qui m'enflamme... Hein ?... il m'a semblé l'entendre. Vîte, à l'ouvrage, c'est aujourd'hui mon jour de salon. *(Il frotte.)* Justement! c'est elle qui cause avec son maître, M. l'avocat Florimond, autre questionneur. Heureusement on se ressouvient des leçons de madame : quand on te parlera de moi, parle tout de suite d'autre chose, et je parlerai d'autre chose.

SCENE II.

CLAUDE, FLORIMOND, URSULE.

URSULE, *encore dehors.*

Non, monsieur; non, cela n'est pas bien.

FLORIMOND.

De quoi te plains-tu ? *(Il arrange des papiers dans son portefeuille.)*

URSULE.

Monsieur, j'y vois clair : vous ne deviez jamais oublier madame de Roseval, et vous voilà amoureux de madame d'Ericourt !

FLORIMOND.

Pourquoi non ?

URSULE.

Mais qu'a-t-elle donc de si séduisant ?

AIR : *Il faut de la santé pour deux.*

Ce n'est qu'une femme ordinaire,

FLORIMOND.

Oui, car sans effort elle plaît.

URSULE.

Inconnue à toute la terre,

FLORIMOND.

Plus d'un malheureux la connaît.

URSULE.

Par maint fat se laissant poursuivre,

FLORIMOND.

Oui, mais n'en distinguant aucun.

URSULE.

Usant de dix talens pour vivre.

FLORIMOND.

Tant d'autres femmes n'en ont qu'un!

URSULE.

Ah! jeunesse, jeunesse!

CLAUDE, *à part.*

Elle dit toujours du mal des absens.

URSULE.

N'êtes-vous pas honteux...

FLORIMOND.

Paix!... Je vois qu'il est tems de te confier le secret le plus important de ma vie.

URSULE.

Un secret, monsieur?

FLORIMOND.

Oui, Ursule : cette madame d'Ericourt qui te déplaît si fort n'est autre que cette madame de Roseval que tu aimes tant.

URSULE.

Est-il possible!

FLORIMOND.

C'est elle-même. L'amour qui nous a unis dès l'enfance, cet amour que n'ont pu altérer ni son mariage forcé avec M. de Roseval, ni dix années de séparation, me l'a fait reconnaître dès le jour de son arrivée.

URSULE.

Mais en changeant ainsi de nom, quel peut-être son motif?

FLORIMOND.

Je l'ai deviné sans peine : revenue en France pour recouvrer des biens que d'avides collatéraux ont vendus au mépris de ses droits après la mort de son époux, et sachant que j'avais

acheté une de ses terres et son hôtel, dont j'ai fait cette maison garnie que tu diriges, elle a voulu juger de près de mes sentimens. Je respecte ses volontés, et je te recommande le plus grand silence.

CLAUDE, *impatienté.*

Pas un regard seulement !

URSULE.

Mais comment avez-vous pu vous contraindre vous-même?

FLORIMOND.

C'est aujourd'hui qu'on juge un procès dont je redoute l'issue pour elle : jusque-là je veux me taire.

URSULE.

Taisez-vous donc, car voilà Claude...

CLAUDE.

Oui, mamzelle, c'est moi qui...

URSULE.

C'est bon, c'est bon.

FLORIMOND.

Je voudrais savoir, mon cher Claude...

CLAUDE, *à part.*

Gare les questions ! préparons-nous.

FLORIMOND.

Tu as la confiance de ta maîtresse ?

CLAUDE.

Monsieur... monsieur a-t-il vu la colonne ?

FLORIMOND.

Oui, mon ami, je l'ai vue... Ta maîtresse...

URSULE.

Eh ! monsieur, j'oubliais les menaces de votre principal locataire.

FLORIMOND.

Comment donc?

URSULE.

Oui, ce M. Potdevin.

CLAUDE.

Ah ! ah ! ah ! ah !

URSULE.

Qu'as-tu à rire, toi?

CLAUDE.

Oh ! ne vous gênez pas; je sais bien de qui vous parlez, de ce bon M. Potdevin, qui fait les affaires de tout le monde.

URSULE.

Oui, sans oublier les siennes. Ce ridicule officieux veut être absolument remboursé aujourd'hui des 30,000 francs qu'il vous a prêtés pour vos acquisitions.

FLORIMOND.

Eh bien, on y pourvoira. — Ta maîtresse...

URSULE.

Et si les huissiers viennent exécuter les sentences qu'il a obtenues, et saisir cette maison dont il a tant d'envie.

FLORIMOND.

Oh ! tu m'excèdes ! n'est-ce pas aujourd'hui le jour du terme? il faut prévenir tous les locataires que je serai ici à trois heures.

URSULE.

Belle ressource !

FLORIMOND.

On peut en avoir d'autres : n'as-tu pas fait le compte de ce qui peut rentrer?

URSULE.

Oui; en voici la liste.

FLORIMOND, *lisant*.

D'abord, Quinquet le directeur de fêtes...

URSULE.

Air de la pipe de tabac.

Cet été la pluie incommode
A mis chez lui les fonds bien bas.

FLORIMON D.

Dorlis?

URSULE.

Il suit en tout la mode.

FLORIMOND.

Je comprends : il ne paiera pas.
Monsieur Fé[illegible] le journaliste?

URSULE.

Il est méchant, il paiera bien.

FLORIMOND.

Cet allemand, grand harmoniste?

URSULE.

Chacun le pille : il n'a plus rien. (*Bis.*)

CLAUDE, *chante.*

Enfant chéri des dames...

FLORIMOND, *à Claude.*

Doucement, doucement.

Air de Calpigi.

Néologue?

URSULE.

Mauvaise affaire.

FLORIMOND.

Mais son nouveau dictionnaire?

URSULE.

Ne peut le tirer d'embarras:
On prétend qu'il ne se vend pas.

FLORIMOND.

Et ce rimailleur politique,
Qui tour à tour flatte et critique?

URSULE.

Pour celui-là c'est différent:
Il paiera bien, car il se vend. (*Bis.*)

FLORIMOND.

Il faut y joindre Potdevin lui-même.

URSULE.

C'est le plus sûr, puisque vous lui devez.

FLORIMOND.

Quant à madame d'Ericourt, tu sens qu'il n'est pas nécessaire... D'ailleurs, j'ai quelques raisons de la croire gênée en ce moment : ainsi, mon cher Claude, ta maîtresse...

CLAUDE.

La voilà avec M. Dorlis.

FLORIMOND.

Toujours M. Dorlis!

SCENE III.

LES MÊMES, MAD. D'ÉRICOURT, DORLIS.

Mad. D'ÉRICOURT *donne son rouleau de desseins à Claude, et dit à Dorlis.*

Monsieur, je vous suis obligée de votre complaisance... Ah! M. Florimond... *(Elle le salue d'un air embarrassé.)* Bonjour, Ursule.

DORLIS.

Devinerais-tu, mon cher, que j'ai rencontré madame au Louvre, à côté de la Vénus pudique.

FLORIMOND.

Madame ne pouvait être mieux placée.

DORLIS.

Non : mais n'est-ce pas un meurtre d'aller chercher si loin un modèle qu'on trouverait dans son miroir?

Mad. D'ÉRICOURT.

Ah! messieurs, réservez ces éloges pour les chefs-d'œuvres que nous venons d'admirer.

AIR : *Il n'est de plaisir qu'en famille.*

Lorsqu'on voit le grand Scipion
Sur les bords qu'illustra Turenne;
Socrate où périt Lamoignon;
Ésope où vécut La Fontaine;
Aux lieux que Molière embellit
Lorsqu'aujourd'hui Térence brille,
En les voyant, chacun se dit:
C'est un rendez-vous de famille.

URSULE, *bas à Florimond.*

Son procès, son procès, monsieur.

FLORIMOND.

Elle a raison... vous m'aviez promis, mon cher Dorlis, de m'accompagner chez un magistrat de vos parens.

DORLIS.

Ah! pardon; c'est que j'ai été hier à Versailles voir jouer les eaux, et j'ai cru que je n'en reviendrais pas.

FLORIMOND.

Pourquoi?

DORLIS.

AIR : *J'ai vu partout dans mes voyages.*

Je l'avouerai, notre voyage
Jusqu'à Sève fut assez prompt;
Mais d'après un ancien usage,
A Sève il faut passer le pont :
Or, à la barrière où l'on passe
La foule venait s'entasser;
Si bien que, grace au droit de passe,
Personne ne pouvait passer.

Mad. D'ÉRICOURT.

Eh bien, M. Florimond, c'est aujourd'hui qu'on décide du sort de madame de Roseval : je crois n'avoir pas besoin d'exciter votre zèle en faveur de mon amie.

URSULE.

Non, non, madame.

FLORIMOND.

Non, sans doute. — Mon cher Dorlis, si ce n'est pas abuser...

DORLIS.

Quoi! tout de suite? fait comme je suis!

FLORIMOND.

Que vous manque-t-il?

DORLIS.

Allons donc! la mode d'hier.

FLORIMOND.

Que de folie!

DORLIS.

Que de sagesse!

FLORIMOND.

AIR:

Est-ce, mon cher, la sagesse
Qui fit inventer aussi
Ce grand chapeau qui se baisse
Sur votre front obscurci?

DORLIS.

Mais oui... du siècle où vous êtes,
J'ai vu les besoins nouveaux:
A défaut de grandes têtes,
Il faut bien de grands chapeaux.

Ah! parbleu, je t'attends à mon nouvel habit! tu verras, tu verras!

FLORIMOND.

Mais, monsieur, vous m'avez promis...

DORLIS.

Impossible, mon cher: ne vois-tu pas la chaîne qui m'attache?...

Mad. D'ÉRICOURT.

Moi, monsieur?... Je serais au désespoir de vous retenir.

DORLIS.

On n'est pas plus aimable! Mais puisque le hasard m'a procuré le bonheur de vous entretenir, il faut enfin qu'à vos pieds...

FLORIMOND.

Monsieur...

DORLIS.

Tu as raison, ce n'est plus de mode. Mais que n'oublierait-on pas aux genoux de madame!.... Oui, l'amour le plus vif....

CLAUDE.

Il y a là un tailleur qui demande...

DORLIS, *se levant et allant vers Claude.*

C'est moi, c'est [redacted] *d'Ericourt.)* Mille pardons,

bel ange... l'ami Potdevin vous apprendra à quel point je suis fou. — Si tu veux me suivre, je te remettrai un billet pour mon oncle. *(A mad. d'Ericourt.)* C'est que vous n'avez pas d'idée du charme, du piquant de cet habit ! *(Il sort.)*

URSULE.

Suivez-le donc, monsieur.

FLORIMOND.

Madame... *(Il sort.)*

Mad. D'ÉRICOURT.

Adieu, monsieur. *(Elle le salue et le suit des yeux.)* Claude?

CLAUDE, *à Ursule.*

n, mamzelle...

URSULE, *à part.*

Hé ! va te promener, toi.

(Elle sort.)

SCENE IV.

MAD. D'ERICOURT, CLAUDE.

CLAUDE, *à Ursule qui sort.*

Vous êtes bien heureuse que je sois tendre, et qu'il n'y ait pas d'autre objet que vous dans l'hôtel; car.....

Mad. D'ÉRICOURT.

Allons, cesse donc de t'amuser.

CLAUDE.

Dame ! madame, je ne m'amuse pas du tout.

Mad. D'ÉRICOURT.

Hâte-toi de porter cette lettre à son adresse : on te remettra l'argent dont j'ai besoin pour mon loyer.

CLAUDE.

Dont vous avez besoin?

Mad. D'ÉRICOURT.

Oui, dépêche-toi ; je n'ai pas reçu les fonds que j'attendais, je suis dans le plus grand embarras.

CLAUDE.

Avoir besoin de payer un loyer dans sa propre maison ! et qui encore?... madame de Roseval !

Mad. D'ÉRICOURT.

Malheureux ! veux-tu bien te taire.

CLAUDE.

Non, madame : c'est criant.

Mad. D'ÉRICOURT.

Mais tu vas me perdre.

CLAUDE.

Oui, madame, j'y vais, j'y vais ; ne vous affligez pas.

(Il sort.)

SCENE V.

MAD. D'ÉRICOURT, *seule.*

Ce pauvre garçon me fait quelquefois des frayeurs !... heureusement son cœur vaut mieux que sa tête. — Etrange situation que la mienne ! privée de tous mes biens par une vente illégale, je trouve ma maison vendue à Florimond, l'ami de mon enfance ; à Florimond, comblé des bienfaits de ma famille, et que dix années d'absence n'ont pu me faire oublier, tandis que l'ingrat ne m'a pas même reconnue. Ses yeux et son cœur ne paraissent chercher en moi que madame d'Ericourt : il serait donc capable de lui sacrifier madame de Roseval... Ah ! bannissons cette idée ! Si sa conduite est inconcevable, son ingratitude le serait bien plus encore.

Air de la Coquette.

De mon choix
Il fut digne autrefois ;
Il l'est encor je crois :
Mais je dois
Et craindre
Et feindre.
Puisse, au moins, en ce jour,
Ce détour,
De l'amour
Comblant les vœux
Et les feux,

Nous rendre heureux
Tous deux!
On dit que l'absence,
En France,
Rarement
Garde un serment;
Que bien souvent
Elle dégage
Et rend volage:
Mais mon cœur,
Par bonheur,
Sait bien mieux
Qu'il est des nœuds
Que les efforts
Du tems, du sort,
Rendent encor
Plus forts.

De mon choix, etc.

Hélas! pour déranger
L'appui léger
Que l'art donne à la rose,
Il faut si peu de chose!
Mais deux ormeaux,
Dont les rameaux,
joints en naissant,
Ont en croissant
Doublé leurs nœuds,
Bien plus heureux,
Toujours amis,
Meurent unis.

De mon choix, etc.

POTDEVIN, *en-dehors.*

Un moment, un moment.

Mad. D'HÉRICOURT.

J'entends, je crois, M. Potdevin avec sa suite ordinaire de demandeurs et de dupes. Fuyons ces importuns.

(Elle sort.)

SCENE VI.

POTDEVIN, URSULE, DULEST, CHEVALET, BOURSIER, FEUILLET, NÉOLOGUE, QUINQUET, UNE FEMME.

POTDEVIN.

Un moment, vous dis-je; chacun à son tour : je ne puis pas faire les affaires de tout le monde à la fois. Commençons par les miennes. *(A Ursule.)* Avez-vous prévenu votre maître ?

URSULE.

Oui, monsieur.

POTDEVIN.

Mes 30,000 francs sont-ils prêts ?

URSULE.

J'ignore.....

POTDEVIN.

Ah ! vous ignorez !... Les huissiers à midi.

URSULE.

Mais, monsieur Potdevin.....

POTDEVIN.

Comment, morbleu ! je lui prête 30,000 francs pour faire des acquisitions superbes; cet hôtel dans le nombre me convient, et il refuse de m'en arranger ! Les huissiers à midi.

URSULE.

Mais, faites attention que mon maître a des charges considérables : le cabinet ne va pas.

POTDEVIN.

Pensez-vous m'en faire accroire ? il n'y a jamais eu autant de plaideurs.

Air des Montagnards.

Plaider est un mal sans remède :
L'argent plaide contre l'honneur ;
Contre nos mœurs la pudeur plaide ;
L'auteur plaide contre l'acteur ;
On plaide pour de l'ellébore,
Pour des chapons, pour des rébus,
Pour son bien que l'on veut encore...

FEUILLET.

Ou sa femme qu'on ne veut plus.

URSULE, *à part.*

Le sot homme !

CHEVALET.

Eh bien, mon cher Potdevin, faudra-t-il sortir du Louvre?

POTDEVIN.

Ma foi, oui, mon cher Chevalet.

CHEVALET.

AIR : *Réveillez-vous, belle endormie.*

Sait-on pourquoi d'un lieu que j'aime,
Je dois sortir sans différer?

POTDEVIN.

Mon ami, l'on ne sait pas même
Pourquoi l'on vous y fit entrer.

CHEVALET.

Comment ! ne suis-je pas peintre ?

POTDEVIN.

Oui, le nouveau Salon vous fait honneur !

AIR : *Vous savez ce qu'il faut qu'on fasse.*

On n'y voit que froides peintures,
Vieux jeunes gens, jeunes vieillards;
Pour l'œil bien des caricatures,
Et peu de tableaux pour les arts.
Dans ce champ où, faible et honteuse,
La foule à peine a su glaner,
Par bonheur, au moins, la glaneuse
Eut le secret de moissonner.

CHEVALET.

En ce cas, nous aurons recours à l'exposition particulière.

POTDEVIN.

Que voulez-vous dire ?

CHEVALET.

On peint un héros; et on le fait voir pour un franc quatre-ingts centimes.

AIR : *Si Dorilas.*

Son nom seul fait notre richesse :
Le vrai héros a tant d'amis !
Pour le voir, chaque ami s'empresse ;
Sa gloire double nos profits.

POTDEVIN.

Ce calcul est prudent à suivre,
Quoique mesquin pour un français :
Il est adroit de spéculer, pour vivre,
Sur ceux qui ne mourront jamais.

Serviteur, mon cher Boursier : j'ai réussi à vous intéresser pour 20,000 francs dans les achats d'hier.

BOURSIER.

Que d'obligations !

POTDEVIN.

Oui, ce sont des obligations : effets excellens ! de l'or en barre !

BOURSIER.

AIR : *Il pleut, bergère.*

Mais si, par aventure,
Les fonds allaient hausser ?

POTDEVIN.

Dans cette conjoncture,
Vîte on les fait baisser.
Grace aux ruses savantes
Du plus beau des métiers,
Tous gagnent sur les rentes.

QUINQUET.

Excepté les rentiers.

POTDEVIN.

Ah ! c'est vous, mon cher Quinquet ? vos fêtes vont toujours mal ?

QUINQUET.

Et moi aussi.

POTDEVIN.

En effet, je vous trouve un peu alongé.

QUINQUET.

AIR : *Avec les jeux dans le village.*

Avec les malheurs que j'essuie,
Comment réparer cet échec?
C'est quand le tems est à la pluie
Que ma pauvre caisse est à sec.
Le vin me serait nécessaire;
Mais l'eau me réduit aux abois:
Car, moi, je suis comme la terre,
Plus il en tombe et plus j'en bois.

POTDEVIN.

Je n'ai pas encore vu Florimond ; mais je doute qu'il puis attendre.

QUINQUET.

J'ai bien songé à demander, pour l'année prochaine, l'en treprise des fêtes de la paix; mais j'ai pensé que ce serait l 18 brumaire, et qu'il ferait mauvais.

POTDEVIN.

Mauvais! vous connaissez bien peu les destinées du héros de cette fête!

AIR : *Trouverez-vous un parlement.*

Dès long-tems il voit sans effroi
Les noires vapeurs de brumaire;
Rien ne troublera, croyez-moi,
Ce mémorable anniversaire:
Son destin veut que ce jour-là
Brille sans nuage et sans voile:
Et le soleil se montrera
Pour obéir à son étoile.

QUINQUET.

Eh bien, nous verrons.

FEUILLET.

Peut-on enfin...

UNE FEMME.

Pardon, monsieur... voilà un an que je reviens pour la même affaire, vous me remettez toujours au lendemain.

POTDEVIN, *prenant la note.*

De quoi s'agit-il ?... Ah, ah.

AIR : *Une fille est un oiseau.*

Quelqu'un voudrait acquérir
En France un modeste asile,
De la discorde civile
Qui n'ait eu rien à souffrir,
Où l'on ait fui le divorce,
Où l'on n'ait rien fait par force,
Où chaque voisin s'efforce
D'être utile à son voisin,
Où l'on dise ce qu'on pense,
Où chacun soit dans l'aisance.
Vous repasserez demain. (*Bis.*)

A vous.

UN HOMME *lui dit à l'oreille.*

Je viens vous annoncer que le rapporteur du procès en question a trouvé l'affaire de madame de Roseval très-mauvaise, et votre vin excellent.

POTDEVIN.

C'est bon : faites-lui en porter cent bouteilles de plus. Enfin me voilà libre !... Eh bien, M. Néologue, qu'est-ce qui vous amène ?

NÉOLOGUE.

Eh parbleu ! votre culpabilité.

POTDEVIN.

Plaît-il ?

NÉOLOGUE.

Je dis que, pour avoguer mon dictionnaire, je vous demande un homme qui ne me soit pas inalogue.

FEUILLET, *riant.*

Ah ! ah ! ah ! ah !

POTDEVIN.

Est-ce que vous le comprenez, vous ?

NÉOLOGUE.

Sabre-clef ! vous [illegible] pas que je vous ai payé pour me procurer un jou[illegible] vous m'indiquez monsieur !

FEUILLET.

Eh bien!

NÉOLOGUE.

Je m'amuse à élaborer un vaudeville, et monsieur en fait un extrait si acerbe, qu'il n'est pas lisable.

FEUILLET.

Eh ! me croyez-vous payé pour dire du bien ? J'ai donné vos couplets pour ce qu'ils étaient.

NÉOLOGUE.

Pour ce qu'ils ne sont pas.

Air d'Arlequin Afficheur.

Assez souvent dans vos extraits
On lit vos vers au lieu des nôtres ;
Vous croyez rapporter nos traits,
Vous ne nous prêtez que les vôtres.
Puis vous accablez nos couplets
De vos censures indiscrètes :
Assurément ils sont mauvais,
Car c'est vous qui les faites.

POTDEVIN, *à Feuillet.*

Ecoutez donc...

FEUILLET.

Bon ! je connais mieux que lui le genre dont il se mêle ; j'ai lu Panard, et cela me suffit.

Air de la Walse sautée.

Au couplet
Qui plaît,
Voulez-vous former votre muse ?
Qu'un heureux sujet
Soit du projet
L'ame est l'objet ;
Malin
Ou badin,
Selon le travers qu'il accuse ;
Piquant,
Point choquant ;

Qu'un tour fin
Prépare la fin ;
De l'attrait,
Du trait,
Gardez qu'alors l'esprit n'abuse,
Qu'il nous soit offert
Comme l'éclair
Rapide et clair.
Le couplet
Qui plaît,
Ainsi voltige, instruit, amuse :
Tout Paris
Surpris
Le retient sans l'avoir appris.

POTDEVIN.

Ma foi, c'est vrai.

FEUILLET.

Croyez-moi, petit rimeur, tenez-vous-en à votre dictionnaire.

NÉOLOGUE.

Oui, je m'y tiens : tous les étrangers le demandent.

FEUILLET.

Je le crois bien ; il est écrit dans leur langue.

NÉOLOGUE.

AIR : *Un jour Guillot trouva Lisette.*

De l'ornière de la routine,
Sortant pour illustrer mon nom,
De Bossuet et de Racine
J'ai réformé l'ancien jargon.
En France on ne l'entend plus guère,
Pour nous ces auteurs sont trop vieux.

FEUILLET.

Moi je pense tout le contraire :
Nous sommes trop jeunes pour eux.

NÉOLOGUE.

Au reste, on est heureusé par les critiques d'un scholâtre qui attaque les hommes les plus distingués, les plus beaux talens de la scène française, et Voltaire lui-même.

FEUILLET.

Oui, Voltaire : il n'est qu'un charlatan.

NÉOLOGUE.

Vous l'entendez?

POTDEVIN.

Ah ! par exemple...

FEUILLET.

Charlatan, vous dis-je ! et je l'ai prouvé.

POTDEVIN.

Ma foi, vous pourriez bien avoir raison.

AIR : *Le magistrat irréprochable.*

Je suis bien loin de vous combattre :
Oui, Voltaire est un charlatan ;
Le monde entier est son théâtre,
Son génie est son talisman. (*Bis.*)
L'esprit, sa poudre accoutumée ;
Sa dupe, la postérité ;
Sa trompette, la renommée ;
Son brevet, l'immortalité.

NÉOLOGUE.

C'est cela.

FEUILLET.

Admirateurs stupides !

NÉOLOGUE.

Régenteur ridicule !... Voulez-vous que je vous dise ce que c'est qu'un feuilliste ?

FEUILLET.

De grace, un peu de français, si cela vous est égal.

NÉOLOGUE.

Eh bien ! en vieux français...

AIR : *Je fais payer la contredanse.*

Du satirique mercenaire,
Retenez ce que l'on a dit :
Impuissant lorsqu'il faut bien faire,
Du mal seul il fait son profit :

Sans génie, et plus froid qu'un marbre,
Il ressemble à ces nains courbés
Qui, ne pouvant atteindre à l'arbre,
Vivent des fruits qui sont tombés.

FEUILLET.

Ah ! c'en est trop !

POTDEVIN.

Mon dieu, oui ; dépêchons, dépêchons.

NÉOLOGUE.

Vil folliculaire !

FEUILLET.

Auteur barbare !

NÉOLOGUE.

J'étouffe les étouffeurs.

FEUILLET.

Et moi je te tue : fais ton épitaphe.

POTDEVIN.

Dépêchons, dépêchons.

NÉOLOGUE.

Je suis intuable ; sabre-clef ! je suis immortel de fait.

SCENE VII.

LES MÊMES, MAD. D'ÉRICOURT, FLORIMOND, DORLIS.

Mad. D'ÉRICOURT.

O ciel ! quel bruit !

FLORIMOND.

Eh ! messieurs, qui vous agite de la sorte ?

NÉOLOGUE.

Air de l'Opéra Comique.

Ce sot me donne de l'humeur.

FEUILLET.

Ce faquin me m'est un colère.

NÉOLOGUE.

Il me nomme mauvais auteur.

FEUILLET.

Il m'appelle folliculaire.

NÉOLOGUE.

Il dit que je suis ennuyeux.

FEUILLET.

Il dit que je vends des injures.

DORLIS.

Messieurs, vous vous dites tous deux
Des vérités... bien dures.

NÉOLOGUE.

A ma seconde édition, *chenille !*

FEUILLET.

A mon feuilleton, *barbare !*

NÉOLOGUE.

Nous verrons.

FEUILLET.

Nous verrons.

(Ils sortent.)

SCENE VIII.

POTDEVIN, MAD. D'ÉRICOURT, FLORIMOND, DORLIS.

POTDEVIN.

D'honneur, ils sont fous. *(A Florimond.)* Mais te voilà fort à propos, toi... Madame, j'ai l'honneur de vous présenter mes hommages... As-tu vu ta gouvernante?

FLORIMOND.

Oui : elle vient de me prévenir chez Dorlis que vous étiez ici.

POTDEVIN.

Tu sais donc que je saisis à midi?

FLORIMOND.

Parlez donc plus bas.

POTDEVIN.

Comment plus bas !... Madame sait, tout comme un autre, qu'on prend son bien... où on le trouve.

Mad. D'ÉRICOURT.

C'est assez l'usage.

POTDEVIN.

Je t'ai proposé vingt fois de me céder cette maison; je te le propose encore : veux-tu?

FLORIMOND.

Mais...

POTDEVIN.

Il n'y a plus de mais qui tienne. Apprends une découverte que j'ai faite, une chose qui va te faire frémir.

FLORIMOND.

Quoi donc?

POTDEVIN, *en confidence.*

Madame de Roseval est ici.

FLORIMOND.

Madame de Roseval!

Mad. D'ÉRICOURT, *voulant sortir.*

Si vous desirez que je m'en aille...

FLORIMOND.

Oh! non, madame.

POTDEVIN.

Elle y est, te dis-je, et je l'ai vue.

Mad. D'ÉRICOURT.

Ah, vous l'avez vue!

POTDEVIN.

Oui. Figure commune, ni grâces, ni tournure; des yeux sans expression; enfin rien de séduisant. Apprends qu'elle poursuit vivement son affaire; j'ai même su qu'un diable d'homme, qu'on n'a pas voulu me nommer, remue tout Paris en sa faveur.

FLORIMOND.

Ah! ah!

POTDEVIN.

Mais, sois tranquille ; c'est mon métier d'obliger, même les ingrats : on a mis certain bâton dans la roue....

Mad. D'ÉRICOURT, *à part.*

O ciel !

FLORIMOND.

Et par quel moyen?

POTDEVIN.

Bon, quel moyen !

AIR : *L'amour a gagné sa cause.*

De ma commère un vieux parent
Est compère d'une commère,
Dont l'autre compère, souvent,
Fait agir une autre commère :
Cette autre commère, en effet,
Obtient tout d'un riche compère.

Mad. D'ÉRICOURT.

Et voilà comme tout se fait
Par compère et par commère.

FLORIMOND.

Vous avez fait une action indigne !

POTDEVIN.

Comment donc?

FLORIMOND.

Qui peut vous animer contre la veuve d'un brave militaire qui a sacrifié sa vie à l'état, et qui n'a jamais quitté son pays?

POTDEVIN.

Bah ! est-ce qu'il n'était pas de ceux qui...

FLORIMOND.

Non, monsieur.

Air du vaudeville de Chaulieu.

D'une espérance mensongère
Il sut prévoir tout le danger :
Tant qu'il reste du bien à faire,
A s'éloigner peut-on songer?

Plus d'un désastre, qu'on renomme,
Nous a prouvé trop clairement
Que la fuite de l'honnête homme
Double la force du méchant.

POTDEVIN.

Et que m'importe. Mon dieu, madame, aidez-moi donc à lui prouver combien il est intéressant pour lui que madame de Roseval soit éconduite.

Mad. D'ÉRICOURT.

Je m'en garderai bien. *(A Florimond.)* Monsieur, je prévois le mal qu'on peut encore faire à cette infortunée; mes liaisons avec madame de Roseval ont mis en mon pouvoir des papiers qui peuvent aider à soutenir ses droits. Voulez-vous bien vous charger de les faire valoir?

FLORIMOND.

Je suis à vos ordres, madame.

POTDEVIN, *à madame d'Ericourt.*

Comment! vous avez connu madame de Roseval?

Mad. D'ÉRICOURT.

Un peu, monsieur.

POTDEVIN, *à Florimond.*

Et tu vas te charger de cela, toi?

FLORIMOND.

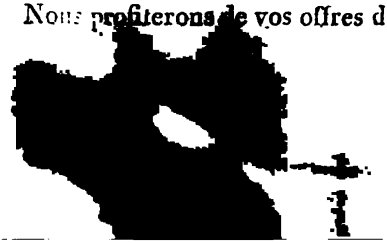
Madame l'ordonne.

POTDEVIN.

Ecoutez donc, puisque cela vous arrange, je pourrais m'en charger aussi. Je ne demande qu'à obliger, moi.

Mad. D'ÉRICOURT, *donnant la main à Florimond qui entre chez elle.*

Nous profiterons de vos offres dans une autre occasion.



SCENE IX.

POTDEVIN, *seul.*

Que diable cela veut-il dire?..: Bah! c'est clair : Florimond aime madame d'Ericourt, et l'imbécille ne voit pas... Eh! eh! l'affaire est jolie... ce mariage me sourit... Florimond est un parti bien plus sortable, pour la veuve et pour moi, que ce Dorlis qui m'a chargé de lui parler. J'avais bien quelqu'idée pour ma part : oui, mais si je faisais cette affaire-là pour moi, qu'est-ce que je me donnerais?... Écrivons bien vîte Florimond sur mon agenda.

SCENE X.

POTDEVIN, CLAUDE.

CLAUDE. *(Il tient tristement la lettre qu'il avait été porter.)*

Ah, mon dieu! mon dieu!

POTDEVIN, *écrivant toujours.*

Hen?

CLAUDE.

Ce n'est rien, monsieur.

POTDEVIN.

Qu'as-tu donc? tu te plains.

CLAUDE.

Je vous dis, monsieur, que ce n'est rien.

POTDEVIN.

AIR : *O ma tendre musette.*

Mais se plaindre suppose,
Mon cher, en tous pays,
Que l'on a quelque chose.

CLAUDE.

Nous différons d'avis :
Comme moi, sur la terre,
Plus d'un homme de bien
Ne se plaint, au contraire,
Que parce qu'il n'a rien.

POTDEVIN.

En ce cas-là, il n'y a pas de service à t'offrir.

CLAUDE.

Bien obligé.

POTDEVIN.

Il y a cependant long-tems que je vise à faire quelque chose de toi.

CLAUDE.

Dame! monsieur, si vous pouviez en faire quelqu'un qui trouverait de l'argent quand il en aurait besoin, vous pourriez-vous vanter de ça, par exemple.

SCENE XI.

LES MÊMES, VACCIN.

POTDEVIN, *apercevant Vaccin.*

Paix!

CLAUDE.

Et je dis que ça viendrait bien à présent.

POTDEVIN.

Paix, te dis-je! *(A Vaccin.)* Monsieur cherche quelqu'un?

VACCIN.

Oui, monsieur; le propriétaire de cet hôtel, un homme que l'on m'a dit fort honnête.

POTDEVIN.

Ce n'est pas moi; mais je puis le représenter.

CLAUDE, *à part.*

Je n'ai pas le courage d'aller dire à ma maîtresse que je ne lui apporte rien.

VACCIN.

J'ai besoin d'un petit appartement sain, agréable et commode pour mon état.

POTDEVIN.

Ah! monsieur a un état?

VACCIN.

Cela vous étonne?

Air du vaudeville de Décence.

D'un préjugé que l'orgueil encourage
La raison s'écarte avec soin :
La vie est un triste pélerinage
Où l'homme est en proie au besoin.
Ah ! dans ce pénible voyage,
Le sage qui rencontre un fruit,
S'informe-t-il, quand ce fruit le soulage,
Quel est le sol qui l'a produit ?

POTDEVIN.

En ce cas-là, monsieur doit être content des parisiens.

VACCIN.

Assez... Il y a pourtant encore beaucoup d'incrédules, et sur-tout une disette de sujets !...

POTDEVIN.

De sujets ?

VACCIN.

Oui, de gens qui veuillent se prêter à nos expériences. Vous sentez que, dans la naissance d'une découverte, je paierais pour en trouver...

POTDEVIN.

J'entends.

VACCIN.

J'ai espéré que ce quartier me serait plus favorable.

POTDEVIN.

Un moment, monsieur ; un moment. *(Il fixe Claude avec attention.)*

CLAUDE.

Eh bien ! qu'est-ce qu'il regarde ?

POTDEVIN.

Ecoute donc.

CLAUDE, *hésitant.*

Moi ?

POTDEVIN.

Toi-même. Tu as quelques besoins ?

CLAUDE.

C'est vrai.

POTDEVIN.

Voilà un honnête homme.

CLAUDE.

Eh bien?

POTDEVIN.

Il demande un sujet pour son expérience.

CLAUDE.

Allez donc ! je n'ai pas besoin de ça.

POTDEVIN.

Si fait tu en as besoin... Monsieur, j'ai l'honneur de vous présenter un sujet.

VACCIN, *remerciant.*

Ah! monsieur...

CLAUDE.

Laissez donc ! vous ne savez faire du bien qu'avec du mal, vous.

POTDEVIN.

Veux-tu bien te taire.

VACCIN.

Soyez tranquille, mon garçon, c'est une opération extrêmement légère.

POTDEVIN.

Très-légère.

CLAUDE.

Et moi je n'en veux pas.

VACCIN.

Deux petites incisions...

CLAUDE.

Non, monsieur.

VACCIN.

Quatre ou cinq jours de mal-aise.

CLAUDE.

Non, monsieur; non, monsieur.

VACCIN.

Et cent écus d'avance.

POTDEVIN.

Hen !

CLAUDE.

Comment donc est-ce qu'il dit ça ?

POTDEVIN.

On t'offre cent écus d'avance.

CLAUDE, *à part.*

Ah, mon dieu ! c'est justement la somme dont ma pauvre maîtresse a besoin !

POTDEVIN.

Accepte donc.

CLAUDE.

Ma foi, deux petites incisions... le loyer payé... cinq ou six jours de mal-aise... ma maîtresse tranquille... ça va !

VACCIN, *lui donnant la bourse.*

Tiens, mon enfant.

CLAUDE, *la prenant.*

Voilà ce que c'est. *(A part.)* Ma bonne maîtresse !

VACCIN.

Enfin, j'en tiens un !... Allons, mon garçon.

CLAUDE.

Allons, monsieur.

Mad. D'ÉRICOURT, *appelant en-dehors.*

Claude ?

CLAUDE, *échappant à Vaccin.*

Ah, mon dieu ! — Madame.

VACCIN.

Où vas-tu donc ?

CLAUDE.

Je ne vous demande que trois minutes.

POTDEVIN.

Je vous réponds de lui. Venez voir, en attendant, si une partie de mon appartement pourrait vous convenir. Et toi, ne te fais pas attendre.

Ils sortent.)

SCENE XII.

MAD. D'ÉRICOURT, CLAUDE.

MAD. D'ÉRICOURT.

Claude?

CLAUDE.

Madame.

MAD. D'ÉRICOURT.

Eh bien, que fais-tu là quand je t'appelle?

CLAUDE.

Rien, madame; c'est que... Voilà votre argent.

MAD. D'ÉRICOURT.

C'est bon. Entre là-dedans.

CLAUDE.

Là-dedans?

MAD. D'ÉRICOURT.

Oui, dans mon cabinet; il faut arranger des papiers.

CLAUDE.

Madame croit-elle qu'il y en ait pour plus de trois minutes?

MAD. D'ÉRICOURT.

Que signifie cette question?

CLAUDE.

Oh! mon dieu, rien.... c'est que j'ai une permission à demander à madame.

MAD. D'ÉRICOURT.

Laquelle?

CLAUDE.

Sauf votre respect, madame, c'est d'être malade.

MAD. D'ÉRICOURT.

D'être malade!

CLAUDE.

Oui, madame; à votre service, et je m'en vas...

MAD. D'ÉRICOURT.

Comment, tu t'en vas! Et moi je te déclare que si tu sors, je te chasse.

CLAUDE.

Vous me chassez ! vous me chassez ! (*Il frappe son cœur.*) Chassez donc de là...

Mad. D'ÉRICOURT.

Quoi ?

CLAUDE.

Rien, madame : c'est dit... (*Vivement.*) Mais souvenez-vous que s'il arrive malheur ; que si je me porte bien, ce sera votre faute.

(*Il entre chez madame d'Ericourt.*)

SCENE XIII.

MAD. D'ÉRICOURT, POTDEVIN.

Mad. D'ÉRICOURT.

En vérité, ce garçon devient fou.

POTDEVIN.

(*A part.*) Eh bien ! où est-il ?... Ah ! ah ! Madame d'Ericourt l'occasion est favorable ! (*Haut.*) Madame, madame ?

Mad. D'ÉRICOURT.

Qu'est-ce ?

POTDEVIN.

Mille pardons, madame ; je viens pour avoir l'honneur de vous entretenir d'une affaire....

Mad. D'ÉRICOURT.

Eh ! monsieur, j'ai bien assez des miennes.

POTDEVIN.

Air des fleurettes.

La chose est importante.

Mad. D'ÉRICOURT.

Pardon, j'en doute un peu ;
Toujours monsieur plaisante,
De tout il fait un jeu.

POTDEVIN.

Plaisanter n'est pas le mot, madame.

Le motif de mon message
Est, ce qu'en France, à présent,
On connaît de moins plaisant.

Mad. D'ÉRICOURT.

Quoi donc ?

POTDEVIN.

Un mariage.

Mad. D'ÉRICOURT.

Un mariage ! *(A part.)* M. Dorlis me tient parole.

POTDEVIN.

Oui, madame, un mariage. *(Il se rengorge.)* Honoré de la confiance de M. Florimond...

Mad. D'ÉRICOURT.

O ciel !

POTDEVIN.

Je viens vous offrir, de sa part, son cœur, sa main et sa fortune.

Mad. D'ÉRICOURT.

A moi, monsieur ?

POTDEVIN.

A madame d'Ericourt.

Mad. D'ÉRICOURT.

Et c'est M. Florimond qui vous a chargé...

POTDEVIN.

Lui-même.

Mad. D'ÉRICOURT, *à part.*

Pauvre Emilie ! te voilà oubliée, et Florimond n'est qu'un homme ordinaire !

POTDEVIN.

Si madame desire avoir un aperçu des biens et acquêts du futur...

Mad. D'ÉRICOURT.

Au nom du ciel, ne m'en dites pas davantage.

POTDEVIN.

Pardonnez-moi, madame ; c'est ce que M. Florimond m'a le plus expressément recommandé.

SCENE XIV.

LES MÊMES, FLORIMOND.

FLORIMONT, *à part. (Il sort de chez madame d'Éricour avec des papiers à la main.)*

Qu'entends-je ?

POTDEVIN.

Vous jugez que, brûlant de s'unir à vous, impatient d'obtenir votre aveu, et de le mériter....

FLORIMOND, *entre les deux.*

Non, madame ; vous êtes trompée.

Mad. D'ÉRICOURT, *à part.*

Ah, dieux !

FLORIMOND.

Je n'ai donné aucun ordre à monsieur, et je *suis bien* étonné qu'il se permette de disposer d'un cœur assez malheureux pour ignorer lui-même ce qu'il desire !

POTDEVIN.

(A part.) O le sot homme ! *(Haut.)* Comment, tu n'aimes pas madame ?

FLORIMOND.

Ce n'est pas à vous que je dois compte de mes sentimens.

POTDEVIN.

Eh bien, madame, je vous proteste qu'il adore madame d'Éricourt.

FLORIMOND.

Et moi je vous proteste, madame, qu'il n'en est rien.

Mad. D'ÉRICOURT, *à part.*

Je respire !

FLORIMOND.

Daignez me pardonner un langage que vous êtes si peu faite pour entendre.

Air du Chapitre Second.

Près de vous le cœur enchanté
Conçoit trop bien qu'on vous adore :
Vous savez joindre à la beauté
La grâce plus aimable encore.

Pour nous séduire et nous charmer,
Nul secret n'est égal au vôtre :
Tout me dit qu'il faut vous aimer...
Quand on n'en aime pas une autre.

POTDEVIN.

Mais tu me ruines!

Mad. D'ÉRICOURT.

(A part.) O que j'ai de peine à contenir.... *(Haut.)* Je ne sais que répondre, monsieur, à cet étrange discours.

FLORIMOND.

Ah! madame, encore une fois, daignez ne l'imputer qu'à l'indécence d'une démarche...

POTDEVIN.

Plaît-il?

FLORIMOND.

Si vous pouviez lire dans ce cœur! si vous connaissiez tous les combats qu'il éprouve! Mais non, vous devez tout ignorer, et je ne dois que vous fuir.

Mad. D'ÉRICOURT.

Vous n'oublierez pas, au moins, madame de Roseval?

FLORIMOND.

C'est pour ne pas l'oublier que je vous quitte. *(Il sort.)*

POTDEVIN, *à part.*

O l'imbécille!... Mais je le suis bien davantage de sacrifier ainsi mon tems à des vétilles, tandis que j'ai une maison à saisir! Ces maudits huissiers sont d'une lenteur à obliger!...

SCENE XV.

LES MÊMES, URSULE, TOUS LES LOCATAIRES.

URSULE, *accourant toute effrayée.*

Air des petits pâtés.

[illegible] qui fait naître en ces lieux
[illegible]eux?
[illegible]ore,

POTDEVIN.

Ah ! c'est pour mon affaire :
On est intelligent ;
J'aurai bientôt, j'espère,
La maison ou l'argent.

ENSEMBLE.

URSULE.

Et quels droits sont les vôtres,
Pour nous parler ainsi ?

POTDEVIN.

Morbleu ! m'en faut-il d'autres ?
Je suis le maître ici.

TOUS LES LOCATAIRES.

Grands dieux ! qui fait naître en ces lieux, etc.

URSULE.

J'étrangle le premier qui se présente.

POTDEVIN.

Je m'en moque, je suis en règle. Et vous, messieu locataires, vous venez fort à propos pour me reconnaître e nouvelle qualité.

URSULE.

Qu'est-ce à dire, votre qualité !

POTDEVIN.

Je déclare d'avance que je donne congé à tous les ma payeurs.

QUINQUET.

Mais, monsieur...

POTDEVIN.

Point de mais.

Mad. D'ÉRICOURT.

Puis-je espérer, monsieur, que ce petit pavillon que cupe...

POTDEVIN.

Ma foi, madame, j'en suis fâché ; c'est le pied à terre q destine à mes pétitionnaires de campagne.

URSULE.

Miséricorde ! Et je n'arrache pas les yeux à cet homme !

POTDEVIN.

Doucement, la bonne.

URSULE.

Messieurs, c'est moi qui représente le maître.

POTDEVIN.

C'est moi qui le suis.

URSULE.

Toi!

POTDEVIN.

Moi-même.

SCENE XVI.

LES MÊMES, FLORIMOND, CLAUDE.

FLORIMOND.

Non, monsieur, ce n'est ni vous, ni moi; c'est madame de Roseval.

Mad. D'ÉRICOURT.

Qu'entends-je? elle a gagné son procès!

FLORIMOND.

Non, madame: elle vient de le perdre. Toutes les ventes faites par les collatéraux ont été confirmées; mais ce titre même consacre mes droits sur sa terre, sur sa maison, et je lui rends des biens dont la reconnaissance et l'amitié ne m'avaient fait que dépositaire.

Mad. D'ÉRICOURT.

Se peut-il!

FLORIMOND.

Oui, madame. Je m'empresse d'annoncer ma résolution à madame de Roseval; je n'ai pas voulu fermer ma lettre sans vous en faire part.

Mad. D'ÉRICOURT.

A moi, monsieur?

FLORIMOND.

A vous, madame : lisez...

Mad. D'ÉRICOURT, *lisant.*

« Emilie a pu douter de mes sentimens, elle a cru néces-
« saire d'être un instant madame d'Ericourt : Florimond, plus
« heureux, a toujours été le même... » O ciel ! vous m'avier reconnue ?

FLORIMOND.

Oui, ma chère Emilie, et je n'ai dû vous l'avouer que lorsque mon bonheur m'a permis de contribuer au vôtre.

Mad. D'ÉRICOURT.

Une telle preuve d'amitié ne peut être acquittée que par l'amour.

URSULE.

Ah ! mon digne maître !

POTDEVIN.

Oui, c'est beau ; mais il ne m'en faut pas moins 30,000 francs.

FLORIMOND.

Mon notaire vous attend pour vous les compter.

POTDEVIN.

Et j'y cours.

(Il veut sortir.)

SCENE XVII ET DERNIÈRE.

LES MÊMES, VACCIN.

VACCIN, *saisissant Potdevin.*

Eh bien ! est-ce qu'on se moque de moi ? Ah ! je vous tiens, monsieur ; vous ne m'échapperez pas.

POTDEVIN.

Comment, comment ! est-ce que cela me regarde ? Voilà votre sujet, je vous le livre.

CLAUDE, *à part.*

Ah, mon dieu !

Mad. D'ÉRICOURT, *à Vaccin.*

Qu'est-ce à dire ! et de quel droit, monsieur...

VACCIN.

De quel droit, madame? Je me nomme Vaccin, et j'attends ce drôle depuis une heure pour une expérience.

Mad. D'ÉRICOURT.

Pour une expérience!

CLAUDE.

Oui, madame; c'est un goût qui m'est venu.

VACCIN.

Je lui ai donné cent écus pour cela.

Mad. D'ÉRICOURT.

Cent écus!

CLAUDE.

Oui, madame. (*A Vaccin.*) N'est-ce pas, monsieur, que vous êtes pressé?

Mad. D'ÉRICOURT.

Et moi je veux être éclaircie.

VAC. *Daignez m'épargner le reste.*

Où cet argent est-il passé?

CLAUDE, *hésitant.*

En bonnes mains, je vous le jure.

Mad. D'ÉRICOURT.

Pourquoi l'avez-vous dépensé?

CLAUDE.

Pour mon plaisir, je vous assure.

URSULE.

O le libertin !

CLAUDE.

Tantôt ayant perdu mes pas,
Je plaignais votre sort funeste :
Monsieur, dans ce triste embarras,
M'offre cent écus pour un bras....

Mad. D'ERVILLE.

Mon cœur devine le reste.

(A Vaccin.) M. le docteur, voilà votre bourse.

URSULE, *courant à Claude.*

Comment, mon garçon, tu as été capable d'une si belle action ! je t'épouse.

CLAUDE.

Ça vaut bien la vaccine.

VACCIN.

Tu ne sais pas ce que tu perds.

CLAUDE.

Ah ! je sais bien ce que je gagne.

Mad. D'ERVILLE.

Vous ne nous quitterez plus. Ces traits d'amitié, d'amour...

FLORIMOND.

N'étonneront que ceux qui ne connaissent pas Emilie. *(Aux locataires.)* Quant à vous, messieurs, si vous le permettez, nous renverrons nos comptes à un autre moment : celui-ci doit être consacré à la joie, et je ne doute pas que tous les habitans de l'hôtel garni ne partagent la nôtre.

CLAUDE, *présentant.*

VAUDEVILLE.

Air du vaudeville de la Fille en Loterie.

FLORIMOND.

Je vois tous mes chagrins finir,
Je souffris trop long-tems en France,
Et des malheurs de mon pays,
Et des épreuves de l'absence.
Mais tout se répare, et l'amour
Vient enchaîner nos destinées :
Ainsi le bonheur d'un seul jour
Guérit les maux de dix années.

NÉOLOGUE.

M'accuserez-vous d'innover
Dans la langue qu'on parle en France,
Vous qui m'y faites retrouver
Bonté, vertu, reconnaissance?
Quand, par des sentimens si beaux,
Vous charmez notre ame étonnée,
Il faut bien peindre en mots nouveaux
Les traits les plus neufs de l'année.

DORLIS.

La vie est un hôtel garni
Où deux valets ont tout à faire;
Ce couple, rarement uni,
C'est l'Amour et l'Hymen, son frère:
Au jour l'Amour s'y prend par fois;
Quant à son frère l'Hyménée,
Depuis qu'on peut le prendre au mois,
Bien peu le prennent à l'année.

FEUILLET.

Le thyrse et la marotte en main,
Panard et Piron, sans scrupule,
Pour corriger l'esprit humain,
Battaient le champ du ridicule.
Vers ce champ, c'est avec raison
Que leur muse s'était tournée:
Car c'est le seul où la moisson
Se fasse vingt fois dans l'année.

VACCIN.

Les hommes sont de grands enfans,
Ils ne songent qu'à se distraire;
Pour eux l'art d'abréger le tems
Est l'art d'être heureux sur la terre.

FEUILLET.

Bien des couronnes, en ce cas,
Devraient vous être décernées ;
Car mieux que vous, nul ici bas,
Ne sait abréger les années.

Mad. DE ROSEVAL, *au public.*

Des ridicules en crédit
Avec vous l'auteur voulut rire :
Il croit bien n'avoir pas tout dit ;
C'est qu'il en avait trop à dire.
Si le succès trompe ses vœux,
Que sa pièce soit épargnée,
Et pour un seul jour malheureux
Ne condamnes pas une année.

FIN.

NOTA. *Les personnes qui voudraient monter des vaudevilles pourront s'adresser, au théâtre du Vaudeville, au C. Wicht, chef d'orchestre dudit théâtre.*

PIÈCES NOUVELLES

Qui se trouvent chez le même libraire.

Abbé (l') Pellegrin, ou la manufacture de vers, vaudeville en un acte.

Allez voir Dominique, vaudeville en un acte.

Adélaïde de Bavière, drame en trois actes.

Anglais (l') à Bordeaux, comédie en trois actes, en vers.

Arvire et Evelina, opéra en trois actes.

Banqueroute (la) du Savetier, vaudeville en un acte.

Bénowski, opéra en trois actes, de Picard.

Billet (le) de Logement, vaudeville en un acte.

Café (le) d'une petite Ville, comédie en un acte, en vers.

Christophe Morin, ou que je suis fâché d'être riche, vaudeville en un acte.

Colombine toute Seule, vaudeville en un acte.

Confident (le) par hasard, comédie en un acte, du théâtre Français.

Crac (M. de) dans son petit castel, comédie en un acte, en vers.

Défiance et Malice, ou le prêté rendu, comédie en un acte, en vers.

Délire, (le) opéra en un acte.

Didon, opéra en trois actes.

Double Assaut, (le) comédie en un acte.

Duhaucours, comédie en cinq actes, de Picard.

Estelle, ou la coupable innocente, comédie en trois actes, en vers.

Fagotin, ou l'espiègle de l'île Louviers, vaudeville en un acte.

Frères, (les Deux) comédie en quatre actes, en prose, de Patrat.

Georges et Pauline, vaudeville en un acte.

Guillaume, (M.) vaudeville en un acte.

Héroïne (l') de Boston, pantomime en trois actes.

Heure (une) d'Absence, comédie en un acte.

Homme (l') à trois visages, drame en trois actes.

Homme (les) de la Nature et les Hommes Policés, pantomime en trois actes.

Irato, opéra en un acte.

Iphigénie en Tauride, tragédie en cinq actes.

Jolie (la) Parfumeuse, ou la robe de conseiller, vaudeville en un acte.

Kosmouck, ou les indiens à Marseille, comédie en cinq actes.

Mari (le) d'emprunt, opéra en un acte.

Marchés (les) de Philis, vaudeville en un acte.

Mercure (le) galant, comédie en quatre actes.

Miltiade à Marathon, opéra.

Muses (les) éplorées, vaudeville en un acte.

Oncle (l') et le Valet, opéra en un acte, de Duval.

Papirius, ou les femmes telles qu'elles étaient, vaudeville en un acte.

Petite (la) Ville, comédie en quatre actes, de Picard.

Portraits (les) au Salon, vaudeville en un acte.

Premier (le) Venu, comédie en trois actes.

Prétendus, (les) opéra en deux actes.

Prisonnier (le) à Londres, vaudeville en un acte.

Revue (la) de l'an IX, vaudeville en un acte.

Rosaure, ou les nouveaux malheurs du petit Poucet, comédie en trois actes.

Rupture (la) embarrassante, comédie en un acte.

Ruse (la) déjouée, comédie en trois actes, de Dumaniant.

Sophie et Derval, ou la comtesse trompée, vaudeville en un acte.

Tartuffe, comédie en cinq actes.

Tiens bon, tu l'Auras, ou le parasite, vaudeville en un acte.

Trente et Quarante, opéra en un acte, de Duval.

Trois (les) Sultanes, comédie en trois actes, en vers.

Veuve (la) du Malabar, tragédie en cinq actes.

Vierges (les) du Soleil, pantomime en trois actes.

Vieux (le) Major, vaudeville en un acte.

Ville (la) et le Village, vaudeville en un acte.

DE L'IMPRIMERIE DE BRASSEUR, RUE DE LA HARPE, N°. 477.

BERQUIN,

OU

L'AMI DES ENFANS,

COMÉDIE

EN UN ACTE, EN PROSE, MÊLÉE DE VAUDEVILLES,

REPRÉSENTÉE

Pour la première fois sur le théâtre du Vaudeville, le 16 frimaire an X.

PAR MM. J.-N. BOUILLY ET JOSEPH PAIN.

Berquin donne, au siècle où nous sommes,
L'exemple des soins bienfaisans :
Il est vraiment l'ami des hommes,
Comme il est *l'Ami des Enfans.*

BERQUIN, *scène dernière.*

A PARIS,

Chez BARBA, libraire, palais du Tribunat, galerie derrière le théâtre Français, n°. 51.

AN X. — 1802.

PERSONNAGES.	ACTEURS
BERQUIN,	VERTPRÉ.
RENAUD, propriétaire de l'hôtel du Croissant,	CHAPELLE.
ALEXANDRIN, poëte tragique,	LENOBLE.
Mad. PAUL, ouvrière en dentelles,	Mad. HENRI.
JULES, son fils,	MINETTE.
CASIMIR, AUGUSTE, enfans du voisinage,	FRÉDÉRIC-BLOSSEVILLE. CAROLINE.

La scène est à Paris, rue et hôtel du Croissant.

COUPLET D'ANNONCE.

Air du vaudeville d'Arlequin afficheur.

En lisant *l'Ami des Enfans*,
On vous a vu pleurer et rire :
Berquin forma vos jeunes ans,
Vous amusa pour vous instruire.
Par ma voix il vient aujourd'hui
Réclamer votre bienveillance ;
Daignez acquitter envers lui
La dette de l'enfance.

BERQUIN,

COMÉDIE-VAUDEVILLE.

Le théâtre représente un jardin, aux deux côtés duquel sont des bâtimens. A gauche est un pavillon, au-dessus une mansarde. Au-rez-de-chaussée, une fenêtre dont la jalousie est entr'ouverte; au-dessous un banc de gazon. A droite et vis-à-vis est censée l'entrée de l'hôtel par la rue. Le fond est terminé par un mur de six pieds et demi environ, et derrière lequel s'élèvent quelques arbres, çà et là des siéges de jardin.

SCENE PREMIERE.

RENAUD, *seul, en bonnet de velours noir et en pantoufles, venant par la droite.*

Faisons un tour de jardin... Encore un pommier cassé! maudits enfans, je saurai bien vous empêcher de revenir... Mais calculons un peu l'argent que je vais recevoir des différens appartemens de mon hôtel garni : c'est demain le premier du mois... Ah! que c'est long à venir! *(Il met ses lunettes, et tire de sa poche un agenda.)* D'abord, au rez-de-chaussée, *(Il le désigne.)* monsieur Berquin... quarante-cinq livres. Il paie toujours d'avance... Au premier... c'est de l'argent sûr. Au second, madame Paul, ouvrière en dentelles... dix-huit francs; plus, pour le petit cabinet de son fils Jules, cinquante sous. Jolie veuve, des mœurs, de l'économie, par conséquent de l'exactitude dans ses paiemens. Enfin, dans cette mansarde, *(Il la désigne.)* monsieur Alexandrin, poëte tragique, n'ayant pour vivre que le produit de ses ouvrages... dans l'arriéré... C'est le premier crédit que je fais de ma vie; gardons-nous bien d'en prendre l'habitude.

Air du vaudeville de l'Opéra comique.

Je me nourris à peu de frais,
J'épargne beaucoup sur ma mise,

Et je place à bons intérêts
Tous les fonds que j'économise.
Mais l'avarice me déplaît,
Et contre elle je me déclare :
J'ai toujours pensé que rien n'est
Si vilain qu'un avare.

A des sentimens généreux
Mon ame jamais ne résiste,
Et quand je vois un malheureux,
Je lui dis : que Dieu vous assiste.
J'admire et j'approuve tout bas
Un être bienfaisant qui donne :
Mais, pour ne point faire d'ingrats,
Je ne donne à personne.

Cependant je crains bien que monsieur mon *fils* ne m'occasionne encore de la dépense... même après sa mort : sa veuve et son fils me tomberont quelque jour sur *les bras*. Mais ne pensons qu'à mes rentrées : songeons d'abord à presser monsieur Alexandrin de me donner au moins un à-compte. Justement le voici.

SCENE II.

RENAUD, ALEXANDRIN, *sortant du pavillon.*

RENAUD.

Hé bien, voisin, vous êtes matinal, aujourd'hui.

ALEXANDRIN, *sans voir Renaud, et composant d'un air inspiré.*

Pour annoncer au monde un forfait qu'il ignore,
J'ai quitté mon palais, et devancé l'aurore.

RENAUD.

(A part). Il ne m'entend pas. *(Haut).* Vous *savez* que c'est demain qu'échoit le troisième mois...

ALEXANDRIN, *de même.*

Non, non, plus de délais...

RENAUD, *à part, se frottant les mains.*

Ah ! bon.

ALEXANDRIN, *continuant.*

Il en coûte à mon cœur,
Mais il faut acquitter la dette de l'honneur.

RENAUD.

Vous me devez soixante livres quatorze sous.

ALEXANDRIN, *de même.*

Les trésors de l'Asie, et tout l'or du Mexique...

RENAUD, *impatienté.*

Il s'agit bien de Mexique ! *(Lui criant dans l'oreille).* Monsieur Alexandrin !...

ALEXANDRIN, *avec dignité.*

Ah ! c'est vous, mon cher monsieur Renaud.

RENAUD.

Moi-même, qui vous demande très-instamment de me payer demain les trois mois...

ALEXANDRIN.

Demain les calendes d'Auguste de la première olympiade de mon arrivée à Paris.... c'est fort juste.

RENAUD.

Et j'aurai mon argent...

ALEXANDRIN.

Dans une heure.

RENAUD.

Comment cela ?

ALEXANDRIN.

Vous savez que l'on a représenté pour la première fois, sur le théâtre Français, ma tragédie de Numa Pompilius... je vous ai donné un billet.

RENAUD.

Elle eut un succès tout à fait agréable.

ALEXANDRIN.

J'en étais sûr.

RENAUD.

Et vous comptez...

ALEXANDRIN.

Aller de ce pas chez le caissier toucher ma part d'auteur. *(Avec emphase).* Argent légitime et sacré ! qu'il est beau de ne devoir qu'à son génie sa fortune et son indépendance ! !

RENAUD.

Indépendance, soit : mais pour la fortune...

AIR : *Si Pauline est dans l'indigence.*

De vos rentiers de l'Hippocrène,
J'ai vu souvent baisser les fonds :
Souvent Thalie et Melpomène
Nourrissent mal leurs nourrissons.
Hélas ! du temple de mémoire,
Lorsqu'on prend à jeun le chemin,
On oublie, en vivant de gloire,
Qu'on risque de mourir de faim.

ALEXANDRIN.

Propos vulgaires inventés par l'ignorance et l'envie, et qu'méprise le vrai talent. Pour vous détromper, mon très-cher hôte, je pourrais descendre jusqu'à des preuves, et vous citer monsieur Berquin, qui ne doit l'aisance dont il jouit qu'à ces petits romans enfantins, à ces fadaises périodiques dont s'inonde tout Paris. Si un faiseur d'idylles est caressé par la fortune, je vous laisse à juger si un poëte tragique a droit à ses faveurs!

RENAUD.

Cependant j'entends dire par-tout que monsieur Berquin a beaucoup de talent, et, certes, sa réputation en vaut bien d'autres.

ALEXANDRIN.

Oseriez-vous le comparer à moi?

AIR : *T'rouverez-vous un parlement.*

De grâce, mon cher, jugez mieux
Entre nous quelle est la distance :
Je m'entretiens avec les dieux;
Il balbutie avec l'enfance.
Fier de ses hochets, il prétend
Au Pinde obtenir une place...
Déjà *la palme* qui m'attend
S'élève au sommet du Parnasse.

RENAUD.

Je veux bien croire à votre mérite, mais il ne détruit pas celui de monsieur Berquin. Ses ouvrages sont très-recherchés, et sur-tout se vendent bien; il n'y a pas un père de famille qui ne se les procure pour ses enfans. Ça vous les rend soumis, économes; ça vous les instruit, sans qu'ils s'en aperçoivent; ça vous épargne des maîtres qui sont si chers à présent. Moi-même, qui n'ai jamais acheté un livre de ma vie, si j'avais un enfant, je pourrais me déterminer à faire la dépense des œuvres de monsieur Berquin... à moins que, demeurant chez moi, *il ne* voulût me faire l'honnêteté d'un exemplaire.

ALEXANDRIN.

Il en offrit un l'autre jour à madame Paul, votre jolie locataire.

RENAUD.

Il aime beaucoup son fils.

ALEXANDRIN.

Je crois qu'il aime encore plus la mère.

RENAUD.

Ecoutez donc... elle en vaut bien la peine.

ALEXANDRIN.

A qui le dites-vous, monsieur Renaud ?

RENAUD.

Vous en tenez aussi, monsieur Alexandrin.

ALEXADRIN, *déclamant.*

Qui pourrait résister à cette figure charmante !

RENAUD.

Elle m'a soigné dans ma dernière maladie.

ALEXANDRIN, *de même.*

A cette voix mélodieuse et caressante !

RENAUD.

Elle m'a épargné les frais d'une garde.

ALEXANDRIN, *de même.*

A ce maintien noble et imposant !

RENAUD.

Tous les matins elle me fait mon café.

ALEXANDRIN, *de même.*

A cette grâce irrésistible !

RENAUD.

Elle me blanchit *gratis* mes cols de basin et mes bouts de manche.

ALEXANDRIN, *plus emphatique.*

C'est l'aurore d'un beau jour de printemps ! c'est un lis entouré de roses naissantes ! Oui, Praxitèle l'eût choisie pour modèle de sa Vénus, et Zeuxis lui-même...

RENAUD.

Vous oubliez le caissier de la Comédie Française.

ALEXANDRIN.

Vous avez raison : j'y vais.

RENAUD.

Je vous attends avec impatience. Puissiez-vous en rapporter

« Les trésors de l'Asie, et tout l'or du Mexique » !

(*Alexandrin sort. On aperçoit Jules sortant du pavillon, un livre à la main : il va s'asseoir sur le banc de gazon*).

Qu'il est plaisant, avec son aurore et ses roses naissantes !.. Mais n'oublions pas les détails de ma maison. (*Il rentre chez lui*).

SCENE III.

JULES, *lisant;* madame PAUL, *sortant du pavillon, un carton sous le bras.*

Mad. PAUL, *cherchant.*

Jules?... Jules?... Ah, le voilà; toujours lisant M. Berquin!

JULES, *lisant.*

« Un pauvre capitaine est tombé de cheval en revenant de « l'armée. *Le petit Grandisson* panse lui-même sa blessure, et « tient sa tête dans ses mains »... Oh! comme il a bien raison de lui! *(Il s'essuie les yeux).* « Le vieil officier revient « la vie; son premier regard est pour son jeune libérateur ». O mon bon ami Berquin, que je voudrais ressembler à ton petit *Grandisson!*

(Il continue à lire sans voir sa mère).

Mad. PAUL.

AIR: *Femmes, voulez-vous éprouver.*

Des enfans ami généreux,
Par tes écrits leur cœur s'épure:
Berquin, ta naissance pour eux
Fut un bienfait de la nature.
Tu sais diriger leurs penchans:
Ah! pour nous quelle différence,
Si de tant d'ingrats, de méchans,
On t'avait confié l'enfance!

JULES, *apercevant sa mère, et remettant son livre dans sa poche.*

Te voilà, maman... Où vas-tu donc?

Mad. PAUL.

Reporter cet ouvrage que j'ai fini hier soir.

JULES.

Tu as veillé bien tard, n'est-ce pas?

Mad. PAUL.

Aussi me reposerai-je aujourd'hui.

JULES.

Oh! tu en as grand besoin.

Mad. PAUL.

Jules, as-tu vu monsieur Renaud?

JULES.

Oui, maman.

Mad. PAUL.

As-tu été lui souhaiter le bonjour?

JULES.

Oui, maman.

Mad. PAUL, *avec un intérêt gradué.*

Et t'a-t-il embrassé?

JULES.

Tu sais qu'il n'aime pas les enfans.

Mad. PAUL.

Aime-le, toi. Ne fais jamais rien qui puisse lui déplaire... Un jour, peut-être... Respecte-le, mon fils; c'est ta mère qui t'en prie.

JULES.

Oh! pour le respecter, c'est très-facile; mais...

Air du vaudeville d'Angélique et Meloour.

L'aimer... je le voudrais en vain,
Et mon embarras est extrême :
Toi, puis mon bon ami Berquin,
Voilà, voilà tout ce que j'aime.
Qui, je remplirai, si je peux,
Les devoirs que ta voix me trace ;
Mais dans mon cœur, après vous deux,
Maman, je n'ai plus de place.

Mad. PAUL.

Je te le dis encore, Jules, sois prévenant pour M. Renaud.

JULES.

Il est si brusque!.... Je gagerais bien qu'il n'a jamais eu d'enfans.

Mad. PAUL.

Tu te trompes : il eut un fils, *(A part.)* dont le souvenir... Tes petits amis, Auguste et Casimir, ne sont pas encore venus?

JULES.

Ils ne tarderont pas : c'est aujourd'hui la fête de notre bon ami.

Mad. PAUL.

Aujourd'hui...

JULES.

Oui ; et nous voudrions...

Mad. PAUL.

Hé bien ?

JULES.

Lui faire un petit cadeau.

Mad. PAUL.

Qui vous en a donné l'idée ?

JULES.

Moi, maman... Mais pour cela il nous faudra boursiller.

Mad. PAUL.

Et tu n'as pas d'argent ?

JULES.

Je n'ai rien du tout.

Mad. PAUL.

Tiens...

JULES.

Un écu de trois livres ! et tu me permets de tout dépenser.

Mad. PAUL.

Oui, tout pour monsieur Berquin... Adieu ; je ne serai pas long-temps à revenir... Tu seras bien sage ?

JULES.

Oui, oui. *(Madame Paul s'éloigne)*. Mais attends donc ; tu oublies quelque chose.

Mad. PAUL.

Quoi donc ? *(Jules se jette dans ses bras)*. Ah ! *(Elle l'embrasse)*. Adieu. Tu ne sortiras pas que je ne sois revenue.

SCENE IV.

JULES, *seul.*

Serrons bien mon argent, de crainte de le perdre. Un écu de trois livres ! Auguste sera bien étonné en me voyant si riche ! et Casimir donc !... Son père, portier de *l'hôtel d'Uzès* ici tout près, ne lui donne guère d'argent... Mais les voici.

SCENE V.

JULES, AUGUSTE, CASIMIR.

AUGUSTE.

Bonjour, Jules.

JULES.

Bonjour, Auguste. Te voilà, Casimir... Oh ! comme il a l'air hé !

AUGUSTE.

C'est que son père l'a battu.

JULES.

Encore ?

CASIMIR, *avec caractère.*

Surement, il m'a battu ; mais je n'ai pas pleuré.

JULES.

Tu es si mauvaise tête !

AUGUSTE.

Oh ! ça...

CASIMIR.

Pour cette fois je n'avais pas tort... eh ! non, je n'avais pas ort... Mon père avait passé la soirée au cabaret... comme à son ordinaire.

AIR : *J'n'avions pas encor' quatorze ans.*

Il revenait à la maison,
Et minuit sonnait à l'horloge ;
Il frappe, il fait un carillon
A réveiller tout le canton :
Mais moi, qui dormais dans la loge,
Je n'ai point tiré le cordon.
Il passe la nuit à la poste :
Mais ce matin comme il s'emporte !
Mon père, hélas ! quand il a bu,
Est d'une humeur insupportable :
Ce n'est qu'à jeun qu'il est traitable ;
Aussi je suis toujours battu.

AUGUSTE.

Il faut convenir que ton père est bien terrible !

CASIMIR.

Oh ! il ne me battra plus ; j'ai pris mon parti !

JULES.

Comment donc ?

CASIMIR.

AIR : *Mon père était pot.*

Aujourd'hui je quitte Paris,
Où l'on me cherche noise.
Je veux voir beaucoup de pays :
J'irai... jusqu'à Pontoise.
Vous m'escorterez,
Vous me conduirez
Tous deux à la barrière :
Là, nous pleurerons,
Puis nous mangerons
Des gâteaux de Nanterre.

SCENE VI.

LES PRÉCÉDENS, BERQUIN, *entr'ouvrant sa jalousie.*

BERQUIN, *à part.*

Les voici : écoutons.

JULES, *à Casimir.*

Comment ! tu voudrais quitter ton père ?

CASIMIR.

Rester pour être battu... pas si bête ! Allons, partons.

BERQUIN, *à part.*

Qu'entends-je !

AUGUSTE.

Je ne t'accompagnerai pas, moi ; je serais grondé.

JULES.

Et qui souhaiterait la fête à notre bon ami Berquin ?

CASIMIR.

Ah ! tu as raison ; je l'avais oublié.

AUGUSTE.

Tu sais bien que nous étions convenus de lui faire un petit cadeau.

CASIMIR.

J'en veux être aussi... Ne pas fêter monsieur Berquin !... Je ne partirai qu'après. Voyons, que lui donnerons-nous ?

JULES.

sseyons-nous sur ce banc ; nous causerons plus à notre
e.

(Ils vont s'asseoir sur le banc de gazon, au-dessous de la fenêtre de Berquin. Celui-ci se retire pour n'être pas vu, et reparaît aussitôt que les enfans se sont placés).

JULES.

Nous y voilà.

AIR : *Je suis un chasseur plein d'adresse.*

Tâchons de choisir une offrande
Qui lui prouve notre amitié.

CASIMIR.

Je propose un gâteau d'amande :
Nous en mangerons la moitié.

AUGUSTE.

Non, non : des fleurs en abondance.

CASIMIR.

Un souvenir.

AUGUSTE.

Bon !

JULES.

Moi, je pense
Que tout cela ne convient pas.

CASIMIR.

Moi, je suis pour un bon repas.

JULES.

Point de gâteau, point de repas.

CASIMIR.

Pourquoi donc ?

AUGUSTE et JULES.

Nous ne voulons pas.

TOUS TROIS.

Nous voilà bien dans l'embarras.

BERQUIN, *à part.*

AIR : *Va-t-en voir s'ils viennent, Jean.*

Grands dieux ! qui ne serait pas
L'ami de l'enfance !

JULES.

Eh ! mais.... attendez donc....

SECOND COUPLET.

Hier, dans le bois de Vincenne,
Je me promenais avec lui ;
Il a perdu son La Fontaine ;
Il faut le lui rendre aujourd'hui.

CASIMIR.

Tous trois faisons cette dépense.

AUGUSTE.

Mais consultons notre finance.

JULES.

Mes chers amis, parlons plus bas.
(Tirant l'écu de sa poche).
Trois livres.

AUGUSTE, *de même.*

Trente sous, hélas !

CASIMIR, *de même.*

Trois livres aussi.

JULES.

Dans ce cas,
Nous voilà sortis d'embarras.

TOUS TROIS.

Nous voilà sortis d'embarras.

BERQUIN, *à part.*

AIR : *Va-t-en-voir,...*

Grands dieux ! qui ne serait pas
L'ami de l'enfance !
(Les enfans se lèvent. Berquin referme sa jalousie).

SCÈNE VII.

JULES, AUGUSTE, CASIMIR.

JULES.

Voilà qui est bien convenu, les fables de La Fontaine.

CASIMIR.

Où ça se trouve-t-il, ça ?

AUGUSTE.

Pardi ! chez mon cousin le libraire, au coin de la rue de Cléry.... tu sais bien.

onne idée! Tiens, Auguste, voici les fonds.

CASIMIR.

. faut lui dire qu'il nous fasse bon marché.

JULES.

Et sur-tout que cela soit bien doré et couvert en rouge, nme le livre qu'a perdu notre bon ami.

AUGUSTE, *d'un air capable.*

J'entends.... en maroquin.

CASIMIR, *comptant dans sa main.*

Quinze, seize et dix-sept sous. Voilà pourtant tout ce qui e reste : ce n'est pas trop pour voyager dans les pays rangers.

JULES.

Tu songes donc toujours à t'en aller de chez ton père?

CASIMIR.

Pardi! c'est pour cela que j'avais fait, depuis deux mois, n petit boursicaut.

AUGUSTE.

En ce cas, il fallait garder ton petit écu.

CASIMIR.

Moi, ne pas cotiser avec vous! Tout ce qu'il y a, c'est que je ne pourrai pas vous payer de gâteaux à la barrière.

JULES.

Nous aimons bien mieux offrir à monsieur Berquin... Ah, le voici : pas un mot de sa fête, entendez-vous.

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENS, BERQUIN.

BERQUIN.

Bonjour, mes petits amis.

JULES.

J'ai été deux fois ce matin pour vous embrasser, mais j'ai vu, par le trou de la serrure, que vous étiez à travailler.

AUGUSTE.

Vous acheviez peut-être votre comédie de *la petite Glaneuse*, dont vous nous lûtes l'autre jour plusieurs scènes?

BERQUIN.

Je l'ai finie hier au soir.

JULES.

La jolie pièce!... Je l'aime autant que votre *petit Jou de violon.*

CASIMIR.

Oh! moi, j'aime encore mieux votre *Epée de bois* : ce plume de dindon qui tout à coup se trouve dans les mains ce mauvais petit sujet qui veut faire son terrible..... Je n jamais pu entendre cette histoire-là sans rire.

BERQUIN, *fixant Casimir.*

J'ai commencé, il n'y a qu'un instant, un petit conte vous intéressera, j'en suis sûr.

AUGUSTE.

Quel est le titre, mon bon ami?

BERQUIN, *de même.*

Le Fils ingrat.

CASIMIR, *étonné.*

Comment donc?

BERQUIN, *de même.*

Ecoutez :

Air du vaudeville de la Piété filiale.

Un père, un jour avec humeur,
Corrigea son fils indocile :
Le jeune enfant voulut quitter l'asile
Où l'on formait son esprit et son cœur.
Il s'en éloigne avec mystère,
Il fuit sous un autre climat :
Mes bons amis, malheur au fils ingrat
Qui veut abandonner son père!

JULES, *bas à Casimir.*

Entends-tu, Casimir?

BERQUIN, *de même.*

Même air.

Que de maux il eut à souffrir
Loin de la maison paternelle!
Pour mettre un terme à sa douleur mortelle,
Après deux ans on le voit revenir :
Mais son père est mort de misère.
Amis, jugez de son état!
Vous le voyez : malheur au fils ingrat
Qui veut abandonner son père!

CASIMIR

CASIMIR, *très-ému.*

Je serais la cause... de la mort de mon père !...

BERQUIN, *affectant de l'étonnement.*

Comment donc ! est-ce que tu voulais aussi abandonner ton père ?

CASIMIR, *avec élan.*

Non, non, je ne le quitterai pas, quoique ce matin encore... m'ait traité....

BERQUIN.

Je le verrai, ton père ; je lui parlerai, et j'ose croire qu'il ne te battra plus. Mais laissons cela : j'ai à vous proposer une partie.

AUGUSTE et JULES.

Quoi donc ? quoi donc ?

CASIMIR, *s'essuyant les yeux.*

Quoi donc, monsieur Berquin ?

BERQUIN.

Vous n'allez pas aujourd'hui à l'école ?

AUGUSTE.

C'est jour de congé.

JULES.

Hé bien ?

BERQUIN, *avec gaieté.*

Air de la Veillée d'Ovinska.

Pour courir, jouer à la balle,
Je vous mène aux prés Saint-Gervais :
De petits pains, de lait tout frais,
Mes bons amis, je vous régale.
Il fait du vent,
Le cerf-volant
Dans les airs fera sa tournée,
Et nous n'oublierons rien
Pour bien
Egayer la journée,

TOUS.

Il fait du vent, etc.

BERQUIN.

Hé bien, partons-nous ?

JULES.

Quoi ! tout de suite ?

CASIMIR, *bas à Jules.*

Et les bouquets ? et le livre de maroquin ?

JULES.

(A Casimir). Paix donc. *(A Berquin, avec embarras.)* Nous ne pouvons pas partir à l'instant, bon ami... nous avons affaire.

BERQUIN, *jouissant de leur embarras.*

Est-ce quelque chose de bien important ?

AUGUSTE.

Oh ! oui, de bien important !

BERQUIN.

Pouvez-vous me mettre dans le secret ? *(Les enfans se font des signes).* Non, non ; je vois que cela ne doit point me regarder.

CASIMIR, *étourdiment.*

Pardonnez-moi, monsieur Berquin.

AUGUSTE.

Mais ce ne sera pas long. allez : nous revenons dans l'instant. Viens, Casimir ; *(Bas).* courons vîte acheter le livre.

JULES, *bas aux deux autres.*

N'oubliez pas les fleurs.

(Auguste et Casimir sortent).

SCÈNE IX.

BERQUIN, JULES.

BERQUIN.

Hé bien, Jules, tu ne vas donc pas avec tes petits camarades ?

JULES.

Maman m'a dit de les attendre.

BERQUIN.

Est-elle toujours triste et rêveuse, ta maman ?

JULES.

Toujours.

BERQUIN.

Elle a donc des chagrins?

JULES.

Oh! oui, beaucoup.

BERQUIN.

De quel pays êtes-vous?

JULES

Nous sommes de Tours.

BERQUIN.

Et ton père?

JULES.

Papa? je crois qu'il était de Paris.

BERQUIN, *frappé.*

De Paris! et vous de Tours!..... Comment se nommait ton père?

JULES.

Je l'appelais comme vous, *mon bon ami.* Oh! nous sommes bien à plaindre!

BERQUIN.

Conte-moi..... conte-moi tout cela. *(Il s'assied, et le prend sur ses genoux).*

JULES.

ROMANCE.

PREMIER COUPLET.

Ici, j'ai, d'être entendu,
Une peur mortelle:
Maman m'a bien défendu
De jaser sur elle.
Je ne vous dirais rien aussi,
Si vous n'étiez mon bon ami.

BERQUIN.

Hé bien?

JULES.

COND COUPLET.

maman, poursuivis
n sort barbare,

Parlaient souvent de Paris
Et d'un père avare.
(Mouvement de Berquin).
Ils gémissaient,
S'attendrissaient;
Pour moins souffrir me caressaient.

BERQUIN.

Après ? après ?

JULES.

TROISIEME COUPLET.

Un jour papa s'endormait;
Maman, en alarmes,
Fut l'embrasser, et se mit
A verser des larmes.
Nous l'appelions : vœux superflus !
Car il ne se réveilla plus.

BERQUIN.

Et puis ?

JULES.

Et puis nous sommes partis de Tours dans une charrette qui était dure.... ah !... et puis, au bout de dix jours, *toujours* avec le même cheval qui n'en pouvait plus, nous sommes arrivés ici à l'hôtel du Croissant; et puis maman a apporté un papier écrit de la main de papa, qui, à ce qu'elle dit, doit nous rendre heureux. (*Tirant un écrit de son sein*). Le voilà, ce papier. (*Il le remet à Berquin*).

BERQUIN.

Quoi ! tu l'as pris !

JULES.

Pardi, maman pleure toujours en le lisant : je veux la consoler, elle pleure encore davantage.... Ma foi, ce matin, le petit carton bleu était ouvert, j'ai aperçu ce maudit papier, et tandis que maman était à l'ouvrage, je l'ai tiré tout doucement, et l'ai caché sous ma veste, bien déterminé à ne le rendre à maman que quand elle me promettra de ne *plus* avoir de chagrin.

BERQUIN.

Et l'as-tu lu, ce papier ?

JULES.

Non, bon ami. Ce n'est pas que je n'en aie eu bien envie; mais peut-être cela serait-il mal.

BERQUIN.

Oui, très-mal.

AIR : *Je suis Lindor.*

C'est, mon ami, le secret de ta mère :
Un secret, Jules !... Ah! sache, tôt ou tard,
Le bien garder lorsque l'on t'en fait part ;
Le respecter si l'on t'en fait mystère.

Tiens, reprends ce papier, et remets-le à sa place, sans que ta mère.....

JULES, *au moment de reprendre l'écrit, aperçoit sa mère.*

La voici.

BERQUIN.

Hé bien, reprends donc ce papier. (*Jules court au-devant de sa mère. Berquin embarrassé, serre l'écrit dans son sein*).

SCENE X.

LES PRÉCÉDENS, madame PAUL.

JULES.

Te voilà, maman; je puis maintenant rejoindre Auguste et Casimir.

Mad. PAUL.

Comme tu voudras.

JULES, *bas à sa mère.*

Tu sais bien pourquoi ils m'attendent; ne le dis pas à monsieur Berquin.

Mad. PAUL.

Sois tranquille.

SCENE XI.

BERQUIN, madame PAUL.

BERQUIN, *à part.*

Dissipons mes doutes.

Mad. PAUL.

Jules.

BERQUIN.

J'avouerai que, de tous mes petits amis, c'est celui que je chéris le plus.

Mad. PAUL.

Combien je suis sensible à ce que vous faites pour lui !

AIR : *Amour aux cœurs les plus fidèles.*

Ah! comment jamais reconnaître
Vos bontés, vos soins généreux?
Que Jules ressemble à son maître,
Voilà le plus doux de mes vœux.
Vous changez en un sort prospère,
L'arrêt d'un rigoureux destin :
Et l'enfant privé de son père,
Près de vous n'est plus orphelin.

BERQUIN.

Mais il me semble qu'il ne tiendrait qu'à vous d'améliorer votre sort, et de rendre à votre fils un véritable père.

Mad. PAUL.

Comment cela ?

BERQUIN, *souriant.*

Monsieur Renaud.....

Mad. PAUL.

Expliquez-vous.

BERQUIN.

Laisse entrevoir pour vous l'intérêt le plus vif.

Mad. PAUL, *vivement.*

Vous croyez ?

BERQUIN.

Il pourrait réparer envers vous les torts de la fortune.

Mad. PAUL.

Oh, sans doute; *(Se reprenant.)* mais il est des obstacles....

BERQUIN.

Hé pourquoi ? Monsieur Renaud est propriétaire de cet hôtel : il amasse chaque jour ; il est veuf depuis long-temps, vous êtes libre, et peut-être un mariage.....

Mad. PAUL.

Ah ! que vous êtes loin de savoir ce qui se passe dans mon cœur !

BERQUIN.

omment ! votre cœur en préférerait-il un autre?... Peut-monsieur Alexandrin.....

Mad. PAUL.

ous ne pouvez le croire.

BERQUIN.

Vous avez plus d'une fois fait quitter à sa muse le cothurne gique : il vous a fait des élégies, où les déclarations les is pathétiques.....

Mad. PAUL.

Ne parlons plus de lui, je vous prie.

BERQUIN.

Ne vous étonnez pas de toutes ces questions, elles ne me ont inspirées que par le sentiment le plus vrai. *(Il lui prend nè main : madame Paul est embarrassée).* Ne craignez ien, ce n'est pas de l'amour : l'amour est trop orageux our moi ; il détruirait le plan que je me suis formé ; il nuiait à mes occupations chéries.... Non, je n'ai pour vous que le l'amitié ; mais l'amitié la plus sincère, qui voudrait être hargée du soin de vous rendre au bonheur.

Mad. PAUL.

On ne l'espère plus quand on a perdu, comme moi, ce que l'on avait de plus cher ; lorsque des parens injustes désapprouvent des nœuds que légitima l'amour ; lorsque leur abandon, leurs mépris outrageans... Oh ! j'ai eu bien des malheurs..... et ne crois pas les avoir mérités.

BERQUIN.

Vous, madame Paul ?

AIR : *Ne fais pas un crime à mon cœur.*

Si l'on pouvait mettre en faveur
Et le mérite et l'innocence ;
Si la beauté, si la candeur
Obtenait une récompense ;
Pour réparer plus d'une erreur,
Si la fortune généreuse
Aux vertus donnait le bonheur,
Ah ! combien vous seriez heureuse !

Oui, tout me fait espérer que vos chagrins finiront, et que je pourrai peut-être moi-même y contribuer.

Mad. PAUL.

Une ressource me reste.

BERQUIN.

Laquelle ?

Mad. PAUL.

Mon époux m'a laissé une lettre adressée à son père : *(Mouvement de Berquin.)* elle seule peut faire connaître mon véritable nom, attendrir le vieillard inflexible, lui prouver que malheureuse Clémence....

BERQUIN.

Pourquoi n'avoir pas encore remis cette lettre ?

Mad. PAUL.

Je n'en ai trouvé jusqu'ici ni l'occasion, ni le courage.

BERQUIN.

Cependant il faudrait.....

Mad. PAUL.

Voici monsieur Renaud.

BERQUIN, *à part.*

Mes doutes étaient fondés : continuons mes épreuves.

SCENE XII.

LES PRÉCÉDENS, RENAUD, *habillé.*

RENAUD, *parlant à quelqu'un dans la coulisse.*

Je ne veux pas qu'ils remettent les pieds chez moi.

BERQUIN.

A qui en avez-vous, mon cher hôte ?

RENAUD.

A ces petits étourdis que vous attirez ici tous les jours.

BERQUIN.

Mes petits amis ?

RENAUD.

Ils détruisent tout dans mon jardin.... Ce matin encore, le seul pommier qui m'eût rapporté cette année.... *(Il le désigne).*

BERQUIN.

Et pour cela vous défendez au portier de les laisser entrer ?

RENAUD.

RENAUD.

Sans doute. *(Vers la coulisse.)* Entends-tu, Jacques, je te défends d'en laisser entrer aucun, ou je te chasse toi-même, et te retiendrai tes gages. *(Revenant.)* Je ne serai pas le maître chez moi, peut-être! *(Apercevant madame Paul.)* Ah! vous voilà, ma chère madame Paul; je ne vous ai pas vue de toute la matinée.

Mad. PAUL.

J'ai été reporter à l'hôtel de Russie.....

RENAUD.

Ce riche voile de vingt-cinq louis qu'on vous avait donné à raccommoder. Avez-vous été bien payée?

Mad. PAUL.

Je ne suis pas exigeante.

RENAUD.

Vingt-cinq louis pour un voile! peut-on prodiguer ainsi l'or!

BERQUIN, *gaiement.*

Vous n'aimez pas les voiles, monsieur Renaud?

AIR: *Dans ce salon où du Poussin.*

Vous craignez qu'à vos yeux distraits
Cette parure, qui vous blesse,
Ne dérobe quelques attraits
Que vous fixez avec ivresse.
Mais, mon cher, rassurez-vous bien
Sur cette nouveauté commode:
C'est depuis qu'ils ne voilent rien,
Que les voiles sont à la mode.

Mad. PAUL.

Mon fils vous a porté ce matin votre tasse de café?

RENAUD.

Excellent, d'honneur!... si bien que je l'ai pris sans sucre. C'est un joli enfant que votre petit Jules! il ne casse rien, celui-là!

BERQUIN, *avec intention.*

Heureux ceux qui se voient renaître dans leurs enfans! Tenez, mon cher hôte, je vous voudrais un petit-fils comme Jules. *(Mouvement de madame Paul, qui fixe Berquin.)*

RENAUD.

Je m'en passe très-bien, je vous assure : c'est aimable soumis jusqu'à douze ans ; mais après cela... brr !... Oh ! me souviens de monsieur mon fils !

Mad. PAUL.

Vous eûtes donc... beaucoup... à vous en plaindre !

RENAUD.

Parbleu ! après l'avoir mis dans des pensions honnêtes où il me coûtait par an près de vingt-huit pistoles, monsieur s'avise de voyager ! s'arrête à Tours, s'y prend de belle passion pour une jeune fille du pays, veut l'épouser, me ruine en ports de lettres, pour m'arracher mon consentement, que je refuse ; et huit jours après les vingt-cinq ans monsieur fait la sottise de se marier !

Mad. PAUL.

Cette jeune fille avait peut-être appartenu à une famille respectable, que des malheurs....

RENAUD.

Cela se peut, mais elle n'avait rien.

Riant, à madame Paul.

Elle était sans doute bien jolie.

RENAUD.

C'est ce que m'écrivait mon fils ; mais elle n'avait rien.

Mad. PAUL.

Elle n'avait rien !

AIR : *Jetez les yeux sur cette lettre.*

Peut-être à ses devoirs fidelle,
Fuyant le mal, cherchant le bien,
Cette infortunée avait elle
Quelques vertus. N'est-ce donc rien ?
Peut-être, aimant son indigence,
Préféra-t-elle, en sa fierté,
A la honte avec l'opulence,
L'honneur avec la pauvreté.

RENAUD.

C'est encore ce que m'écrivait mon fils... Au reste, le malheureux a payé sa sottise, il n'est plus ! *(Mouvement de madame Paul).*

BERQUIN, *interrompant Renaud, qui fixe madame Paul.*

Ne m'avez-vous pas dit, mon cher hôte, qu'il avait laissé fils ?

RENAUD.

Oui, qui doit avoir à présent six à sept ans.

BERQUIN.

Et vous ne l'avez jamais vu ?

RENAUD.

Jamais. J'ai bien cherché à le faire venir auprès de moi; mais la mère n'a pas voulu s'en séparer.

Mad. PAUL, *s'oubliant.*

Pourrait-on lui en faire un crime !

BERQUIN, *à part.*

C'est elle.

Mad. PAUL.

AIR : *Respectez les maux, les ennuis.* (De la Matrone).

L'époux dont son cœur est épris,
Auprès d'elle perd l'existence;
De sa veuve par des mépris
On augmente encor la souffrance !
Un fils lui reste, on ne veut pas
Qu'il calme sa douleur amère.
Elle n'est plus épouse, hélas !
L'empêchera-t-on d'être mère ?

RENAUD.

On voit bien que vous l'êtes : tudieu ! quel feu vous prenez ! Je ne veux cependant pas que vous me croyez un père dénaturé : apprenez donc que j'ai voulu leur faire parvenir des secours; j'avais chargé un correspondant sûr, que j'ai à Tours, de leur compter par mois une somme, modique à la vérité, mais suffisante, en s'assurant bien qu'ils l'emploieraient utilement : il m'a mandé que depuis six mois la mère et l'enfant ont quitté le pays.

Mad. PAUL.

Bientôt, peut-être.... ils se présenteront ici.

RENAUD, *brusquement.*

Je ne veux pas les voir.

BERQUIN.

Si votre petit-fils paraissait devant vous ?

RENAUD.

Je le chasserais.

BERQUIN.

Quoi ! sa voix suppliante, ses innocentes caresses....

RENAUD.

Bah ! bah !

Mad. PAUL.

Les maux qu'il a déjà soufferts, sa ressemblance avec votre fils, ne pourraient....

RENAUD.

Non, non.

BERQUIN.

Vous le chasseriez.

RENAUD.

Sans doute.

BERQUIN.

Vous le forceriez donc d'aller implorer une assistance étrangère, de fatiguer la pitié....

RENAUD, *un peu ému.*

Hé bien, je le... oui... je le... Eh ! de quoi diable aussi vous mêlez-vous ? *(Ici Alexandrin paraît).* Ah ! voilà monsieur Alexandrin : *(A part.)* il arrive fort à propos.

SCÈNE XIII.

LES PRÉCÉDENS, ALEXANDRIN.

RENAUD.

Hé bien, monsieur Alexandrin, êtes-vous content de la recette de *Numa Pompilius* ?

AIR : *De la vigne à Claudine.*

Les trésors du Mexique
Vont-ils vous acquitter ?

ALEXANDRIN.

Avec l'auteur tragique
Devrait-on plaisanter ?

Je vais payer ma dette :
Mais souvenez-vous bien
Qu'avec un vrai poëte
L'on ne perd jamais rien.

Voici votre argent. *(Il lui remet de l'argent enveloppé de papier.)* *(A Berquin)*. Monsieur, je vous salue.

RENAUD, *comptant.*

Trente-six, quarante-deux.

BERQUIN, *à Alexandrin.*

Je n'ai pu assister à la première représentation de votre tragédie ; mais je me réserve pour la seconde.

RENAUD, *toujours comptant.*

Vous attendrez peut-être long-temps... Cinquante-quatre, soixante.

ALEXANDRIN, *à madame Paul, rêveuse et fixant Berquin.*

Toujours belle, toujours rêveuse, charmante voisine.

Mad. PAUL.

Qui... moi ?

RENAUD, *toujours comptant.*

Et les quatorze sous ?... Ah, les voici.

ALEXANDRIN, *à madame Paul.*

La mélancolie vous sied à merveille.

RENAUD, *à madame Paul.*

Madame Paul voudrait-elle me rendre un service ?

Mad. PAUL, *vivement.*

Parlez, ordonnez, disposez de moi.

RENAUD.

On m'offre un prix tout à fait raisonnable des dentelles de feu madame Renaud ; et je ne voudrais pas consommer le marché avant de vous les faire estimer.

Mad. PAUL.

Je vous suis.

(Renaud lui prend la main, et la passe sous son bras).

BERQUIN.

Mon cher hôte, n'oubliez pas l'entretien que nous venons d'avoir sur votre fils.

RENAUD, *quittant brusquement le bras de madame Paul, et tirant Berquin à l'écart.*

Sérieusement..... est-ce que vous seriez chargé par sa veuve....

BERQUIN.

Je ne puis m'expliquer encore.

RENAUD, *reprenant le bras de madame Paul.*

(*A Berquin.*) Je ne veux pas la voir... entendez-vous! (*A madame Paul.*) Venez, madame Paul. (*A Berquin.*) C'est elle qui a séduit mon fils, qui a causé sa perte : que jamais elle ne paraisse devant mes yeux, je ne veux pas qu'elle mette les pieds chez moi... Venez, ma chère madame Paul... venez.

(*Madame Paul sort avec Renaud, en fixant Berquin avec inquiétude*).

SCENE XIV.

BERQUIN, ALEXANDRIN.

BERQUIN, *à part.*

L'intéressante créature ! que je m'applaudis de l'avoir devinée !

ALEXANDRIN, *d'un air capable.*

Hé bien ! comment vont les idylles ?

BERQUIN.

Mais, aussi bien que les tragédies.

ALEXANDRIN.

Vous entretenez-vous toujours avec vos petits enfans?

BERQUIN.

Continuez-vous toujours votre commerce avec les dieux?

ALEXANDRIN.

Vous nous préparez sans doute quelque nouvelle petite historiette ?

BERQUIN.

Vous nous enrichissez bientôt d'un poëme épique ?

ALEXANDRIN.

Vous aimez à badiner avec le naturel.

BERQUIN.

Et vous, à vous perdre dans le sublime.

ALEXANDRIN.

Mon genre étonne, épouvante.

BERQUIN.

Le mien amuse et console.

ALEXANDRIN.

Quand je m'élève vers les cieux, on m'admire, et l'on ne saurait m'atteindre.

BERQUIN.

Quand je parcours quelques vallons, chacun peut être du voyage.

ALEXANDRIN.

AIR : *Celui dont la main récompense.*

Vous tracez des scènes bourgeoises
En prose obscure, en vers légers;
Et vos musettes villageoises
Ne conviennent qu'à des bergers.
Par notre extase pindarique,
Vainqueur de la postérité,
Le héros reçoit du tragique
Un brevet d'immortalité.

BERQUIN.

AIR : *Quand l'Amour naquit à Cythère.*

Vous voulez marquer dans l'histoire;
Moi, plus utile que fameux,
Je préfère, aux soins de la gloire,
L'art plus modeste d'être heureux.
Vos héros dédaignent les nôtres;
Mais convenez de mon bonheur:
Tandis que vous rêvez aux vôtres,
Je presse les miens sur mon cœur.

ALEXANDRIN.

Comment, monsieur! vous prétendriez prouver...

BERQUIN.

Que chaque genre a son mérite... Mais pardon... je suis occupé d'un objet important.

ALEXANDRIN.

Je serais navré de vous troubler dans vos profondes méditations. Moi-même je vais achever un dithyrambe.

Air du vaudeville de l'Officier de fortune.

Adieu, doux ami de l'enfance.

BERQUIN.

Adieu, Sophocle de nos jours.

ALEXANDRIN.

Soupirez-nous une romance.

BERQUIN.

Frappez, effrayez-nous toujours.

ALEXANDRIN.

Les prés et les bois vous demandent.

BERQUIN.

Hâtez-vous de monter aux cieux.

ALEXANDRIN.

Vos petits enfans vous attendent. } *bis.*

BERQUIN.

Ne faites pas languir les dieux. }

(Alexandrin rentre dans le pavillon).

SCENE XV.

BERQUIN, *seul.*

Le sort de cette jeune femme m'intéresse et me tourmente. *(Tirant l'écrit de son sein.)* Elle est loin de se douter que le hasard m'ait forcé d'être dépositaire de cette lettre : elle doit, si j'en crois madame Paul, attendrir le vieillard. Voyons un peu par quels moyens.... sans blesser la délicatesse... Hé! mais.... saisissons cette idée.

(Il serre le papier dans son sein).

SCÈNE XVI.

BERQUIN, JULES. *(Il porte un bouquet enveloppé dans un cornet de papier).*

JULES, *apercevant Berquin, et cachant son bouquet derrière lui.*

Ah! c'est vous, bon ami.

BERQUIN.

Qu'as-tu, Jules? Tu parais ému, embarrassé.

JULES.

C'est que je cherchais.... Non, non, je voulais....

BERQUIN.

Explique-toi.

JULES.

Est-ce bien vrai ce que m'a dit le portier?

BERQUIN.

Quoi donc?

JULES.

Que monsieur Renaud ne veut plus qu'Auguste et Casimir reviennent ici?

BERQUIN.

Il n'est que trop vrai.

JULES.

Ah! mon dieu! mon dieu! comment ferons-nous?

BERQUIN.

Rassure-toi; je ferai lever la défense.

JULES, *vivement.*

Tout de suite, bon ami; car nous avons ici un rendez-vous.

BERQUIN, *souriant.*

Ah! vous avez ici un rendez-vous!

JULES, *à part.*

Il ne se doute de rien.

BERQUIN, *à part.*

Feignons de tout ignorer.

JULES.

Faut-il que ce soit au moment.... Auguste et Casimir n'oseront jamais se montrer.

SCÈNE XVII.

LES PRÉCÉDENS, CASIMIR, AUGUSTE.

CASIMIR, *paraissant au-dessus du mur du fond, un bouquet entre les dents.*

Hé! Jules?

JULES.

Tiens, [illegible]nir.

BERQU[illegible] *Casimir, qui est à califourchon* [illegible]*mur.*

[illegible] *soutenant un pied sur*

AUGUSTE, *paraissant au-dessus du mur à quelque distance de Casimir, aussi un bouquet à la bouche.*

Hé! Casimir! où es-tu donc?

JULES, *sautant de joie.*

Tiens, voilà l'autre!

BERQUIN, *à Auguste, soutenant toujours Casimir.*

Ne descends pas seul. *(à Casimir.)* Appuie-toi sur mes bras. *(à Auguste, qui fait quelques mouvemens pour descendre.)* Mais attends donc. *(à part.)* S'ils allaient se blesser! *(à Auguste.)* Je suis à toi. *(à part.)* Oh! mon dieu, s'ils allaient se blesser! *(Il dépose Casimir à terre, et court vers Auguste.)* Mets ton pied sur mon épaule.

AUGUSTE.

Oh! monsieur Berquin, je gâterais votre habit.

BERQUIN.

Aimes-tu mieux te rompre le cou? *(Il le dépose à terre.)*

CASIMIR.

Je savais bien, moi, que malgré le bon homme....

AUGUSTE.

Nous empêcher de venir!

CASIMIR.

Nous serions plutôt descendus par-dessus les toits.

JULES, *bas à Casimir et à Auguste.*

Cachez donc vos bouquets.

BERQUIN, *à part, en souriant.*

Excellente précaution!

AUGUSTE.

Monsieur Renaud s'imaginait qu'en nous défendant la porte....

CASIMIR.

Oui, mais le jardin de notre hôtel qui n'est séparé de celui-ci que par ce mur, et tout juste un espalier... on grimpe là-dessus comme sur une échelle.

AUGUSTE.

Ah! le bon tour!

LES TROIS ENFANS, *riant aux éclats.*

Ah! ah! ah! le bon tour! le bon tour! Ah! ah! ah!

SCENE XVIII ET DERNIÈRE.

LES PRÉCÉDENS, ALEXANDRIN, *à sa fenêtre, en petit claque de cuir et en gilet d'indienne;* RENAUD, madame PAUL.

ALEXANDRIN.

Quel vacarme, grands dieux! on dirait que l'Etna....

RENAUD, *à Auguste et Casimir.*

Encore ici, petits drôles! vous avez osé forcer ma porte!

CASIMIR.

Ah bien oui, votre porte!

RENAUD.

Allons, sortez.

BERQUIN.

Calmez-vous, je vous en prie.

RENAUD.

Sortez, vous dis-je!

CASIMIR.

AIR : *La fille au coupeur de paille.*

C'est en vain qu'on nous arrête,
Nous bravons votre courroux :
De notre ami c'est la fête,

(*Les enfans montrent tous leurs bouquets. Alexandrin se retire de la fenêtre*).

Nous la célébrerons tous.

JULES, *donnant à Renaud la moitié de son bouquet.*

Voici des fleurs pour vous :
Allons, que chacun s'apprête,
Dans des momens si doux,
A le fêter avec nous.

TOUS, *excepté Berquin.*

Voici des fleurs pour { vous. / nous.
Allons, que chacun s'apprête,
Dans des momens si doux,
A le fêter avec { nous. / vous.

RENAUD.

Ah! c'est la fête de monsieur Berquin : c'est très-différent.

AUGUSTE, *bas à Jules, en lui glissant les fables de la Fontaine.*

Tiens, voici le livre.

JULES, *glissant à Auguste un papier ouvert.*

Souffle-moi bien.

ALEXANDRIN, *à part, en arrivant.*

Ne louons pas trop, mais soyons honnête.

JULES, *présentant à Berquin les fables de la Fontaine... Auguste le souffle.*

AIR : *L'Amour aura soin de t'instruire.*

Par hasard ce bon la Fontaine
S'était égaré loin de vous :
Nous l'avons rencontré sans peine,
Et le ramenons avec nous.
De son absence tout m'assure
Que vous aviez quelque chagrin :
L'ami constant de la nature
Doit être l'ami de Berquin.

ALEXANDRIN.

Pas mal, pas mal.

BERQUIN, *après avoir serré dans ses bras les trois enfans.*

Mes chers petits amis, vous ne pouviez me faire un des plus agréable. Mais, dis-moi, Jules, qui t'a fait ce couplet?

AUGUSTE.

Mon cousin le libraire, monsieur Berquin. Oh ! il vous aime bien.

CASIMIR, *avec étourderie.*

C'est lui qui nous a vendu le livre : il ne nous l'a pas fait cher... six francs.

JULES, *lui mettant la main sur la bouche.*

Tais-toi donc.

RENAUD, *présentant des fleurs à Berquin.*

Recevez aussi ma petite offrande.

CASIMIR, *voyant Alexandrin cueillir une violette.*

Tiens, une seule violette !

ALEXANDRIN.

Taisez-vous, petit. *(Il tousse).*

RENAUD, *à tout le monde.*

Chut.

ALEXANDRIN, *présentant une violette à Berquin.*

Ainsi que cette fleur simple, utile et modeste,
Fuyez un vain éclat..... les dieux feront le reste.

PAUL, *à Berquin, en lui présentant un souvenir d'amitié.*

A mon tour.

Air du vaudeville de l'abbé Pellegrin

Dans vos écrits ingénieux,
En promenant vos rêveries,
Vous trouvez mille traits heureux,
Mots charmans, naïves saillies.
L'esprit ne peut tout retenir...
Ah! pour ne rien perdre du vôtre,
Tracez-les dans ce souvenir;
Ils seront gravés dans le nôtre.

BERQUIN, *baisant la main de madame Paul.*

Je tâcherai de justifier ce don.... Puisque nous sommes ainsi réunis, j'ai envie de vous réciter.... il faut toujours que je conte,... moi; je suis d'ailleurs curieux de savoir l'effet que je produirai sur vous.

CASIMIR.

Un conte!

LES TROIS ENFANS.

Un conte! un conte!

ALEXANDRIN, *s'éloignant.*

Je ne m'occupe jamais de fabliau.

RENAUD.

Hé! pourquoi donc? Monsieur Berquin conte à merveille.

BERQUIN, *à Alexandrin.*

Restez, de grâce, monsieur Alexandrin; j'ai besoin de vos avis.

ALEXANDRIN, *se gourmant.*

Ah! bien volontiers.

JULES.

Commencez donc, bon ami.

BERQUIN, *récitant.*

La Réconciliation.

La jeunesse est l'âge des passions. Confiance et bonté pour l'aider à les combattre... indulgence et pardon, quand elle ne peut les vaincre.

Un jeune homme, né avec une imagination ardente, con-

trarié dans ses goûts par un père respectable, mais un peu plus qu'économe, quitta le toit paternel, et porta loin Paris sa vague inquiétude. Il s'arrêta dans ce beau pays appelé le jardin de la France.

Mad. PAUL, *à part, avec émotion.*

Que veut-il dire?

BERQUIN, *continuant.*

L'amour l'y attendait : il lui fit rencontrer une jeune infortunée, belle, vertueuse; ce qui est plus encore, il l'aima. Qui ne l'eût aimée!... et fut payé du plus tendre retour. Pour la posséder, il fallait être son époux : il sollicita l'aveu de son père, éprouva un refus opiniâtre, osa le braver... le mariage fut conclu.

RENAUD, *à part.*

Où diable en veut-il venir? (*Agitation de madame Paul*

BERQUIN, *continuant.*

On ne méconnaît jamais impunément les droits sacrés de la nature : cet hymen ne fut pas heureux; les *chagrins*, la misère et l'abandon firent périr le jeune époux. Il ne laissa à sa veuve que sa mémoire, un fils âgé de six ans....

JULES.

C'est comme nous, maman.

BERQUIN.

Et sur-tout une lettre pour son père. Ecoutez... (*Il la tire de son sein. Inquiétude de Jules*). Ecoutez... (*Il lit en s'adressant à Renaud*).

« MON PÈRE,

« Je vais quitter la vie, et vous ne m'avez point pardonné!...

Mad. PAUL, *dans la plus grande agitation.*

Monsieur Berquin!

(*Renaud stupéfait, fixe la mère et l'enfant*).

BERQUIN, *continuant.*

« Je dépose dans votre sein tout ce que j'ai de plus cher, « mon épouse et l'unique fruit de notre union. En voyant « Clémence, vous excuserez mon amour; quand vous con- « naîtrez son cœur, vous oublierez mes torts. Adieu... adieu, « mon père! Une caresse à Jules, un regard à Clémence, « et peut-être une larme à l'infortuné

PAUL RENAUD.

ENAUD, *arrachant la lettre des mains de Berquin.*

ui, c'est bien là son écriture.

Moment de silence, embarras varié des personnages).

CASIMIR.

h ! comment tout ça finit-il donc ?

BERQUIN, *fixant Renaud.*

e père est ému malgré lui : il hésite encore ; le pardon prêt à sortir de sa bouche. Clémence respire à peine ; elle tomber aux pieds du vieillard... (*Il la pousse avec Jules s Renaud*).

NAUD, *tendant les bras à madame Paul et à Jules qui s'y précipitent.*

Mes enfans ! (*Tableau*).

BERQUIN, *fixant Alexandrin.*

Et le conteur, ivre de joie, prouve au plus incrédule que n genre, que l'on dédaigne, est quelquefois utile à la société.

ALEXANDRIN.

On dirait le vieux Priam recevant le petit Astianax des ains de la belle Andromaque.

RENAUD.

Hé quoi ! Jules, tu es mon fils ! vous, madame Paul, cette Clémence !... Pourquoi avez-vous tardé si long-temps à ous faire reconnaître ?

Mad. PAUL.

Vous étiez si prévenu contre nous !

RENAUD.

Vous me consolerez de la perte de mon fils !... Oh ! nous ne nous quitterons plus !...

Mad. PAUL, *à Renaud.*

Ah ! monsieur !.. Ah ! mon père ! Mais, monsieur Berquin... dites-moi comment ce papier... (*Jules fait des signes à Berquin*).

BERQUIN.

Vous le saurez, et j'espère que vous me pardonnerez mon indiscrétion.

Mad. PAUL, *à Berquin.*

Air de Doche.

Comme vous, il faudrait peut-être
Beaucoup d'indiscrets généreux,
Cherchant, dans l'art de nous connaître,
Les moyens de nous rendre heureux.

Berquin donne, au siècle où nous sommes,
L'exemple des soins bienfaisans :
Il est vraiment l'ami des hommes,
Comme il est l'ami des enfans.

VAUDEVILLE.

Air de Wicht.

BERQUIN.

Nous sommes tous de vieux enfans,
Que la raison ne peut conduire :
Il faut savoir charmer nos sens,
Pour avoir l'art de nous instruire.
En voilant la moralité,
Sur le cœur de l'homme je compte :
Pour lui dire la vérité,
Esope avait besoin d'un conte.

AUGUSTE, *à Casimir.*

Apprends ce qu'hier on m'a dit :
Garde-toi d'aimer une femme ;
C'est un être méchant, maudit,
Né pour le malheur de notre ame :
Son regard est doux, mais trompeur.

CASIMIR.

Sur de pareils propos tu comptes !...
Aux enfans pour leur faire peur,
On s'amuse à faire des contes.

JULES, *à madame Paul.*

Le conte de mon bon ami
M'a rendu l'ame satisfaite :
L'entendrons-nous encore ici ?
Maman, crois-tu qu'il le répète ?

Mad. PAUL.

Nos juges vont donner leur voix ;
Sur leur indulgence je compte...

(*Au public.*)

Souffrez qu'en ces lieux, quelquefois,
Berquin répète son conte.

FIN.

IDA,

OU

QUE DEVIENDRA-T-ELLE?

COMÉDIE-ANECDOTIQUE,

EN DEUX ACTES ET EN PROSE,

MÊLÉE DE VAUDEVILLES;

Par J. B. RADET.

Représentée, pour la première fois, sur le théâtre du Vaudeville, le 28 frimaire, an 10.

A PARIS,

Chez BARBA, libraire, Palais du Tribunat, galerie derrière le Théâtre Français de la République, n°. 51.
Et au Théâtre du Vaudeville.

AN X. (1802.)

PERSONNAGES.	ACTEURS.
MOLTEN, riche négociant. (*Très-franc et un peu brusque.*)	*Lenoble.*
GOUTMANN, maître d'hôtel garni.	*Hyppolite.*
Mad. GOUTMANN, sa belle-sœur. (*Maîtresse du café, jalouse et babilllarde.*)	Mlle *Delisle.*
LEBOUX, garçon de café, associé et amant de madame Goutmann. (*Fat subalterne.*)	*Carpentier.*
IDA, servante du café. (*Douce, sensible et ingénue.*)	Mlle *Desmare*
CATHERINE, pauvre femme.	Mlle *Bodin.*
DOMINIQUE, petit garçon d'une dixaine d'année, fils de Catherine. (*Vif et drôle de corps.*)	*Frédéric.*

La scène est à Berlin.

IDA,

OU

QUE DEVIENDRA-T-ELLE?

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un café.

SCENE PREMIERE.

(*Au lever du rideau, on voit Ledoux arrangeant la salle. Il va écouter à la porte qui donne dans l'intérieur de la maison.*)

LEDOUX, *seul, gaîment, tout ce qui tient à son inconstance.*

J'AI cru entendre... non, personne n'est encore descendu, il est trop matin... Je voudrais que la jolie petite servante, qui n'est ici que depuis quelques jours, descendit la première... Elle paraît timide et même un peu farouche... Eh bien, j'aimerais mieux ses rigueurs que toutes les prévenances de la bourgeoise.... Qui m'eût dit, quand j'arrivai à Berlin, et que je devins amoureux de la maitresse de ce café, qu'un an après, cet amour-là serait tout-à-fait éteint!... Qui m'eût dit cela? parbleu! un français, un compatriote.... Cette chère madame Goutmann, je la trouvais charmante alors; son babil m'amusait: je la quittais le moins possible, et quand des importuns troublaient nos tête-à-tête, j'en avais beaucoup d'humeur... Heureux tems!... et aujourd'hui, quelle différence!... Non seulement je ne la cherche plus, mais je tremble toujours de me trouver seul avec elle... C'est un changement un peu trop prononcé, et je crois vraiment que je suis dans mon tort.

Air nouveau, *ou vaud. de M. Guillaume.*

De tems en tems, je sens ma conscience,
Me reprocher trop de froideur ;
Alors, je veux, par bienséance,
Montrer encor un peu d'ardeur.
D'être éloquant en vain je me propose :
Au beau milieu de l'entretien,
Lorsque l'esprit veut prouver quelque chose,
Le cœur ne dit plus rien. *bis.*

Et c'est embarrassant... mais n'importe.

Même air.

Un beau matin, pour finir avec elle,
Nous nous marirons tout-à-coup ;
Si je la vois un peu moins belle,
Je la vois riche, et c'est beaucoup.
Quand il faudra terminer l'aventure,
En épouseur intelligent,
Par la pensée, auprès de sa figure,
Je mettrai son argent. *bis.*

Et l'un fait toujours passer l'autre.... Ah ! ah ! *déjà du* monde... c'est de bonne heure.

SCENE II.

LEDOUX, MOLTEN.

MOLTEN, *se plaçant à une table.*

Du chocolat.

LEDOUX.

Monsieur, il n'y en a pas encore de fait.

MOLTEN.

Qu'on en fasse.

LEDOUX.

En attendant, voici la gazette de la cour.

MOLTEN.

Une pipe.

LEDOUX.

Voilà l'une et l'autre. (*il lui sert, sur un petit plateau, une pipe, du tabac à fumer et une bougie allumée.*)

MOLTEN.

Vîte, du chocolat.

SCENE III.

LES PRÉCÉDENS, Mad. GOUTMANN.

Mad. GOUTMANN, *en peignoir.*

Eh bien! monsieur n'est pas servi. . . . Servez donc monsieur.

LEDOUX, *avec humeur.*

Un moment, madame Goutmann, un moment.

Mad. GOUTMANN.

Dépêchez... j'ai à vous parler.

LEDOUX, *en s'en allant.*

Vous savez bien qu'il faut que je sorte, ce matin.

SCENE IV.

MOLTEN, Mad. GOUTMANN.

Mad. GOUTMANN, *avec aigreur.*

En vérité, c'est une gageure: bientôt cet homme-là ne trouvera plus le tems de me parler; c'est, chaque jour, nouvelle affaire, nouvelle distraction: j'ai déjà cru voir qu'il regardait la petite servante avec beaucoup d'intérêt; elle est jeune, passablement jolie, et, à la première occasion, il faudra la renvoyer.

(*abordant Molten, d'un air doux.*)

Votre servante, monsieur.... Je vous demande pardon; vous attendrez un peu, il est si matin!... Monsieur n'est jamais venu chez moi... Non, je ne me rappelle pas... Monsieur n'est peut-être pas de Berlin?

MOLTEN, *arrangeant sa pipe.*

Le maître du Lion-d'Or, où je suis logé, assure que votre chocolat vaut mieux que celui des autres cafés de cette ville.

Mad. GOUTMANN.

Oh! certes, il n'y a pas de comparaison.... tous les jours on m'en fait compliment.

MOLTEN.

Je ne vous en ferai pas, moi, ce n'est pas mon usage.

Mad. GOUTMANN, *à part.*

Quel est donc cet original ? (*haut.*) Ah ! monsieur loge au Lion-d'Or, chez mon parent.

MOLTEN.

Oui, il prétend que vous êtes sa belle-sœur.

Mad. GOUTMANN, *observant Molten.*

Hélas ! feu mon mari était son frère... Et mais, j'y suis... Oh ! c'est sûrement de vous que mon beau-frère m'a parlé... monsieur Molten.

MOLTEN.

C'est mon nom.

Mad. GOUTMANN, *d'un débit très-vif.*

Riche négociant de Breslau, où vous allez épouser une jeune demoiselle que vous n'avez jamais vue, et qui doit arriver exprès d'Hambourg, avec son oncle, votre ami intime, vous êtes à Berlin depuis quinze jours, vous y faites faire les habits de noces, les bijoux...

MOLTEN.

Votre frère vous a conté tout cela ?

Mad. GOUTMANN, *avec chaleur.*

Ah ! monsieur, il n'y a sorte de bien qu'il ne dise de vous ; il vante votre bonté, votre générosité, votre caractère qu'il dit un peu original : cependant, il ne conçoit pas que vous ayez pu vous déterminer à épouser une femme *sans la connaître.*

MOLTEN.

Mon ami me répond d'elle, et cela me suffit.

Mad. GOUTMANN, *en bavarde le reste de la scène.*

Monsieur fait très-bien de se marier ; il faut une femme à la tête d'une maison pour commander, ordonner la *dépense*, régler les comptes, dirriger les domestiques : oui, la moins bonne ménagère est encore utile pour y établir la *propreté*, l'ordre et l'arrangement.

MOLTEN, *gravement.*

Je suis de votre avis.

Mad. GOUTMANN.

En vérité, plus j'y pense, et moins je devine pourquoi mon beau-frère ne trouve pas votre mariage une chose toute sim-

e ; lui, qui me répète sans cesse que j'ai tort de rester aussi ng-tems veuve, qu'une femme comme moi ne peut se passer un mari, et mille autres propos ; mais le cher Goutmann 'attache aucune idée à ce qu'il dit ; c'est une pauvre tête, n génie étroit, un petit esprit, et un grand bavard.

MOLTEN.

Ne serait-ce pas une maladie de famille ?

Mad. GOUTMANN.

Effectivement, feu mon mari aimait terriblement à parler ; je lui en faisais souvent des reproches, et j'avais raison, car rien n'est insupportable dans la société comme les gens avec lesquels il est impossible de placer un mot, et qui parlent de tout à tort et à travers.

MOLTEN, *à part.*

Je crois entendre une pie crier contre la couleur noire.

Mad. GOUTMANN, *soupirant.*

Malheureusement c'est un défaut qui devient tous les jours plus commun. Quant à moi, je l'évite avec la plus grande attention, et, certes, on ne me reprochera pas de trop parler.

MOLTEN, *à part.*

Voilà une femme qui se connaît et cela fait plaisir. (*haut.*) Voudriez-vous voir si le chocolat...

Mad. GOUTMANN.

Un peu de patience, cela ne tardera pas... Nos pratiques ne viennent pas si matin ; mais en attendant, je ne vous laisserai pas seul, je connais la politesse, et, grace au ciel, les soins, les attentions, les prévenances ne me coutent rien.

MOLTEN.

Tant pis. Je n'aime pas les gens si empressés.

Mad. GOUTMANN.

Personne ne s'en plaint, et les étrangers...

MOLTEN.

Reçoivent beaucoup de complimens en face, et force railleries quand ils ont tourné le dos ; c'est la règle.

Mad. GOUTMANN.

Ah ! monsieur, ce reproche ne peut pas me regarder, et vous le savez bien.

Air : *Vaud. du Jockey.*

Mon beau-frère, en parlant de moi,
Vous aura cité ma franchise,
Ma loyauté, ma bonne foi,
Et ma bonté que rien n'épuise :
Il a vanté mon bon esprit,
La douceur de mon caractère...

MOLTEN.

Non, madame, mais il m'a dit
Précisément tout le contraire.

Mad. GOUTMANN.

Vous plaisantez, sans doute.

MOLTEN.

Je ne plaisante jamais, sur-tout quand je m'impatien
Ce chocolat enfin...

Mad. GOUTMANN.

Oui, monsieur, il doit être prêt... (*elle appelle.*) I
Ida... c'est ma servante... Je vais vous l'envoyer; en
j'irai faire un peu de toilette, car il faut cela dans notre
la tournure, l'élégance de la maîtresse d'un café sont
nécessaire à la prospérité de sa maison... Mais, dieu m
ce n'est pas ce qui me manque.

MOLTEN, *à part, et se levant d'impatience.*

Peste soit de la bavarde !

Mad. GOUTMANN.

Air : *Enchanté de l'amusement.* (Voltaire.)

Dans Berlin, sans trop me vanter,
Pour le ton et pour les manières,
Je me flatte de l'emporter
Sur toutes nos limonadières ;
En parure, comme en tout,
On me remarque par-tout ;
Je me mets avec tant de goût,
Que souvent, ne vous déplaise,
On me prend pour une française. *bis.*

(*Ida paraît.*)

Allons, mademoiselle, servez promptement, *lestement*, proprement, et que rien ne manque à monsieur. (*elle sort en parlant jusques dans la coulisse*) J'ai encore des ordres à donner, voyons d'abord si le café...

MOLTEN.

Enfin, m'en voilà débarrassé. (*il se remet à sa table.*)

SCENE V.

MOLTEN, IDA.

(*Elle porte un plateau, sur lequel sont le chocolat, la tasse, le pain, pose le tout sur la table où est Molten; elle a les yeux baissés et l'air fort timide.*)

IDA, *après un moment de silence.*

Est-ce là tout ce que monsieur désire?

MOLTEN, *sans la regarder.*

Un verre d'eau.

(*Elle apporte une carafe et un verre.*)

MOLTEN, *jettant les yeux sur elle.*

Celle-ci ne me paraît pas avoir le même besoin de causer... A votre air, je suppose que vous ne servez pas depuis long-tems.

IDA.

Je ne suis ici que depuis cinq jours.

MOLTEN.

Est-ce votre première condition?

IDA.

Non, monsieur, j'ai servi, pendant deux mois, une bien bonne dame. (*Elle fait une petite mine pour s'empêcher de pleurer.*)

MOLTEN.

Et pourquoi l'avoir quitté, cette bonne dame.

IDA, *le cœur gros.*

Monsieur... c'est qu'elle est morte tout d'un coup, et je crois que je ne m'en consolerai jamais.

MOLTEN.

Vous vous trompez... mais il n'y a pas de mal.

IDA.

Oh! monsieur, si vous l'aviez connue...

Air: *Ce jeune homme, depuis huit jours.* (de Marcelin.)

De bienfaisance et de douceur,
C'était une image accomplie.

Pourquoi faut il qu'en sa rigueur
Le ciel sitôt me l'ait ravie !
Elle eut formé pour la vertu
Ce cœur a ses avis fidèle ;
Mais, en la perdant, j'ai perdu
Et les leçons et le modèle.

MOLTEN.

Les bonnes femmes ont toujours été rares, et vous avez fait une perte difficile à réparer.

IDA.

Même air.

Sa bonté fut toujours l'appui
De la vertu, de l'innocence,
Et pour les faiblesses d'autrui
Elle eut toujours de l'indulgence.
En la servant, moi, j'aurais pû,
Un jour, me rendre digne d'elle ;
Mais, en la perdant, j'ai perdu,
Et les leçons et le modèle.

(Ida se retournant en essuyant ses yeux.)

MOLTEN, *à part.*

Cette jeune fille paraît avoir de la sensibilité, et sa figure n'est pas mal.

(On frappe doucement à la porte vitrée, Ida va ouvrir.)

SCENE VI.

LES PRÉCÉDENS DOMINIQUE.

IDA.

Eh ! c'est toi, Dominique.

DOMINIQUE, *gaiement.*

Ah ! vous v'là donc, mamz'elle Ida, enfin je vous ai trouvée : mon dieu, que je suis aise de vous voir.

IDA.

Mais par quel hasard as-tu deviné que j'étais ici ?

DOMINIQUE.

C'est votre bonne amie, la lingère, qui nous a dit que vous serviez dans un café ; mais sans pouvoir nous dire lequel.

IDA.

Et tu es arrivé ?...

DOMINIQUE.

Oh ! ce n'est pas sans peine.

Air : *Dans cette maison, à quinze ans.*

Une fois, moi, que j'apprends ça,
V'là qu'je n'peux plus rester tranquille,
Et qu'je court demandant Ida,
Dans tous les cafés de la ville.
J'écoute tant c'que chacun dit ;
J'interroge avec politesse :
De ma bêtise on s'moque, on rit,
Et pourtant on n'a pas l'esprit
De me donner votre adresse.

IDA.

Cela n'est pas étonnant.

MOLTEN, *à part.*

Voilà un petit garçon assez éveillé.

DOMINIQUE.

J'allais recommencer à chercher aujourd'hui, quand j'vous ai apperçue à travers la porte vitrée.

IDA.

Pauvre petit !... As-tu déjeûné ?

DOMINIQUE.

Oh ! mon dieu, non.

IDA, *prenant dans une corbeille.*

Tiens, voilà un petit pain. (*elle s'arrête.*) Un moment.. ce pain n'est pas à moi... (*elle fouille dans sa poche, et met la valeur du petit pain sur le comptoir.*)

MOLTEN, *qui a vu cette action.*

Bien... brave fille !

IDA.

Et ta pauvre mère, la bonne Catherine, est-elle tout à fait rétablie ? comment va-t-elle ?

DOMINIQUE.

Bien, dieu merci, et mon frère encore mieux... On ne dirait jamais qu'i' n'a que quinze jours, tant il est fort !... V'nez l'voir, mam'zelle Ida, nous n'demeurons pas loin d'ici... rue Guillaume, à côté d'l'épicier, au fond de la cour.

IDA.

Oh ! je ne peux pas sortir ; mais, dis à ta mère...

DOMINIQUE.

Elle ne peut pas sortir non plus.

IDA.

Pourquoi donc ?

DOMINIQUE.

C'est que...

IDA.

Qu'est-ce qui l'en empêche ?

DOMINIQUE.

Ah ! dame, l'hiver commence à êtr'bien rude : mon frère n'avait point d'couverture, l'pauvre petit avait froid, et ma mère a défait son meilleur habit...

IDA.

Ah ! j'entends... Pauvre femme !

MOLTEN, *qui a suivi la conversation, met la main à sa poche, comme pour donner de l'argent, mais il s'arrête.*

Non, il faut voir.

DOMINIQUE.

Avec ça qu'elle a peur que nos pratiques, en la voyant si mal mise, ne veuillent pu li confier d'ouvrage comme auparavant.

IDA.

Oui, le plus grand malheur de la pauvreté, c'est de nous ôter la confiance.

DOMINIQUE.

C'est qu'voyez-vous, si ell' n'avait pas d'quoi *travailler*, ça s'rait ben triste.

IDA.

Ne t'affliges pas Dominique. Madame Goutmann a des robes, je ne sais combien, je vais lui en demander *une pour* ta mère.

DOMINIQUE.

Mais croyez-vous qu'ell' voudra ?

Air : *Dans ces vertes campagnes.*

Oui, je crois que ma maîtresse
Ne me refusera rien :

Ellese vante sans cesse
D'aimer à faire du bien.
Quelle sera fortunée
D'avoir cette accasion,
De commencer la journée
Par une bonne action !

(elle sort.)

SCÈNE VII.

MOLTEN, DOMINIQUE.

MOLTEN, *suivant des yeux Ida.*

Si sa maîtresse est obligeante et généreuse, j'en serai bien surpris... cela n'est pourtant pas impossible.

Air : *Vaud. d'Honorine.*

Cette bavarde insupportable
Peut bien avoir quelques bons sentimens :
Comme a dit un poète aimable,
Les bavards sont toujours de bonnes gens. *bis.*
Sur sa causerie éternelle,
Je l'ai jugée avec rigueur :
Mais j'excuserai tout en elle,
Si je lui croyais un bon cœur. *bis.*

DOMINIQUE, *chantant en examinant le café.*

Trala, la, la, dera, la, la... (*il apperçoit M. Molten, s'arrête tout court.*)

MOLTEN.

Eh bien... achève donc ta chanson.

DOMINIQUE, *un peu honteux.*

Oh ! oh !

MOLTEN.

Tu es bien gai ?

DOMINIQUE.

Ah ! dame, tantôt gai, tantôt triste... c'est selon.

MOLTEN.

Selon quoi ?

DOMINIQUE.

Air : *On doit soixante mille francs.*

Nous sommes bien pauvres, chez nous :
Nous manquons de tout, voyez vous ;
C'est ce qui nous désole. *bis.*
Mais moi, ma mère et son petit,
Nous avons tous bon appétit,
C'est ce qui nous console. *bis.*

MOLTEN.

Est-ce que ta mère ne sait pas travailler ?

DOMINIQUE.

Si fait : mais l'ouvrage ne donne pas.

MOLTEN.

Et ton père ?

DOMINIQUE.

Il est soldat, à l'armée.

MOLTEN.

Si vous êtes d'honnêtes gens, je viendrai à votre secou

DOMINIQUE.

Oh ! ma mère ne demande que de l'ouvrage. (*du ton de confiance la plus importante.*) Vous ne savez pas ? j'vie de faire un projet... (*Molten sourit.*) J'vais prier mam'zel Ida d'nous procurer la pratique de c'te maison.... j'suis s qu'ell' ne d'mandera pas mieux, c'est une si bonne fille !

MOLTEN.

Y a-t-il long-tems que tu la connais ?

DOMINIQUE.

D'puis qu'elle est sortie des Orphelines ; ou c'qu'elle a élevée... C'est-là qu'i'faut entendre l'bien qu'on en dit.

Air *nouveau, de Michel.*

Tout chacun l'aime et l'admire,
Cette douce et bonne Ida :
Mais n'faut pas aller lui r'dire
Tout ce que je vous dis-là :
Ça lui ferait de la peine ;
Ça m'en ferait aussi, car
Je ne veux pas qu'on me prenne
Pour un petit babillard. } *bis.*

MOLTEN.

Oh ! c'est juste.

DOMINIQUE.

Même air.

De son ame bienfaisante,
Hier, on nous racontait
Une histoire intéressante,
Qui, vraiment, vous surprendrait :
Malgré moi, faut que j'me r'tienne
De vous la dire ici, car

Je ne veux pas, etc.

MOLTEN.

Il est vraiment aimable.

DOMINIQUE.

Chut !... Voici mam'zelle Ida.

SCENE VIII.

LES PRÉCÉDENS, IDA.

(Elle a ôté son corset et son jupon d'indienne et elle le tient ployé : il lui reste un petit corset rouge et un jupon vert, où on voit quelques pièces: elle a par-dessus un tablier blanc.)

IDA.

Tiens, Dominique, voilà un habit pour ta mère.

DOMINIQUE, *sautant de joie.*

Oh ! mon bon dieu, qu'elle va donc être contente. (*reconnaissant que c'est celui d'Ida.*) Mais, mam'zelle, c'est le ôtre... vous l'aviez tout à l'heure.

IDA.

Prends toujours... Ta mère au moins pourra sortir.

MOLTEN, *à part.*

Cette fille m'étonne.

DOMINIQUE.

Votre maîtresse a donc refusé ?...

IDA.

Hélas ! oui.

MOLTEN, *à part.*

Je ne l'avais que trop bien jugée.

IDA.

Air : *l'Homme pour vous défendre.*

Donne à ta pauvre mère
Ce petit présent-là :
Avec plaisir, j'espère,
Elle l'acceptera.

DOMINIQUE.

Oh ! non, mam'zelle, non...

IDA.

De refuser, monsieur,
Vous auriez la rigueur !
Prends mon ami....

DOMINIQUE.

Je n'ose.

IDA.

Quoi ! pour si peu de chose,
Offert de si bon cœur !

MOLTEN, *à part.*

Offert de si bon cœur !

DOMINIQUE, *pressé par Ida.*

Je reçois pour ma mère
Ce joli présent-là.
Le ciel un jour, j'espère,
Vous récompensera.

Ensemble.

Je reçois pour ma mère.

IDA.

Porte à ta pauvre mère, *etc.*

MOLTEN, *à part.*

Quelle bonté sincère !
Intéressante Ida.
Oh ! oui, le ciel, j'espère,
Te récompensera.

IDA.

Ma maîtresse va venir ; va-t-en bien vîte.

(*En finissant l'air, Ida conduit Dominique à la porte, qu'elle ferme quand il est parti.*)

MOLTEN, *à part.*

Comme une ame bienfaisante embellit un joli visage ! Ida, que tout à l'heure je ne trouvais que gentille, me paraît maintenant un créature angélique. (*Ida, voyant madame Goutmann, veut sortir.*)

SCENE IX.

MOLTEN, IDA, Mad. GOUTMANN.

Mad. GOUTMANN, *sans apercevoir Molten.*

Ida, voyez un peu, là-dedans, si monsieur Ledoux... non, restez... Eh mais... qu'est-ce donc que cela ? comme vous voilà faite.

Air : *Pierrot revenant du moulin.*

L'accoutrement est fort joli,
De goût, vraiment, il est rempli :
Et comment, un dimanche, ici,
Se mettre ainsi,
Paraître ainsi...
Que veut dire ceci ?

Mais, approchez donc,
Mais, parlez donc,
Répondez donc,
Prenez le ton
Qu'il faut dans ma maison.

MOLTEN, *à part.*

Cette femme a l'esprit malade, assurément.

Mad. GOUTMANN.

A l'heure où tout le monde va venir !... Etes-vous folle ?... voulez-vous bien répondre ?

IDA, *tremblante.*

Madame...

Mad. GOUTMANN.

Eh bien, madame.... Pourquoi avez-vous changé d'habit ?

IDA.

Madame...

Mad. GOUTMANN, *la prenant par le bras et la poussant rudement.*

Ne me raisonnez pas, et allez vous r'habiller.

IDA, *pleurant.*

Mon dieu, madame, cela m'est impossible.

Mad. GOUTMANN.

Comment ! impossible !

IDA.

Madame, pardonnez-moi... J'ai donné...

Mad. GOUTMANN, *souriant avec ironie*

Donné ! quel conte me faites-vous là ? croyez-vous m'en imposer avec un pareil mensonge ?

IDA.

Oh ! madame, je ne ments point, je vous assure.

Mad. GOUTMANN, *très-en colère.*

Comment donc, vous seriez assez insolente, lorsque je viens de vous refuser !... Ah ! vous prétendez me donner des leçons ! cela suffit : je vois de quoi vous êtes capable ; je devine vos petites ruses, vos projets : mademoiselle veut se rendre intéressante. Vous croyez peut-être que monsieur Ledoux... Mais j'y mettrai bon ordre, je ne serais point votre dupe, et vous sortirez de chez moi sur-le-champ... (*à part.*) Voila un prétexte tout trouvé.

MOLTEN, *se levant.*

Je n'y tiens plus.

Mad. GOUTMANN, *très-surprise, à part.*

Il est encore là !

MOLTEN.

Air : *Vaud. des deux Veuves.*

Madame, c'est la vérité
Que vous atteste cette fille :
Elle a fait une charité
Pour une mère de famille.
Vous approuvez, certainement,
Ce trait qui me plaît et m'étonne,
Et vous en auriez fait autant,
Car, on dit que vous êtes bonne.

Mad. GOUTMANN.

Oui, je suis bonne ; mais chacun a ses pauvres, et je m'avise pas de donner à des premiers venus, à des fainéa

Air : *Vaud. de l'Opera-Comique.*

Je prends quelque précaution
Pour les bienfaits que je dispense,
Et c'est avec réflexion
Que j'exerce la bienfaisance.

IDA, *d'un air bien suppliant.*

Madame, laissez-vous fléchir,
Et désormais, s'il est possible,
Je tâcherai de réfléchir,
Avant d'être sensible.

MOLTEN.

Non, mon enfant, suivez toujours votre bon cœur ; vous dirigera mieux que les beaux avis de madame.

IDA, *à Mad. Goutmann.*

N'abandonnez pas une infortunée, sans parens, sans appui...

Mad. GOUTMANN.

Oh ! quand on est si généreuse, on doit avoir des ressources.

MOLTEN, *à part.*

Quelle femme !

Mad. GOUTMANN.

Air : *Trouverez-vous un parlement.*

Sortez de chez moi, sur le-champ.

IDA, *sortant.*

Oh! c'est avoir l'ame bien dure.

MOLTEN, *regardant madame Goutmann avec indignation.*

C'est un cœur de marbre.

Mad. GOUTMANN.

Voyez à quel affront pourtant,
M'expose cette créature!

MOLTEN.

Quant à moi, je ne puis ici
Que condamner sa maladresse.
De quoi s'avise-t-elle aussi
De valoir mieux que sa maitresse. } *bis.*

Mad. GOUTMANN.

Mais, monsieur, je trouve vos expressions très-malhonnêtes, très-déplacées...

MOLTEN.

Oh! je ne suis pas poli... Renvoyer cette fille pour avoir fait une bonne action...

Mad. GOUTMANN, *avec humeur.*

Que ce soit pour cela ou pour autre chose, ce ne sont les affaires de personne.

MOLTEN.

Votre conduite à son égard est cruelle, révoltante.

Mad. GOUTMANN.

Cruelle! révoltante!... En vérité, ceci est trop fort, on n'a point d'idée de pareils propos... Et de quel droit, monsieur, vous mêlez-vous...

MOLTEN.

Parbleu! du droit qu'a tout homme de bien d'être indigné d'une injustice, et de l'empêcher, quand il le peut.

Mad. GOUTMANN.

Quel ton!... Savez-vous, monsieur, que je ne suis point accoutumé...

MOLTEN, *brusquement.*

[illegible]tendre la vérité? eh bien, il faut vous y faire. (*jettant* [illegible]*r le comptoir.*) Payez-vous, madame.

Mad. GOUTMANN, *allant au comptoir, très-en colère.*

Allons, allons, ceci finira... Je suis outrée.

SCENE X.

LES PRÉCÉDENS, LEDOUX, IDA, *portant son petit paquet sous son bras.*

LEDOUX, *à Ida, en entrant.*

Non, non, laissez-moi faire... Je vais lui parler. Pourq donc, madame Goutmann, voulez-vous renvoyer Ida?

Mad. GOUTMANN, *occupée à chercher de la monnaie.*

Je n'ai de compte à rendre à personne.

LEDOUX.

Vous avez tort.

Mad. GOUTMANN.

Ah! j'ai tort... Il ne lui manquait plus que votre p tion.

LEDOUX.

Elle a de la bonne volonté, elle donne des espérances.

Mad. GOUTMANN, *sortant du comptoir.*

Oui! vous donne-t-elle déjà des espérances? cela ne m tonnerait pas: une fille qui a l'ame si bonne! (*rendant Molten.*) Tenez, monsieur.

LEDOUX.

Voilà de vos belles idées. (*il paraît lui parler bas et n tre pas écouté.*

MOLTEN, *prenant sa canne et son chapeau.*

Ida, je me charge de vous trouver une place.

IDA.

Mais, monsieur, vous ne me connaissez pas.

MOLTEN.

Je vous connais parfaitement.

IDA.

Monsieur, je ne veux servir qu'une dame.

MOLTEN.

Vous me conterez cela en chemin.

Mad. GOUTMANN, *à part.*

e crois, dieu me pardonne, que ce beau moraliste a en-de s'en emparer.

LEDOUX, *à Mad. Goutmann.*

Je veux absolument vous faire entendre raison.

Mad. GOUTMANN.

Je n'entends rien, laissez-moi.

LEDOUX.

Si vous la renvoyez, que deviendra-t-elle ?

Mad. GOUTMANN, *vivement.*

Que m'importe !

(*Morceau d'ensemble.*)

Air : *Il faut partir.* (du Tableau parlant.)

Il faut sortir, à l'instant même,
A l'instant même.

LEDOUX.

Voyez, voyez sa peine extrême,
Sa peine extrême.

IDA.

Hélas! me renvoyer ainsi!
Hélas! pouvez-vous me traiter ainsi!
Voyez, voyez ma peine extrême;
Pouvez vous me traiter ainsi!

Ensemble.

MOLTEN.

Pauvre petite!
Console-toi, pauvre petite.
Pouvez-vous, la traiter ainsi!

LEDOUX.

Pauvre petite!
Que je la plains, pauvre petite!
Pouvez-vous l'affliger ainsi.

Mad. GOUTMANN.

Partez bien vîte,
Sans raisonner, partez bien vîte;
Allez, allez, sortez d'ici.

MOLTEN, *à Ida.*

Viens mon enfant, en assurance,
Livre ton cœur à l'espérance,
Molten ailleurs te placera,
Te placera.

IDA.

Est-ce le sort que je mérite !

Mad. GOUTMANN, *observant Molten.*

O l'hypocrite !

IDA

Sans reproche sur ma conduite
Mon courage me soutiendra,
Me soutiendra.

Mad. GOUTMANN, *voyant Molten presser Ida.*

O l'hypocrite!
C'est un beau zèle qui l'excite:
Mais le projet qu'il médite,
En voulant protéger Ida,
Aisément se devinera.

LEDOUX, *à part.*

Vainement je sollicite,
Mais bientôt Ida reviendra,
Ou, ma foi, Ledoux partira.

Ensemble.

IDA.

Hélas! au moins estimez moi, madame.

MOLTEN.

N'attendez rien de cette femme.

Mad. GOUTMANN, *montrant Molten.*

Voilà monsieur qui vous reclame.

Ensemble.

LEDOUX.

O quelle femme! *(bis)*
Elle est méchante au fond de l'ame.

Mad. GOUTMANN.

Il faut partir, à l'instant même.

LEDOUX.

Voyez, voyez sa peine èxtrême.

IDA.

Pouvez-vous me traiter ainsi!

LEDOUX.

Pauvre petite!
Pouvez-vous la traiter ainsi!

MOLTEN, *prenant Ida par la main.*

Viens, ma petite,
Partons bien vîte,
Pour jamais, viens, partons d'ici.

Mad. GOUTMANN.

Partez bien vîte,
Pour jamais délogez d'ici.

(*Molten enmène Ida; madame Goutmann sort en se disputant avec Ledoux.*)

Fin du premier Acte.

ACTE II.

Le théâtre change et représente un salon.

SCENE PREMIERE.

GOUTMANN, *seul, et regardant à sa montre.*

Monsieur Molten tarde bien à rentrer... Ah! la veille un départ, et quand il s'agit de choisir des ajustemens, des dentelles, des bijoux pour un mariage... Voilà pourtant un homme qu'on épouse sans l'avoir jamais vu, et sur sa bonne réputation... Il est vrai qu'une grande fortune, beaucoup de générosité et des mœurs irréprochables se présentent avec assez d'avantage, même de loin; savoir si de près, femme n'exigera rien de plus. Monsieur Molten n'est ni empressé, ni complimenteur, et cela ne plait pas à tout le monde.

Air : *Des femmes plus d'un censeur.*

Quant à moi, je trouve sans prix
Cette franchise remarquable;
A beaucoup de gens bien polis,
Molten me semble préférable :
S'il vous brusque de tems en tems,
Dans son humeur originale,
Il n'est bourru que par instans,
Mais il est bon sans intervale.

Le voici, je pense.

SCENE II.

GOUTMANN, MOLTEN, IDA, *toujours avec son petit paquet qu'elle pose sur une chaise en entrant.*

MOLTEN.

Mon cher Goutmann, envoyez-moi votre épouse.

GOUTMANN.

Monsieur...

IDA, *à Molten.*

Est-ce ici chez la dame ?

MOLTEN.

Non, c'est chez moi.

IDA, *surprise et embarrassée.*

Chez vous!... Mais, monsieur, je vous l'ai dit, je veux servir qu'une dame.

MOLTEN.

Eh bien, vous ne me servirez pas.

GOUTMANN.

Monsieur, ma femme vient de partir pour la campagne où elle doit rester deux jours.

MOLTEN.

Tant pis, cela me contrarie... N'importe, trouvez dans votre hôtel une petite chambre pour cette jeune fille.

GOUTMANN.

Oui, monsieur. (*il sort.*)

SCENE III.

MOLTEN, IDA.

IDA, *très-embarrassée.*

Monsieur... il m'est impossible de loger ici.

MOLTEN.

Plait-il?

Air : *C'est toujours mon enfant prodigue.*

Refuser de loger céans!
Ce refus-là m'impatiente :
Songez que chez d'honnêtes gens,
Un honnête homme vous présente. (*bis.*)

IDA.

Permettez moi de m'en aller.

MOLTEN.

La raison, et qu'elle soit bonne?

IDA.

Monsieur, quand on sait travailler,
On doit n'être à charge à personne.

MOLTEN.

Et qui vous dit que vous serez à charge?

IDA.

Oh! c'est égal, je ne veux pas rester.

MOLTEN.

Est-ce moi qui vous fait peur?

IDA.

Oh! mon dieu, au contraire, et si monsieur était une dame, ou seulement un vieillard...

MOLTEN, *souriant.*

Un vieillard!... mais j'ai trente-sept ans, je pourrais être votre père, et je veux vous en tenir lieu.

IDA, *avec un mouvement de joie.*

Ah! s'il était vrai!... (*tristement.*) Mais non, c'est décidé, je ne puis rester ici.

MOLTEN.

Au fait, ne me connaissant pas, votre refus tient sûrement à un motif estimable, et je ne puis vous blâmer; mais prenez ceci pour subvenir à vos premiers besoins. (*il lui présente une bourse.*)

IDA, *refusant.*

Monsieur est trop bon; j'espère trouver de l'ouvrage.

MOLTEN, *brusquement et la forçant d'accepter.*

Prenez, vous dis-je, et allez vous en.

(*il se met à son bureau.*)

IDA, *qui a regardé dans la bourse, la remet sur le bureau où est Molten.*

Monsieur s'est trompé; il n'est pas possible qu'il ait voulu me donner une telle somme.

MOLTEN.

Pourquoi donc?

Air : *La fuite en Egypte, jadis.*

Je vois que vous manquez d'argent,
Et moi, j'en ai, je vous en donne.
Il n'est rien là de surprenant
Pour une ame sensible et bonne.
Du ciel c'est la suprême loi,
Qui d'un bienfait vous récompense,
Et vous ne devez voir en moi
Que la main de la providence.

IDA, *très-embarrassée.*

Ah! monsieur... mais... c'est que... si monsieur...

MOLTEN.

Quoi!... (*Ida se recule un peu.*) Vous rougissez!... Ida, faites bien, car je crois voir que vous avez une mau-

IDA.

Oh! non, monsieur, je vous assure.

MOLTEN.

Ecoutez-moi. Vous m'intéressez, parce que je vois, vous êtes une fort honnête fille, et vous devez, de votre côté, me rendre justice, et ne pas me soupçonner, à raison, d'être un suborneur, et par conséquent, un malhonnête homme.

IDA.

Ah! monsieur...

Air : *Quand il est auprès de Sophie.*

Tout en vous annonce, au contraire,
La candeur et l'honnêteté;
Et mon cœur, à ne vous rien taire,
Est touché de tant de bonté.
J'aime, je révère
Ce langage austère;
C'est l'accent de la vérité:
Mais, je ne sais pourquoi,
Là, quelque crainte,
Malgré moi,
Oui, malgré moi,
M'inspire un peu de contrainte.
Oui, malgré moi,
Je sens quelque crainte,
Quelque crainte.

MOLTEN.

Crainte mal fondée... Reprenez cette bourse.

IDA.

Vous me donnez peut-être cet argent dans l'espérance que j'entrerai à votre service, et...

MOLTEN.

Point du tout: trouvez à vous placer, je m'offre pour votre répondant.

IDA.

Ah! monsieur, comment vous dire tout ce que j'éprouve de reconnaissance.

MOLTEN, *du ton d'un homme qui craint l'attendrissement.*

C'est bon, c'est bon, reprenez cette bourse, et allez vous en.

IDA.

Mais, monsieur...

MOLTEN, *lui mettant la bourse dans la main.*
Pas un mot de plus ; je n'ai pas le tems de vous entendre.

IDA.
Allons, il faut obéir. (*Elle sort.*)

SCENE III.

MOLTEN, GOUTMANN.

MOLTEN, *se parlant à lui-même.*
Elle est vraiment surprenante. (*il sonne.*) Elle excite en moi un intérêt extraordinaire. (*Goutmann paraît.*) Mon cher Goutmann, cette jeune fille ne veut pas loger chez nous.

GOUTMANN.
Non ! elle a tort.

MOLTEN, *se parlant à lui-même.*
Où peut-elle aller ? Je serais curieux de le savoir...

GOUTMANN, *sans être entendu de Molten.*
Parbleu ! c'est bien aisé. (*il sort.*)

MOLTEN.
Un bon cœur, un joli visage, de l'infortune... que de titres pour intéresser !... Charmante Ida, on aime à reposer sur toi ses yeux et sa pensée.... Combien je m'estimerais heureux si la compagne que l'on me destine avait ta belle ame !... Mais j'en doute, je connais l'éducation d'une fille qui doit être riche.

Air nouveau *de Michel.*

Sans cesse on nourrit dans les femmes
Le goût de la frivolité,
Et l'on semble former leurs ames
Pour l'orgueil et la vanité.
Ah ! de la douce bienfaisance,
Mettons l'exemple sous leurs yeux,
Et ce plaisir délicieux
Aura bientôt la préférence. (*bis.*)

GOUTMANN, *à part, en entrant.*
Le portier suit la petite, et nous saurons où elle va. (*haut.*) Mais, monsieur, cette jeune fille, je crois l'avoir vue chez ma belle-sœur.

MOLTEN.
Vous ne l'y verrez plus... on l'a mise à la porte.

GOUTMANN.

Je reconnais là ma chère belle-sœur.

Air : *On compterait les diamans.*

Des gens qu'elle fait enrager,
Jamais la dame n'est contente,
Et sans cesse on la voit changer
Et de garçon et de servante.

MOLTEN.

Pour en changer plus rarement,
Elle devrait bien, sans colère,
Changer une fois seulement
Et d'humeur et de caractère.

GOUTMANN.

Impossible. C'est en cela qu'elle a toujours fait preuve constance.

MOLTEN, *se disposant à sortir.*

Vous savez que je pars demain : préparez mes malles.

GOUTMANN.

Elles sont toutes prêtes.

MOLTEN.

Je veux, dans mes courses, passer aux Orphelin prendre quelques renseignemens sur Ida. . . . S'ils favorables, je pourrai la faire venir à Breslau, dè je serai marié, et ce sera un vrai service à rendre femme. (*il sort.*)

SCÈNE IV.

GOUTMANN, *seul.*

Un service! j'en doute... En pareils cas, ce qui con au mari n'est pas toujours ce qui plaît à la femme.... La fille est fort bien.

Air : *Pour vous je vais me décider.*

De la beauté, sans ornemens,
Et de la grace naturelle ;
Un teint frais et des yeux charmans,
Plus jolie encore que belle :
Puis, supposez qu'à tout cela
Elle joigne une ame sensible,
Pour une autre femme, c'est là
Un voisinage très-pénible.

SCENE V.

GOUTMANN, LEDOUX.

LEDOUX, *cherchant des yeux en entrant.*

Je ne la rencontre pas... Cependant, on assure qu'elle est venue dans cette maison.

GOUTMANN.

Et, monsieur Ledoux,... Par quel hasard ?...

LEDOUX.

Le plaisir de vous voir, papa Goutmann.

GOUTMANN.

Ah ! c'est fort aimable.

LEDOUX, *à part.*

Il faut que je le fasse jaser. (*haut.*) Parbleu ! vous logez chez vous un plaisant personnage, un M. Molten...

GOUTMANN.

Il est un peu singulier, n'est-ce pas ?

LEDOUX.

Singulier ! ah ! je dis, il est mieux que cela ! Diantre, pour un allemand, il nous a joué un tour, ce matin... Imaginez-vous que nous avions depuis peu de jours la plus jolie petite servante...

Air : *Servantes, quittez vos paniers.*

Une fille de dix-sept ans,
Douce, simple, modeste,
Monsieur la voit quelques instans;
Elle lui plait, et zeste...
Chez vous il la conduit tout droit :
J'en suis piqué, c'est à bon droit,
Car le français le plus adroit
N'eut pas été plus leste.

GOUTMANN.

Vous jugez très-mal M. Molten ; c'est par bonté, par humanité, qu'il a conduit ici cette jeune fille ; c'est une bonne œuvre, et pas autre chose.

LEDOUX.

Nous connaissons ces bonnes œuvres-là.

GOUTMANN.

D'ailleurs, Ida n'a point accepté les secours de M. puisqu'elle a refusé de loger ici.

LEDOUX.

Ah! c'est différent. (*à part.*) Bon, la petite com moi. (*haut.*) Mais il faut que madame Goutmann la re et elle l'a reprendra, je le veux absolument.

GOUTMANN.

Puisque vous avez tant de pouvoir sur l'esprit de ma sœur, que ne la déterminez-vous donc à vous épouser

LEDOUX.

Oh! rien ne presse.

GOUTMANN.

Si fait, si fait.

Air *de Michel.*

Tenez, moi, je suis un bon homme;
Mais je ne saurais vous nier,
Qu'avec chagrin j'observe comme
Vous faites jaser le quartier.
Et! morbleu! sans tant de mystère,
Cessez des délais superflus:
Soyez tout-à-fait mon beau-frère,
Afin que l'on n'en parle plus. } (*bis.*)

LEDOUX, *d'un ton suffisant.*

Vous êtes bien bon.

GOUTMANN.

Que diable, vous vous connaissez; vous savez que mad Goutmann a de la fortune, de l'ordre...

LEDOUX.

Ah! je sais parfaitement tout ce qu'elle a: ce ne sont les qualités qu'elle possède qui lui font tort; *ce sont ce* qui lui manque...

GOUTMANN.

Bah! bah... rien ne lui manque, vous l'aimez, vous adorez, vous ne pouvez pas vivre sans elle; elle ne peut vivre sans vous...

Mad. GOUTMANN, *qu'on ne voit pas.*

Pardi! voilà une porte joliment gardée...

GOUTMANN.

Et, tenez, la voilà qui vous arrive.

LEDOUX.

Qui diable a pu lui dire.... Oh! c'est mon mauvais génie qui me l'envoie.

SCENE VI.

LES PRÉCÉDENS, Mad. GOUTMANN.

Mad. GOUTMANN, *avant de paraître.*

j'avais un portier comme celui-là. . . . (*elle apperçoit eux.*) Bon jour, mon frère. Fort bien, je ne me suis trompée et je connais le motif de votre visite.

LEDOUX, *à demi-voix.*

uel motif! que voulez-vous dire?

Mad GOUTMANN, *d'une voix étouffée et sans être entendu de Goutmann.*

'ai de bons yeux. Oser me soutenir que ce n'est pas la ne Ida que vous cherchez ici!

GOUTMANN, *à part.*

ls vont se quereller... (*haut.*) Permettez... J'ai quelques ites occupations, vous avez toujours quelque chose d'ai- ble à vous dire... Faites comme chez vous. (*il sort.*)

SCENE VII.

LEDOUX, Mad. GOUTMANN.

LEDOUX, *à part.*

Jolie attention.

Mad GOUTMANN, *d'un ton aigre, et en bavarde.*

Il y a long-tems que vos mauvais procédés me fatiguent, ue toute votre conduite me déplait et m'excède. Vous croyez pparemment que je suis trop heureuse de vous avoir reçu lans ma maison, de vous avoir associé à mon commerce; ous vous dispensez des soins les plus ordinaires: sans gards, sans attention, sans prévenances; devant témoins, vous pensez qu'il est de bon air de paraître ne pas vous sou- cier de moi, et quand nous sommes seuls, c'est de l'ennui, de l'embarras ou de l'humeur... Le silence le plus maussade ou l'entretien le plus froid... Ai-je tort, répondez.

LEDOUX, *froidement.*

Air: *Décacheter à la poste.*

Quand madame est en colère,
Je sens que je dois me taire:

Il est hors de saison
D'essayez de lui parler raison.
La raison pour vous, ma chère,
Est une langue étrangére. *(bis.)*

Mad. GOUTMANN.

Injurier n'est pas répondre, et si vous n'étiez pas infâ… vous me tiendriez un autre langage.

LEDOUX, *d'un ton fat.*

Ma foi, j'ai pour système qu'il faut être heureux : la co… tance sans bonheur est la vertu d'un sot.

Mad. GOUTMANN, *en colère et très-vîte.*

Mais si vous n'en avez pas la vertu, vous pourriez bien… avoir les qualités.

LEDOUX, *furieux.*

Les qualités d'un sot ! ce propos est assez impertine… madame Goutmann.

Mad. GOUTMANN.

Il n'en est pas moins sincère, monsieur Ledoux, et p… que vous abusez de ma patience, de ma bonté...

LEDOUX.

Moi, j'abuse de votre bonté !

Mad. GOUTMANN.

Vous ne faites que cela.

LEDOUX.

Air : *Duo de la Fausse Magie.*

Quoi ! vous croyez être bonne !
Mad. GOUTMANN.
Oui, je dis que je suis bonne.
LEDOUX.
Vous !
Mad. GOUTMANN.
Moi.
LEDOUX.
Qui vous, bonne !
Mad. GOUTMANN.
Oui, moi.
LEDOUX.
Vous ?
Mad. GOUTMANN.
Moi.

LEDOUX.

J'avoûrai que cela m'étonne.

Mad. GOUTMANN.

Mais je ne sais pas pourquoi.

LEDOUX.

Là, soyons de bonne foi,
Votre humeur est inflexible.

Mad. GOUTMANN.

J'ai le cœur bon et sensible.

LEDOUX.

Vous avez le cœur sensible.

Mad. GOUTMANN.

Trop sensible.

LEDOUX.

Ensemb. Oui, je le crois, oui, je le croi.

Mad. GOUTMANN.

Oui, je le crois, oui je le croi.

LEDOUX.

Et vous avez tout pour plaire!

Mad. GOUTMANN.

Je l'espère.

LEDOUX.

Tout pour plaire.

Mad. GOUTMANN.

(Ensemble)

Oui, certes, j'ai tout pour plaire,
Tout pour plaire.

LEDOUX.

Oui, vous avez tout pour plaire,
Tout pour plaire:
Oui, ma chère.

Mad. GOUTMANN.

Je l'espère

(Ensemble.)

Oui, je le crois, oui, je le croi. *bis.*

LEDOUX.

Tout pour plaire?

Mad. GOUTMANN.

Je l'espère.

LEDOUX.

Oui, ma chère,

Ensemb. Oui, vous avez tout plaire,
Oui, je le croi.

Mad. GOUTMANN.

Oui, certes, j'ai tout pour plaire,
Et je le croi.

LEDOUX.

Vous voulez qu'on vous adore,
Et vous croyez être encore
Comme dans votre printems.

Mad. GOUTMANN.

Oui, je crois valoir encore
Mieux qu'une autre à dix-huit ans.

LEDOUX.

Ah ! j'entends... coute qui coute,
Vous avez fait vœu sans doute,
D'être toujours un enfant.

Mad. GOUTMANN.

Et vous, vous serez, sans doute,
A tout âge un insolent.

ENSEMBLE.

Mad. GOUTMANN.

On ne voit qu'extravagance,
Que sottise, impertinance,
Dans toutes vos actions,
Je le désole. *bis.*
Ah ! que cette espèce est folle,
Avec ses prétentions !

LEDOUX.

Je vous le dis d'abondance,
Renoncez avec prudence
A faire des passions,
Je la désole. *bis.*
Ah ! que cette femme est folle
Avec ses prétentions !

SCENE VIII.

LEDOUX, Mad. GOUTMANN, GOUTMANN.

GOUTMANN, *en entrant et portant une grande corbeille de mariage qu'il pose sur une table.*

Pardon de vous avoir laissés seuls ; mais vous ne vous êtes pas ennuyés.

LEDOUX.

Non, nous nous sommes dit des douceurs.

Mad. GOUTMANN.

Il faut convenir qu'autrefois vous m'en disiez d'un autre genre ; mais autrefois l'amour me prêtait des perfections, aujourd'hui l'indifférence me prête mille défauts.

GOUTMANN, *gravement.*

Soyez sûre, ma sœur, qu'il ne vous prête rien.

LEDOUX.

Assurément ; mais j'ai déjà remarqué que quand on veut appaiser une femme, il arrive souvent tout le contraire.

Mad. GOUTMANN, *levant les épaules.*

Appaiser !... le moyen est nouveau.

GOUTMANN.

a reste, une petite querelle amène toujours au racom-
ement, et je réponds qu'avant la fin de la journée, vous
: les meilleurs amis du monde.

LEDOUX, *à part.*

e l'espère bien, et je profiterai du moment pour faire ren-
Ida.

GOUTMANN.

'ai dans la tête un certain projet qui me plait beaucoup
qui ne vous déplaira pas... D'abord, je vous donne à sou-
ce soir.

LEDOUX.

J'accepte.

Mad. GOUTMANN.

A quoi bon ce souper ?

GOUTMANN.

Suffit... J'entends monsieur Molten qui rentre.

Mad. GOUTMANN, *très-vîte.*

M. Molten ! je serais bien fâchée de le rencontrer, après
a scène de ce matin...

GOUTMANN, *les conduit à une porte de côté.*

Eh bien, sortez par ici ; mais revenez ce soir, il le faut
absolument.

Mad. GOUTMANN, *sortant en bavarde.*

Il le faut absolument ! Mais c'est bientôt dit : et si je ne
le veux pas, moi, je ne sais pas qui aurait le pouvoir...

(*elle sort.*)

LEDOUX, *avec finesse à Goutmann.*

Soyez tranquille, elle viendra. (*il sort.*)

SCENE IX.

GOUTMANN, MOLTEN.

GOUTMANN, *après avoir conduit Ledoux et sa belle-sœur.*

J'espère que ce soir même, un notaire et un bon contrat de mariage feront enfin taire les caquets.

MOLTEN, *posant sa canne et son chapeau.*

Grace au ciel, mes courses sont finies et mes affaires ter-
minées.

GOUTMANN.

Monsieur, voici une lettre.

MOLTEN, *jetant les yeux sur la lettre.*

Hambourg!... Ah! c'est de mon ami Rheimberg, l'
de ma future... (*ouvrant la lettre.*) Il m'annonce, sans
son départ pour Breslau. (*il lit.*)

GOUTMANN.

On a aussi apporté cette corbeille remplie d'ajustem
femme... Les présens de noces pour votre promise.

MOLTEN, *ayant lu.*

Parbleu, voilà de ces choses auxquelles on ne s'
pas... Il faut convenir que mon ami est un habille né
teur... Au reste, ceci est peut-être un bien.

GOUTMANN.

Mousieur, j'ai fait suivre la jeune fille.

MOLTEN, *brusquement.*

Comment, vous l'avez fait suivre! mais cela est fort
voilà une curiosité tout à fait ridicule, et... (*d'un to
doux.*) où a-t-elle été?

GOUTMANN, *souriant.*

D'abord, elle est entrée chez une marchande pour
différentes emplètes; delà, elle est allée rue Guillau
dans une maison, à côté d'un épicier, où elle est reste
(*Pendant que Goutmann achève cette phrase,* on
Catherine et Dominique à la porte du fond.)

SCENE X.

MOLTEN, CATHERINE, GOUTMA
DOMINQUE.

CATHERINE, *entrouvrant la porte.*

Est-ce ici chez monsieur Molten?

GOUTMANN.

Oui, le voilà... Entrez. (*il sort.*)

MOLTEN.

Qui êtes-vous? que voulez-vous?

DOMINIQUE.

Monsieur, c'est moi, c'est Dominique et sa bonne mèr
Catherine.

MOLTEN, *le reconnaissant.*

Ah ! ah !

CATHERINE, *avec l'effusion de la joie.*

Le voilà donc, ce brave monsieur qui m'a envoyé tant de belles choses ! des habits, de l'argent...

MOLTEN.

Hein !

DOMINIQUE.

Mam'zelle Ida a ben fait votre commission, allez.

CATHERINE.

Pardon, monsieur, d'avoir pris la liberté... Mais c'est que...

Air : *On se chagrine trop vîte.*

Nous d'vons tant à vot' bienf'sance,
Grace aux soins d'mam'zelle Ida,
Que, vraiment, ce s'rait conscience
D'vous cacher ce bonheur-là :
S'doit êtr' un' jouissance
Pour votre cœur généreux :
On est heureux d'la présence } *bis avec*
De ceux que l'on rend heureux. } *Domin.*

MOLTEN.

Ai-je bien entendu !

CATHERINE.

J'ai plus d'argent qu'il n'men faut pour payer les deux termes que j'dois, et v'là un rude fardeau de moins... Jamais, non, jamais je n'ai été si joyeuse ni si contente.

DOMINIQUE.

C'est vrai qu'je n't'ai jamais vu d'si bonne humeur.

MOLTEN.

Comment, Ida vous a porté...

DOMINIQUE.

Air : *L'autre jour la p'tite Isabelle.*

Oui, monsieur, mais ell'ne s'doit guère
Que j'soyons venus vous r'mercier :
Ell'voulait faîr'croire à ma mère
Que ce s'rait vous contrarier :
Moi, qu'avait fait vot'connaissance,
J'fais semblant de rien, et pourtant,
Sans qu'elley pense,
De son absence
[illegible]rant,
[illegible] vous déplaise :

Le Lion-d'Or n'est qu'à deux pas, j'vas t'y verras monsieur Molten, i nous r'cevra ben, honnêtes gens...

I'm'l'a dit, j'dois l'savoir.
Oui, j'réponds, pisque j'sommn'ben aise,
Qu'vous n'êt'pas fâché de nous voir. *bis.*

MOLTEN.

Je ne reviens pas de ma surprise... *Catherine,* dans l'erreur ; en donnant quelque argent à Ida pas songé à vous : ce qu'elle vous a *porté, vous le* générosité.

CATHERINE.

C'est-i possibe !

DOMINIQUE, *tout interdit.*

Ça coupe la parole.

CATHERINE.

Le bon cœur que c'te mam'zelle Ida ! mais ça n pas m'étonner, après c'que m'a conté la *pauvre lin* c'qu'elle a demeuré.

DOMINIQUE, *bas à Catherine.*

Tu sais ben qu'mam'zelle Ida t'a défendu...

CATHERINE.

D'en parler ; mais c'est pus fort que moi.

DOMINIQUE, *à Catherine avec humeu*

Ida va rentrer, elle devinera que j't'ai amené ici, s'ra fâchée contre moi.

MOLTEN, *vivement.*

Non, non, dites, Catherine, dites.

CATHERINE.

Imaginez-vous qu'après avoir perdu une *bonne* qu'elle servait, Ida est entrée chez une ouvrière en pour travailler avec elle : pas du tout, v'là *que l'mal* veut que c'te pauvre femme prenne les fièvres, et q l'malheur tombe sur queuqu'un, c'est comme *un furie,* y a qu'pendant pus d'dix jours, la pauvre lingère se tro à toute extrémité... Eh ben, Ida la soigne, *la veille,* quitte ni jour, ni nuit, dépense tout c'qu'elle a d'arg pour la s'courir, et quand elle n'en a *pus, elle vend* habits... Oui, monsieur, elle en a vendu, et quand j'pens

ce matin encore, elle s'est dépouillé pour moi, qu'elle m'apporte ensuite tout c'que vous lui avez donné... j'suis si étonnée, si émue, si étouffée que je n'trouve plus d'paroles pour vous dire l'attendrissement et l'admiration que me cause tant de bonté.

MOLTEN, *attendri.*

Bonne et honnête femme !

DOMINIQUE.

Ça m'rend aussi tout je n'sais comment.

SCENE XI.

LES PRÉCÉDENS, GOUTMANN.

GOUTMANN.

Catherine, on vous demande.

DOMINIQUE.

J'parie, qu'c'est mam'zelle Ida.

GOUTMANN.

Il a deviné; mais elle m'a défendu de dire qu'elle est là.

MOLTEN.

Faites-là entrer.

GOUTMANN.

Monsieur, je le lui ai proposé; mais elle a refusé.

MOLTEN.

Qu'elle vienne, je le veux.

CATHERINE.

Oui, oui, faut qu'elle vienne. (*Goutmann sort.*)

MOLTEN, *à part.*

Aussi modeste que bienfaisante...

CATHERINE, *à Dominique.*

Tu vas retourner au logis, mon garçon, ton frère n'aurait qu'à s'réveiller...

DOMINIQUE.

Il en est ben capable. (*il sort.*)

SCENE XII.

MOLTEN, IDA, CATHERINE.

CATHERINE, *à Ida.*

C'est donc vous, mam'zelle, qui trompez comm'ça l'monde !

MOLTEN, *à part*

Je ne puis la regarder sans attendrissement.

CATHERINE.

Air : *De l'Avare et son Ami.*

Vous v'nez, sans que j'puiss'm'en défendre,
M'apporter c'qui n'est pas à moi.

IDA.

Eh bien, j'ai voulu te surprendre;
Mais les présents sont bien à toi. *bis.*

CATHERINE.

Oh ! j'sais la vérité, mam'zelle.

MOLTEN.

Ida, cet argent, entre nous,
Je vous l'avais donné pour vous.

IDA.

Je l'avais accepté pour elle. *(bis.)*

CATHERINE.

A présent que j'l'écoute, je n'sais pas qu'dire, et ça m'passe.

IDA, *à Catherine.*

C'est à M. Molten seul, que doit s'adresser ta reconnaissance.

CATHERINE.

C'est vrai, pourtant; et j'crois que j'aurais d'viné ça à vot' physionomie; oui, les bonnes gens ont un autre air que les autres; pas vrai, mam'zelle Ida ?

IDA.

Oh ! sûrement.

Air nouveau, *de Michel.*

Dans la personne qu'on révère,
Tout est agréable et flatteur :
Oui, ses traits ont un caractère
Qui nous prévient en sa faveur :
De son ame c'est la peinture,
Et, par un prestige enchanteur,
On croit trouver sur sa figure
Ce qu'on sait être dans son cœur.

MOLTEN, *à part.*

Elle a une manière de s'exprimer... (*il paraît rêver.*)

CATHERINE.

Comme c'est joliment dit ! je n'aurais jamais trouvé ça, moi, et si pourtant je ne manque pas de bonne volonté.

MOLTEN, *à part.*

Il faut d'abord lui assurer une existence ; il faut qu'elle soit heureuse... Essayons de connaître ses véritables sentimens : je la crois incapable de dissimuler, et si son cœur est prévenu pour quelqu'un... (*haut.*) Catherine, laissez-nous.

CATHERINE.

Oui, monsieur, aussi bien...

MOLTEN.

Vous reviendrez, j'ai fait ce matin une promesse à Dominique...

CATHERINE.

Il ne m'en a rien dit ; mais c'est égal, je reviendrai, puisque monsieur le veut. (*elle sort.*)

SCENE XIII.

MOLTEN, IDA.

MOLTEN.

Ida, ce qu'on m'a dit de vous aux Orphelines, ce que je viens d'entendre, ce que j'ai vu, tout me donne le désir de vous être utile.

IDA.

Ah ! monsieur, je vous dois déjà tant !

MOLTEN.

Je veux m'associer à vos bienfaits, et avant de quitter Berlin, je vais assurer une pension à Catherine.

IDA.

Ah ! monsieur, ce sera une bonne œuvre, bien placée.

MOLTEN.

Je compte aussi faire quelque chose pour vous.

IDA.

Monsieur va donc partir bientôt ?

MOLTEN.

Dès demain.

IDA.

Est-il possible ! quoi ! demain...

MOLTEN.

Mon départ vous affligerait-il ?

IDA, *avec abandon et sensibilité.*

Eh ! cela peut-il être autrement... partir si vîte... Vous disiez ce matin : Ida, je veux vous servir de père... rappelez-vous, monsieur, que vous m'avez dit ces propres paroles.... J'espérais trouver en vous un protecteur, un guide, et je vous perds... Je ne vous verrai plus... Ah ! voilà encore du chagrin pour bien long-tems.

MOLTEN.

Rassurez-vous.

Air : *Pour moi soyez visible.* (*Duo* Della cara rara.)

Je veux vous voir contente.

IDA, *comme pleurant jusqu'à ce mot :* (Il veut votre bonheur.)

Qu'elle bonté touchante !

MOLTEN.

Parlez avec franchise.

IDA.

Que faut-il que je dise ?

MOLTEN.

A votre âge...

IDA.

A mon âge ?

MOLTEN.

Quoique bien sage...

IDA.

Bien sage ?

MOLTEN.

Il est possible...

IDA.

Possible ?

MOLTEN.

Qu'on soit sensible...

IDA.

Sensible. *(Elle pleure.)*

MOLTEN.

Que l'ami qui vous presse
Lise dans votre cœur :
Tout en vous l'intéresse,
Il veut votre bonheur.

On vous aime, j'espère.

IDA.

A qui pourrais-je plaire?

MOLTEN.

Dites, je vous marie.

IDA.

Non, je vous remercie.

MOLTEN.

Quoi, si bonne...

IDA.

Si bonne!

MOLTEN.

N'aimer personne?

IDA.

Personne...

MOLTEN.

Sans vouloir plaire.

IDA.

Moi, plaire!

MOLTEN.

Et c'est sincère?

IDA

Sincère.
Ma seule jouissance,
Mon plaisir le plus doux,
C'est la reconnaissance;
Et je n'en dois qu'à vous.

Ensemble.

MOLTEN.

O précieuse innocence!
Charme si pur, si doux!
La seule bienfaisance
Est un plaisir pour vous,
Est un grand plaisir pour vous.

IDA.

Oui, ma seule jouissance,
Mon plaisir le plus doux,
C'est la reconnaissance,
Et je n'en dois qu'à vous.
Je n'en veux devoir qu'a vous.

MOLTEN.

Ainsi vous n'avez fait aucun choix?

IDA.

Aucun.

MOLTEN, *à part.*

Voilà déjà un grand point... Suivons mon projet. (*haut.*)
En ce cas, j'ai trouvé à vous placer, à vous bien placer...
pour être appréciée ce que vous vallez, il faut que
convenablement. Vous voyez cette corbeille,

IDA, *jetant les yeux dans la corbeille.*

A moi !... des robes d'étoffes, des dentelles !

MOLTEN.

Sans doute... C'est pour vous tout cela.

IDA.

Eh ! qu'en ferai-je.... Une pauvre servante comme moi, s'habiller ainsi ! que penserait-on !... Monsieur, vous voulez m'éprouver ?

MOLTEN.

Non : je hais les épreuves ; elles supposent la défiance.

IDA.

Monsieur, il m'est impossible...

MOLTEN.

Point de refus, Ida, je les prendrais pour des soupçons injurieux, je mérite votre estime et votre confiance.

SCENE XIV.

LES PRÉCÉDENS, CATHERINE, DOMINIQUE.

CATHERINE.

Sûrement qu'il les mérite, ce brave homme... (*à Molten.*) Mais elle vous rend bien justice.

IDA.

Dieu sait combien je vous honore, et du fond de mon ame !

MOLTEN.

Prouvez le moi donc.

IDA.

Que faut-il faire ?

MOLTEN.

Accepter ces présens, parce que mes intentions sont pures.

IDA.

Je vous obéirai, monsieur ; mais vous n'exigerez pas que je mette de grandes robes de soie. (*Catherine et Dominique regardant dans la corbeille, et expriment leur surprise.*)

MOLTEN.

Pardonnez-moi, je l'exige. (*donnant la corbeille à Catherine.*) Tenez, Catherine, (*il lui parle bas.*)

IDA, *à part.*

Quel est donc son dessein ?

CATHERINE, *vivement.*

Oui, monsieur. (*à part.*) V'là une drole d'idée.

IDA, *à Molten, qui la presse.*

Air : *Daigne écouter l'amant fidèle et tendre.*

Mon dieu, monsieur...

MOLTEN.

Ida, jé vous en prie.

CATHERINE, *à Ida.*

Acceptez donc puisque monsieur vous l'dit.
Ma chère enfant, m'figur' si jolie
Ne gâte rien et de tout s'embellit.

DOMINIQUE, *pendant que Molten conduit Ida et Catherine.*

Que je serais donc content si on allait habiller Ida en belle dame ! (*Molten sonne, Goutmann paraît.*)

SCÈNE XV.

MOLTEN, GOUTMANN, DOMINIQUE.

MOLTEN, *se plaçant pour écrire.*

Mon cher Goutmann, j'ai du monde ce soir : il me faut un bon souper.

GOUTMANN.

Monsieur, rien n'est plus facile.

MOLTEN.

Vous en serez, je vous invite.

GOUTMANN.

Monsieur est bien bon ; mais je ne puis avoir cet honneur ; j'ai ce soir ma belle-sœur et monsieur Ledoux.

MOLTEN.

Eh bien, ils souperont avec nous. D'après ce que j'ai promis de faire pour Catherine, il me faut un notaire.

GOUTMANN.

Justement j'en attends un pour un petit projet, relatif à ma belle-sœur... C'est notre voisin.

DOMINIQUE.

Je le connais, moi, j'ai aidé ce matin à rentrer son bois... Si monsieur veut j'irai...

MOLTEN.

Soit... Tiens tu lui remettras ce billet.

DOMINIQUE.

Oui, monsieur. (*il sort.*)

GOUTMANN.

Moi, je vais donner des ordres pour votre soupé.

MOLTEN.

Que rien n'y manque, je vous en prie.

GOUTMANN.

Soyez tranquille (*il sort.*)

MOLTEN.

Aimable Ida... Quelle surprise je vais lui causer! mais la surprire sera-t-elle agréable?

SCENE XVI.

MOLTEN, Mad. GOUTMANN, LEDOUX.

Mad. GOUTMANN, *en entrant.*

Eh! non, mon frère, vous ne savez pas...

Air: *Courons de la brune à la blonde.*

J'entre sans cérémonie,
Et monsieur m'excusera:
Il devine, je parie,
Que je viens parler d'Ida:
C'est aussi ce qui m'amène;
Sans doute il m'approuvera:
Contre elle je conviens sans peine,
Que j'avais de l'humeur:
Mais sa douceur,
Sa candeur,
Son bonheur,
Mon bon cœur,
Tout, monsieur,
Veut que je la reprenne.

MOLTEN.

Ah! vous la reprenez?

LEDOUX.

Oui, monsieur; c'est une chose convenue avec madame.

MOLTEN.

Ah! ah!

LEDOUX.

Air : *Vaud. de Frosine.*

Elle est notre fait, voyez vous,
A nous revenir je l'invite :
Nous aurons pour elle, chez nous,
Tous les égards quelle mérite :
Oui, nous nous ferons une loi
De la rendre heureuse sans cesse :
Madame le promet, et moi
Je tiendrai sa promesse.

MOLTEN.

Il n'est plus tems, madame... J'ai trouvé une place pour Ida ; je vais la lui proposer tout-à-l'heure, et j'espère qu'elle ne me refusera pas.

LEDOUX, *à part.*

Ah ! diable, ceci me dérange.

Mad. GOUTMANN, *à part.*

Je n'en suis pas fâchée.

LEDOUX.

Quoi ! monsieur, vous l'empêcheriez de rentrer chez madame ?

MOLTEN.

Si je la place plus avantageusement ?

Mad. GOUTMANN, *avec joie et en bavarde.*

Il n'y a rien à dire : si c'est pour son bien, je ne m'y oppose pas ; je serai fort aise de la savoir heureuse. (*à part.*) Ailleurs que chez moi. (*haut.*) J'espère que monsieur ne me fait pas l'injure de me juger sur la scène de ce matin... Je suis un peu vive, et vous savez, monsieur, qu'il y a de certains momens où la personne la plus douce est emportée comme un torrent ; mais, avec moi, cela ne dure pas, et quand il m'arrive d'avoir de ces petites vivacités, j'en suis si fâchée un quart-d'heure après, que j'en ferais volontiers des excuses à tout le monde.

MOLTEN.

On ne fait point d'excuse, madame, on se corrige.

LEDOUX, *un peu à part.*

Oui, quand on le peut.

SCENE XVII ET DERNIERE.

LES PRÉCÉDENS, GOUTMANN, LE NOTAIRE, DOMINIQUE, *ensuite* IDA, CATHERINE.

GOUTMANN.

Venez, monsieur le notaire.

LE NOTAIRE, *à Molten.*

Voici, monsieur, les deux projets d'actes que vous desirez. (*lui en donnant un.*) Celui qui assure à Catherine une pension de cent cinquante florins.

MOLTEN, *le prenant.*

C'est cela.

DOMINIQUE.

Cent cinquante florins !

MOLTEN.

Paix.

LE NOTAIRE.

Quand à l'autre...

MOLTEN.

Mettez-vous là, et écrivez.

(*Le notaire se place à la table où était Molten, et celui-ci, pendant le commencement du morceau suivant, semble lui dicter ce qu'il écrit. Ida paraît avec une belle robe.*)

CATHERINE, *amenant Ida, qui n'ose avancer se voyant si bien mise.*

Air : *Avance donc.* (de Blaise et Babet.)

Eh ! mais v'nez donc.

IDA, *restant au fond du théâtre.*

Je n'ose pas. (*Ida*)

CATHERINE.

Mam'zelle Ida c'est une enfance.

GOUTMANN.

Dassurance.

CATHERINE.

Mais quelle enfance ?

IDA.

Je n'ose pas, (*on la presse.*) je n'ose pas.

Mad. GOUTMANN, *qui ne l'avait point reconnue.*

Mais c'est Ida... Vraiment oui, c'est elle.

LEDOUX.

Eh! oui, vraiment... Ida, comme elle est belle.

Mad. GOUTMANN.

Moi, je n'en reviens pas.

MOLTEN.

Qu'elle est bien et qu'elle a d'appas!

Mad. GOUTMANN, LEDOUX.

Moi, je n'en reviens pas. (*bis.*)

MOLTEN.

Qu'elle a d'appas. (*il va a elle.*)

GOUTMANN, CATHERINE, DOMINIQUE.

Voyez, voyez, cet air de crainte et d'embarras.

MOLTEN, *l'amenant doucement.*

Venez, venez plus d'embarras. (*bis.*)

Mad. GOUTMANN.

Voyez, quelle métamorphose!

GOUTMANN, CATHERINE, DOMINIQUE.

Et mais, quelle en est la cause!

LEDOUX.

On en devine la cause.

IDA, *montrant Molten.*

C'est monsieur qui l'a voulu.

MOLTEN.

Oui, c'est moi, cela m'a plu.
De la marier je me propose.
Parlez, qu'en pensez-vous, Ida?

IDA.

A ce projet tout s'oppose.

MOLTEN.

Je veux fixer le sort d'Ida.

Mad. GOUTMANN, GOUTMANN, LEDOUX, CATHERINE, DOMINIQUE.

Il veut marier Ida!

Mad. GOUTMANN, LEDOUX.

Le beau projet que voilà.

GOUTMANN, DOMINIQUE, LEDOUX.

Il est bon, ce projet là.

MOLTEN, *à Ida.*

Approuvez ce projet là.

IDA, *à part.*

Ciel! ô ciel! que dit-il là!

MOLTEN.

Je ne veux que votre bonheur:
Si vous désirez mon bonheur,
N'ayez pas la rigueur
De contraindre mon cœur.

IDA.

Si vous désirez mon bonheur,
N'ayez pas la rigueur
De contraindre mon cœur.

GOUTMANN, CATHERINE, DOMIN. Mad. GOUTMANN.

Ida, c'est pour votre bonheur, On doit aimer un protecteur,
Parlez avec candeur, Qui veut votre bonheur
Consultez votre cœur. Avec tant de chaleur.

LEDOUX.

Ma foi, cet adroit protecteur,
Me donne de l'humeur,
Et je lis dans son cœur.

MOLTEN.

Ida, consentez-vous à recevoir un mari de ma main?

IDA, *avec timidité.*

Monsieur...

MOLTEN.

Répondez, et soyez sincère.

IDA.

Eh bien... je ne voudrais pas me marier.

MOLTEN.

Mais, s'il s'agissait d'un honnête homme, ayant de la fortune, assez de bonté... plein de franchise, pas trop jeune... et de mon âge, par exemple.

IDA, *vivement.*

De votre âge!

MOLTEN, *à part.*

Elle se récrie! mauvais signe! (*haut.*) En un mot, si cet homme était Molten?

TOUS, *excepté Ledoux.*

Molten!

IDA, *toute interdite.*

Vous, monsieur!

LEDOUX, *avec humeur.*

Il y a une heure que je l'ai deviné.

GOUTMANN, *à Molten.*

Mais, monsieur, votre promesse de là bas...

MOLTEN.

Celle-là est devenue la femme d'un autre; je l'apprends par la lettre que vous m'avez remise tantôt; mais n'ayant jamais vu la demoiselle, je suis tout consolé.

IDA.

Elle vous refuse... Que je la plains!

MOLTEN.

Ida me refuserait-elle aussi ?

IDA, *avec chaleur et abandon.*

Mon dieu, monsieur, se peut-il. . . Mais non, non, cela ne sera pas ; on vous blâmerait... (*se jettant aux pieds de Molten.*) Voyez donc ce que je suis... Puis-je jamais devenir votre heureuse compagne.

MOLTEN, *la relevant avec chaleur.*

Oui, sans doute, vous êtes l'objet de mon choix. Je voulais trouver dans ma femme de la modestie, de la bonté ; le ciel m'a fait connaître Ida... si vous m'acceptez pour épouse, je l'en remercierai tous les jours de ma vie.

IDA.

Air : *de Chaulieu..*

Eh quoi ! monsieur... puis-je le croire !
Vous m'éléveriez jusqu'à vous !
Qu'avec plaisir je m'en fais gloire,
Et que mon sort me semble doux ! *bis.*
Si le sentiment le plus tendre
Peut satisfaire vos souhaits,
Déjà mon cœur me fait entendre
Qu'il va payer tant de bienfaits,
Tant de bienfaits.

Mad. GOUTMANN, *en bavarde.*

Croyez, ma chère Ida, que je prends une part bien sincère à cet heureux évènement ; je me félicite d'en être la cause, et je la suis en effet ; car enfin, si vous n'étiez pas entrée chez moi...

CATHERINE, *montrant l'habit que lui a donné Ida.*

Dites donc si elle n'avait pas fait une bonne action.

IDA.

Et toi aussi, Catherine, tu seras heureuse.

(*Goutmann va parler bas à Ledoux et à madame Goutmann, pendant les phrases précédentes.*)

DOMINIQUE.

Monsieur Molten, je serai-ti de la noce ?

MOLTEN.

Oui, mon ami.

GOUTMANN, *par suite de conversation.*

Il faut en finir ; c'est pour cela que je vous ai réunis ce soir ; ainsi...

LEDOUX.

Madame Goutmann, vous avez de l'esprit, trop d'esprit pour ne pas sentir que je vous conviens.

Mad. GOUTMANN.

Oh ! nous verrons.

LEDOUX.

Comment, vous cherchez un bon mari, je suis parisien, je me nomme Ledoux, et vous balancez !

MOLTEN, *à madame Goutmann.*

Devenez bien vite madame Ledoux ; c'est ce que vous pouvez faire de mieux

Mad. GOUTMANN, *soupirant.*

Ah ! ce n'est pas une petite affaire.

GOUTMANN.

Courage, ma sœur, une bonne résolution.

Mad. GOUTMANN.

Allons, je vois qu'on ne peut éviter...

LEDOUX.

Son bonheur.

MOLTEN.

Nous l'obtenons aussi souvent du hasard que de notre sagesse.

VAUDEVILLE.

Air : *De la valse sautée.*

Un hasard heureux
Vaut mieux qu'esprit, savoir, prudence ;
Un hasard heureux
Souvent prévient, rempli nos vœux.

Chœur.

Un hasard heureux, etc.

MOLTEN, *à Ida.*

Long tems incertains,
A prendre femme je balance ;
Je vous vois, soudain,
Vous disposez de mon destin.

IDA.

Puisse ma douceur,
Mes soins et ma reconnaissance,

Sans cesse, monsieur,
Vous faire dire, au fond du cœur,
Avec le Chœur.
Un hasard heureux, etc.

LEDOUX.

D'un triste allemand,
La veuve restait en souffrance;
Un français charmant
Paraît et finit son tourment.

Mad. GOUTMANN, *montrant Ledoux.*

Loin de son pays,
Monsieur, sans bien, sans existence,
Est un peu surpris
De ce voir épouser gratis.
Avec le Chœur.
Un hasard heureux, etc.

GOUTMANN.

Maint homme a talent,
Tranquille, attend qu'à lui l'on pense,
Et maint ignorant,
Sans cesse, se met en avant.

CATHERINE.

L'un, bien lentement,
Gagne à peine sa subsistance,
L'autre, lestement,
Fait fortune... on sais bien comment.
Avec le Chœur.
Un hasard heureux, etc.

IDA, *au public.*

Quand l'auteur d'Ida
Voulut peindre la bienfaisance,
Sans doute, il compta
Sur le sujet qu'il adopta (1).
Si le dénouement
Ne remplit pas son espérance,
C'est qu'assurément
Il a mal saisi le roman.

(1) Un très-joli conte anecdotique de Mad. de Genlis, intitulé le *Jupon vert*, a fourni le sujet de cette pièce, et si lecteur y a trouvé quelque chose d'agréable, c'est quand l'auteur a pu se rapprocher de son modèle ou lui emprunter quelque trait.

Mais en ce moment,
S'il obtient votre bienveillance,
Il l'offre gaîment
A l'auteur du conte charmant.

Chœur.

Mais en ce moment, etc.

FIN.